BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1587/1657
Sala Grande
Scansia 26 Palchetto 3
N.° d'ord. 1

Polon. XXVII
16(6.

ŒUVRES

DE

M. DE LA HARPE.

TOME SIXIÈME.

582047

OEUVRES

DE

M. DE LA HARPE,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

NOUVELLEMENT RECUEILLIES.

TOME SIXIÈME.

LITTÉRATURE ET CRITIQUE.

Incorrupta fides nudaque veritas. HOR.

Biblioteca Nazionale Fondo Palatino Roma

A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre *Œuvres de M. de la Harpe*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 30 Novembre 1776.

SAURIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur DE LA HARPE, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public ſes Œuvres, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun

lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformement aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miroménil, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Meaupou, & un dans celle dudit Sieur Hue de Miroménil, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit

fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le treizième jour du mois de Février, l'an de grace mil-ſept-cent-ſoixante-dix-ſept, & de notre Règne le troiſième. Par le Roi, en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre ***XX.*** *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 768, fol. 304, conformement au Règlement de 1723, qui fait défenſes, Article IV, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher, aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du même Règlement. A Paris, ce onze Mars 1777.*

SAILLANT, Syndic.

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE
ET
CRITIQUE.

SUR UNE TRADUCTION
DE QUELQUES POÉSIES
DE PÉTRARQUE.

CETTE Traduction eſt précédée d'un Avertiſſement fort court, & d'une Vie de Pétrarque un peu longue. » Pétrarque (nous dit-on) » doit être regardé comme le père de la Poéſie » moderne. Parmi les Italiens, le Dante l'a » précédé ; mais il n'eſt pas ſon égal. Nous » avions les Troubadours ; mais qui oſerait » les comparer à un Poète à qui quatre ſiècles

» n'ont rien fait perdre de ſa réputation ; dont » les Ouvrages ſont entre les mains & *mieux* » encore dans la mémoire de tous ſes com- » patriotes ; dont le ſtyle fait loi, & qui tient » la première place parmi les Auteurs claſſi- » ques de l'Italie ? Il a même des partiſans » enthouſiaſtes qui ne veulent accorder leurs » ſuffrages à un morceau de poéſie qu'autant » qu'il eſt dans le goût & même ſur les rimes » de Pétrarque. Ce ſonnet eſt aſſez bon, di- » ſent les Italiens ; mais il n'eſt pas Pétrar- » cheſque «.

Ces idées ont beſoin de quelque explication, & ne ſont pas toutes bien juſtes. Pétrarque eſt le *père de la Poéſie ;* oui, parmi les Italiens ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt le premier dont les Ouvrages ayent fixé la langue Italienne, & ſervi à former le goût & le ſtyle des Poètes de cette nation. Il eſt certain que ſa diction fait loi, & qu'il eſt à la tête des Claſſiques de ſon pays. Sans avoir ni l'imagination, ni l'énergie que l'on remarque dans les beaux morceaux du Dante, il eſt, en général, bien meilleur Ecrivain. On peut quelquefois admirer le génie du Dante à travers la foule de ſes irrégularités & de ſes inconſéquences ; mais il ne pourrait ſervir de modèle, & Pé-

trarque en eſt un que tous les Ecrivains de ſon pays ſe ſont fait gloire d'imiter. On a fondé une chaire pour expliquer le Dante; mais on ſait Pétrarque par cœur, & il vaut mieux être retenu que commenté.

Mais faut-il conclure de cet éloge que Pétrarque doive être appellé *le père de la Poéſie moderne ?* Certainement nos premiers Poètes ne lui ont aucune obligation. Un Ecrivain, dont le principal mérite eſt le ſtyle, ne peut influer beaucoup ſur le génie des Etrangers. Les premières Poéſies françaiſes qui ayent mérité d'échapper à l'oubli, c'eſt-à dire, quelques morceaux de Marot, de Saint-Gelais, de Paſſerat, ont paru près de deux cents ans après Pétrarque, & ne ſont nullement dans ſon goût. Une gaieté naïve dans la tournure & quelque fineſſe dans la penſée, voilà ce qui les caractériſe. La diction poétique, le principal mérite de Pétrarque, ne s'y fait preſque jamais remarquer, & n'a paru pour la première fois parmi nous que dans Malherbe. C'eſt lui qu'on peut appeller véritablement le Père de la Poéſie Françaiſe; c'eſt lui qui le premier a donné du nombre à nos vers, qui le premier a connu les loix du

rithme, & l'harmonie de la phraſe poétique. Voilà pourquoi Deſpréaux a ſi bien dit :

Enfin Malherbe vint.

Le Traducteur a montré beaucoup de diſcernement & de goût, en ne s'exerçant que ſur un très-petit nombre des ſonnets de Pétrarque, & préférant de nous faire connaître ſes plus belles Odes, *Canzoni*, qui ſont, en effet, les chefs-d'œuvre de cet Auteur, & ceux de ſes Ouvrages que les Etrangers peuvent goûter davantage. Mais quoi qu'en diſe le Traducteur, on a obſervé avec raiſon que tout morceau de poéſie dont le fonds n'eſt pas dramatique, ne peut guères ſoutenir une verſion en proſe ; c'eſt une vérité qu'on peut faire ſentir par un raiſonnement bien ſimple. Si l'on mettait de bons vers français en proſe, ce ſerait ſans doute la meilleure manière de prouver qu'ils ſont bons ; mais ce ſerait un moyen sûr de leur faire perdre une grande partie de leur mérite. On en peut voir un exemple dans la Scène de Mithridate, déconſtruite par la Motte. C'eſt de la bonne proſe ; mais qu'elle eſt loin des vers de Racine ! Si les vers ont tout à perdre à être réduits en proſe dans la langue où ils ont été faits, pourquoi veut-on

qu'ils ne perdent pas beaucoup en paſſant dans la proſe d'une autre langue ? Le Poëte chantait, & vous le faites parler. Quand il dirait la même choſe, la différence eſt grande. Qu'un Connaiſſeur habile liſe ſur le papier cet air admirable d'Orphée, *objet de mon amour;* il jugera ſans doute que cet air eſt très-bien compoſé; mais que le Gros le chante, vous entendrez la plainte de l'amour & le gémiſſement du malheur.

S'il y a, d'ailleurs, un Poëte qui demande à être traduit en vers, c'eſt ſur-tout Pétrarque. Son ſtyle eſt riche d'imagination & d'harmonie, ſur-tout dans ſes Odes; car ſes Sonnets ſont gâtés le plus ſouvent par l'affectation, l'abus de l'eſprit & le ſtyle alambiqué. C'eſt en liſant les Sonnets de Pétrarque que l'on ſent combien Tibulle avait de goût & de talent. Pétrarque parle d'amour, & Tibulle le fait ſentir, ce Tibulle, le Poëte de l'Antiquité le plus délicat & le plus amoureux; (Catulle n'eſt que libertin; Ovide n'a que de l'eſprit;) ce Tibulle dont le ſévère Deſpréaux a ſenti les graces, lui qui a méconnu celles de Quinault, & qui n'a rendu aucun hommage à celles de la Fontaine.

Cependant à Naples, à Rome, à Florence,

où l'on fait encore tous les ans deux ou trois mille ſonnets qu'on oublie, ceux de Pétrarque ſont dans la bouche de tout le monde. C'eſt qu'il y a ſans doute dans ſa diction un charme dont les Italiens ſont les ſeuls juges, & que dans ce pays on aime exceſſivement la galanterie & les ſonnets. Mais les hommes de toutes les Nations, qui aiment la belle poéſie, la poéſie harmonieuſe & facile, riche & naturelle à-la-fois, reliront avec délices pluſieurs des *Canzoni* de Pétrarque, entr'autres, cette belle Ode qui ſe grave ſi facilement dans la mémoire & dans le cœur, & qui eſt adreſſée à la fontaine nommée *Triada*, & non pas à la fontaine de Vaucluſe, comme on le croit communément.

Chiare, freſche é dolci acque,
Ové le belle membra
Poſſe colei che ſola a me par donna;
Gentil ramo, ove piacque,
(Con ſoſpir mi rimembra,)
A lei di fare al bel fianco colonna :
Erba, e fior, che la gonna
Leggiadra ricoverſe
Con l'Angélico ſeno;
Aer ſacro, ſereno,
Ov' amor co' begli occhi il cor m'aperſe;
Date udienza inſieme
Alle dolente mie parole eſtreme.

Voici la verſion du Traducteur :

» Clair & tranquille ruiſſeau qui, dans tes » ondes pures, as reçu la beauté *qui m'eſt chère ;* » toi dont les flots heureux ont careſſé ſes » membres délicats ; rameau fortuné qui lui » prêtas un appui ; je me le rappelle encore » en ſoupirant ; tendre verdure, jeunes fleurs, » qui avez *paré* ſes vêtemens, qui avez baiſé » ſon chaſte ſein ; air ſerein, air ſacré pour » moi ; ſéjour charmant, où l'amour, où deux » beaux yeux ont bleſſé mon cœur ; écoutez » ma voix plaintive, recevez mes derniers » accens «.

Quoiqu'en général, cette traduction ſoit élégante, on y regrette plus d'une fois l'original. Cette expreſſion faible & commune, *la beauté qui m'eſt chère*, rend-elle ce trait ſi délicat & ſi heureux, *che ſola a me par donna*, celle qui pour moi eſt la ſeule femme qu'il y ait au monde ? Le Poète, d'ailleurs, ne dit pas que les fleurs ont *paré* les vêtemens de Laure, mais qu'elles couvraient ſes vêtemens & ſon ſein. Il ne paraît pas non plus que le Traducteur ait ſenti combien il y avait de grace dans ces épithètes accumulées par le ſentiment, *chiare, freſche, e dolci acque.* M. de Voltaire a bien heureuſement rendu cette

eſpèce de beauté, & y en ajoute beaucoup d'autres dans une imitation qu'il a faite de ce morceau.

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui conſume mon cœur,
Seule beauté qui ſoit dans la nature,
Des feux du jour évitait la chaleur;
Arbre heureux dont le feuillage,
Agité par les zéphirs,
La couvrit de ſon ombrage,
Qui rappellez mes ſoupirs
En rappellant ſon image;
Ornemens de ces bords & filles du matin,
Vous dont je ſuis jaloux, vous moins brillantes qu'elle,
Fleurs qu'elle embelliſſait quand vous touchiez ſon ſein;
Roſſignols, dont la voix eſt moins douce & moins belle;
Air devenu plus pur, adorable ſéjour,
Immortaliſé par ſes charmes;
Lieux dangereux & chers où de ſes tendres armes,
L'amour a bleſſé tous mes ſens;
Ecoutez mes derniers accens
Recevez mes dernières larmes.

On voit que l'illuſtre Imitateur a joint des beautés qui lui appartiennent, à celles de l'Original. C'eſt le génie qui laiſſe ſon empreinte ſur tout ce qu'il touche; mais s'il avait traduit la Pièce entière, peut-être aurait-il reſſerré cette imitation, parce que l'Ode traduite dans ce goût ſerait devenue trop longue.

Les graces & la douce molleſſe du ſtyle ne ſont pas les ſeuls caractères de Pétrarque; ſa lyre ſe monte quelquefois ſur un ton plus élevé. Voyez la ſeconde de ſes Odes, adreſſée, ſelon M. de Voltaire, à Nicolas Rienzi; & ſelon le Traducteur, à Etienne Colonne. Elle eſt pleine de nobleſſe, d'énergie & de grandes images. Le Poète exhorte ſon héros à ranimer Rome expirante. Le tableau de la faibleſſe & de l'aviliſſement où elle eſt tombée, oppoſé à ſon ancienne grandeur, forme un contraſte frappant & fortement tracé.

Pon man' in quella venérabil chioma
Securamente, e nelle treccie ſparte,
Si ché la neghittoſa eſca del fango :

» Portez une main courageuſe dans ſa cheve-
» lure vénérable; ſaiſiſſez-en les treſſes diſper-
» ſées, & tirez-la de la fange où elle reſte
» honteuſement plongée «.

Voilà de la vraie poéſie; & la ſtrophe ſuivante eſt remplie de l'enthouſiaſme lyrique.

L'antiche mura ch' ancor teme ed ama
E trema' l mondo, quando ſi rimembra
Del tempo andato, e'ndietro ſi rivolve;
Ei ſaſſi dove fur chiuſa le membra
Di tai che non ſaranno ſenza fama
Se l'Univerſo pria non ſi diſſolve;

E tutto quel ch' una ruina involve,
Per te ſpéra ſaldar ogni ſuo vizio.
O grandi Scipioni, o fedel Bruto,
Quanto v' aggrada, ſe gli é ancor venuto
Romor laggiù del ben locato uffizio!
Come cré, che Fabrizio
Si faccia lieto, udendo, la novella!
E' dice, Roma mia ſara ancor bella.

» Relevez ces anciens murs que le monde ché-
» rit, qu'il révère encore en tremblant, quand
» il rappelle à ſa mémoire les ſiècles écoulés
» & la grandeur de nos ancêtres; rendez l'hon-
» neur à ces tombeaux où ſont renfermés ces
» hommes illuſtres, dont la renommée durera
» juſqu'à ce que les fondemens de l'Univers
» s'écroulent; faites renaître Rome entière qui
» n'eſt qu'un monceau de ruines. Grands Sci-
» pions, fidèle Brutus, avec quelle joie vous
» apprendrez ſur les ſombres bords, qu'un
» Héros a rendu la gloire à votre patrie! Fa-
» bricius, que vous recevrez avec plaiſir cette
» heureuſe nouvelle! Vous direz: Rome enfin
» a recouvré ſa beauté «.

Cette traduction eſt fidèle; mais eſt-elle animée du feu de l'original? Pourquoi n'avoir pas conſervé la ſuſpenſion de la phraſe poétique, cette conſtruction noble & impoſante, *ces murs antiques*, *ces tombes auguſtes*, atten-

dant le Libérateur ? *Roma mia ſara ancor bella :* Rome ſera belle encore. Cette tournure a bien plus d'expreſſion que la phraſe du Traducteur : *Rome enfin a recouvré ſa beauté.*

Quand Pétrarque a tenté des Ouvrages plus conſidérables, & qui demandaient un plan plus étendu, il a manqué d'invention. On trouve dans ce nouveau choix de ſes Poéſies, un Poëme en quatre Chants, dont le ſujet eſt le Triomphe de l'Amour. La Fable en eſt pauvre, & la marche monotone. Le Poète rencontre dans le Palais de l'Amour tous les Héros que ce Dieu a vaincus. Il s'adreſſe à eux tour-à-tour, & tous lui racontent leur hiſtoire. Voilà ce qui remplit quatre Chants.

Le nouveau Traducteur ſe donne la peine d'examiner, en diſcutant les témoignages & les autorités, ſi l'amour de Pétrarque pour Laure était une paſſion ſérieuſe, ou un jeu poétique. La queſtion de fait importe aſſez peu à la poſtérité. Il eſt aſſez prouvé que l'imagination emprunte le langage du ſentiment, & c'eſt-là préciſément le talent du Poète. Mais pourquoi perſonne ne s'eſt-il jamais aviſé de mettre en queſtion ſi Tibulle aimait véritablement Délie ?

Pétrarque s'attacha d'abord à la famille Co-

lonne, la plus illuſtre maiſon d'Italie après celle des Urſins. Il fut même chargé de l'éducation d'Agapit, neveu de Jacques Colonne, Evêque de Lombez. Ce fut Etienne Colonne, l'un des Héros de Rome moderne, qui prononça l'éloge de Pétrarque, lorſqu'il fut couronné au Capitole. Le Sénat Romain lui avait décerné cette magnifique récompenſe dont aucun Poète n'avait été honoré depuis Claudien. Le même jour que Pétrarque reçut le décret du Sénat qui lui annonçait ſon triomphe, on lui apporta une lettre du Chancelier de l'Univerſité de Paris, qui lui offrait le même honneur & demandait la préférence. Mais l'Univerſité ne valait pas le Capitole, & Paris n'était pas encore la Capitale du monde lettré. » Pétrarque voulut auparavant ſubir un exa-» men, & choiſit Robert, Roi de Naples, » pour ſon Juge. C'était un Prince aimable & » le plus éclairé de ſon ſiècle... Pétrarque ſe » rendit auprès de lui, & fut examiné pendant » trois jours. Le jugement du Prince fut fa-» vorable au Poète qui ſe tranſporta à Rome » auſſi-tôt. Il y arriva le 6 Avril 1341. Le ſur-» lendemain, les trompettes annoncèrent la » cérémonie. Pétrarque, vêtu d'une robe dont » le Roi de Naples s'était dépouillé pour la

» lui donner, monta au Capitole, précédé par
» douze jeunes gens vêtus d'écarlate, & choisis
» dans les premières familles de Rome. A ses
» côtés étaient six des principaux Citoyens vê-
» tus de verd & couronnés de fleurs. Le Sé-
» nateur Orso, Comte d'Anguillara, suivait,
» accompagné des Chefs du Conseil. Lorsque
» le cortège fut arrivé, un Héraut appella le
» Poète, qui après avoir fait une courte ha-
» rangue, se mit aux genoux du Sénateur.
» Celui-ci ôta de dessus sa tête une couronne
» de laurier & la mit sur la tête de Pétrarque,
» en disant : La couronne est la récompense
» de la vertu ; ce qui prouve que dès-lors on
» donnait en Italie le nom de vertu aux ta-
» lens «.

Il semble que les fêtes & les cérémonies modernes ne puissent jamais avoir la dignité de celles des Anciens. Les Triomphateurs Romains ne se mettaient à genoux que devant les statues des Dieux, & marchaient couronnés de lauriers qui leur étaient décernés par les loix de la patrie, & qui n'appartenaient qu'à eux. Il ne faut point que le mérite ait pour récompenses les distinctions du pouvoir, de peur que bientôt le pouvoir ne s'attribue les distinctions du mérite. A Rome, du tems de

la République, le laurier n'appartenait qu'au Triomphateur. Les Empereurs en firent l'attribut de leur puiſſance. Dès-lors ils ſe diſpenſèrent de le mériter, & le prodiguèrent à des eſclaves qui le méritaient encore moins.

Ces honneurs extraordinaires, rendus à Pétrarque, furent le préſage & le commencement de ſa fortune. Devenu Citoyen Romain, il fut un des Ambaſſadeurs nommés pour aller à Avignon exhorter le Pape Clément VI à revenir à Rome. Quelque tems après cette députation qui fut auſſi inutile que ſolemnelle, Jean Viſconti, Archevêque de Milan, lui donna une place dans ſon Conſeil. C'était un des tyrans qui accablaient la liberté de l'Italie. La ſouveraineté de Milan dont il avait hérité, était une uſurpation de ſon frère; & en achetant Bologne, il avait étendu ſon pouvoir ſur toute la Lombardie. Ainſi Pétrarque, qui déplorait ſans ceſſe la perte de la liberté, ſe mit aux gages d'un de ſes oppreſſeurs. Il y avait dans cette démarche encore moins de vertu qu'il n'y a de véritable amour dans ſes ſonnets.

Pétrarque fut député tour-à tour par Viſconti auprès du Pape, auprès de l'Empereur Charles IV & du Roi de France, Jean ſecond.

Il avait déja voyagé, dans ſa jeuneſſe, en Allemagne, en France & dans les Pays-Bas. Il reçut de l'Empereur un diplôme qui le créait Comte Palatin.

A cette deſtinée ſi heureuſe & ſi brillante, comparez celle du Taſſe, ſi ſupérieur en génie à Pétrarque, & dont les Ouvrages ſont un des monumens de l'eſprit humain les plus chers à la poſtérité. A ces honneurs accumulés, à cette réputation ſi bien affermie & ſi conſtamment reconnue; aux dignités, aux richeſſes, aux titres, comparez une vie errante & perſécutée, les chagrins & l'indigence, ſept ans d'une captivité cruelle, un long oubli, & ce qui peut-être eſt plus cruel encore, les injuſtices de l'envie acharnée à déchirer le talent & les ouvrages; enfin cette ſuite de diſgraces aſſez douloureuſes pour égarer & aliéner un eſprit qui avait produit la Jéruſalem; obſervez ce contraſte ſi frappant qui rappelle tant d'exemples ſemblables de ce combat de la fortune & du génie, & dites avec Pétrarque :

Rade volte adivien, ch' all' alte impreſe
Fortuna ingiurioſa non contraſti;
Ch' a gli animoſi fatti mal s'accorda.

Si quelquefois elle fait grace au talent

agréable, il eſt rare qu'elle pardonne au mérite éminent; & cependant un homme qui n'aimerait pas mieux être le Taſſe que Pétrarque, ne ſerait pas né pour la gloire,

SUR UN RECUEIL *DE ROMANCES.*

LE premier Volume de ce Recueil parut, il y a quelques années, & l'édition en eſt épuiſée aujourd'hui. Le ſuccès que doit avoir ce ſecond Volume, fait eſpérer qu'on réimprimera le premier. On doit bien s'attendre que le ſeul avantage de ces ſortes de collections, c'eſt de réunir des Pièces du même genre, éparſes en différens endroits; mais cet avantage eſt eſſentiel. Il y a cependant quelques morceaux dans ce nouveau Recueil, que l'on ne trouverait pas ailleurs.

La Romance eſt l'eſpèce de chanſon la plus intéreſſante. La Romance hiſtorique, imitation de nos anciens Fabliaux, eſt un petit Poëme qui doit joindre la naïveté du ſtyle à l'intérêt du récit. Cette naïveté y eſt ſi précieuſe, que les vieilles tournures gauloiſes, qui

qui ſeraient déplacées ailleurs, y ont été heureuſement employées. Nous avons dans ce genre des Romances de feu M. de Moncrif & de M. le Duc de la V**., qui paſſent pour des modèles.

La Romance eſt très bien employée à chanter l'amour malheureux. Les airs que demande ce genre de compoſition ſemblent faits pour la plainte. Cette ſorte de Romance n'eſt qu'une Elégie chantée.

Il y en a une troiſième eſpèce : c'eſt la Romance burleſque ou mêlangée de tons ſérieux & comiques ; telle eſt la longue Romance de Scarron ſur Héro & Léandre, où l'on a remarqué cette ſtrophe plaiſante ſur un rendez-vous de ces deux amans :

Il faut en ſemblable aventure,
Preſſé d'un ſemblable deſir,
Avoir un ſemblable plaiſir,
Pour faire ſemblable peinture.

Mais, en général, ce mêlange de tons eſt de mauvais goût & a fort peu d'agrémens : il faudrait, pour y réuſſir, trouver un ſujet qui eût un côté pathétique & un côté ridicule ; & quand on l'aurait trouvé, rien ne ſerait ſi difficile que de paſſer d'un ton à l'autre par

des nuances juſtes & délicates. On remarque dans le Recueil qui vient de paraître, une Romance burleſque de M. le Mierre ſur le Siège de Calais, ſujet où il n'y a pas le mot pour rire.

Par Edouard, Roi d'Angleterre,
Calais bloqué
Se voyait confiſqué.
La faim, couſine de la guerre,
Met aux abois
Les plus riches Bourgeois.
Pour tout feſtin,
Même pour pain,
Dans ce coin de la terre,
Des oſſemens pourris,
Des ſouris,
Par-tout étaient ſervis.
Indigné de leur réſiſtance,
Le Prince Anglais
Leur envoie un exprès.
Livrez, dit-il, en diligence,
A votre choix,
Trois paires de Bourgeois;
Ou bien mon Roi,
Semant l'effroi,
S'en va, dans ſa vengeance,
A grands coups de canon,
Patapon,
Mettre tout en charbon.

On demande quelle grace, quel eſprit, quel

mérite il peut y avoir à dire d'un ſtyle ridicule des choſes qui ne font point rire ? Il y a une ſorte d'eſprit à ſaiſir un côté plaiſant dans un ſujet ſérieux ; mais un amas d'expreſſions burleſques n'a rien de plaiſant.

Autrefois un Temple étair :
(La fête en eſt paſſée ;)
Chaque Amant y répétait
Sa plus douce penſée.
Si ce Temple ſe r'ouvrait
Pour ce tant doux myſtère,
Que de fois on entendrait,
J'adore la Vallière !

Voilà de la galanterie de très-bon goût. Il y a peu de femmes qui aient inſpiré de ſi jolis vers. On connaît ceux-ci de M. de Voltaire, imprimés par-tout.

Être femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie,
Bien juger ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité,
C'eſt le portrait de la Vallière ;
Il n'eſt ni fini, ni flatté.

Mais peu de gens connaiſſent un quatrain plein d'eſprit & de préciſion, fait pour la même

perſonne, par une femme qui fait ſouvent de jolis vers & qui les montre fort peu.

La nature prudente & ſage
Force le tems à reſpecter
Les charmes de ce beau viſage,
Qu'elle n'aurait pu répéter.

On a de tout tems célébré la beauté, mais pas toujours ſi heureuſement.

Les refreins ſont un des plus grands charmes de la Romance ; mais il y a beaucoup d'art à les bien ramener. Sur-tout il ne faut pas qu'un refrein ſerve à redire toujours la même penſée, comme dans la Romance intitulée : *Les Souhaits.*

Point ne voudrais pour bien paſſer ma vie,
Des riches dons du rivage Indien.
Point ne voudrais des parfums d'Arabie
Ni des tréſors du Peuple Lybien.
Il ne me faut que l'amour de ma mie ;
Pour moi ſon cœur eſt le ſouverain bien.

On voit d'abord que ces vers ne ſont qu'une très-faible imitation de ce couplet que le Miſantrope a rendu fameux, *j'aime mieux ma mie au gué. J'aime mieux ma mie.* Tous les autres couplets ne ſont que la même penſée répétée. L'Auteur ne veut ni de la gloire, ni de la philoſophie, ni des arts. *J'aime mieux ma*

mie, &c. Il faudrait varier la penſée en conſervant le refrein. D'ailleurs, toutes ces rimes en *ien* pendant cinquante vers font un effet gothique qui eſt l'oppoſé de l'harmonie. On ne ſaurait trop reſpecter l'oreille dans les vers faits pour être chantés. Il y a des mots qui ne doivent pas entrer dans une chanſon. Comment chanter, par exemple ?

Plaire toujours, c'eſt le nœud *gordien*.

Une femme connue dans la Littérature par un Ouvrage très-eſtimable, Madame E. de B., a répondu à ces couplets par des couplets bien ſupérieurs. Elle n'a point employé de rimes barbares, & chez elle, chaque couplet amène une nouvelle penſée. Nous n'en citerons qu'un qui nous a paru excellent.

D'être un Appelle il m'aurait pris envie ;
Mais ſans daigner travailler pour les Rois ;
Si des Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer ſous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie !
Je l'aurais peinte ainſi que je la vois.

Ce dernier vers eſt charmant.

On retrouvera avec plaiſir une imitation très connue de la fameuſe chanſon de Métaſtaze, *Grazié a l'inganni*, &c. ſur laquelle pluſieurs plumes célèbres ſe ſont exercées,

entr'autres, celle de l'Auteur d'Emile. Sa verſion, quoiqu'on y reconnaiſſe un homme peu accoutumé à faire des vers, a quelquefois de la douceur & de la grace. Elle eſt trop dénuée d'élégance & de poéſie. Celle de M. de Saint-Lambert, qui commence par ces mots, *ſans dépit, ſans légèreté*, &c. eſt regardée comme un chef-d'œuvre; c'eſt celle qui eſt inſérée dans le Recueil. On y a mis quelques Romances de l'Auteur de cet article, déja imprimées ailleurs. Il y a des fautes de Copiſte; mais pour prendre la peine de les relever, il faudrait mettre quelque prix à ces bagatelles, & l'on n'en met aucun. D'ailleurs, les Critiques bien intentionnés mettront ces fautes ſur le compte de l'Auteur. Il faut leur laiſſer tous leurs avantages.

P. S. Pendant qu'on imprimait cette feuille, il en paraiſſait une de l'Auteur de l'*Année Littéraire* qui juſtifiait complettement ce qu'on avait prédit. Dans une ſtrophe de la Romance de Léandre, on a mis :

Il va flottant ſans réſiſtance,

au lieu de

Il va flottant ſans aſſiſtance,

comme on peut le lire dans un Mercure de

l'Année 1768. Le Critique n'a pas manqué de prouver fort au long que *ſans réſiſtance* ne ſignifiait rien ; ce qui n'était pas une grande découverte. Il y aurait eu plus d'eſprit à s'appercevoir que c'était une faute d'impreſſion. C'eſt avec la même ſagacité, ou la même bonne foi, qu'il avait relevé dans Mélanie, ces deux vers :

Vous aurez en tout tems contre un *fort* ennemi
Le ciel & vos vertus, une mère, un ami.

Le plus imbécille des Lecteurs s'appercevrait qu'il faut lire contre un *fort ennemi ;* mais on eſt trop heureux d'avoir des vers à ſouligner. Il ne faut rien perdre.

SUR L'ALMANACH DES MUSES, 1774.

C'EST en parcourant ces ſortes de Recueils, que l'on ſentira ſur-tout les défauts dominans de la plupart des écrits d'aujourd'hui, le vuide des idées & l'affectation du ſtyle. On s'appercevra des progrès du mauvais goût aux traces fréquentes qu'on en retrouve même dans des Ecrivains nés avec du talent. Ce-

pendant, comme il n'eſt pas juſte de prononcer avec rigueur ſur des Ouvrages de peu d'importance, inſérés dans une Collection ſans l'aveu des Auteurs, nous ne parlerons guères que des Pièces qui ont paru les meilleures, & qui n'étaient pas imprimées. Tout ce qui eſt de M. de Voltaire eſt connu.

A quelques incorrections près, *la Requête à M. le Comte de****, par Madame la Marquiſe d'Antremont, eſt une très-jolie Pièce. Le ton en eſt facile, aimable, & l'expreſſion ſouvent heureuſe. En général, aucune femme n'a mieux écrit en vers depuis Madame des Houlières. Il y a toujours dans les vers de Madame d'Antremont de l'eſprit, de l'agrément & des négligences, mais jamais d'entortillage, ni de jargon, défauts ſi communs aujourd'hui.

L'Avis aux Princes eſt d'un Ecrivain de très-bon goût & très ingénieux, qui a fait trop peu de vers.

Quoiqu'il paraiſſe inutile de tranſcrire des Pièces d'un Livre que tout le monde a dans les mains, nous croyons pouvoir citer celle de M. Bertin, adreſſée à Roſine. Elle eſt très-courte & très-jolie.

En faveur de ma jeuneſſe
Et de ma folle gaîté,

Vous n'avez que trop vanté
Des chanſons que la pareſſe
Me dicta pour la beauté :
En flattant ma vanité, .
Vous affligez ma tendreſſe.
Je vous aime & j'ai vingt ans.
Le laurier peut-il me plaire ?
Enchaînez-moi de rubans.
Parez ma Muſe légère,
Et du myrte de Cythère,
Et des feſtons du printems.
La gloire eſt *triſte* à mon âge,
Et l'amour eſt enchanteur.
Louez un peu moins l'Ouvrage ;
Aimez un peu plus l'Auteur.

Ces vers ſont rapides & très-bien tournés. Ils ſont d'un jeune homme, & c'eſt pour cela que nous les avons cités. Ils donnent l'eſpérance d'un talent très-agréable. Peut être ne fallait-il pas dire : *la gloire eſt triſte à mon âge.* La gloire ſied très-bien à la jeuneſſe ; mais elle ne lui ſuffit pas. Ce vers doit être changé.

Les Couplets de M. de Saint-Lambert, intitulés, *Les Caprices*, ſont remarquables par la préciſion & le fini qui caractériſent tous ſes Ouvrages en ce genre.

Je lui portais les fleurs qu'elle aime ;
Elle les prit avec dédain.
Elle me donna le ſoir même

La roſe qui parait ſon ſein.
Elle eſt ſimple & ſans artifices ;
Nul Amant n'a tenté ſa foi,
Et fidèle dans ſes caprices,
Elle n'aime & ne hait que moi.

Cette fineſſe d'idées, qui n'exclut point la ſimplicité dans l'expreſſion, eſt le vrai ton de la chanſon françaiſe. Il fallait moins d'eſprit dans les chanſons grecques. Anacréon parlait une plus belle langue.

On trouvera ici les plus jolis vers qu'ait faits M. de Pézay :

J'ai voulu d'un pas téméraire
Pénétrer juſqu'au Sanctuaire
Où ſe cache la vérité.
En cherchant la réalité,
Je n'ai changé que de chimère.
J'ai voulu toucher au compas.
Ma main *ſur la lyre étrangère*,
A-préſent ne retrouve pas
Un ſeul chant digne de Glycère.
Qu'avez-vous appris à mon cœur,
Triſtes calculs, recherches vaines ?
Sans m'éclairer ſur le bonheur,
Vous m'avez dérobé l'erreur
Qui peut ſeule adoucir mes peines.
Vous ſavez bien déſabuſer
De la conſtance d'une Belle ;
Mais qu'avez-vous à propoſer

Qui puiſſe valoir le baiſer
Que donne même une Infidèle ?

Cette fin eſt charmante. *Ma main ſur la lyre étrangère* eſt un vers qui manque de clarté ; on ne ſait à quoi ſe rapporte *étrangère*. Il eſt certain que dans une Pièce de vingt vers, il n'en faut pas laiſſer un qui ſoit obſcur. Il y a dans quelques autres Pièces du même Auteur de l'agrément & de l'inégalité. Une, entr'autres, à Madame la Comteſſe de B**., finit ingénieuſement.

Belle à-la-fois & de l'eſprit !
Ah ! c'eſt trop de crimes ſans doute.
Tu dois exciter leur dépit, (des femmes)
Soit qu'on te voye ou qu'on t'écoute.

Tous les quatrains de M. l'A. P. ſont très-jolis. Il y a de la douceur & du ſentiment dans quelques Pièces de M. de Fumars & de M. Berquin. Elles pourraient être plus travaillées.

Mais le chef-d'œuvre de ce Recueil, c'eſt une chanſon de M. Fréron. Il était bien juſte que le ſucceſſeur de Deſpréaux donnât, comme ſon *Maître*, le précepte & l'exemple. Il eſt queſtion d'une fête où M. Laujon l'avait fait admettre.

Mais voyez donc quel tour affreux
L'ami Laujon me *joue !*
Tout ce qui frappe ici mes yeux
Il faut *que je le loue !*
Par lui d'être admis en ces lieux
J'obtiens le privilége ;
Et c'eſt, c'eſt, *j'en ſuis furieux*,
Pour me tendre ce piége !

L'ami Laujon me joue ; jon, joue, que je le loue. Voilà une belle leçon d'harmonie ; & comme le reſte du couplet eſt ingénieux ! *j'en ſuis furieux.* Comme cette tournure eſt fine ! M. Fréron reproche toujours aux Auteurs qu'il a réprouvés, *d'avoir de l'eſprit.* On n'uſera pas de repréſailles avec lui. Il y aurait trop d'injuſtice à lui faire un pareil reproche. Il eſt inutile d'en citer davantage. On doit même demander pardon aux Lecteurs de les entretenir de pareilles inepties. Mais l'Auteur de l'Année Littéraire, qui ne perd pas une occaſion de ſe faire valoir auprès des Lecteurs de Province, a voulu leur perſuader que les vers qu'il avait inſérés dans l'Almanach des Muſes de je ne ſais quelle année, étaient évidemment irrépréhenſibles, puiſqu'on n'en avait rien dit dans le Mercure. On ne fera jamais un pareil raiſonnement ſur ſon ſilence. Mais ſi l'on ſe tait ſur ſes vers comme ſur ſa proſe, c'eſt

qu'on n'aime pas à parler de ce qui eſt au-deſſous de la critique. Lorſqu'il s'aviſe, par exemple, de traduire, après M. de Voltaire, un morceau de Lucrèce, & qu'il parle des hommes,

Qui, ſans avoir *joui de l'éclair* de la vie,
Se perdent pour jamais dans la nuit du tombeau,

que veut-il qu'on diſe de ces belles métaphores? Veut-il qu'on faſſe remarquer qu'il eſt aſſez difficile de *jouir d'un éclair*, & que, par conſéquent, cette figure n'a pas de ſens? Il eſt des Ouvrages ſur leſquels il n'y a rien à dire au Public.

SUR une HISTOIRE *de la Rivalité de la France & de l'Angleterre, par M.* GAILLARD.

LES trois premiers Volumes de cette Hiſtoire ont paru, il y a environ trois ans, & le mérite & le ſuccès en ont été conſtatés par les ſuffrages du Public. Ces quatre derniers Volumes terminent l'ouvrage de l'Auteur, & rempliſſent tout le plan qu'il s'était propoſé & qu'il rappelle dans ſa Préface: « c'eſt d'éteindre

» les haînes nationales & de déſabuſer les » hommes de la guerre. Si cette entrepriſe eſt » une folie, c'eſt une folie douce & humaine » qui combat une folie cruelle «.

Il veut prouver que toutes les guerres injuſtes ſont toujours inutiles & même funeſtes à ceux qui les entreprennent. Il n'excuſe, il n'approuve que la guerre légitime, néceſſaire & défenſive. Toute autre guerre, dit-il, trompe les vœux de l'ambition, trahit les intérêts de la politique, & n'aſſure jamais un ſuccès durable, ni une poſſeſſion paiſible. On peut combattre ce ſyſtême. On peut montrer qu'en exceptant les Etats libres, toutes les autres Puiſſances de l'Europe n'ont été établies originairement que par la conquête; que lorſque les Francs envahirent les Gaules ſur les Romains, ils n'y avaient pas plus de droit que les Romains n'en avaient eu, quand Céſar s'en empara; qu'ils l'ont cependant gardée, & en ont fait une des plus floriſſantes Monarchies de l'Univers. Mais il faut ſuppoſer que le ſyſtême de l'Auteur ne remonte pas juſqu'à l'établiſſement des Nations, & n'a lieu que depuis l'époque où leurs limites reſpectives ont été à-peu-près fixées. Dans cette ſuppoſition, l'on pourrait citer encore des

conquêtes durables & avantageuſes; par exemple, celle de la Franche-Comté, l'une des plus belles parties de l'ancien Royaume de Bourgogne, & aujourd'hui l'une des plus riches Provinces de la France, & du plus grand revenu. Mais auſſi l'on pourrait répondre que cette conquête, celle de l'Alſace & de quelques Villes de Flandre ont été payées par les diſgraces qui accablèrent la France ſur la fin du règne de Louis XIV, & dont elle ſent encore le contre-coup. Quoi qu'il en ſoit, tout ſyſtême général en politique, en philoſophie & même en morale, peut ſouffrir des exceptions; mais au fonds, celui de M. Gaillard ſur la guerre eſt auſſi raiſonnable qu'il eſt utile. Il défend les droits naturels des Peuples que l'on ne doit pas mener au carnage, ſi ce n'eſt pour leur défenſe néceſſaire. Il inſpire la haîne de l'oppreſſion & de la violence. » C'eſt à Griſler, dit-il, qu'il faudrait pou» voir demander ce que lui a valu le deſpo» tiſme inſolemment abſurde, qui ordonnait » à tout un peuple de ſe proſterner devant le » ſigne de la Tyrannie, expoſé dans la Place » publique; ou le deſpotiſme inſolemment » barbare, qui forçait un père d'exercer ſon » adreſſe ſur la tête de ſon fils «.

On a révoqué en doute l'hiſtoire du Chapeau expoſé & de la Pomme abattue ; mais le mépris de l'humanité eſt ſi naturel aux Tyrans, & dans ces tems barbares, l'homme-ſerf était compté pour ſi peu de choſe & ſi facilement foulé aux pieds ; il a été ſi commun de tout tems, que les Puiſſances regardaſſent les hommes comme des animaux de ſervice, qu'il ne faut pas traiter de fable un trait hiſtorique, ſous prétexte que s'il était vrai, ce ſerait un trop grand outrage à la nature humaine. Il y a vingt traits avérés, auſſi forts que l'aventure de Guillaume Tell ; & ſa réponſe au Tyran eſt ſi belle, que pour cette raiſon ſeule, il faudrait abſolument que ſon hiſtoire fût vraie.

Ces quatre nouveaux Volumes contiennent l'hiſtoire detaillée de la querelle d'Edouard III. & de Philippe de Valois pour la ſucceſſion à la couronne de France ; querelle continuée ſous les ſucceſſeurs de ces deux Princes, & qui, malgré les fameuſes défaites de Créci, de Poitiers & d'Azincourt, finit par l'expulſion totale des Anglois. La priſe de Calais, leur dernière poſſeſſion en France, fut l'ouvrage du célèbre François de Guiſe, père du Balafré, plus célèbre encore, & le Héros de la Ligue.

Ligue. Dans le cours de cette querelle, qui dura deux cents vingt ans, l'Hiſtorien pèſe avec un jugement sûr & avec l'équité la plus impartiale, les droits & les avantages des deux Nations ennemies. Il les conſidère dans tous les objets de rivalité, dans la guerre, dans la politique, dans l'adminiſtration, dans la gloire perſonnelle de leurs Souverains, dans la gloire nationale des Lettres & des Arts. Par-tout il puiſe dans les meilleures ſources; par tout on voit les ſentimens du Citoyen, les lumières du Littérateur & le talent de l'Ecrivain. Nous voudrions bien pouvoir citer ce qui regarde le règne de Louis XI. Ce morceau nous a paru le plus remarquable de tout l'Ouvrage par les vues ſaines & juſtes qu'il préſente ſur un Prince que quelques Hiſtoriens ont trop excuſé ou trop fait valoir, louant la fauſſeté ou la diſſimulation, pour affecter de la politique. On ſe ſouvient que M. Duclos, qui a fait une Vie de Louis XI, finit l'énumération de tous ſes vices qui compoſent un homme déteſtable, par ces mots qui ont paru révoltans: *C'était pourtant un Roi.* Certes, c'eſt faire à la Royauté une cruelle injure que de la ſéparer de l'humanité, au point que celui qui

n'a pas une ſeule des qualités ſans leſquelles on ne mérite pas le nom d'homme, puiſſe mériter le nom de Roi. Non, ſans doute; ce n'était pas un Roi que Louis XI; ce n'était pas même un Tyran qui eût du génie; c'était un homme pervers & un eſprit médiocre, qui croyait que la fauſſeté était toujours de la fineſſe, quoiqu'en voulant être toujours faux, il ſoit difficile d'être fin; qui croyait que le mépris de toute morale était la vraie politique, & qui commit autant de fautes contre l'une que contre l'autre; qui deshonorait ſon rang ſans relever ſa puiſſance; qui ſe rendait odieux ſans obtenir rien que de la haîne, & vil, ſans recueillir autre choſe que du mépris; qui méditait profondément des méchancetés gratuites ou mal entendues, & commettait de grandes cruautés ſans y avoir un grand intérêt; qui prodiguait beaucoup d'art dans de petites affaires, & manqua toujours les grands avantages qui s'offraient à lui; qui s'occupant toujours d'intrigues, fit toujours de mauvais traités; qui dreſſant toujours des piéges, y tomba très-ſouvent; avare, jaloux & ſuperſtitieux, trois défauts des petites ames; qui vécut dans l'agitation, & mourut dans la terreur.

Telle eſt l'idée que donne de Louis XI. l'examen de ſa conduite, & tel il eſt repréſenté dans l'excellent réſumé que M. Gaillard a fait de ſon règne. C'eſt une belle leçon pour quiconque croirait qu'il y a beaucoup à gagner à être méchant. On n'avait point encore ſi bien apprécié Louis XI. Il n'y aurait plus dans la poſtérité ni d'encouragement pour la vertu, ni de frein pour le vice, ſi l'on parvenait à corrompre l'hiſtoire, le Juge incorruptible des Rois.

Sur les Voyages de MONTAIGNE, *Commentés par M.* DE QUERLON.

ON veut avoir tout ce qui porte le nom d'un grand Ecrivain, & cette curioſité eſt ſouvent un piége. Ceux qui ont lu les Eſſais de Montaigne, ont cru le retrouver dans ſes Voyages; mais ils ſe ſont trompés. C'eſt bien ſa diction libre & naïve; mais ce n'eſt pas ſon génie. On ne voit qu'un Journal ſec, ſans agrément & ſans inſtruction, dont il a pu profiter lui-même, mais dans lequel il n'y a rien à gagner pour le Lecteur. L'Editeur prétend que Montaigne s'y peint beaucoup mieux que

dans ſes Eſſais, parce qu'il n'écrit que pour lui & pour ſa famille, ſans aucun deſſein & ſans aucun travail. On le voit; mais il n'y a nulle raiſon pour qu'un homme ſe peigne lui-même dans une courte notice faite pour ſon uſage, de tous les lieux qu'il parcourt en voyageant.

Si l'Ouvrage n'eſt pas très-intéreſſant, le Diſcours préliminaire de l'Editeur & l'Epître dédicatoire à M. le Comte de Buffon ſont des morceaux curieux dans leur genre. Voici le début de la Dédicace.

» Le premier Livre qu'on dédia, fut un » préſent de l'amitié. Le ſecond fut un hom- » mage au génie, à la ſupériorité des con- » naiſſances, des lumières, du goût, &c. Je » ne chercherai point le motif qui fit dédier » le troiſième. L'intérêt, la flatterie & la va- » nité ont tout brouillé depuis long tems chez » les hommes. En calculant autant que New- » ton, on ne trouverait pas aiſément le *mi-* » *nimum* ou le *maximum* du procédé moral le » moins compliqué «.

Dans une Dédicace à un Savant illuſtre, il fallait bien étaler un peu de ſcience; mais il faut convenir que celle-ci eſt mal appliquée. Il eſt difficile de concevoir ce que c'eſt que le *minimum ou le maximum d'un procédé moral*;

mais si l'on cherchait le résultat d'une pareille phrase, & qu'on prétendît y trouver un *maximum* de ridicule & un *minimum* de bon sens, on se ferait entendre plus aisément. La généalogie des Dédicaces n'est pas une découverte beaucoup plus claire que le produit mathématique *du procédé moral.* Il ne serait pas facile d'expliquer pourquoi la première Dédicace a dû s'adresser à l'amitié, & la seconde au génie, & pourquoi la première n'aurait pas été pour le génie, & la seconde, pour l'amitié. Cet arrangement gratuit est de l'autorité de M. de Querlon, & il n'en faut rien conclure ni pour le génie, ni pour l'amitié. *Il y a dans les hommes de génie*, dit-il quelques lignes après, *un point de contact qui les rapproche.* Il le trouve, *ce point de contact*, & même *il lui est devenu sensible*, entre Montaigne & *le Pline Français*, qui se ressemblent à-peu-près comme la Fontaine & Aristote.

Le Discours préliminaire est écrit comme la Préface. On y trouve que Montaigne *avait comme imbibé le latin avec le lait.* On pourrait apprendre à M. de Querlon que des latinismes de cette force peuvent passer en français pour des barbarismes.

» La richesse & la chaleur de son imagina-

» tion, (dit-il ailleurs) ſuppléant à tous les » beſoins du *boute-dehors*, (c'eſt ainſi que Mon- » taigne appellait le langage) *y attachaient* des » formes heureuſes & un coloris *qui lui prê-* » *taient un nerf*, &c. «. *La chaleur de l'imagi-nation qui attache des formes, & le coloris qui prête un nerf*, ne ſont pas des modèles de juſteſſe dans le genre de la métaphore. On n'en citera pas davantage. On n'aurait même fait aucune obſervation de cette eſpèce, ſi M. de Querlon n'affectait pas depuis long-tems de prononcer d'un ton très-déciſif & très-peu décent, ſur toutes les nouveautés littéraires, dans des *Affiches* de Province, deſtinées, comme celles de Paris, à annoncer les biens à vendre, les maiſons à louer & les titres des Livres nouveaux. Il eſt aſſez ridicule que M. de Querlon ait plus d'une fois employé la moitié de ſa Feuille à occuper ſes Abonnés d'un article du Mercure, comme ſi ç'eût été un bien en litige, ou une Pièce nouvelle. Il annonçait dans une de ſes *Affiches*, que l'Auteur de l'Éloge de Racine mettait le mot de création *à toute ſauce*. On pourrait peut-être s'expliquer plus noblement. Mais encore une fois, nous ne prétendons point lui apprendre à écrire; nous conſentons même qu'il nous donne,

ainſi qu'à tous les Ecrivains, des leçons de goût & de ſtyle, telles que les belles phraſes que nous venons de citer, pourvu que nous lui en donnions de modération & d'honnêteté; qu'il ne cherche pas la guerre, quand tout le monde le laiſſe en paix, & qu'il ne s'expoſe pas à des repréſailles toujours ſi faciles, & qui trop ſouvent ſe préſentent à ceux qui les cherchent le moins.

SUR un Ouvrage intitulé : L'ART DU COMÉDIEN.

CE Volume eſt ce que l'on a écrit de plus complet ſur l'Art du Comédien. L'Auteur y a fondu ce qu'on trouvait de mieux dans les Ouvrages de MM. Rémond de Sainte-Albine & Riccoboni ſur le même ſujet; il s'eſt appliqué à égayer les réflexions & les préceptes par une foule d'Anecdotes qu'il a recueillies de tous côtés. La plupart roulent ſur l'amour-propre des Comédiens. Il eſt naturel, en effet, que la vanité ſoit exaltée par le beſoin continuel & l'habitude journalière des applaudiſſemens. Quiconque eſt toujours en ſpectacle, dépend plus que tout autre de l'opinion

d'autrui. Cette avidité de louanges dans les Comédiens ne s'eſt peut être jamais mieux manifeſtée que par un trait fort ſingulier, qui a échappé aux Curieux d'Anecdotes, & dont on garantit la certitude. Il n'y a peut-être perſonne qui ne ſe ſouvienne d'avoir entendu dire que le Comédien du B**, mort, il y a dix ou douze ans, & reconnu de ſon vivant pour un très-mauvais Acteur, était un excellent Juge dans le genre dramatique & s'y connaiſſait mieux que tous ſes camarades. C'était une réputation établie, ſans que perſonne pût en produire les titres. A ſa mort, on en eut le ſecret. Un Particulier déclara qu'il perdait une penſion de ſix cents livres que lui payait du B**, pour répandre journellement qu'il était grand connaiſſeur en Pièces de Théâtre. Cet homme le publiait dans les Cafés; perſonne n'ayant d'intérêt à le contredire, cette opinion paſſait de bouche en bouche, & l'on ſe diſait au parterre: Vous voyez cet Acteur ſi ridicule; c'eſt le plus éclairé de tous les Comédiens, ſur le mérite d'une Pièce nouvelle. Ainſi du B** ne pouvant faire croire au Public qu'il était bon Acteur, était parvenu du-moins à lui perſuader qu'il avait un jugement exquis. Il

voulait être loué de quelque choſe, & ce plaiſir qui lui coûtait 600 livres, ne lui paraiſſait pas payé trop cher. Cette Anecdote ſerait très remarquable quand elle ne ſervirait qu'à prouver ce que les méchans ne ſavent que trop bien & ce que les honnêtes gens refuſent de croire; c'eſt que quiconque ſort de chez lui avec le deſſein de répandre un menſonge, eſt sûr de l'accréditer pour un tems, à moins qu'il n'y ait beaucoup de gens intéreſſés à le détruire. Tout ſe dit, tout ſe répète & tout ſe croit.

SUR le Théâtre de CORNEILLE, *Commenté par M.* DE VOLTAIRE.

LE Grand Corneille commenté par M. de Voltaire, eſt ſans doute une époque remarquable dans l'Hiſtoire Littéraire. C'eſt peut-être la première fois que le génie a été commenté par le génie. Le goût & les connaiſſances néceſſaires pour bien juger des Ouvrages de l'imagination, ſont toujours très-rares; mais lorſqu'un Ecrivain qui s'eſt élevé le premier au ſublime de ſon art, eſt apprécié longtems après ſa mort, par un homme que

ſoixante ans de travaux & de ſuccès dans ce même art, ont mis au rang des Maîtres & des modèles; lorſque ce Juge joint à l'étendue des lumières, à l'expérience, à la ſupériorité d'un goût reconnu, ce reſpect naturel qu'un grand homme a pour un grand homme, & ce ſentiment exquis des beautés qui n'appartient qu'à ceux qui ſavent eux-mêmes les produire; lorſque les réflexions d'un pareil Juge ſont éclairées & fortifiées par les progrès que l'art a dû faire pendant un ſiècle; alors on doit s'attendre à voir un monument précieux de goût & de raiſon, fait pour inſtruire tous les âges, & pour être le code éternel des Artiſtes & des Amateurs.

M. de Voltaire n'a pas ignoré les clameurs indécentes qui s'étaient élevées contre la première édition de ſon Commentaire. Il était bien étrange qu'on diſputât à l'Auteur de Mérope le droit de juger l'Auteur du Cid; & qui donc pourra ſentir & apprécier Corneille, ſi ce n'eſt M. de Voltaire? Obſervons ſur-tout qu'il n'a jamais énoncé un jugement ſans le motiver, & nous voyons tous les jours des hommes auſſi dénués de connaiſſances que de talens, prononcer arbitrairement ſur tous les Ouvrages & ſur tous les Auteurs, ſans entrer

dans la plus légère diſcuſſion; & ce ſont ces mêmes hommes, incapables de raiſonner & de penſer, qui ſe répandent en invectives contre le Commentateur de Corneille; ce ſont eux qui pouſſent la démence juſqu'à imprimer qu'*Othon*, *Attila & Pulchérie*, *ſuppoſent plus de génie qu'Alzire*, *Mérope & Mahomet*. Ils accuſent M. de Voltaire d'avoir outragé la mémoire de Corneille, d'être le détracteur de ſon génie & de ſa gloire. Voici de quelle façon M. de Voltaire eſt le détracteur de Corneille.

» Voilà ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du » plus grand ſublime, ce mot auquel il n'en » eſt aucun de comparable dans toute l'Anti- » quité. Que de beautés! & d'où naiſſent-elles? » D'une ſimple mépriſe très-naturelle, ſans » complication d'évènemens, ſans aucune in- » trigue recherchée, ſans aucun effort. Il y a » d'autres beautés tragiques; mais celle-ci eſt » au premier rang «.

Et ailleurs :

» On n'avait jamais rien vu de ſi ſublime. Il » n'y a pas dans Longin un ſeul exemple d'une » pareille grandeur. Ce ſont ces traits qui ont » mérité à Corneille le nom de Grand, non- » ſeulement pour le diſtinguer de ſon frère, » mais du reſte des hommes. J'ai cherché dans

» tous les Anciens & dans tous les Théâtres » étrangers une ſituation pareille, un pareil » mêlange de grandeur d'ame, de douleur, » de bienſéance, & je ne l'ai point trouvé.

» Les belles Scènes du Cid, les admirables » morceaux des Horaces, les beautés nobles » & ſages de Cinna, le ſublime de Cornélie, » les rôles de Sévère & de Pauline, le cin- » quième Acte de Rodogune, la Conférence » de Seſtorius & de Pompée; tant de beaux » morceaux, tous produits dans un tems où » l'on ſortait à peine de la barbarie, aſſu- » reront à Corneille une place parmi les plus » grands hommes juſqu'à la dernière poſté- » rité «.

Après des témoignages ſi éclatans, il ſied bien à d'ignorans Ecoliers de ſe placer entre Corneille & M. de Voltaire, n'étant dignes d'admirer ni l'un ni l'autre, ni ſur-tout faits pour les juger. Qu'ont produit leurs cris ridicules? Le Commentateur, accuſé d'avoir trop peſé ſur les défauts, a fait voir, dans une nouvelle édition, qu'il n'en avait obſervé qu'une partie; il a beaucoup ajouté à ſes Remarques & développé davantage ſes Critiques. Il a fait voir qu'en reſpectant Corneille, il ne fallait trahir ni la vérité, ni le bon goût,

ni le Public, ni l'intérêt des beaux Arts. Il a fait ſentir qu'il connaiſſait tous ſes devoirs & tous ſes droits. » Ceux qui m'ont fait un » crime d'être trop ſévere, (dit-il dans une » Préface) m'ont forcé à l'être véritablement » & à n'adoucir aucune vérité. Je ne dois rien » à ceux qui ſont de mauvaiſe-foi. Je ne dois » compte à perſonne de ce que j'ai fait pour » une deſcendante de Corneille, & de ce que » j'ai fait pour ſatisfaire mon goût. Je connais » mieux les beaux morceaux de ce grand génie » que ceux qui feignent de reſpecter les mau- » vais. Je ſais par cœur tout ce qu'il a fait » d'excellent. Mais on ne m'impoſera ſilence » en aucun genre ſur ce qui me paraît dé- » fectueux. Ma deviſe a toujours été *fari quæ* » *ſentiat* «.

On trouve encore, après l'Œdipe de Corneille, cette déclaration de l'illuſtre Editeur. » Mon reſpect pour l'Auteur des admirables » morceaux du Cid, de Cinna & de tant de » chefs-d'œuvre, mon amitié conſtante pour » l'unique héritière de ce grand homme, ne » m'ont pas empêché de voir & de dire la vérité, » quand j'ai examiné ſon Œdipe & ſes autres » Pièces indignes de lui. Je crois avoir prouvé » tout ce que j'ai dit. Le ſouvenir même que

» j'ai fait autrefois une Tragédie d'Œdipe ne » m'a point retenu. Je ne me ſuis point cru » égal à Corneille ; je me ſuis mis hors de tout » intérêt. Je n'ai eu devant les yeux que » l'intérêt du Public, l'inſtruction des jeunes » Auteurs, l'amour du vrai qui l'emporte dans » mon eſprit ſur toutes les autres conſidéra- » tions. Mon admiration ſincère pour le beau » eſt égale à ma haîne pour le mauvais. Je » ne connais ni l'envie, ni l'eſprit de parti. » Je n'ai jamais ſongé qu'à la perfection de » l'art, & je dirai hardiment la vérité en tout » genre juſqu'au dernier moment de ma vie «.

Obſervons ſur-tout que ces prétendus Ariſtarques, dont le métier eſt de donner des leçons à ceux qui donnent des modèles, & de diſtribuer les rangs, parce qu'ils ne peuvent en avoir aucun, ſont toujours incapables de ſoutenir la moindre diſcuſſion, lorſqu'on daigne prendre la peine de les confondre. Ils ſe plaignent qu'on les mépriſe, lorſqu'on ne leur répond pas ; ils crient que le ridicule & la plaiſanterie ne ſont pas des raiſons ; & lorſqu'enfin on leur en donne, ils répondent par des injures. On en a vu un exemple bien remarquable dans l'Auteur de la Critique très-injuſte du Poëme des Saiſons & de la Tra-

duction des Géorgiques. Il ſemblait ne demander qu'une réponſe diſcutée, & croire qu'on ne pouvait le battre avec les armes du raiſonnement. On lui a démontré en quelques pages, que ſes jugemens étaient erronés, ſes principes de critique des principes d'erreur, ſes cenſures dénuées de fondement; on lui a prouvé qu'il blâmait ce qui était bon, qu'il louait ce qui était mauvais; qu'il ne ſe connaiſſait ni en ſtyle, ni en harmonie; qu'il dénigrait en mauvaiſe proſe de très-beaux vers; qu'il manquait à-la-fois de juſteſſe, d'impartialité, de connaiſſances & de politeſſe. Chacun de ces reproches était porté juſqu'à la démonſtration la plus évidente. Qu'a fait alors cet homme qui ſe donnait pour un Critique? Il a répondu par des Epigrammes auſſi plates que groſſières. Sûr que ſon adverſaire ne voudrait jamais ſe ſervir de tous ſes avantages, ni ſortir des bornes d'une diſcuſſion littéraire, il a eu recours aux injures, aux menſonges & aux calomnies. Il a continué d'inſulter M. de Voltaire dans des Lettres que perſonne ne lit. Il a cru qu'on lui ferait encore l'honneur de le réfuter; mais il s'eſt trompé. On laiſſe de pareils Ouvrages dans le néant, dont ils ne ſortiront jamais. La pre-

mière de ces Lettres, la ſeule dont on ait parlé un moment, a dégoûté de lire les autres. Elle commençait par ces mots : *Je vais vous ôter les trois quarts de votre gloire.* On s'eſt contenté d'obſerver que M. Clément ne prendrait pas cette gloire pour lui.

SUR LE POËME DE L'AGRICULTURE,

Par M. ROSSET.

CE Poëme fut compoſé dans le tems de la guerre de 1741, des victoires de Louis XV en Flandre, & de la paix qui les ſuivit ; c'eſt ce que l'Auteur nous apprend dans un Diſcours préliminaire. Il obſerve qu'il n'avait encore paru parmi nous aucun Ouvrage en vers français ſur l'Agriculture, ni même preſque aucun écrit en proſe. Mais dans l'intervalle qui s'eſt écoulé entre la compoſition de ce Poëme & ſa publication, il a paru une prodigieuſe quantité d'écrits économiques, & enfin la Poéſie même s'eſt réconciliée avec la langue Géorgique, qui ſemblait juſques-là lui avoir été étrangère.

étrangère. L'Auteur fait à peine mention de l'Ouvrage de M. l'Abbé de Lille, ſous prétexte que ce n'eſt qu'une traduction. Mais le mérite de la difficulté vaincue n'eſt pas moindre, en faiſant paſſer heureuſement du latin en français les détails des travaux ruſtiques, qu'en les faiſant entrer dans un Ouvrage original. Dans les deux cas, il faut dompter la langue, & forcer la Poéſie françaiſe à recevoir une foule d'expreſſions dont elle avait été long-tems effarouchée. Ce mérite, qui eſt grand par lui-même, quoiqu'indépendant de la création d'un Poëme, valait peut-être la peine que M. Roſſet en parlât avec un peu plus d'étendue. Il ne fait pas plus d'attention au beau Poëme des Saiſons, parce que ce n'eſt pas un *Ouvrage didactique*. Non, ſans doute; & M. Roſſet eſt le premier qui ait conçu le projet de renfermer en ſix Livres, qu'il appelle Chants, tous les préceptes de la culture des terres & tous les travaux de la campagne depuis les ſemailles juſqu'à la baſſe-cour, ſans relever & orner ſon Ouvrage d'aucun trait d'imagination, d'aucun Epiſode qui pût y jetter de l'intérêt & de la variété. Il eſt difficile de concevoir les motifs d'un plan ſi peu avanta-

geux, & l'Auteur n'en donne aucune raiſon. Il était beau, ſans doute, de lutter contre Virgile, & de vouloir que la langue Françaiſe eût ſes Géorgiques; mais celles de Virgile, regardées comme un des Ouvrages les plus parfaits de l'Antiquité, ſont admirables ſur-tout par le choix & la beauté des Epiſodes, & par la ſage diſtribution des ornemens. C'était un modèle qu'il fallait imiter autant qu'il était poſſible; & quels que ſoient les motifs de l'Auteur pour avoir pris une route différente, on croit toujours, lorſqu'un Ecrivain n'a point mis d'imagination dans un Ouvrage qui en demandait, qu'apparemment il n'en a pas.

Je crois même que pour faire avec quelque ſuccès des Géorgiques complettes dans notre langue, ce qui était difficile, mais poſſible, il fallait y ſemer beaucoup plus d'ornemens que Virgile n'en a répandus dans les ſiennes. Il eût fallu peut-être aux tableaux purement ruſtiques, dont le fonds eſt le moins noble & le moins attachant, joindre avec art des traits d'imagination, de ſentiment, ou de morale, qui ſoutînſſent l'attention du Lecteur. Les Fables anciennes toujours agréables, lorſqu'elles ſont rajeunies par le talent d'écrire,

le contraſte des mœurs & des idées de la ville & de la campagne, que l'on aime toujours à voir revenir, lorſqu'il eſt ſaiſi avec juſteſſe & tracé avec énergie, auraient fourni des reſſources heureuſes, & les ſeules qui puſſent ſauver la ſéchereſſe du ſujet. M. Roſſet paraît avoir borné ſon ambition à rendre en vers français toutes les opérations champêtres, & dans plus d'un endroit, il s'en eſt tiré avec honneur & a ſurmonté la difficulté. On trouvera dans ſon Ouvrage des morceaux très-bien écrits, des vers très-bien tournés. En général, ſa diction eſt aſſez correcte; mais elle manque trop ſouvent d'élégance, de rithme, de poéſie. Tout eſt précepte ou deſcription, & ſouvent en proſe rimée, en proſe sèche ou dure. Cette monotonie ſerait peu ſupportable, même dans un Ouvrage très-court. Combien l'eſt-elle davantage dans un Poëme en ſix Chants! Nous mettrons ſous les yeux du Lecteur les morceaux qui nous ont paru les meilleurs, & nous indiquerons dans quelques autres, les défauts de ſtyle qui dominent le plus dans l'Ouvrage. Par exemple, voyons ſi le début eſt fait pour en donner une idée avantageuſe.

Je chante les travaux réglés par les ſaiſons,
L'art qui force la terre à donner les moiſſons,
Qui rend la vigne, l'arbre & les prés plus fertiles;
Et qui nous aſſervit tant d'animaux utiles.
A chanter nos vrais biens, la culture & ſes loix,
Louis & la Patrie encouragent ma voix.

Obſervez qu'il n'y a pas dans ces vers une ſeule expreſſion poétique. Boileau a dit, il eſt vrai,

Que le début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.

Mais *rien d'affecté* ne veut pas dire rien de poétique. Boileau n'a pas voulu dire qu'il fallait que des vers fuſſent parfaitement ſemblables à la proſe. Ce mot, *je chante*, prouve que les expreſſions doivent être au-deſſus du langage ordinaire. *Les travaux réglés par les ſaiſons, l'art qui force la terre, qui rend la vigne, l'arbre & les prés plus fertiles*, & cette expreſſion ſi faible, *tant d'animaux utiles*, & ces deux rimes en épithètes au commencement d'un Poëme; rien de tout cela ne reſſemble à de la poéſie. Ce ne ſont pas des vers incorrects; mais ce ſont de mauvais vers. Le morceau qui ſuit, eſt beaucoup meilleur:

Sourdes Divinités, inſenſibles Idoles,
Mes chants n'empruntent rien de vos ſecours frivoles.
Aſtres qui nous marquez les ſaiſons & les ans,

Le Dieu qui vous conduit nous donne leurs préſens.
Les épis, ſans Cérès, dans les ſillons jauniſſent;
Les raiſins, ſans Bacchus, ſous le pampre noirciſſent.
De Pan & d'Apollon les fabuleux troupeaux
N'ont pas des immortels entendu les pipeaux.
L'olive ne doit point aux leçons de Minerve
Le ſoin qui la cultive & l'art qui la conſerve.
Neptune eſt un vain nom, & le courſier ardent
Ne fut point enfanté d'un coup de ſon trident.

Ces vers ont tout le mérite qui manquait aux précédens; ils ſont vraiment poétiques. L'Auteur ne pouvait pas annoncer par des tournures plus heureuſes, qu'il excluait les Fables anciennes du plan de ſon Ouvrage; mais peut-être valait-il mieux s'en ſervir. Au lieu d'un ſeul morceau que cette excluſion lui a fourni, l'uſage de la Mythologie lui en aurait fourni vingt qui entraient naturellement dans ſon ſujet. Croit-on que la querelle de Neptune & de Minerve, & l'origine fabuleuſe du cheval & de l'olivier, n'euſſent pas formé un tableau très-agréable dans un Poëme ſur l'Agriculture? Ces Fables ſont très-connues ſans doute; mais elles n'ont point été traitées par aucun des Maîtres de la Poéſie françaiſe. C'était un grand avantage; & jamais elles ne pouvaient être mieux placées que dans l'Ouvrage de M. Roſſet.

L'application de l'Aſtronomie à l'Agriculture devait fournir à l'Auteur des détails riches & brillans. Il ne paraît pas en avoir tiré tout ce qui ſe préſentait à lui.

La culture aux humains montra l'Aſtronomie.
Des plaines de Babel les premiers habitans,
Paſteurs de leurs troupeaux, laboureurs de leurs champs,
Pour rendre *à leurs deſirs* la terre plus féconde,
Tournèrent leurs regards vers les pôles du monde.
L'aſtre brillant du jour gouverna les ſaiſons.
Tour-à-tour il régna dans ſes douze maiſons.
De ſon cours annuel ils tracèrent les *lignes*.
Le Chef de leurs brebis fut Chef des douze *ſignes*.
Le Taureau ſur ſes pas, après lui les Gémeaux,
Leur marquèrent l'époque où naiſſent les troupeaux.
Aux Tropiques brûlans la chèvre & l'*écreviſſe*,
De l'hiver, de l'été fixèrent le *ſolſtice*.
La Balance, à la nuit rendit le jour égal.
La Vierge, des moiſſons ramena le ſignal.
Le ciel devint un livre, où la terre étonnée
Lut en lettres de feu l'hiſtoire de l'année.

Ces deux derniers vers ſont beaux, & il y en a quelques autres de bien tournés; mais la ſéchereſſe eſt le défaut du plus grand nombre. Les *lignes* & les *douze ſignes*, l'*écreviſſe* & le *ſolſtice*, ſont des rimes dures & des expreſſions de l'Almanach. Chacune de ces idées devait être rendue par un trait mythologique. Rien n'était plus favorable à la Poéſie; ou

même les notions purement aſtronomiques pouvaient s'exprimer par des phraſes noblement figurées. Voyez comme M. de Voltaire a exprimé dans Alzire la marche apparente du ſoleil de l'Equateur au Tropique.

De la zone enflammée & du milieu du monde,
L'aſtre du jour a vu ma courſe vagabonde,
Juſqu'aux lieux, où ceſſant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, & revient ſur ſes pas.

Voilà le langage du Poète. Il n'y a là ni *écreviſſe*, *ni ſolſtice*. On pourrait obſerver d'autres fautes.

Pour rendre *à leurs deſirs* la terre plus féconde,
Tournèrent leurs regards vers les pôles du monde.

Cela n'eſt correct ni dans les idées, ni dans les termes. *Plus féconde à leurs deſirs* eſt un ſoléciſme. D'ailleurs les premières obſervations aſtronomiques ne pouvaient pas avoir pour but la fécondité de la terre. Elles ne pouvaient que marquer un rapport entre les différentes époques de l'Agriculture, & les différens périodes de la révolution annuelle du ſoleil. Peut-être auſſi, pour plus d'exactitude, fallait-il mettre *vers le pôle du monde*, & non pas *vers les pôles*, puiſqu'il eſt impoſſible d'obſerver à-la-fois les deux pôles.

L'art d'exprimer quelquefois avec une élégance heureuſe les travaux du labourage, eſt, comme nous l'avons dit, le principal mérite de l'Auteur, par exemple, dans ces vers où il s'agit de la quantité d'engrais propre à chaque terrein.

Que de votre terroir les beſoins, la nature,
Règlent de ces préſens le genre & la meſure.
La terre, que pénètre un trop fort aliment,
Par ſa vigueur cruelle étouffe le froment,
Et d'un feuillage vain nourrice malheureuſe,
N'enfante au lieu de bled qu'une paille trompeuſe.

Il ne ſe tire pas ſi bien des morceaux qui demandent plus de chaleur & d'imagination dans le ſtyle. Voyons la deſcription d'une tempête.

Mais quand du Roi des Rois le *terrible* courroux
Lance ſur vos moiſſons ſes *redoutables* coups,
Toute induſtrie eſt vaine : à vos juſtes allarmes
Il n'eſt d'autre ſecours que vos cris & vos larmes.
Une vapeur paraît, s'étend & s'épaiſſit,
Le jour pâlit, l'air ſifle & le ciel s'obſcurcit.
Daus le ſein d'un nuage aſſemblant les tempêtes,
La main de l'Eternel les ſuſpend ſur nos têtes.
Il vient, & devant lui *s'élancent* les éclairs,
Son trône redoutable eſt au milieu des airs.
Il abaiſſe les cieux, l'orage l'environne.
Les vents ſont à ſes pieds, la flamme le couronne.

La foudre étincelante éclate dans ſes mains ;
Elle part, elle frappe, *elle inſtruit les humains.*
De ſes traits enflam*més* voyez les tours *briſées*,
Les rochers abattus, les forêts embrâſées.
La terre eſt en ſilence, & la pâle frayeur
Des peuples conſternés glace & *flétrit* le cœur.
De ſes traits *meurtriers* la grêle *impitoyable*
Bat les triſtes épis, les briſe, les accable.
Tous les vents déchaînés arrachent des ſillons
Les bleds enveloppés dans leurs noirs tourbillons.
Les torrens en fureur des montagnes deſcendent.
Les Fleuves débordés dans les plaines s'étendent.
Les champs ſont ſubmergés, les épis ne ſont plus.
O travaux d'une année ! un jour vous a perdus.

Cette deſcription manque d'énergie & d'effet. Il n'y a point de Lecteur qui ne s'en apperçoive ; mais il s'agit d'en trouver les raiſons, & il eſt facile de les faire appercevoir au jour de la critique. D'abord il ne fallait pas, dans toute la première partie de cette deſcription, peindre l'Eternel foudroyant les moiſſons, & entaſſer toutes les expreſſions tirées de l'Ecriture, & employées cent fois dans de pareils tableaux. Ce morceau paraſite détourne l'attention & l'intérêt qui devaient ſe raſſembler uniquement ſur le ſpectacle du déſaſtre produit par la tempête. Enſuite toutes les fois qu'un Poëte entreprend une deſcription déja faite, ſon premier devoir eſt de trouver des

expreſſions neuves, & non pas de répéter toutes celles qui ſont uſées. C'eſt là que l'on apperçoit le talent, & c'eſt ce qui eſt rare aujourd'hui, où l'on fait tant de vers avec des hémiſtiches pillés comme ceux-ci, *aſſemblant les tempêtes, ſuſpend ſur nos têtes, le jour pâlit, l'air ſifle, il abaiſſe les cieux*, &c. *La foudre étincelante éclate*, &c. *Il abaiſſe les cieux* eſt de Racine. Le reſte eſt de M. de Voltaire. Ce qui n'en eſt pas, c'eſt cet hémiſtiche, *elle inſtruit les humains.* Voilà une leçon bien placée ! C'eſt avec de pareils traits qu'on refroidit tout. Il y a dans la Henriade,

La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent.

Voyez la différence d'un trait qui fait image & d'une réflexion froide. Enfin, ſi nous examinons la diction, combien de fautes ! *Le terrible courroux, les redoutables coups, les traits meurtriers de la grêle impitoyable ;* ce ſont ces épithètes accumulées, ces hémiſtiches rebattus qui énervent le ſtyle. Et pourquoi peindre *les tours briſées* & *les rochers abattus ?* Il s'agit bien de *tours & de rochers.* Il s'agit des vignes & des moiſſons. *La pâle frayeur des peuples conſternés* qui *flétrit le cœur*, ne vaut pas mieux. L'effroi que produit un orage ne *flétrit* point le cœur.

Que l'impropriété des termes eſt un défaut commun ! mais qu'il eſt deſtructeur de tout effet ! Oppoſons à cette deſcription celle que l'on trouve dans le ſecond Chant du Poëme des Saiſons. Un pareil modèle inſtruira mieux que toutes les Critiques.

On voit à l'horiſon, de deux points oppoſés,
Des nuages monter dans les airs embrâſés.
On les voit s'épaiſſir, s'élever & s'étendre ;
D'un tonnerre éloigné le bruit s'eſt fait entendre.
Les flots en ont frémi, l'air en eſt ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le ſon lent & ſourd attriſte la nature.
Il ſuccède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en ſilence attend dans la terreur.
Des monts & des rochers le vaſte amphithéâtre
Diſparaît tout-à-coup ſous un voile griſâtre.
Le nuage élargi les couvre de ſes flancs ;
Il pèſe ſur les airs tranquilles & brûlans.
Mais des traits enflammés ont ſillonné la nuë,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
Leur nuit eſt plus profonde, & de vaſtes éclairs
En font ſortir ſans ceſſe un jour pâle & livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne ſur la plaine, & raſant les ſillons,
Enlève un ſable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de pouſſière
Dérobe à la campagne un reſte de lumière.

La peur, l'airain ſonnant dans les Temples ſacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule conſternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecraſent en tombant les épis renverſés.
Le tonnerre & les vents déchirent les nuages.
Le Fermier, de ſes champs contemple les ravages,
Et preſſe dans ſes bras ſes enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe, & des monts foudroyés
Deſcendent à grand bruit les graviers & les ondes,
Qui courent en torrens ſur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moiſſon ! tout périt ſans retour.
L'ouvrage d'une année eſt détruit dans un jour.

Voilà le tableau d'un grand Peintre, voilà le ſtyle d'un grand Poète. L'obſervation de la nature eſt parfaite. Peut-on mieux peindre les approches d'un orage ?

Et le long du vallon le feuillage a tremblé.

Le Poète vous tranſporte dans la campagne. Vous voyez tous les objets.

Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.

A-t-on mieux exprimé l'effet du tonnerre, dont le ſon ſe prolonge dans l'éloignement ? Et remarquez comme les tournures & les expreſſions appartiennent à l'Auteur. Rien n'eſt vague ; rien n'eſt emprunté. Quel eſt le vrai

Poète ? C'eſt celui qui a vu & ſenti, & non pas celui qui a lu des vers. M. de Saint-Lambert n'occupe pas le Lecteur des peintures uſées de la grandeur de Dieu. Il ne lui adreſſe qu'un mot, & ce mot eſt une prière touchante, qui fait voir toute la grandeur du péril.

Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule conſternée
Te demander le prix des travaux de l'année.

Il s'arrête là, & continue ſa deſcription :

Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecraſent en tombant les épis renverſés.

Les globules glacés valent un peu mieux que *la grêle impitoyable.*

Et des monts foudroyés
Deſcendent à grand bruit les graviers & les ondes
Qui courent en torrens, &c.

La phraſe court ; la conſtruction deſcend & ſe précipite. Voilà les ſecrets du ſtyle. Comparez à ces vers celui-ci :

Les torrens en fureur des montagnes deſcendent.

Vous verrez que le rithme eſt vif dans le premier hémiſtiche, & lent dans le ſecond ; ce qui forme un contre-ſens. C'eſt ce ſentiment de l'harmonie imitative, cet accord du ſon

& de la penſée qui eſt un des grands moyens de perfection dans les vers. La belle Poéſie demande & la juſteſſe de l'eſprit & la juſteſſe de l'oreille. Rien n'eſt plus rare que de les réunir, & c'eſt pour cela qu'elle eſt le premier des Arts.

O travaux de l'année ! un jour vous a perdus.
L'ouvrage de l'année eſt détruit dans un jour.

Ces deux vers ſe reſſemblent beaucoup. Il ſe peut que le ſujet les ait fournis aux deux Auteurs, ſans que l'un ait copié l'autre.

Le travail des vers à ſoie eſt décrit avec art, & offrait beaucoup de difficultés ; mais cette deſcription louable, à bien des égards, n'eſt-elle pas trop longue & trop détaillée ? La Poéſie n'aime point à ſe perdre dans des objets imperceptibles ; & en tout genre, c'eſt un grand défaut que de dire tout.

Terminons ces citations par quelques peintures. Nous choiſirons celles de l'étalon & du coq. La première eſt imitée de Virgile. Nous la rapprocherons de la traduction de M. l'Abbé de Lille.

L'Etalon que j'eſtime, eſt jeune, vigoureux ;
Il eſt ſuperbe & doux, docile & valeureux.
Son encolure eſt haute & ſa tête hardie.
Ses flancs ſont larges, pleins ; ſa croupe eſt arrondie ;

Il marche fièrement, il court d'un pas léger,
Il insulte à la peur, il brave le danger.
S'il entend la trompette ou les cris de la guerre,
Il s'agite, il bondit; son pied frappe la terre.
Son fier henniſſement appelle les *drapeaux*,
Dans ſes yeux le feu brille, il ſort de ſes naſeaux;
Son oreille ſe dreſſe & ſes crins ſe hériſſent;
Sa bouche eſt écumante & ſes membres frémiſſent.

Ce portait a des beautés. *Appelle les drapeaux*, eſt une expreſſion froide, ſur-tout après celle de M. de Voltaire dans la Henriade, *appelle les dangers*. En général, la meſure de ces vers eſt trop uniforme; il y a trop peu de mouvement, & ils n'enchériſſent pas aſſez les uns ſur les autres. Ceux de M. de Lille me paraiſſent plus variés, plus riches & plus énergiques.

Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie.
On voit ſur ſon poitrail ſes muſcles ſe gonfler,
Et ſes nerfs treſſaillir & ſes veines s'enfler:
Que du clairon bruyant le ſon guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dreſſer l'oreille.
Son épine ſe double & frémit ſur ſon dos,
D'une épaiſſe crinière il fait bondir les flots.
De ſes naſeaux brûlans il reſpire la guerre;
Ses yeux roulent du feu, ſon pied creuſe la terre.

J'avouerai en revanche, que la deſcription du coq m'a paru parfaite :

En amour, en fierté le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne ſon front royal.
Son œil noir lance au loin de vives étincelles.
Un plumage éclatant peint ſon corps & ſes aîles,
Dore ſon cou ſuperbe & flotte en longs cheveux.
De ſanglans éperons arment ſes pieds nerveux.
Sa queue, en ſe jouant du dos juſqu'à la crête,
S'avance & ſe recourbe en ombrageant ſa tête.

Le dernier vers ſur-tout eſt admirable. C'eſt peindre en vers comme M. de Buffon peint en proſe. On voit par les morceaux que nous avons rapportés, que l'Auteur du Poëme ſur l'Agriculture avait beaucoup de talent pour la Poéſie, & que ſon Ouvrage a des beautés réelles; qu'il lui a manqué un plan plus poétique & une exécution plus ſoignée. On ne comprend pas comment l'Auteur des beaux vers qu'on vient de lire, a pu en faire tels que ceux-ci :

Tel le flambeau du jour, ou les feux de la terre,
Font monter les vapeurs au ſéjour du tonnerre.
Le froid preſſant leurs corps par le chaud dilatés,
Les condenſe, & de l'air ils ſont précipités.
Ainſi ſur le foyer ſe forme l'eau-de-vie.
Par un nouveau travail ſi l'art les fortifie,
L'eſprit de vin captif du phlegme eſt ſéparé, &c.

Et ailleurs,

Inviſible & vivant *dans ſes langes le germe,*
De ſa captivité voit arriver *le terme.*

Et

Et ailleurs :

De l'air, *qui fut dans l'œuf toujours renouvellé*,
Le mouvement vital eſt alors redoublé.
Par lui l'œuf pénétré diminue & tranſpire, &c.

On trouve quelquefois trente vers de ſuite de ce ſtyle, parce que l'Auteur s'eſt obſtiné à mettre en vers des détails phyſiques auxquels la Poéſie ſe refuſe abſolument, ou ſur leſquels, avec beaucoup de talent & de goût, on pourrait faire quatre vers heureux, mais qui ne peuvent être approfondis ſans beaucoup d'embarras dans la diction, de ſéchereſſe & d'ennui :

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit.
HOR.

C'eſt le précepte dont l'Auteur aurait dû faire le plus d'uſage, & qu'il a le plus oublié.

SUR L'ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS XV,

Par M. l'Abbé DE BOISMONT.

IL était juſte que parmi les Orateurs chargés de célébrer la mémoire de Louis XV, on

diſtinguât ſur-tout celui de l'Académie Françaiſe. Le choix que cette illuſtre Compagnie a fait de M. l'Abbé de Boiſmont, était dicté par la voix publique, & a rappellé d'abord l'Oraiſon funèbre de la Reine, épouſe de Louis XV, & celle du Dauphin leur fils, prononcées toutes deux par le même Orateur avec un égal ſuccès. Ce genre d'éloquence qui a immortaliſé Boſſuet, demande à-la-fois un génie très-élevé & un eſprit très-adroit. Qu'elle doit être impoſante & majeſtueuſe la voix qui s'élève entre la tombe des Rois & l'Autel du Dieu qui les juge; la voix qui doit ſe faire entendre au moment où l'on n'entend plus celle de la flatterie, & qui doit être le premier jugement de la poſtérité! Mais, d'un autre côté, quel art ne faut-il pas pour concilier l'auſtérité d'un ſi ſaint miniſtère avec les ménagemens indiſpenſables qu'impoſent ces ombres royales encore vénérables ſous l'appareil de la mort! tant il ſemble de la deſtinée des Princes d'intimider la vérité, & ſur le trône & dans le tombeau!

Si quelqu'un, depuis Boſſuet, qui dans ce genre offre un objet de comparaiſon ſi redoutable à tout Ecrivain, a paru fait pour s'élever naturellement à cette hauteur d'idées &

de ſtyle qui doit caractériſer l'Oraiſon funèbre, c'eſt ſans doute M. l'Abbé de Boiſmont. On remarque en lui ce qu'Horace demande au Poète & ce qui doit ſe trouver auſſi dans l'Orateur, *os magna ſonaturum.* Son Diſcours a produit les impreſſions les plus fortes ſur l'Aſſemblée choiſie qui l'écoutait, & ces impreſſions ne paraiſſent pas s'être affaiblies à la lecture. L'exorde annonce d'abord toute la dignité & tout l'intérêt du ſujet.

L'aſcendant que prit ſur l'Europe la modération reconnue de Louis XV, eſt tracé avec une nobleſſe & une fierté de pinceau qu'on aurait admirées dans le beau ſiècle de Louis XIV.

» Ce fut, Meſſieurs, dans ces tems d'allé-
» greſſe & de proſpérité qu'éclata ce concert
» d'eſtime publique, ſi honorable à la mé-
» moire de Louis. Il n'eſt point de voile, point
» de ſecret, pour les vertus des Rois. Heu-
» reuſe deſtinée ! la modeſtie ne leur dérobe
» rien. Ils ſont forcés par état à jouir de toute
» leur renommée. Ce fut le triomphe du jeune
» Monarque. Connue, reſpectée dans toutes
» les Cours, préſente aux Conſeils de toutes
» les Nations, ſon ame en devint le génie tu-
» télaire. Sa droiture fut le droit public de

» l'Europe. Alors la réputation remplaça les
» victoires ; la confiance enchaîna plus sûre-
» ment que les conquêtes ; le cabinet de Ver-
» sailles fut le sanctuaire de la paix univer-
» selle. Ce n'était plus ce foyer redoutable où
» l'orgueil assemblait les noires vapeurs de la
» Politique, & préparait ces volcans qui em-
» brasaient tous les Etats ; Louis connaît le
» prix des hommes & le fragile honneur des
» triomphes. Il sait que la véritable gloire
» d'un Roi consiste moins à braver les orages
» qu'à les détourner ; à défier les jalousies qu'à
» les éteindre ; à provoquer les ligues qu'à les
» prévenir. Plein de ces principes, il quitte
» ce tonnerre toujours allumé dans les mains
» de son ayeul ; il rend aux travaux utiles une
» portion de cette milice nombreuse qui ap-
» pelle la guerre, en nourrit le goût, en per-
» pétue les alarmes ; il se montre seul, pour
» ainsi dire, avec le poids naturel de sa puis-
» sance & le charme invincible de la bonne-
» foi ; espèce de domination nouvelle. Et com-
» ment ne devient-elle pas l'ambition de tous
» les Rois ? Est-ce à l'ombre des trônes qu'on
» devrait trouver la fausseté réduite en art ?
» Et si cet art malheureux est un opprobre
» lorsqu'il trompe les hommes, quel nom mé-

» rite-t-il lorſqu'il agite les Empires, & qu'il
» ſe joue de la fortune & du ſang des peuples ?
» Louis le mépriſe ; il offre à l'Europe étonnée
» un jeune Roi abſolu, adoré, ne craignant
» rien & ne voulant point être craint ; &
» l'Europe ſe précipite vers ſon trône ; elle y
» dépoſe par ſes Ambaſſadeurs ſes prétentions,
» ſes intérêts, ſes eſpérances. Eſt-ce-là cette
» nation qui, comme un athlète ſanglant,
» eſſuyait fièrement ſes plaies, & diſputait à
» Utrecht les reſtes d'une grandeur déchirée ?
» Puiſſante & modeſte, elle décide aujour-
» d'hui, elle prononce ; ce même ſceptre plié
» par tant d'orages, eſt devenu l'arbitre de
» ces mêmes rivaux dont il avait été la ter-
» reur. Quelle ſublime intelligence a pu opé-
» rer ce prodige ? Un Roi de vingt-quatre ans,
» ſans armes, ſans intrigues, enchaînant tout,
» calmant tout par la ſeule impreſſion de ſa
» franchiſe & de ſon déſintéreſſement ; &
» l'eſtime dûe à ce Roi pourrait être un pro-
» blême ! Où vous placeriez-vous ? quel cli-
» mat, quelle contrée choiſiriez-vous pour la
» conteſter ? Sortez des bornes de ſes Etats ;
» interrogez Vienne, Londres, Madrid, Conſ-
» tantinople, le Nord, le Midi ; tout repoſe

» dans le ſilence ſur la foi de ſon intégrité.
» Par-tout vous trouverez l'action bienfaiſante
» de cette ame juſte & modérée. Ce bien par-
» ticulier à la France était en même-tems le
» bien de tous les Peuples; il appartenait à
» toute l'Europe «.

Voilà la véritable éloquence du Panégyrique; voilà les mouvemens & les tableaux qui doivent l'animer. La comparaiſon de l'athlète eſt un trait de la plus grande beauté.

Le prix le plus flatteur pour M. l'Abbé de Boiſmont eſt ſans doute l'applaudiſſement & l'admiration des hommes célèbres dont il était l'interprète & dont il a enlevé tous les ſuffrages; & l'on peut lui appliquer ce vers de la Henriade :

Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.

SUR une ODE *aux Poètes du tems, par M. l'Abbé* AUBERT, *Profeſſeur de Littérature Françaiſe.*

SUR le titre de cette Pièce & ſur le nom & les qualités de l'Auteur, on conçoit qu'il eſt fort naturel qu'un Profeſſeur donne des

leçons, & que M. l'Abbé Aubert donne des modèles. L'on trouve, en effet, l'un & l'autre dans l'Ode que nous allons mettre ſous les yeux du Lecteur. Elle n'eſt pas longue; & c'eſt-là ſans doute ſon plus grand défaut. Nous la tranſcrirons toute entière; car il n'y a pas une ſtrophe qui ne ſoit précieuſe par quelque endroit.

Eh! quoi, Rimeurs glacés, troupe importune & baſſe,
On vous dit que Louis *haïra* les flatteurs;
Et pour l'honorer mieux, *votre Minerve entaſſe*
Les plus inſipides fadeurs.

❀

Croyez-vous l'enivrer de l'encens mercénaire
Qu'à ſes jeunes vertus vous courez tous offrir?
Non; & ſi vous aviez ce deſſein téméraire,
Il faudrait tous vous en punir.

❀

Ne fut-il point armé par un dégoût extrême
Contre les vains efforts que vous oſez tenter,
D'un ſi groſſier encens *l'importunité même*
Suffirait pour l'en dégoûter.

❀

Du grand art de régner il connaît l'*importance.*
Il nous en a fait voir déja d'heureux eſſais;
Mais il n'a point encor rempli notre eſpérance,
Et ſon cœur veut d'autres ſuccès.

A peine, à peine eſt-il entré dans la carrière ;
Vous l'y faites courir en jeune audacieux.
Je le vois plus prudent *reſter à la barrière ;*
Et ſur le but fixer ſes yeux.

❀

Je le vois conſulter *ceux* que l'expérience
Y fait marcher d'un pas toujours ferme & *certain*,
Et montrer à vingt ans la ſage défiance
D'un *grave* & prudent Souverain.

❀

Pour la Religion, les mœurs, l'économie,
Son zèle a dès long-tems *commencé d'éclater.*
Il ne ſouffrira pas que la Philoſophie
Sous lui nous vienne *tout ôter.*

❀

Mais des maux qu'elle a faits la profonde racine
Veut, *pour être arrachée*, un bras *plein de vigueur.*
C'eſt beaucoup que Louis médite *ſa ruine*,
A l'âge où l'on *chérit* l'erreur.

❀

Son début eſt pour nous *du plus flateur augure.*
Son amour nous promet un avenir *brillant.*
Mais un Monarque ſage *agit* avec meſure,
Afin d'agir plus ſûrement.

❀

Il veut notre bonheur, il s'apprête *à le faire.*
Les Grâces, près de lui, ſecondent ſes projets.
Par elles, puiſſe-t-il bientôt *devenir père !*
Il l'eſt déja de ſes Sujets.

Voilà ce que M. le Profeſſeur appelle non-ſeulement des vers, mais des vers lyriques, une Ode enfin; & le Lecteur a dû s'appercevoir, en effet, combien toutes les tournures ſont poétiques. *On vous dit. Ne fut-il point armé. Il nous en a fait voir déja. Vous le faites courir. Conſulter ceux que l'expérience fait marcher. Agit avec meſure afin d'agir*, &c. Voilà les mouvemens de la Poéſie, les conſtructions nobles & impoſantes qui conviennent à l'Ode. Veut-on de grands tableaux, de grandes images? *La racine des maux qui veut pour être arrachée, un bras plein de vigueur.* Voilà du pittoreſque, du ſtyle heureuſement figuré; *& méditer la ruine de la racine* eſt une expreſſion de génie. Veut-on de l'harmonie?

D'un ſi groſſier encens *l'importunité même.*

Que cette chûte eſt flatteuſe pour l'oreille! que ce ſon monoſyllabique fait un bel effet après ce mot de cinq ſyllabes! Et cet autre vers:

Sous lui nous vienne *tout ôter.*

Il eſt d'une mélodie rare. On voit que nous ne négligeons aucune eſpèce de beauté. Nous relevons tout le mérite de cette belle Ode, comme pourrait faire M. l'Abbé Aubert lui-

même, ſi dans une leçon publique, il la propoſait à ſes Diſciples comme un modèle en ce genre. Mais la dernière ſtrophe ſurpaſſe tout :

Par elles puiſſe-t-il *devenir père !*

Devenir père par les Grâces ! Le Lecteur ne nous aurait pas pardonné de nous occuper ſérieuſement d'une pareille production. La Critique doit varier ſon ton ſuivant les Ouvrages. Mais à cette inconcevable expreſſion, *devenir père par les Grâces*, comment ne pas s'étonner que cent ans après les Deſpréaux & les Racines, on puiſſe tomber dans ce honteux excès de ridicule & de mauvais goût ! Sans doute M. l'Abbé Aubert, pour être Profeſſeur, n'eſt pas obligé d'être bon Poète. Mais aujourd'hui les formules & les tournures de la verſification ſont devenues communes ; c'eſt un fonds où la médiocrité puiſe ſans ceſſe, tandis que le vrai talent trouve en lui-même des reſſources nouvelles. On a fait un ſi grand nombre de vers, qu'il y a des fautes où l'on ne doit pas tomber, & que M. l'Abbé Aubert lui-même aurait pu éviter avec un peu plus de ſoin & de réflexion. A quoi faut-il donc imputer une telle corruption de ſtyle ? C'eſt, ne craignons pas de le répéter, à cette faveur de conven-

tion, prodiguée par l'eſprit de parti à tous les mauvais Ecrivains, réunis entr'eux pour ſe louer & pour déchirer ce qui eſt bon. Voilà ce qui leur inſpire cette confiance qui non-ſeulement les aveugle ſur toutes leurs fautes, mais les ſéduit au point qu'ils oſent donner des leçons, lorſqu'à peine ils ſont en état d'en prendre. Au moment où j'écris, je ſuis sûr que les vers que M. l'Abbé Aubert appelle une Ode, ſeront loués dans plus d'une Feuille périodique, s'ils ne l'ont pas été déja. Voilà donc où nous en ſommes venus! voilà ce qu'on appelle de la Littérature!

Undè nefas tantum Latiis Paſtoribus? undè
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

JUVENAL.

SUR une nouvelle Edition des Œuvres de CHAULIEU.

CETTE Edition eſt belle & ſoignée. Elle a ſur-tout le mérite d'une diſtribution plus heureuſe que celle des Editions précédentes; elle n'eſt point ſurchargée de notes inutiles comme celle de Saint-Marc; elle eſt rédigée ſur des manuſcrits mis en ordre par Chaulieu

lui-même, & qui contiennent les ſeuls Ouvrages qu'il voulut avouer. L'Editeur a trouvé ſur des Feuilles volantes quelques autres Pièces que Chaulieu ne croyait pas dignes de paraître, ou qui même ne ſont pas de lui. Il les a miſes à part, ainſi que quelques Pièces de ſociété, compoſées par M. le Duc de Nevers, le Marquis Dangeau, Chapelle & autres. Il a ſéparé auſſi la Correſpondance de l'Auteur avec Mde la Ducheſſe de Bouillon, & quelques Poéſies en vieux langage. Le texte eſt d'ailleurs très-correct, & l'on ne peut reprocher à l'Editeur que quelques notes partiales dont nous parlerons tout-à-l'heure, quand nous aurons dit un mot de Chaulieu.

Chaulieu, ſans être un génie du premier ordre, eſt un Ecrivain original. C'eſt encore un de ces eſprits favoriſés de la nature, qui appartiennent au beau ſiècle de Louis XIV. Il était né Poète, & ſa poéſie a un caractère marqué. C'eſt un mêlange heureux d'une Philoſophie douce & ſenſible, & d'une imagination riante. Il écrit de verve, & tous ſes vers ſont des épanchemens de ſon ame. On y voit les négligences d'un eſprit pareſſeux, mais en même-tems le bon goût d'un eſprit délicat, qui ne tombe jamais dans cette affec-

tation, premier attribut des ſiècles de décadence. Il a un ſentiment exquis de l'harmonie, & ſes vers entrent doucement dans l'oreille & dans le cœur. Quel charme dans les Stances ſur ſa Goutte, dans celles ſur ſa Retraite, ſur la Solitude de Fontenay ! Son Ode ſur l'Inconſtance eſt la chanſon du plaiſir & de la gaieté.

Aimons donc ; changeons ſans ceſſe.
Chaque jour nouveaux deſirs.
C'eſt aſſez que la tendreſſe
Dure autant que les plaiſirs.
Dieux ! ce ſoir qu'Iris eſt belle !
Son cœur, dit-elle, eſt à moi.
Paſſons la nuit avec elle,
Et comptons peu ſur ſa foi.

Voilà de l'excellent goût. Ces idées & toutes celles de Chaulieu ont été depuis répétées & défigurées mille fois dans des Pièces où l'on a mis à la place de cette gaieté vraie & de cette philoſophie voluptueuſe, des prétentions à l'eſprit & aux bonnes fortunes, qui ne perſuadent point du tout, & ne prouvent pas plus le talent du Poëte que ſon bonheur.

Chaulieu a de tems en tems des morceaux d'une imagination brillante & d'une poéſie riche. Tout le monde ſait ces beaux vers :

Tel qu'un rocher dont la tête, &c.

Mais ce qui domine ſur-tout dans ſes écrits, c'eſt la ſenſibilité pour le plaiſir & la morale Epicurienne. Les plaiſirs qu'il goûte ou qu'il regrette, ſont preſque toujours le ſujet de ſes vers. Il a très-bonne grace à nous en parler, parce qu'il les ſent; mais malheur à qui n'en parle que pour paraître en avoir!

Chaulieu n'a laiſſé qu'un petit nombre de Poéſies; encore y en a-t-il quelques-unes que l'on pourrait retrancher ſans regret. Mais qui n'aimerait mieux avoir fait une douzaine de ces Pièces pleines de ſentiment, de philoſophie & de charme, qui ſeront à jamais dans la mémoire de tous les Connaiſſeurs ſenſibles, qui n'aimerait mieux les avoir faites, que des Volumes entiers de ces Poéſies, aujourd'hui ſi communes, où l'on croit que le mérite facile de quelques vers agréables peut dédommager d'un long bavardage & d'un jargon précieux & maniéré?

Tous les Madrigaux de Chaulieu ſont pleins de grace & de fineſſe. Il tournait très bien l'Epigramme; mais ſes plaiſanteries ſont toujours celles qu'un honnête homme peut ſe permettre ſans ſe deshonorer, & non pas de ces Epigrammes ſi groſſièrement injurieuſes, ou ſi platement atroces, que ceux même qui

en ſont l'objet & qui pourraient ſans peine en faire de meilleures, dédaignent avec raiſon d'y répondre.

On trouve dans cette nouvelle Edition deux Pièces très-jolies, l'une de M. de Voltaire, l'autre du lyrique Rouſſeau. Celle-ci avait été imprimée, on ne ſait pourquoi, dans les Œuvres de Grécourt, à qui elle ne reſſemble point du tout. L'autre n'avait point été connue juſqu'ici. C'eſt une de ces productions légères & brillantes, qui diſtinguèrent la jeuneſſe de l'Auteur d'Œdipe. Elle eſt adreſſée au Grand-Prieur.

Parmi les Pièces de Chaulieu, qui paraiſſent pour la première fois dans cette nouvelle Edition, on trouve une Epigramme contre la Motte, qui n'eſt pas la meilleure qu'il ait faite, ni la mieux placée. Il lui reproche d'avoir dit dans l'Approbation d'Œdipe, que *le Public s'était promis dans M. de Voltaire un digne ſucceſſeur des Corneilles & des Racines.*

O la belle Approbation !
Qu'elle nous promet de merveilles !
C'eſt la ſûre prédiction
De voir Voltaire un jour remplacer les Corneilles ;
Mais où diable, la Motte, as-tu pris cette erreur ?
Je te connaiſſais bien pour aſſez plat Auteur,

Et ſur-tout très-méchant Poète ;
Mais non pour un lâche flateur,
Encor moins pour un faux Prophète.

Que la Motte ſoit un *méchant Poète*, on peut en convenir, ou plutôt il n'était point du tout Poète. Il rimait de l'eſprit. Pour un *plat Auteur*, l'arrêt eſt dur : *durus eſt hic ſermo.* Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt qu'il y avait une candeur bien noble, & non pas une *lâche flatterie* à reconnaître ainſi le génie naiſſant, & à meſurer ſa route dès le premier pas qu'il faiſait. Aujourd'hui que le tems a ſi bien confirmé la prédiction de la Motte, je crois qu'elle lui fait un peu plus d'honneur que l'Epigramme n'en peut faire à Chaulieu.

L'Editeur n'a pas cru, dit-il, *pouvoir finir plus heureuſement que par deux Pièces de M. de Voltaire, où il eſt queſtion de l'Abbé de Chaulieu.* On eſt bien étonné de trouver après cette note, que l'une de ces deux Pièces, celle qui regarde la mort de Chaulieu, eſt *une Oraiſon funèbre qui ne fait honneur ni au cœur, ni à l'eſprit de l'Auteur.* En ce cas, on ne pouvait pas *finir* moins *heureuſement.* Mais ſur-tout quand on ſe permet une phraſe ſi injurieuſe ſur un vieillard octogénaire, chargé de tant de titres de gloire, il faudrait avoir évidemment raiſon ;

encore

encore ſerait-il mieux de s'exprimer avec plus de décence ; mais l'Editeur n'eſt pas plus équitable qu'il n'eſt poli. Il trouve très-mauvais que M. de Voltaire n'ait pas le ton d'une douleur profonde. Il voudrait *que le Diſciple ſe fût montré un peu plus touché de la perte de ſon Maître.* Il prend ainſi dans une rigueur littérale ces expreſſions de *Maître* & de *Diſciple*, employées par M. de Voltaire, avec cette politeſſe qui ſied ſi bien à un jeune homme à l'égard d'un vieillard. Il ne voit pas que Chaulieu n'a jamais été & ne pouvait pas être le Maître de l'Auteur d'Œdipe & de la Henriade. Il ne ſonge pas que l'Epigramme même de Chaulieu qu'on vient de rapporter, ſuffirait ſeule pour prouver que M. de Voltaire n'était pour lui qu'une ſimple connaiſſance, & nullement un Elève auquel il s'intéreſſât. M. de Voltaire a donc pu parler tranquillement de la mort douce & tranquille d'un Epicurien de 80 ans. L'Editeur ne raiſonne pas mieux, lorſqu'il critique ces deux vers adreſſés au Duc de Sully :

Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle, &c.

Eſt-ce M. le Duc, eſt-ce M. de Voltaire qui a les larmes aux yeux ?

En vérité, cette étrange queſtion ferait douter que ce fût un homme de Lettres qui parlât. Que le Critique conſulte telle perſonne qu'il voudra : s'il en trouve une ſeule qui voye dans ces deux vers une amphibologie, je conſens qu'il ait raiſon.

En général, l'Editeur paraît trop ſouvent dans ſes notes, animé de l'eſprit de parti. Il déchire la Motte avec une violence qui appartient à l'envie, lorſqu'elle combat le mérite vivant, mais qui eſt bien extraordinaire, lorſqu'il s'agit de juger les morts. Il l'appelle l'*Apollon des cafés*. Il faut laiſſer à la haîne ces dénominations groſſières, ſi déplacées à l'égard d'un Ecrivain plein d'eſprit &.de mérite, qui a laiſſé des Ouvrages eſtimables. Il parle de *la deſtinée honteuſe de ce bel eſprit*. L'Editeur ne devait pas ſe permettre ce ton d'amertume & de dénigrement, réſervé aux Faiſeurs de Feuilles. Il prétend que *ſans Rouſſeau, perſonne ne ſaurait peut-être aujourd'hui que la Motte a fait des Odes ſi ſublimes*. Premièrement perſonne ne trouve les Odes de la Motte ſublimes, & l'Editeur combat des chimères. Quant à Rouſſeau, c'eſt un grand Poète ſans doute, quoiqu'il ne ſoit pas le Poète par excellence. C'eſt un des Ecrivains claſſiques qui ont fait honneur à notre

langue. Perſonne ne l'a jamais nié, quoi qu'en ayent dit des barbouilleurs étourdis qui ſe mêlent de ce qui ne les regarde pas. Mais indépendamment de Rouſſeau, on ſe ſouviendra toujours que la Motte a fait une Tragédie très-attendriſſante, de jolies Fables, des Opéras dont on a retenu des vers, & que ſur pluſieurs objets de Littérature, il a écrit avec beaucoup de raiſon, d'agrément & de politeſſe.

SUR un RECUEIL *appellé* Antilogies.

C'EST un Recueil de différens morceaux de Philoſophie & de Morale; mais on eſt un peu étonné de ce mot d'Antilogies qui ſignifie *contradictions*, & que le Rédacteur n'a guères pu choiſir que pour avoir un titre moins commun. Il prétend que les Philoſophes ont dit en d'autres endroits le contraire des vérités utiles qu'il a recueillies dans leurs Ouvrages; mais ce ne ſerait pas encore une raiſon pour appeller Antilogies un Livre où l'on ne combat perſonne. Quoi qu'il en ſoit, il y a de bons morceaux dans ce Recueil, il y en a de médiocres, il y en a même de mauvais. Il puiſe

également dans les Ouvrages des Maîtres & dans ceux qui n'en ſont pas ; dans des Livres très-connus, ou dans des Brochures ignorées ou décriées. Par exemple, on ne s'attend pas à voir citer parmi des Ouvrages de Philoſophie, une déclamation ſatyrique & clandeſtine, intitulée, *L'An* 2440, recherchée d'abord par ceux qui aiment à connaître tous les Ouvrages qui ont un air de hardieſſe ; mais ſi ennuyeuſe & ſi extravagante, qu'il eſt impoſſible d'en achever la lecture. L'Auteur bâtit un monde idéal, & ſe perſuade que loſqu'il ſe réveillera l'an 2440, il trouvera ſon édifice bien établi ; mais s'il ſe réveille jamais de ſon vivant, il rira le premier de ſes rêves de malade. C'eſt dans ce Livre (pour ne parler que des objets littéraires) qu'Horace, Boileau, Cicéron, ſont traités avec le plus grand mépris ; que M. de Voltaire eſt prodigieuſement rabaiſſé ; que Racine eſt *un petit bel eſprit*, &c. Le rêveur imagine une Académie où chacun peut venir prendre place en arborant un étendard où ſeraient écrits les titres de ſes Ouvrages. Si cette inſtitution avait lieu, on verrait une belle confuſion d'étentards qui ne ſeraient pas ceux du bon goût, & une belle liſte d'Ouvrages qu'on n'aurait

jamais vus ailleurs. Mais ce que l'Auteur a oublié, c'eſt de faire bâtir une ſalle pour une pareille aſſemblée. Le Louvre entier ne ſerait pas aſſez grand.

Si l'Auteur de cette Collection a eu tort de fouiller des décombres mépriſés, il faut lui ſavoir gré d'avoir déterré quelques diamans enſevelis. Tel eſt, par exemple, un Diſcours du Père Guénard, Jéſuite, ſur l'Eſprit philoſophique, couronné à l'Académie Françaiſe en 1775, & le ſeul peut-être de tous les Ouvrages de ce genre où l'on trouve de la véritable éloquence, avant l'époque où l'Académie propoſa les éloges des grands hommes, époque marquée par les triomphes de M. Thomas. Ce Diſcours n'a point été oublié des Gens de Lettres; mais il eſt peu connu, parce qu'une Brochure de ſi peu d'étendue ſe perd aiſément dans la foule, ſi elle n'eſt pas recueillie dans des Ouvrages de plus de conſiſtance. Nous ſommes bien sûrs de faire plaiſir au Lecteur, en lui offrant des morceaux de cet excellent Diſcours; l'un, ſur la révolution opérée dans la Philoſophie par Deſcartes l'autre, ſur les bornes que la Religion doit mettre à l'eſprit philoſophique.

» Il eſt aiſé de compter les hommes qui

» n'ont penſé d'après perſonne, & qui ont fait
» penſer d'après eux le genre humain : ſeuls
» & la tête levée, on les voit marcher ſur
» les hauteurs ; tout le reſte des Philoſophes
» ſuit comme un troupeau. N'eſt-ce pas la
» lâcheté d'eſprit qu'il faut accuſer d'avoir
» prolongé l'enfance du monde & des ſcien-
» ces ? Adorateurs ſtupides de l'Antiquité, les
» Philoſophes ont rampé durant vingt ſiècles
» ſur les traces des premiers Maîtres. La rai-
» ſon condamnée au ſilence laiſſait parler l'au-
» torité : auſſi rien ne s'éclairciſſait dans l'U-
» nivers ; & l'eſprit humain, après s'être traîné
» mille ans ſur les veſtiges d'Ariſtote, ſe trou-
» vait encore auſſi loin de la vérité. Enfin pa-
» rut en France un génie puiſſant & hardi,
» qui entreprit de ſecouer le joug du Prince
» de l'école. Cet homme nouveau vint dire
» aux autres hommes, que pour être Philo-
» ſophes, il ne ſuffiſait pas de croire, mais
» qu'il fallait penſer. A cette parole, toutes
» les écoles ſe troublèrent ; une vieille maxime
» régnait encore : *Ipſe dixit*, le Maître l'a dit.
» Cette maxime d'eſclave irrita tous les Phi-
» loſophes contre le Père de la Philoſophie
» penſante ; elle le perſécuta comme novateur
» & impie, le chaſſa de Royaume en Royau-

» me ; & l'on vit Deſcartes s'enfuir, empor-
» tant avec lui la vérité qui, par malheur,
» ne pouvait être ancienne en naiſſant. Ce-
» pendant, malgré les cris & la fureur de
» l'ignorance, il refuſa toujours de jurer que
» les Anciens fuſſent la raiſon ſouveraine ; il
» prouva même que ſes perſécuteurs ne ſa-
» vaient rien, & qu'ils devaient déſapprendre
» ce qu'ils croyaient ſavoir. Diſciple de la
» lumière, au lieu d'interroger les morts &
» les Dieux de l'école, il ne conſulta que les
» idées claires & diſtinctes, la nature & l'évi-
» dence. Par ſes méditations profondes, il tira
» toutes les ſciences du cahos ; & par un coup
» de génie plus grand encore, il montra le
» ſecours mutuel qu'elles devaient ſe prêter ;
» il les enchaîna toutes enſemble, les éleva
» les unes ſur les autres, & ſe plaçant enſuite
» ſur cette hauteur, il marcha, avec toutes
» les forces de l'eſprit humain ainſi raſſem-
» blées, à la découverte de ces grandes vé-
» rités que d'autres plus heureux ſont venus
» enlever après lui, mais en ſuivant les ſen-
» tiers de lumière que Deſcartes avait tracés.
» Ce fut donc le courage & la fierté d'un
» ſeul eſprit, qui causèrent dans les ſciences
» cette heureuſe & mémorable révolution

» dont nous goûtons aujourd'hui les avantages » avec une ſuperbe ingratitude. Il fallait aux » ſciences un homme de ce caractère, un » homme qui osât conjurer tout ſeul avec ſon » génie contre les anciens tyrans de la raiſon ; » qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant » de ſiècles avaient adorées. Deſcartes ſe » trouvait enfermé dans le labyrinthe avec » tous les autres Philoſophes ; mais il ſe fit » lui-même des aîles, & il s'envola, frayant » ainſi une route nouvelle à la raiſon cap- » tive.....

» Quelles ſont, en matière de Religion, » les bornes où doit ſe renfermer l'eſprit phi- » loſophique ? Il eſt aiſé de le dire : la nature » elle-même l'avertit à tout moment de ſa » faibleſſe, & lui marque en ce genre les » limites étroites de ſon intelligence. Ne ſent-il » pas à chaque inſtant, quand il veut avancer » trop avant, ſes yeux s'obſcurcir & ſon flam- » beau s'éteindre ? C'eſt-là qu'il faut s'arrêter ; » la foi lui laiſſe tout ce qu'il peut comprendre ; » elle ne lui ôte que les myſtères & les objets » impénétrables. Ce partage doit-il irriter la » raiſon ? Les chaînes qu'on lui donne ſont » aiſées à porter, & ne doivent paraître trop » peſantes qu'aux eſprits vains & légers. Je

» dirai donc au Philoſophe : Ne vous agitez
» point contre ces myſtères que la raiſon ne
» ſaurait percer ; attachez-vous à l'examen de
» ces vérités qui ſe laiſſent approcher, qui ſe
» laiſſent en quelque ſorte toucher & manier,
» & qui répondent de toutes les autres ; ces
» vérités ſont des faits éclatans & ſenſibles,
» dont la Religion s'eſt comme enveloppée
» toute entière, afin de frapper également les
» eſprits groſſiers & ſubtils. On livre ces faits
» à votre curioſité ; voilà les fondemens de la
» Religion ; creuſez donc autour ; eſſayez de
» les ébranler ; deſcendez avec le flambeau de
» la Philoſophie juſqu'à cette pierre antique,
» tant de fois rejettée par les incrédules, &
» qui les a tous écraſés. Mais lorſqu'arrivé
» à une certaine profondeur, vous aurez
» trouvé la main du Tout-Puiſſant qui ſoutient
» depuis l'origine du monde ce grand & ma-
» jeſtueux édifice, toujours affermi par les
» orages mêmes & le torrent des années, ar-
» rêtez-vous, & ne creuſez pas juſqu'aux en-
» fers. La Philoſophie ne ſaurait vous mener
» plus loin ſans vous égarer : vous entrez dans
» les abymes de l'infini ; elle doit ici ſe voiler
» les yeux comme le peuple, & remettre
» l'homme avec confiance entre les mains de

» la foi..... Laiſſez donc à Dieu cette nuit » profonde, où il lui plaît de ſe retirer avec » ſa foudre & ſes myſtères «.

Il eſt rare que la Religion ait parlé un langage ſi majeſtueux, & il eſt triſte que l'Auteur de ces morceaux qui annonçaient tant de talent, ſoit reſté depuis dans l'inaction, ou du-moins dans le ſilence.

SUR les DISCOURS *prononcés à l'Académie Françaiſe à la réception de M.* SUARD.

M. Suard, connu par une excellente Traduction de l'Hiſtoire de Charles-Quint, & par pluſieurs morceaux pleins d'eſprit & d'agrément, inſérés dans *les Variétés Littéraires*, diſtingué d'ailleurs par ce goût exquis & ces connaiſſances variées qui placent le véritable Littérateur fort au-deſſus de l'Ecrivain médiocre, ſur-tout dans un tems ou la médiocrité eſt devenue ſi commune & ſi facile, a pris ſéance à l'Académie Françaiſe le Jeudi 4 Août 1775. Le ſujet de ſon Diſcours ne pouvait être plus intéreſſant pour l'Aſſemblée devant laquelle il devait être prononcé. C'eſt la dé-

fenſe des Lettres & de la Philoſophie contre les calomnies de la haîne & les préjugés de l'ignorance. Il fait voir que la Philoſophie, bien loin de nuire aux Arts, les a ſoutenus dans leur décadence; que bien loin d'être ennemie de l'autorité, elle a fait connaître les véritables droits des Princes & les avantages d'une obéiſſance paiſible; que bien loin de combattre la vraie Religion, elle a ſervi à l'épurer & à en réformer les abus. Cet Ouvrage plein de ces vérités utiles & ſolides que l'on trouve rarement dans les Diſcours de ce genre, eſt ſemé d'idées fines & juſtes, revêtues d'un ſtyle élégant & facile.

M. Greſſet, Directeur de l'Académie, chargé de répondre au Récipiendaire, commence par rendre un juſte témoignage aux titres littéraires & aux qualités perſonnelles qui lui ont mérité la place qu'il occupe. Il ſe propoſe enſuite d'examiner l'influence des mœurs ſur le langage, & les changemens que cette influence a produits de nos jours dans la langue Françaiſe; queſtion auſſi intéreſſante que philoſophique. Mais ſans bleſſer le reſpect que l'on doit aux talens ſupérieurs, & que nous aimons à rendre au Poëte aimable à qui nous devons des Ouvrages charmans qui dureront

autant que notre langue ; qu'il nous ſoit permis d'obſerver que peut-être M. Greſſet n'a pas ſaiſi le véritable point de vue ſous lequel il fallait enviſager cette queſtion. » Quel » étrange idiôme, dit M. Greſſet, eſt aſſocié » à notre langue par les délires du luxe & » par les variations des fantaiſies dans les meu- » bles, les habits, les coëffures, les ragoûts, » les voitures ! quelle foule de termes eſſen- » tiels depuis l'*Ottomane* juſqu'à la *chiffonnière*, » depuis le *frac* juſqu'au *caraco*, depuis les » *baigneuſes* juſqu'aux *Iphigénies*, depuis le *ca-* » *briolet* juſqu'à la *déſobligeante* « !

Rien n'eſt plus arbitraire, ni plus étranger au génie d'un langue, que ces dénominations des choſes qui ſont d'uſage journalier. Ce ſont preſque toujours les ouvriers de luxe qui ont donné des noms aux différentes inventions de leur art ; mais ce n'eſt ni chez les Selliers, ni chez les Marchandes de modes, qu'il faut chercher les révolutions de notre idiôme. Il importe peu de ſavoir comment on appelle aujourd'hui *caraco* ce qui s'appellait d'abord *pétenlair*. L'un vaut bien l'autre. Les noms des modes tiennent ſouvent aux évènemens publics. C'eſt un artifice des Marchands pour attirer l'attention. Quand les Princes de Conti

& de Vendôme revinrent de la bataille de Steinkerque, avec leurs mouchoirs paſſés autour de leur col, les Dames appellèrent Steinkerque une parure à-peu près ſemblable qui devint de mode, & pendant quelque tems, tout fut à la Steinkerque. Il y a quelques années que tout était à la Silhouette; & aujourd'hui tout ce qui fait du bruit, un Opéra, un Charlatan, &c. donne ſon nom à des tabatières ou à des bonnets; ce qui eſt apparemment un des grands avantages de la célébrité & un des prémiers caractères de la gloire.

C'était ſans doute un homme d'eſprit que celui qui le premier imagina d'appeller *chenille* un habillement négligé. Cet homme était bien sûr d'être un brillant papillon, dès qu'il ſerait paré. Il y a vraiment de l'invention dans ce terme. On ne peut pas être auſſi content de *mirliſlore*, dont on n'entend pas trop l'étymologie; mais ce qui eſt étonnant, c'eſt d'entendre toutes ces belles expreſſions dans un Diſcours académique.

Quant aux expreſſions exagérées & précieuſes qui ont toujours été d'uſage dans un monde nombreux, on s'en eſt toujours moqué; on les a tournées en ridicule ſur le Théâtre depuis Molière juſqu'à Vadé. Mais

il y a un certain nombre d'exagérations convenues qui ſont demeurées dans la converſation, & qui ſont ſans conſéquence, parce que perſonne n'en eſt la dupe. Lorſqu'on vous dit qu'on eſt *déſolé* de ne pouvoir dîner avec vous, cela n'eſt pas plus croyable dans un ſens rigoureux, que lorſqu'on vous écrit : *J'ai l'honneur d'être votre très-humble ſerviteur*, quoiqu'on ne ſoit ni *humble* ni *ſerviteur*, & ſur-tout qu'on n'ait point *l'honneur* de l'être.

Ce ne ſont donc point ces hyperboles d'uſage qui peuvent influer ſur la langue ; elles ne paſſent pas juſqu'aux Ouvrages. A l'égard du ſtyle précieux, affecté, entortillé, il n'eſt que trop commun ; & quelle en eſt l'origine ? L'ambition de montrer de l'eſprit ; manie beaucoup plus épidémique qu'elle ne l'a jamais été. On veut avoir de l'eſprit ſur tout ; on cherche le neuf, & l'on ne trouve que le bizarre. Voilà ce que M. Greſſet aurait pu examiner. Il aurait pu trouver auſſi dans l'eſprit philoſophique, plus répandu de nos jours qu'il ne l'avait encore été, la cauſe de cette accumulation de termes abſtraits, prodigués même dans de bons Ouvrages, & qui jettent des nuages ſur le ſtyle. Ainſi les inconvéniens en tout genre ſont à côté des avantages. Il

aurait pu trouver dans cette prétention universelle à la *ſenſibilité*, aujourd'hui ſi fort à la mode, l'origine de cette profuſion de mouvemens oratoires & de figures forcées que l'on appelle de la *chaleur*, quoique tout ce qui eſt faux & déplacé, ſoit toujours néceſſairement froid. M. Greſſet aurait pu conſidérer ſous beaucoup d'autres aſpects cette influence réelle des mœurs ſur le langage qui pourrait former le ſujet d'un Traité curieux & intéreſſant.

Nous devons rappeller en finiſſant, combien le Public a trouvé de délicateſſe & de préciſion dans l'éloge du jeune Monarque, aujourd'hui l'objet de tant d'amour & de tant de louanges. M. Suard l'a fait en peu de lignes; mais chaque ligne eſt une vérité. » Ce Mo-
» narque ſi jeune, dit-il, & déja ſi chéri, dont
» le premier Edit a été un bienfait public, &
» la première maladie, une leçon de courage;
» qui ne règne que depuis deux mois, qui de-
» puis deux mois a choiſi quatre Miniſtres,
» & qui n'a choiſi que des hommes éclairés
» & vertueux; qui déteſte ou plutôt qui mé-
» priſe la flatterie; qui encouragera les Let-
» tres & la Philoſophie, comme les organes

» de la vérité qu'il aime, & des vertus dont » il donne l'exemple «.

Il faut joindre à cet éloge ce trait ſi ingénieux & ſi applaudi de M. l'Abbé de Radonvilliers. » Juſqu'ici l'on diſait aux Rois de ſe » garder des flatteurs ; déſormais il faudra » dire aux flatteurs de ſe garder du Roi «. Ce trait mérite de paſſer en proverbe.

M. d'Alembert a terminé la ſéance par la lecture d'un Eloge de Maſſillon, qui doit faire partie de la continuation de l'Hiſtoire de l'Académie, à commencer depuis 1770. L'Ouvrage de cet illuſtre Académicien qui réunit, comme a ſi bien dit M. l'Abbé de Lille, la préciſion & l'énergie Spartiates à l'élégance & à la fineſſe Attiques, a été entendu avec les plus grands applaudiſſemens.

SUR la Tragédie de RÉGULUS *& la Comédie de la* FEINTE PAR AMOUR, *par M.* DORAT.

L'AUTEUR a réuni dans un même Volume ces deux Ouvrages qu'il avait réunis au Théâtre, & dont le premier a profité un moment

moment de la faveur que l'autre a obtenue. Nous diſons un moment, parce que bientôt il a fallu les ſéparer, & que depuis ce tems, on n'a point revu Régulus.

On connaît le ſujet de cette Tragédie. On ſait que Pradon en a fait une du même nom, qui eut du ſuccès, & qui eſt oubliée. Il y avait quelque intérêt dans ſon Ouvrage. Il avait rendu Régulus amoureux. C'était alors la mode que tous les Héros le fuſſent. On n'avait pas ſenti qu'il y a des caractères qui excluent l'amour, parce qu'ils excluent la faibleſſe. Regulus ne doit pas être plus amoureux que Brutus; c'eſt ce qu'a très-bien ſenti le célèbre Métaſtaſe, qui forcé de ſubordonner ſon génie aux loix de l'Opéra Italien, & de mêler deux Epiſodes d'amour au ſujet de Régulus, s'eſt bien gardé du-moins de faire entrer cette paſſion dans le caractère de ſon Héros, qui d'ailleurs eſt un modèle de grandeur & d'éloquence. M. Dorat, qui, aux Epiſodes près, a ſuivi la marche & le plan de l'Ouvrage Italien, a très-ſagement imité Métaſtaſe en cette partie; mais aux perſonnages de Publius & d'Attilie, tous deux enfans de Régulus, il a ſubſtitué Marcie, épouſe de ce

digne Romain, qui joue dans la Pièce un rôle digne d'une femme Romaine, & plus tragique que les deux perſonnages épiſodiques de Métaſtaſe. Il y joint le jeune Attilius encore enfant; mais il ne faut mettre un enfant ſur la Scène que lorſqu'il fait une partie néceſſaire de l'action, comme dans Athalie, où le péril de Joas eſt le fondement de la Pièce; dans Inès, où les enfans qu'on amène, ſont le crime de Dom Pédre, & obtiennent ſa grace. On ne doit employer les grands reſſorts du pathétique que pour produire de grands effets. Le fils de Régulus n'eſt point néceſſaire à la Pièce, & n'y produit rien. On ſent trop qu'il peut indifféremment y être ou n'y être pas, & qu'il ſerait trop aiſé, dans tous les Drames où l'on aurait quelque choſe à obtenir d'un père, de faire arriver ſon fils pour le fléchir. Il y a dans cet Ouvrage quelques morceaux heureuſement imités du Poète Italien & quelques vers bien tournés. On en trouve trop de faibles, ou de vagues, qui paſſent au Théâtre à la faveur de la déclamation, mais qui ſur le papier, refroidiſſent le Lecteur. Le ſtyle de la Tragédie doit être ferme & plein; rien ne doit être donné à la rime, & tout à la vérité.

Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque choſe.
BOILEAU.

Ce vers doit ſervir de règle, ſur-tout dans la diction dramatique. Ce qui fait tomber aujourd'hui tant d'Ouvrages en vers, ce ne ſont point les fautes groſſières, faciles à éviter parmi tant de modèles; c'eſt le grand nombre de vers vuides de ſens, étrangers au ſujet, à la ſituation. C'eſt-là le défaut vraiment funeſte, parce qu'il produit l'ennui, & que l'ennui détruit les Ouvrages.

Le plus grand inconvénient du ſujet de Régulus, c'eſt que le nœud de l'action eſt tranché dès la première Scène où ce Romain paraît. Dès qu'il s'eſt oppoſé à l'échange des priſonniers, il eſt obligé de retourner à Carthage, parce que, même ſans être un Héros, on n'eſt jamais diſpenſé de tenir ſa parole. Dès-lors le dénouement eſt néceſſaire & prévu. Le devoir de Régulus n'a pas de contrepoids qui le balance. L'amour qu'il peut avoir pour ſa femme & pour ſon fils n'eſt point une raiſon d'être infidèle à ſon ſerment. Il faudrait, pour produire une ſuſpenſion motivée, qu'il s'élevât quelque obſtacle qui pût mettre Régulus lui-même dans l'incertitude s'il doit ou ne doit pas partir.

La Feinte par Amour eſt auſſi très-peu de choſe par le fonds. Le ſujet eſt à-peu-près tel que celui des Pièces de Marivaux. Tout le nœud conſiſte dans un mot qu'il faut arracher. On a remarqué dans la diction ce perſiflage uſité dans pluſieurs Sociétés, & qui eſt inconnu dans beaucoup d'autres. Ce langage étant un des ridicules du moment, un Auteur comique ne devait l'employer que pour s'en moquer. Ce n'eſt pas que le perſiflage ſoit abſolument moderne. On en trouvé des traits fort agréables dans de bons Ecrivains du ſiècle paſſé, par exemple, dans Hamilton. Mais ce perſiflage tenait à une tournure d'eſprit qui faiſait dire plaiſamment les choſes ſérieuſes, & ſérieuſement les choſes plaiſantes; & alors il était vraiment ingénieux & original. Lorſque le Comte de Grammont dit au Roi d'Angleterre, en parlant de ſon Valet-de-chambre, Termes : *Je l'aurais infailliblement tué, ſi je n'avais pas craint de faire attendre Mademoiſelle d'Hamilton*, il dit une choſe très-gaie; mais depuis, des gens qui avaient beaucoup moins d'eſprit, ſe ſont fait un langage découſu, néologique, vague & burleſque, qu'ils ont appellé perſiflage. Peut-être M. Dorat aurait-il dû faire de ſon Floricourt un perſonnage de

cette eſpèce. En l'annonçant d'avance comme très ridicule, & lui donnant le jargon entortillé & vuide de ſens, ſi fort à la mode chez les agréables du mauvais ton, il aurait rempli un des objets principaux de la Comédie, celui de donner une bonne leçon. En général, il ne faut jamais que les caractères comiques ſoient deſſinés à-demi. On ne peut trop en approfondir les traits; auſſi a-t-on trouvé que les caractères de Lyſimon & de Floricourt n'étaient pas aſſez décidés. Mais dans les Scènes des deux Amans, il y a de l'agrément & de l'eſprit. Le dénouement fondé ſur un portrait eſt une Scène tirée du Roman de la Comteſſe de Savoye, tant il eſt difficile à l'Auteur de rien imaginer en aucun genre.

LETTRE

De M. DE LA HARPE *à M.* LACOMBE.

Vous verrez, Monſieur, en liſant la Pièce que j'ai l'honneur de vous envoyer, que dans ce ſiècle où trop d'Auteurs ſont preſſés d'imprimer leurs plus médiocres *fantaiſies*, il en eſt qui compoſent dans le ſecret d'excellentes choſes que la renommée dérobe à leur mo-

deſtie. Il m'eſt tombé entre les mains une copie de l'Idylle que je joins ici. Je n'en ai guères lu de meilleures. La tournure des vers eſt élégante & facile ; il y a des idées, des ſentimens, des images, & la Pièce entière eſt d'un excellent goût. Elle eſt intitulée : *La Fontaine de Vaucluſe.* Ceux qui ont viſité cette fontaine célèbre, prétendent que la deſcription n'eſt pas exacte. En ce cas, c'eſt le ſeul reproche qu'on puiſſe faire à ce morceau charmant, & qui doit le paraître d'autant plus qu'on m'aſſure qu'il eſt d'une femme. Vous ſavez que les des Houlières & les la Fayette ont de nos jours plus d'une rivale. Il en eſt, même dans un rang très-diſtingué, qui ne confient qu'à l'amitié, encore avec une très-grande réſerve, des productions en proſe & en vers que nos bons Ecrivains avoueraient avec plaiſir, & qui auraient beaucoup de ſuccès, ſi elles étaient publiées. Rien ne juſtifie mieux les femmes des reproches qu'on leur fait ſur l'article de la diſcrétion. Il y a bien du mérite à garder le ſecret de l'amour-propre, & bien de la grace à laiſſer échapper celui de la ſenſibilité. Quoi qu'il en ſoit, toutes les fois qu'on pourra dérober à la modeſtie d'une femme Auteur, des vers auſſi

bien faits que ceux de Mde du V**, il me ſemble qu'on fera fort bien de ſe permettre cette innocente trahiſon, dont il n'y a perſonne qui ne voulût être complice.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE, *Idylle, par Mde DU VERDIER D'UZÈS.*

CE n'eſt pas ſeulement ſur des rives fertiles
Que la nature plaît à notre œil enchanté :
Dans les climats les plus ſtériles,
Elle nous force encor d'admirer ſa beauté.
Tempé nous atendrit, Vaucluſe nous étonne ;
Vaucluſe, horrible aſyle où Flore ni Pomone
N'ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs ;
Où jamais de ſes dons la terre ne couronne
L'eſpérance des Laboureurs.
Ici, de toutes parts, elle n'offre à la vue
Que les monts eſcarpés qui bordent ces déſerts ;
Et qui, ſe cachant dans la nue,
Les ſéparent de l'Univers.
Sous la voûte d'un roc dont la maſſe tranquille
Oppoſe à l'aquilon un rempart immobile,
Dans un majeſtueux repos
Habite de ces bords la Nayade ſauvage ;
Son front n'eſt point orné de flexibles roſeaux,
Et la pureté de ſes eaux
Eſt le ſeul ornement qui pare ſon rivage.
J'ai vu ſes flots tumultueux

S'échapper de ſon urne en torrens écumeux ;
J'ai vu ſes ondes jailliſſantes,
Se briſant à grand bruit ſur des rochers affreux,
Précipiter leur cours vers des plaines riantes,
Qu'un ciel plus favorable éclaire de ſes feux.
L'écho gémit au loin ; Philomèle craintive
Fuit, & n'oſe ſur cette rive
Faire entendre ſes doux accens.
L'oiſeau ſeul de Pallas, dans ſes cavernes ſombres,
Confond pendant la nuit, avec l'horreur des ombres,
L'horreur de ſes lugubres chants.
Déeſſe de ces bords, ma timide ignorance
N'oſe lever ſur vous des regards indiſcrets ;
Je ne veux point ſonder les abymes ſecrets,
Où de l'aſtre du jour vous bravez la puiſſance,
Lorſque ſa brûlante influence
Deſſèche votre lit, ainſi que nos guérets.
Je ne demande point par quel heureux myſtère,
Chaque printems vous voit plus belle que jamais,
Tandis qu'au départ de Cérès,
Vous nous offrez à peine une onde ſalutaire.
Expliquez-moi plutôt les nouveaux ſentimens
Qui calment l'horreur de mes ſens.
Quoi ! ces triſtes déſerts, ces arides montagnes,
L'aſpect affreux de ces campagnes,
Devraient-ils inſpirer de ſi doux mouvemens ?
Ah ! ſans doute l'amour y fait briller encore
Un rayon de ce feu que reſſentit pour Laure
Le plus fidele des Amans.
Pétrarque, auprès de vous, ſoupira ſon martyre.
Pétrarque y chantait ſur ſa lyre

Sa flamme & ſes tendres ſouhaits ;
Et tandis que les cris d'une Amante trahie,
Ou la voix de la perfidie,
Fatiguent nos côteaux, rempliſſent nos forêts,
Du ſein de vos grottes profondes,
L'écho ne répondit jamais
Qu'aux accens d'un amour auſſi pur que vos ondes.
Trop heureux les Amans, l'un de l'autre enchantés,
Qui, ſur ces rochers écartés,
Feraient revivre encor cette tendreſſe extrême,
Et dans une douce langueur,
Oubliez des humains qu'ils oublieraient de même,
Suffiraient ſeuls à leur bonheur !
Mais hélas ! il n'eſt plus de chaînes auſſi belles :
Pétrarque, dans ſa tombe, enferma les amours.
Nymphes, qui répétiez ſes chanſons immortelles,
Vous voyez tous les ans la ſaiſon des beaux jours
Vous porter des ondes nouvelles.
Les ſiècles ont fourni leur cours,
Et n'ont point ramené des cœurs auſſi fidèles.
Ah ! conſervez du-moins les ſacrés monumens
Qu'il a laiſſés ſur vos rivages ;
Ces chiffres, de ſes feux reſpectables garans,
Ces murs qu'il habitait, ces murs ſur qui le tems
N'oſa conſommer ſes outrages.
Sur-tout que vos déſerts, témoins de ſes tranſports,
Ne recèlent jamais l'audace ou l'impoſture ;
Et ſi quelque infidèle oſe ſouiller ces bords,
Que votre ſeul aſpect confonde le parjure,
Et faſſe naître ſes remords.

SUR LA TRAGÉDIE D'ORPHANIS.

ON connaît ce propos vulgaire, qu'il faut toujours beaucoup d'eſprit pour faire une mauvaiſe Tragédie. Ce propos eſt aſſez généralement adopté ſans beaucoup de réflexion. Pour ſe convaincre du contraire, il n'y a qu'à eſſayer de lire cette foule de Tragédies entièrement oubliées depuis le commencement de ce ſiècle juſqu'à nos jours, & l'on verra que la plupart de ces Pièces ſuppoſent beaucoup moins d'eſprit qu'une jolie Epître, ou quatre pages de bonne proſe. Une bonne Tragédie eſt peut-être le chef-d'œuvre de l'eſprit humain; une mauvaiſe eſt peut être aujourd'hui ce qu'il y a de plus aiſé à faire. En effet, rien n'eſt ſi facile que de bâtir cinq Actes ſans qu'il y ait une ſeule idée, un ſeul ſentiment, une ſeule ſituation, un ſeul hémiſtiche, qui appartienne à l'Auteur. Orphanis en eſt la preuve dans tous les points. Le grand nombre de Pièces qu'on a faites, procure cette facilité, & une vieille ſituation

rajeunie par une Actrice, ſoutient un Drame quelque tems ; au lieu que pour faire une Epître qui ait quelque ſuccès, pour ſe faire lire en proſe, il faut des idées & de l'expreſſion. Ce n'eſt pas que dans une Tragédie mal faite, mal conçue, il ne puiſſe y avoir de très-belles choſes, des traits qui prouvent le talent. Dans le Barnevel Anglais, dont Orphanis n'eſt qu'une très-faible copie, & dont M. Blin parle avec aſſez de mépris dans ſa Préface, il y a des défauts monſtrueux. Mais quatre lignes de la Scène des deux amis ſont infiniment au deſſus de quatre Orphanis. Je me ſouviens d'une Tragédie de Manco, jouée il y a dix ou douze ans. La Pièce pouvait être mieux faite ; elle eut cinq ou ſix repréſentations. L'Auteur ne l'a pas imprimée ; je ne ſais pas pourquoi. Mais voici quatre vers que diſait un Sauvage, ennemi de Manco, qui veut civiliſer les Péruviens. Je me les ſuis toujours rappellés.

C'eſt ainſi que Manco cherchait à nous ſéduire :
De je ne ſais quels arts il prétend nous inſtruire ?
Et qu'avons-nous beſoin de ces arts dangereux ?
Et que peut-on apprendre à qui ſait être heureux ?

Certes, ces quatre vers, dont le dernier eſt d'une beauté frappante, valent un peu mieux

que toutes les repréſentations d'Orphanis. Ces vers tiennent au talent, & le nombre des repréſentations tient à des circonſtances. Ces vers (& il y en avait d'autres de ce genre dans la Pièce) montrent l'homme qui a une idée, un ſentiment à lui, & qui l'exprime comme il l'a conçu. Au contraire, liſez Orphanis; liſez cent Pièces du même genre, vous voyez des hémiſtiches pillés au haſard & mal-adroitement aſſemblés.

LETTRE

De M. DE LA HARPE *à M. LACOMBE.*

JE ſuis chargé, Monſieur, pour l'honneur de la Poéſie Ruſſe, de révendiquer un morceau de feu M. Lomonoſof, dont on a inſéré une imitation dans l'Almanach des Muſes de 1766, ſous le nom de M. le Mierre, ſans qu'on fît la moindre mention de l'Auteur Original. Une perſonne d'un rang très-diſtingué à la Cour de Ruſſie (M. le Comte de S**) avait fait de ce fragment une verſion françaiſe littérale. Je la joins ici avec l'Imitation de M. le Mierre; mais il faut dire auparavant un mot du Poète Ruſſe.

M. Lomonoſof eſt né en 1711, dans le voiſinage d'Arcangel. Il eut le bonheur d'être un des élèves du célèbre Volf, & l'un de ceux que ce Philoſophe chériſſait le plus. Il joignait de grands talens à de vaſtes connaiſſances. Il fut Profeſſeur en Chymie, Membre de l'Académie Impériale de Pétersbourg, de l'Académie de Stockolm & de l'Inſtitut de Bologne. Il fut regardé comme le meilleur Poète, le meilleur Hiſtorien & le meilleur Critique de ſon pays. Il avait commencé un Poëme de Pierre le Grand, dont il n'acheva que les deux premiers Chants. On s'accorde à y trouver des beautés ſublimes. L'Ode que l'on va lire, intitulée, *Méditation du matin ſur la Grandeur de Dieu*, fera juger que M. Lomonoſof avait de l'élévation & de la richeſſe dans le ſtyle, & qu'il était animé de l'eſprit poétique.

ODE *de M. LOMONOSOF, littéralement traduite.*

» DÉJA le flambeau céleſte étend ſa ſplen-
» deur ſur la terre & découvre les œuvres de
» Dieu. O mon ame ! treſſaille d'allégreſſe.
» Pénétrée d'admiration à l'aſpect de ces faiſ-

» ceaux lumineux, repréſente-toi ce qu'eſt le
» Créateur lui-même.

» S'il était poſſible aux mortels de s'élever
» aſſez haut, s'il ſe pouvait que notre œil dé-
» bile, en s'approchant du ſoleil, le contem-
» plât, alors ſe découvrirait de toute part un
» océan embrâſé depuis la naiſſance des âges.

» Là, des vagues de feu ſe précipitent & ne
» rencontrent point de bords. Là, tournoyent
» des tourbillons de flamme luttant entr'eux
» depuis une multitude de ſiècles. Là, des
» pierres bouillonnent comme l'eau, & l'on
» entend bruire des pluies ardentes.

» Seigneur, toute cette maſſe impoſante eſt
» devant toi comme une ſeule étincelle. O quel
» éclatant luminaire fut allumé de tes mains
» pour éclairer la marche des ſaiſons & les
» actions des mortels !

» Les plaines, les côteaux, les mers, les
» bois, ſont délivrés de la ſombre nuit. Ils
» s'offrent à nos regards chargés de tes pro-
» diges. Tous les êtres s'écrient : L'Eternel eſt
» grand !

» L'aſtre du jour reſplendit ſeulement ſur
» la ſurface des corps. Ton œil perce l'abyme
» ſans connaître de bornes. De la ſérénité

» de tes regards coule la joie ſur toute la » création «.

Voici comme M. le Mierre a rendu ce morceau en vers français.

Déja l'aſtre du jour s'eſt emparé du ciel.
Il lance par faiſceaux ſes rayons ſur la terre,
Et je découvre à ſa lumière
Les prodiges ſortis des mains de l'Eternel.
Mon ame, élance-toi vers cette clarté pure,
Des portes du matin admire la nature,
Et remplis-toi de ſon auteur.
Ah! ſi nos yeux pouvaient, *ſans bleſſer leur paupière*,
Approcher du ſoleil, contempler ſa ſplendeur,
Et s'enfoncer dans ſa lumière,
Ils ne verraient qu'un océan de feux,
Qui ne rencontre *aucuns rivages*,
Et dès la naiſſance des âges,
Embraſant les plaines des cieux.
La pierre ſe diſſout, bouillonne avec furie
Au ſein de ces foyers ardens:
La flamme roule des torrens;
La lumière par flots jaillit & tombe en pluie.
C'eſt aux clartés de tant de feux divins
Que marchent les ſaiſons, qu'*agiſſent* les humains.
Mais, grand Dieu! cet amas de lumière éternelle,
Qu'eſt-il devant tes yeux? *A peine* une étincelle.
Ce diſque dont tes mains *ont arrondi les bords*,
Dont jamais les feux ne s'épuiſent,
Colore ſeulement la ſurface des corps
Où ſes rayons ſe briſent.

Ton œil plus pénétrant perce leurs profondeurs ;
Réunit ſous un point les déſerts de l'eſpace.
Il ne parcourt pas, il embraſſe,
Et du même regard il *ſonde* tous les cœurs.

Il y a de très-beaux vers dans cette Imitation qui pourrait être plus travaillée ; mais il eût été encore mieux de nommer l'Auteur de l'Ode Ruſſe.

Puiſqu'il eſt queſtion de rendre à chacun ce qui lui appartient, il faut auſſi que je me faſſe juſtice, & voici le moment des reſtitutions. Je commence par la plus conſidérable, quoique ce ſoit encore aſſez peu de choſe. Il s'agit de Warvick. Juſqu'ici vous aviez peut-être cru bonnement que j'en étais l'Auteur, & j'avoue que je me l'étais auſſi perſuadé ; mais on eſt toujours à tems de détromper le Public. Vous ſaurez donc, Monſieur, que Warvick eſt du Père Kéli, ou de M. Maignan ; car je ne ſaurais vous dire lequel des deux. On ne me l'a pas dit, & je n'en ſais pas davantage. Vous me direz, qu'eſt ce que le Père Kéli ? Je n'en ſais rien. Qu'eſt-ce que M. Maignan ? Je n'en ſais rien. Sont-ils vivans ? ſont-ils morts ? Je n'en ſais rien. Vous n'en avez jamais entendu parler, ni moi non plus. Mais l'Auteur *dès Trois-Siècles* en ſait apparemment un peu plus que nous ; du moins c'eſt

c'eſt lui qui a découvert ce grand ſecret. Il eſt vrai qu'il *ne garantit pas l'Anecdote*, ce qui eſt d'une diſcrétion rare; mais il en paraît aſſez convaincu, & je ne doute pas que vous ne le ſoyez auſſi (1).

Quant à l'autre plagiat, c'eſt une bagatelle. Vous connaiſſez peut-être des couplets imprimés ſous mon nom dans l'Almanach des Muſes de cette année, dans un Recueil de Romances, qui commencent par ce vers: *Vous retracez tous les appas*, &c. Il faut auſſi que je les reſtitue. J'avoue que je ne ſais à qui m'adreſſer; mais on dit qu'ils ont été faits il y a vingt ans; qu'ils ſont dans un ancien Recueil. Je ſuis prêt à les rendre à l'ancien Recueil, quand il ſe rencontrera, ou à l'Auteur quand il voudra ſe préſenter. Mais obſervez, je vous prie, Monſieur, qu'on me diſpute à-la-fois une Tragédie & une Chanſon; cela n'eſt peut être jamais arrivé qu'à moi.

Je ne ſais où j'ai lu, mais j'ai certainement lu quelque part ces propres mots que j'ai retenus: *Tout le monde ſait que Zaïre n'eſt point de M. de Voltaire, mais de l'Abbé Makarti, qui la lui vendit deux mille francs.*

(1) On n'a rapporté ce menſonge puéril, que pour faire voir juſqu'où va la bétiſe de la haîne.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette phraſe, c'eſt cette manière de parler, *tout le monde ſait;* elle eſt aujourd'hui fort commune. *Tout le monde ſait, tout le Public a dit*, c'eſt la phraſe bannale de ceux qui n'ont pas l'oreille du *Public*, & que *tout le monde* ne lit pas. Si l'on veut avancer un menſonge hardi, une calomnie bien groſſière, débiter une hiſtoire bien ridicule, c'eſt toujours *le Public* qu'on fait parler. Quand on n'a pas un garant connu, on en cite cent mille que perſonne ne connaît, & l'on fait très-bien. De tous les Particuliers que l'on peut citer, le *Public* eſt celui qui compromet le moins celui qui le cite. En général, ceux qui font courir des bruits ſcandaleux, ont toujours un avantage; ces bruits, quelque abſurdes qu'ils ſoient, ſont répétés pendant quelque tems; & cette vengeance noble eſt à la portée de tous ceux qui n'en peuvent pas prétendre une autre.

Je reviens à M. Lomonoſof, le principal objet de cette Lettre. Vous ne ſerez pas fâché de ſavoir les honneurs qu'a rendus à la mémoire de cet illuſtre Ecrivain le Grand Chancelier Voronzof; il a fait faire une très-belle urne en marbre d'Italie, ornée des attributs de la Poéſie. D'un côté du piédeſtal, eſt

gravée l'inſcription latine que vous allez lire, & de l'autre, la traduction en langue Ruſſe. Je joins ici la verſion françaiſe pour les Lecteurs à qui la langue Latine n'eſt pas familière.

Viro celeberrimo
Michaëli Lomonoſow,
Kolmogorodi nato, anno M. DCC. XI.
Auguſtæ Ruſſiarum Imperatoris
Conciliario Statûs,
Academiæ Scientiarum
Petropolitanæ,
Profeſſori publico ordinario,
Holmenſis & Bononienſis Socio,
Qui ingenio excelluit & artibus,
Patriæ decus eximium,
Eloquentiæ, Poëſeos,
Et
Hiſtoriæ patriæ Præceptor,
Metri Ruſſici Inſtitutor,
Tragœdiarum in Vernacula Auctor;
Primus Muſivi operis in Ruſſiâ
Pictor autodidactos,
Præmaturâ morte Muſis
Atquè Patriæ, Feriis Paſchatos
M. DCC. LXV, Scriptis
Et
Operibus oblivioni ereptus.
Talem Civem gratulans Patria,
Obitum ejus lugens,
Michaël Comes à Woronzow
Poſuit.

» Au très-célèbre Michel Lomonoſof, né à
» Kolmogorod, l'an 1711, Conſeiller d'Etat
» de Sa Majeſté l'Impératrice de Ruſſie, Pro-
» feſſeur public ordinaire, de l'Académie des
» Sciences de Pétersbourg, Membre de celles
» de Stockolm & de Bologne, qui, par ſon
» génie & ſes talens variés, fut l'honneur de
» ſon pays; qui ſervit de modèle dans l'élo-
» quence, dans la poéſie & dans l'hiſtoire;
» qui fut l'inventeur du vers Ruſſe; le pre-
» mier Auteur de Tragédies en langue Ruſſe;
» qui le premier en Ruſſie, fut Peintre en
» Moſaïque, ſans avoir eu de Maître de cet
» art. Enlevé par une mort prématurée à ſes
» Concitoyens & aux Muſes l'an 1765, le
» jour de Pâques, ſes écrits & ſes travaux
» le déroberont à l'oubli. C'eſt au nom de
» la Patrie qui s'honore d'un tel Citoyen,
» que le Comte Michel de Voronzof lui a
» conſacré ce monument, comme un témoi-
» gnage de ſes regrets «.

*Sur l'*HISTOIRE *de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1772.*

CE Volume eſt remarquable par pluſieurs morceaux de différent genre, auſſi curieux qu'intéreſſans. A côté des richeſſes de la ſcience, on y trouve, ce qui n'eſt pas très-commun dans les Recueils de cette eſpèce, des monumens de goût, d'éloquence & de littérature. A l'ouverture du Volume, ſe préſente un Diſcours prononcé dans une époque honorable pour les Lettres, & que M. d'Alembert était digne de célébrer. Il s'agit de la ſéance de l'Académie du 6 Mars 1771, que Sa Majeſté le Roi de Suède honora de ſa préſence. Dans le morceau ſur le Varech, on trouve des conſidérations utiles ſur les erreurs populaires qui peuvent quelquefois égarer les hommes en place. A l'égard des autres matières contenues dans ce Volume, telles que les Obſervations phyſiques de M. le Monnier, les travaux aſtronomiques de M. Meſſier, les recherches géométriques de M. le Marquis de Condorcet, &c., elles appartiennent en propre au Journal des Savans. Les ſciences ont cet

avantage ; de n'avoir de Juges que ceux qui les cultivent & les approfondiſſent, & c'eſt toujours un petit nombre. Dans les arts de goût, le génie & le talent ſont jugés le plus ſouvent par des écoliers, ou même par des ignorans.

Mais ſi tout le monde n'eſt pas à portée de juger des opérations de la ſcience, on peut du moins en faire ſentir l'utilité à tous les eſprits raiſonnables. Je ne parle pas ſeulement de l'utilité morale des connaiſſances & de la culture de l'eſprit, problême diſcuté de nos jours avec tant de chaleur, qui ſemble aujourd'hui décidé, & qui n'aurait pas dû avoir beſoin de l'être ; je parle de l'utilité phyſique des ſciences ſpéculatives, que quelques perſonnes regardent comme une eſpèce de jeu qui occupe les têtes penſantes, ſans produire aucun avantage réel. C'eſt cette erreur que M. le Marquis de Condorcet combat avec autant de chaleur que de vérité.

Un des plus beaux ornemens de ce Volume ; & qui eſt encore de la main du même Auteur, c'eſt l'éloge de M. Fontaine. C'eſt un modèle en ce genre. On ſait d'autant plus de gré à M. le Marquis de Condorcet des agrémens qu'il y a répandus, qu'on s'attendait

moins à les trouver dans l'Eloge d'un Géomètre. De la Philoſophie ſans prétention & ſans verbiage, de la préciſion ſans ſéchereſſe, de la fineſſe ſans ſubtilité & ſans recherche, du ſentiment ſans fauſſe chaleur, & par-tout cette meſure juſte, caractère d'un excellent eſprit qui domine ſon ſujet & ſes productions; voilà ce qu'on remarque dans les Ouvrages de M. le Marquis de Condorcet qui de bonne-heure a pris ſa place parmi les Ecrivains ſupérieurs, faits pour éclairer & honorer leur nation.

SUR les IDYLLES *de M.* BERQUIN.

CES Idylles, qui ſont pour la plupart imitées de Geſſner, & d'autres Poëtes Allemands, ſont au nombre de douze. L'Auteur nous en promet d'autres, ſi le Public accueille cet eſſai. Il eſt digne d'être accueilli. Il y a de la grace, de la douceur & de l'élégance, quoique le ſtyle puiſſe en être plus travaillé, & que quelquefois il ſe rapproche trop de la proſe. L'art conſiſte à être facile & naturel ſans être faible, à joindre l'aiſance de la proſe aux couleurs de la Poéſie. M. Berquin

y parviendra ſans doute, s'il ſe propoſe pour modèle les vrais Poètes, & non pas les Verſificateurs médiocres, aujourd'hui ſi communs, qui, pourvu qu'ils ne bleſſent ni la langue, ni l'oreille, croient pouvoir ſe diſpenſer d'avoir des idées, des ſentimens & des images.

Un conſeil à donner à M. Berquin, c'eſt de ne point chercher à faire revivre dans des poéſies modernes le vieux langage de Marot & de Saint-Gelais. Ils trouvaient des tournures naïves dans la langue groſſière de leur tems; il faut en trouver dans la nôtre qui eſt perfectionnée. D'ailleurs, ſi ces tournures anciennes ont quelquefois de la grace dans leur inculte ſimplicité, elles ſont le plus ſouvent déſagréables ou inſipides, & fort au-deſſous du mérite & de l'attrait que doit avoir l'élégance mêlée au naturel. Il y a dans l'Idylle Marotique de M. Berquin, intitulée l'*Orage*, quelques ſtrophes qui font plaiſir; mais ce plaiſir tient aux idées ou au ſentiment, & point du tout au langage.

Voyez, dit-elle, ami, voici venir froidure,
Ne vont plus oiſelets s'aimer juſqu'aux beaux jours;
Or s'aimaient comme nous: comme eux, ſi d'aventure,
Allions nous trouver ſans amours!

Cette idée eſt touchante. Croit-on qu'elle fît

moins d'effet, quand on n'y trouverait point *voici venir*, *or s'aimaient*, ni aucunes traces des vieilles locutions ? Et quel agrément trouve-t-on dans les ſtrophes ſuivantes ?

L'ami, d'un doux baiſer, fait loin fuir ſes allarmes ;
L'orage, à ne mentir, loin fuyait-il auſſi.
Tournons au pré, dit-elle, en étanchant ſes larmes ;
Là, n'aurai tant cruel ſouci.
Et rameaux fracaſſés, & verdure flétrie,
D'un trop affreux ſemblant ici tout peint l'hiver :
De plus joyeux penſers aurons par la prairie,
Voyant encore ſon beau verd.
Au pré s'en vont tous deux. O ! que de fois Blanchette ;
Au ruiſſel, qui l'arroſe, a conté ſon bonheur !
Mais, ſur ſes bords, à peine advient la Bergerette ;
O ! quel trait aigu poind ſon cœur !

Voudrait-on nous perſuader que *ruiſſel* vaut mieux que ruiſſeau, que le *beau verd* vaut mieux que la verdure, que *ſemblant* eſt meilleur qu'aſpect, &c. ? On s'eſt trompé en croyant que la naïveté qui nous plaît dans quelques morceaux des anciens Poëtes, tient toujours à leurs vieilles conſtructions & à leurs expreſſions ſurannées. Elle tient le plus ſouvent à leurs idées & à leurs ſentimens. Il eſt bien vrai que notre idiôme, du tems de François I, manquant de nobleſſe & de pureté, avait au moins du naturel, & ce mérite a été mis à

profit par les esprits les plus distingués de ce tems-là. Mais ces mêmes Ecrivains, s'ils avaient vécu dans le nôtre, n'auraient pas trouvé que la langue épurée & annoblie se refusât à la naïveté fine & douce de leurs sentimens & de leurs idées.

Au reste, cette édition est embellie de gravures charmantes, & l'une des plus jolies de ce genre.

LETTRE

De M. le Marquis DE CONDORCET *à M.* DE LA HARPE.

RECEVEZ, Monsieur, tous mes remercimens des choses flatteuses que votre amitié pour moi vous a inspirées sur l'Eloge de M. de la Condamine. Si cet Ouvrage a quelque mérite, c'est d'être écrit simplement, & il est fâcheux d'être obligé de regarder cela comme un mérite.

J'ai saisi avec plaisir l'occasion de rendre justice à un Vieillard illustre (1) sur lequel tous les insectes de notre Littérature s'acharnent avec tant de bassesse & d'indécence. Je n'ai

(1) M. de Voltaire.

pu dire qu'un mot de ſes Elémens de la Philoſophie Newtonienne. Sans cela, j'aurais fait obſerver que cet Ouvrage eſt encore le ſeul où les hommes qui n'ont point cultivé les ſciences, puiſſent acquérir des notions ſimples & exactes ſur le ſyſtême du monde & ſur la théorie de la lumière; que ces Elémens, bien loin de renfermer des fautes groſſières, comme l'ont imprimé des gens qui n'étaient pas en état de les entendre, ne renferment même aucune erreur qu'on puiſſe imputer à M. de Voltaire; car s'il y en a quelques-unes, ce ſont des opinions qu'il a adoptées d'après le témoignage des Auteurs les plus accrédités. J'aurais pu faire obſerver encore que lorſque M. de Voltaire donna cet Ouvrage, le premier des Géomètres de l'Europe, Jean Bernoulli, combattait encore le Newtonianiſme; que Fontenelle enfin, ſi ſupérieur à tous les préjugés de ſecte ou de nation, Fontenelle qui n'avait pas trente ans, lorſque le ſyſtême de Newton parut, & qui était du petit nombre des gens qui pouvaient l'entendre; que Fontenelle était reſté opiniâtrément attaché à ſes premières opinions. Si on ajoute à tout cela que le premier Livre claſſique où l'on ait développé en France les théories

de Newton, ne parut que dix ans après l'Ouvrage de M. Voltaire, on ne peut ſe diſpenſer de convenir qu'il y avait bien du mérite en 1738, à donner ce que notre illuſtre Maître appelle avec tant de modeſtie ſon petit Catéchiſme d'attraction.

Vous avez raiſon de remarquer qu'on ne pardonna point alors au même homme d'avoir fait Zaïre, & de vouloir faire entendre Newton; mais il y a des gens plus difficiles, qui ne peuvent ſouffrir ceux même qui ſont purement Géomètres. L'Abbé Desfontaines était de ce genre; il dit quelque part que quand *l'eſprit d'un Géomètre ſort d'un angle, il paraît preſque toujours obtus;* que tel Géomètre ou Phyſicien *qui, dans ſon genre, eſt un aigle, eſt, en tout autre genre, ou un bœuf, ou un canard, ou un hanneton; trois ſortes d'animaux qui ont l'honneur de partager la reſſemblance de la plupart.* Cet Abbé Desfontaines reprochait à Fontenelle ſon ſtyle, & l'accuſait de corrompre le goût.

Ce Journaliſte a laiſſé une poſtérité nombreuſe & digne de lui. Je liſais dans une de leurs rapſodies, (car on peut en lire comme on s'arrête quelquefois dans les rues pour écouter les propos du peuple) j'y liſais donc

que des problêmes n'immortaliſaient perſonne ; que ſi Paſcal allait à la poſtérité, ce ne ſerait pas comme Géomètre ; & on citait pour exemple des Géomètres qui n'ont pas été à la poſtérité, MM. Clairaut, Fontaine & Euler. Heureuſement que, malgré la déciſion du Critique, M. Euler eſt encore plein de vie & de génie ; qu'il n'eſt pas mort & que ſon nom ne mourra point. Le même Ariſtarque décidait que M. d'Alembert était un Géomètre ſans invention. Cela vaut à-peu-près le jugement de l'Abbé Desfontaines qui imprimait dans ſes Feuilles *que Newton n'avait d'autre Philoſophie dans la tête que quelques termes de Logique.*

Peut-on ſe fâcher, après cela, lorſque les mêmes gens trouvent plus de génie dans Suréna que dans Mahomet, & préfèrent le Brutus de Fontenelle à celui de M. de Voltaire? Tous ces jugemens ne peuvent nuire ni à la Philoſophie, ni aux beaux Arts ; mais les délations & les calomnies nuiſent à ceux qui cultivent la Philoſophie & les Arts. Voilà ce qui eſt vraiment déteſtable ; le reſte n'eſt que ridicule.

Adieu, Monſieur : aimez-moi toujours ; je compte avoir bientôt le plaiſir de vous em-

braſſer, en attendant celui de pleurer aux Barmécides qui, malgré mes Critiques dans leſquelles je perſiſte, ſont un chef-d'œuvre d'éloquence.

SUR UNE ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS XV,

Par M. l'Abbé DE VAUXCELLES.

CET Ouvrage eſt écrit comme tous ceux de l'Auteur, avec beaucoup d'élégance & de goût, & plein d'une éloquence douce & facile. Il règne dans l'exorde un ton de gravité religieuſe, très-convenable au ſujet.

Le tableau des premières proſpérités de Louis XV eſt noblement tracé & brillant de couleurs oratoires.

On remarque dans le morceau qui regarde le Maréchal de Saxe, ces expreſſions, *qui ſera tout-à-la-fois le Turenne & le Condé de ſon ſiècle*; l'éloge eſt fort. Ce ſerait beaucoup d'être l'un des deux. On pourrait faire obſerver à l'Orateur que le Comte de Saxe, dont perſonne, d'ailleurs, ne conteſtera les talens ſupérieurs, ne remporta guères de victoires que ſur des

ennemis très-inférieurs en nombre ; qu'il commandait des armées non ſeulement très-nombreuſes, mais abondamment approviſionnées ; qu'il ne manqua jamais ni de vivres, ni d'argent ; qu'il ne fut jamais gêné par les ordres du Miniſtère. Turenne & Condé manquèrent très-ſouvent de tous ces avantages. Au ſurplus, loin de prétendre diminuer par cette réflexion le mérite, ni la gloire d'un grand homme dont les Militaires éclairés ſont les ſeuls Juges compétens, on ne ſe la permet que pour avoir occaſion de rendre témoignage à ſa modeſtie digne de ſes grands talens. En effet, c'eſt lui-même qui fit cette obſervation en faveur de Turenne & de Condé, devant de jeunes Officiers qui le comparaient à ces deux Héros.

SUR UN PANÉGYRIQUE DE S. LOUIS,

Par M. l'Abbé FAUCHET.

IL y a plus de talent que de goût dans ce Panégyrique fondé ſur des idées très-peu juſtes, & écrit d'un ſtyle très-inégal. Dans

la première partie, l'Auteur nous préſente la ſageſſe de S. Louis comme *un témoignage authentique de la vérité de l'Evangile*, & il ramène à tout moment cette étrange aſſertion qui paraît toujours plus bizarre, à meſure qu'il veut la développer. Il ne faut point aſſeoir une diviſion oratoire ſur une idée ſi forcée. On ne ſaurait préſenter des réſultats trop lumineux. Les vertus de S. Louis honorent ſans doute la Religion, mais ne la prouvent pas, & la Religion n'a nul beſoin d'un pareil genre de preuves. Il n'y a point de rapports entre la vie de S. Louis & la vérité de l'Evangile, qui doit être très-indépendante de pareils témoignages. L'Auteur n'eſt pas plus naturel dans ſes expreſſions que dans ſes penſées, lorſqu'il dit que *l'ame de ſaint Louis était née adulte.* C'eſt-là du ſtyle recherché; & lorſqu'il dit dans l'exorde, *la ſageſſe & l'héroïſme ſont incompatibles dans leur principe; s'ils ſe trouvent jamais réunis, il faut en chercher la cauſe hors de la nature;* il dit une choſe très-fauſſe. La ſageſſe & l'héroïſme ne ſe rencontrent pas très-ſouvent enſemble, mais ne s'excluent pas néceſſairement, & il n'eſt point hors de la nature de les réunir. Scipion était aſſurément un héros, & peut paſſer pour un ſage, ſi la ſageſſe

ſageſſe conſiſte dans l'empire qu'on obtient ſur les paſſions, & dans cette *raiſon victorieuſe qui forme le Sage*, comme le dit M. l'Abbé Fauchet lui-même. Trajan avait les qualités d'un Héros & les lumières d'un Sage, puiſqu'il ſut à-la-fois vaincre & gouverner. On pourrait citer d'autres exemples; mais en voilà aſſez pour prouver que l'Auteur établit la gloire de S. Louis & du Chriſtianiſme ſur de mauvais fondemens. Ces défauts n'empêchent pas qu'il n'y ait dans ce Panégyrique pluſieurs morceaux écrits avec énergie. On y voit des traits empruntés de nos grands Poëtes.

Ce n'eſt pas la première fois que la Poéſie a fourni des ornemens à l'éloquence de la Chaire. On ſait que Maſſillon a imité plus d'un endroit de Racine; mais Maſſillon n'avait reçu que de la nature l'heureuſe conformité qui ſe trouvait, à pluſieurs égards, entre ſa proſe & les vers du Poëte le plus parfait en notre langue.

SUR une TRADUCTION *nouvelle de la* JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

QUOIQU'ON ait ſoutenu avec raiſon qu'il ne fallait traduire les Poètes qu'en vers, on n'a pas prétendu, pour cela, détruire le mérite des bonnes traductions en proſe. Celle que nous annonçons ici au Public, mérite un rang diſtingué parmi les Ouvrages de ce genre. C'eſt en faire l'éloge que de dire qu'elle a été attribuée à l'éloquent Auteur d'Emile. Il eſt vrai que cette opinion était peut-être plus fondée ſur la ſingularité piquante de la Préface, que ſur le ton qui règne dans l'Ouvrage. En effet, on remarque dans cette nouvelle traduction plus de préciſion que de chaleur, & plus d'énergie que d'abondance. La facilité brillante, la grace & la douceur du Taſſe, ſon harmonie pittoreſque, ne ſont pas les caractères qui dominent le plus dans cette nouvelle verſion. Mais, en général, elle eſt d'un ton noble & animé; l'ame du Poète y reſpire, & c'eſt ce qui manque abſolument dans la traduction de M. de Mirabeau, faible, prolixe, languiſſante, ſouvent infidèle,

écrite du ſtyle d'un Conte plutôt que d'un Poëme, & qui, malgré tous ces défauts, ſe faiſait lire, tant il y a d'intérêt dans l'Ouvrage original! Rien ne fait plus d'honneur au Taſſe, que le ſuccès qu'a eu parmi nous cette traduction ſi imparfaite, que la traduction nouvelle fera probablement oublier.

Sur un DRAME *de M. MERCIER, intitulé, LE JUGE.*

LE nœud de cette Pièce eſt fort ſimple. Il s'agit d'une maiſon de Payſan & de quelques arpens de terre ſitués dans la Seigneurie de Monrevel, & révendiqués par le Seigneur de ce nom. Le Payſan nommé *Girau*, n'a point de titre écrit; mais il allègue une poſſeſſion de deux cens ans, qui eſt un aſſez bon titre, & d'ailleurs ſa propriété ſe trouve reconnue par d'anciens terriers de la Seigneurie. Le procès eſt donc évidemment injuſte; auſſi le Comte de Monrevel ne l'a-t-il pas intenté de bonne foi. Il avait une prodigieuſe envie de ce terrein ſitué au bout de ſon Parc. Il voulait y faire bâtir un pavillon qui devait lui fournir une perſpective agréable. Il a offert

à Girau le double de ce que valait ſa maiſon & ſes dépendances ; mais Girau, auſſi attaché à ſa maiſon que le Comte en eſt avide, s'eſt obſtiné à la garder. Alors l'Intendant, les Gens-d'Affaires s'en ſont mêlés, ont ſuſcité de mauvaiſes chicanes. On a commencé par ſaiſir les terres du Payſan & par abattre ſa maiſon ; ce qui eſt aſſez difficile à comprendre ; car pour une exécution ſi violente, il faut au moins une Sentence ; & qui l'aurait rendue ? Le procès, au commencement de la Pièce, eſt porté, en première inſtance, devant le Juge du lieu, M. de Leurye. Ce Juge eſt originairement un orphelin que le Comte a fait élever, qu'il a établi, à qui de plus il a fait épouſer une femme que de Leurye aimait & qu'il aime encore. Enfin le Juge doit tout au Comte ; mais il doit la juſtice à Girau, & il eſt déterminé à la rendre. Le Comte vient le voir ; & après que de Leurye lui a prouvé clairement qu'il a tort, & qu'il va perdre ſon procès, il lui avoue que l'idée de ce pavillon lui tourne la tête, que c'eſt la conſolation de ſes derniers jours, enfin qu'il donnerait tout pour l'avoir. Il veut remettre à de Leurye vingt mille francs, qui ſont trois fois la valeur de la maiſon en litige, pour faire perdre

le procès au Payſan, & lui donner cette ſomme en dédommagement, après l'Arrêt rendu. On juge bien que de Leurye rejette une pareille propoſition. Le Comte, déja offenſé, n'a plus d'autres reſſources que de faire de nouvelles tentatives ſur Girau; mais celui-ci eſt auſſi inflexible que le Juge. Enfin le Comte s'opiniâtrant toujours davantage, menace de Leurye de tout le poids de ſon reſſentiment; & le dernier moyen qu'il emploie, c'eſt de dire qu'il connaît le père de de Leurye, que celui-ci croit mort depuis longtems; qu'il a le ſecret de ſa naiſſance, & qu'il ne le révélera point, ſi de Leurye ne lui fait gagner ſon procès; il ajoute qu'il le privera de ſa place, ce qui doit le réduire à l'indigence, lui, ſa femme, & une jeune fille nommée *Thérèſe*, perſonnages de la Pièce, & perſonnages très-inutiles. Le Comte avertit Madame de Leurye du danger que ſon mari va courir, & l'exhorte à l'en détourner. De Leurye ſort pour aller juger, & c'eſt la fin du ſecond Acte.

On voit déja, ſur cet expoſé, le vice radical de cette intrigue; elle manque par les reſſorts & par les caractères. Le Comte eſt un fou odieux, dont le rôle n'eſt pas ſoutenable.

Du moment où l'on ſait que dans l'idée de faire conſtruire un pavillon, il a commencé préalablement par abattre la maiſon où logeait une pauvre famille, & par faire arracher les plantations qui la nourriſſaient, c'eſt un tyran exécrable & ridicule. Si l'Auteur avait voulu le préſenter comme un homme dur, objet de l'averſion des Spectateurs, ſa conduite était alors toute ſimple & allait au but; mais il en veut faire un homme qui au fonds eſt honnête, & qui n'a qu'un travers. Alors tout eſt manqué. Ce travers, qui produit des atrocités, révolte abſolument. Il n'y a plus de proportion entre les moyens & l'effet. Il faut que tout caractère vicieux, qu'on ne veut pas faire haïr, ait une excuſe vraiſemblable; & le Comte n'en a point. Ce n'eſt plus qu'une bizarrerie cruelle, qui choque & fatigue. D'un autre côté, l'obſtination à-peu-près gratuite du Laboureur qui refuſe le double de ſes poſſeſſions, ſi elle ne bleſſe pas, ne peut intéreſſer beaucoup. On voit que dans tous les cas, il ne ſera pas à plaindre. Ainſi nulle émotion, nulle crainte. Il ne s'agit, pendant deux Actes fort longs, que d'une maiſon & de quelques arpens diſputés entre deux hommes différemment bizarres. Quant

au Juge, il eſt impoſſible qu'il balance. Sa conduite eſt indiſpenſablement tracée. Il n'y a dans ce premier nœud rien qui reſſemble à la fable d'une Piéce. L'Auteur appelle ſon Ouvrage un Drame; mais il eſt difficile de voir ce qu'il y a de dramatique. Voici un autre nœud qui ſe préſente. Il ne s'agit plus de ſavoir qui aura la maiſon & les arpens; il faut voir ce que deviendra de Leurye, qui va perdre ſa fortune & qui ne retrouvera pas ſon père, s'il ne donne pas gain de cauſe au Comte de Monrevel. Cet incident Romaneſque eſt-il tolérable? Le Comte, faiſant une pareille menace, ſerait-il ſupporté ſur la Scène? C'eſt bien pis au troiſième Acte; il a perdu ſon procès; il eſt furieux, & tout au milieu de ſa fureur, il eſt ſi touché de la joie & de la reconnaiſſance de la famille Girau qui vient remercier le Juge, qu'il ſaute au cou de de Leurye & qu'il le reconnaît pour ſon fils. Il ne dit ni pourquoi, ni comment il a laiſſé ſon fils Juge de Village, quelles raiſons l'ont pu forcer à ſe priver ſi long-tems du plaiſir d'avoir un fils, ni pourquoi ces raiſons ceſſent tout-à-coup depuis que Girau a gagné ſon procès. On ne nous explique rien. Il ſuffit que le fils

retrouve ſon père, & que l'Auteur trouve un dénouement, n'importe lequel. On nous fait grace des détails du Roman.

Voilà comme ſont faits ces Ouvrages qui ont une prétention excluſive à la morale, au ſublime, au génie ! C'eſt avec ces belles imaginations qu'on veut créer un nouveau Théâtre, qui doit, dit-on, anéantir l'ancien. Telles ſont les rares productions qui doivent faire diſparaître tous les chefs-d'œuvre de notre langue devant le genre qu'on appelle *honnête*, comme ſi les autres genres étaient mal-honnêtes. Ce n'eſt point ici une exagération ; cette prédiction remarquable de la chûte de nos plus belles Pièces, que doit faire tomber *le Drame Bourgeois*, eſt littéralement énoncée dans vingt endroits des Ouvrages de l'Auteur.

Il nous reſte à parler du ſtyle de la Pièce. Il eſt tel que celui de preſque toutes les Pièces de ce genre ; c'eſt-à-dire, un mêlange de familiarité & d'enflure, quelques traits de ce naturel commun, dont perſonne ne ſe ſoucie, & beaucoup de tirades de Rhétorique. Les nuances juſtes du dialogue, les convenances du ton & du perſonnage, n'y ſont preſque jamais obſervées. C'eſt un langage qui n'ap-

partient à perſonne. C'eſt celui d'un Déclamateur qui, tour-à-tour, ſe fait enfant ou philoſophe, & qu'on apperçoit toujours ſous ce double maſque. Par exemple, on fait dire au Laboureur Girau : *Depuis plus de ſoixante années, je vois chaque matin le lever du ſoleil qui par ſes premiers rayons, m'envoie le ſignal de la prière.* Il eſt probable que jamais le Payſan le mieux élevé n'a parlé de ce ſtyle. *Ces longues allées, ces grands chemins, ces enclos, où l'on ne voit pas un ſeul arbre fruitier, voilà autant de vols faits à l'agriculture.* Comment l'Auteur n'a-t-il pas ſenti qu'*agriculture* était un mot de la Capitale, qu'on ne connaît pas dans les campagnes ? C'eſt un mot inconnu à ceux qui labourent, & répété par ceux qui écrivent. D'ailleurs on retrouve ſouvent, comme dans tous les Drames de cette eſpèce, ces lieux communs de la converſation domeſtique & journalière, avec leſquels on pourrait faire aiſément cinq Actes d'une extrême vérité & d'un extrême ennui.

Lorſqu'on lit de pareilles Scènes, on ſe rappelle toujours ce mot de M. Jourdain : » Quoi ! lorſque je dis, Nicole, apportez-moi » mes pantoufles, je fais de la proſe « ! Les

Auteurs de Drames ſont ſouvent de la proſe comme celle de M. Jourdain, quand il parlait à ſa ſervante en ſe levant, mais non pas comme celle que Molière met dans ſa bouche, quand il le fait parler ſur la Scène.

Cependant on trouve quelquefois dans M. Mercier des morceaux d'une vérité plus intéreſſante; tel eſt le moment où Girau, ſa femme & ſes enfans viennent remercier leur Juge.

Ce morceau n'eſt pas, à la vérité, de ceux qui ſont d'autant plus difficiles à faire qu'ils paraiſſent plus faciles; mais il y a un mêlange touchant de bonhommie & de joie, & le ton n'eſt pas au-deſſus de la raiſon & de l'éloquence d'un Payſan. Ce naturel, s'il régnait dans toute la Pièce, ſerait du-moins un mérite; mais le naturel louable & qui ne choque point le goût, eſt préciſément la qualité la plus rare dans ces Drames, où l'on ſemble ſur-tout ſe piquer de naturel.

SUR les DISCOURS *de M. DE MALESHERBES à la rentrée du Parlement en l'année 1774.*

ON a remarqué il y a long-tems que cet art ſublime de la perſuaſion, cet art de régner par la parole, n'avait guères été porté à ce degré ſupérieur où il produit des émotions profondes & univerſelles, que dans les anciennes Républiques, dans ces Gouvernemens orageux, où de grandes ames, fortement affectées de grands intérêts, parlaient devant un peuple raſſemblé. C'eſt-là que l'éloquence était vraiment la dominatrice des cœurs. A Rome, dans la Capitale des Nations, c'était le levier qui remuait le monde. On a quelque peine aujourd'hui à mettre à côté de ces productions ſi impoſantes & ſi pathétiques, les plus beaux morceaux des Orateurs modernes, qui malgré tout leur mérite réel qu'on eſt bien loin de conteſter, ne ſont le plus ſouvent que de magnifiques lieux communs de morale, ou de Panégyrique, & des efforts d'eſprit plus ou moins heureux. Il ſemble que parmi nous l'éloquence ne pouvait redevenir auguſte qu'au

moment où elle ſe mêlerait aux intérêts publics, lorſqu'elle pourrait paraître dans toute ſa pompe, entre un Magiſtrat qui annoncerait la vérité, & un Prince qui voudrait l'entendre. Pour remplir ce rôle ſi vénérable d'un dépoſitaire des loix, qui recommande un peuple à ſon Souverain, le nom de Lamoignon était un heureux préſage, & l'on a vu dans les Diſcours de M. de Malesherbes, que ſon ame & ſes talens n'étaient pas au-deſſous de cette ſublime fonction. Que ſon éloquence eſt noble & touchante ! Ce n'eſt pas ſeulement la dignité du Magiſtrat, c'eſt ſur-tout la ſenſibilité du Patriote; c'eſt une ame toute pénétrée de l'amour du bien public; ce ſont de grandes & ſublimes vérités; ce ſont les principes les plus féconds du bonheur des peuples, énoncés non pas avec le faſte d'un Rhéteur, qui ſemble vouloir mettre l'orgueil de ſon art au-deſſus de l'orgueil du trône, mais avec l'effuſion d'un cœur vertueux & ſenſible, parlant pour ſes Concitoyens au Monarque qui veut les rendre heureux.

Si la perfection du ſtyle pouvait encore être comptée pour quelque choſe après des mérites ſi ſupérieurs, on remarquerait que ces Diſcours ſont des modèles de bon goût dans le ſiècle

des phraſes, comme ils ſont des monumens & des leçons de vertu dans un ſiècle de corruption.

SUR un Ouvrage de M. VATELET, *intitulé,* ESSAI SUR LES JARDINS.

CET Ouvrage eſt d'un Amateur éclairé & ſenſible qui en énonçant ſes idées, rend compte de ſes jouiſſances. Il parle des Arts en homme inſtruit & délicat; il parle de la nature en homme heureux. On ne pouvait prendre, d'ailleurs, un moment plus favorable pour écrire ſur les jardins. Tous les poſſeſſeurs s'occupent aujourd'hui à mettre du goût & de la volupté où l'on ne mettait auparavant que de la magnificence. Un eſprit d'imitation, en tout tems naturel aux Français, a fait chez eux ce qu'aurait dû faire l'intérêt de leur plaiſir. Ils ſe ſont rapprochés de la nature en ne ſongeant qu'à imiter les Anglais. Peut-être trouvera-t-on ſingulier qu'une nation, qui paſſe pour être réfléchiſſante & mélancolique, ait devancé une nation vive & légère dans une ſcience d'agrément & dans la re-

cherche du plaiſir. Mais il faut obſerver que la culture des jardins, & en général toute culture champêtre, eſt un goût ſolitaire, ami de la réfléxion, fait pour amuſer le loiſir de la retraite; & que d'ailleurs en Angleterre, les Seigneurs habitent beaucoup plus longtems & plus volontiers leurs maiſons de campagne que la Nobleſſe Françaiſe. Notre nation goûte davantage les amuſemens de la Ville. Elle les porte juſques dans le ſéjour des champs, & les Français ont dû perfectionner l'art de donner une fête, tandis que les Anglais embelliſſaient leurs jardins.

L'Auteur, au commencement de ſon Livre, paraît l'adreſſer à ſes amis. Tous ceux qui l'auront lu, deſireront de l'être. L'intérêt de ſon ſtyle ſemble appartenir à des mœurs douces & à un caractère aimable; & tous ceux qui verront la deſcription touchante de ſa retraite champêtre, deſireront de l'habiter avec lui.

SUR L'ÉLOGE DE MARC-AURÈLE,

Par M. THOMAS.

ON a obſervé plus d'une fois les inconvéniens du Panégyrique. La louange fatigue aiſément. La raiſon ſévère ſe défie toujours d'un homme qui dit : Je vais louer. S'il exagère, c'eſt un Rhéteur qui flatte, c'eſt un Artiſte qui remplit une tâche & qui en fait un jeu d'eſprit. Le Panégyrique demande un ſujet heureux, où l'Orateur puiſſe ſe paſſionner ſans affectation, sûr de retrouver pour ſon héros, dans le cœur de ceux qui l'écoutent, la même ſenſibilité que dans le ſien. S'il porte cette ſenſibilité juſqu'au point de faire oublier l'art & d'occuper entièrement de l'homme qu'il célèbre, il a obtenu un beau triomphe. L'Orateur n'eſt jamais plus puiſſant que lorſqu'il peut paraître un perſonnage pénétré de la choſe dont il parle : que ſera-ce s'il l'eſt en effet ? S'il faut louer un grand Prince, qui le louera mieux que le Sage qui a été ſon maître & ſon ami ;

& qui vient près de ſon cercueil pour rendre hommage à ſa mémoire, en préſence de tout un peuple ! Quel intérêt acquiert alors le Panégyrique ! C'eſt cette idée ſi heureuſe qu'a ſaiſie M. Thomas; c'eſt cette forme abſolument neuve qui fait de l'Eloge de Marc-Aurèle un Drame ſi animé, ſi attachant, ſi pathétique; & la beauté du ſtyle en fait un Drame ſublime.

» Après un règne de vingt ans, Marc-Au-
» rèle mourut à Vienne. Il était alors occupé
» à faire la guerre aux Germains. Son corps
» fut rapporté à Rome, où il entra au milieu
» des larmes & de la déſolation publique. Le
» Sénat, en deuil, avait été au-devant du char
» funèbre; le peuple & l'armée l'accompa-
» gnaient. Le fils de Marc-Aurèle ſuivait le
» char; le peuple marchait lentement & en
» ſilence. Tout-à-coup un Vieillard s'avança
» dans la foule; ſa taille était haute & ſon
» air vénérable; tout le monde le reconnut:
» c'était Apollonius, Philoſophe Stoïcien, eſti-
» mé dans Rome, & plus reſpecté encore pour
» ſon caractère que pour ſon grand âge. Il
» avait toutes les vertus rigides de ſa Secte,
» & de plus il avait été le maître & l'ami de
» Marc-

» Marc-Aurèle. Il s'arrêta près du cercueil, le » regarda triſtement, & tout-à-coup élevant » la voix, &c. «.

Cette manière d'établir le lieu de la Scène eſt noble & impoſante. Ces deſcriptions locales étaient familières aux Anciens qui s'attachaient à parler aux ſens ou à l'imagination qui les ſupplée. Voyez dans le troiſième Livre de l'Enéïde la peinture d'Andromaque, offrant des libations au tombeau d'Hector.

Solemnes tum fortè dapes & triſtia dona,
Ante urbem, in luco, falſi Simoëntis ad undam,
Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem ceſpite inanem,
Et geminas, cauſam lacrimis, ſacraverat aras.

Un exemple beaucoup plus ancien, & peut-être encore plus beau par ſa touchante ſimplicité, c'eſt cet exorde qui précède les plaintes éloquentes de Jérémie ſur les malheurs de Sion. *Poſtquam in captivitatem redactus eſt Iſrael, & Jeruſalem deſerta eſt, ſedit Jeremias Propheta flens, & planxit lamentatione hâc in Jeruſalem, & amaro animo ſuſpirans & ejulans dixit : Quomodo*, &c. Un pareil début s'empare d'abord de l'ame, & vous tranſporte ſur une ſcène de douleur, & ce qui ſuit répond parfaitement à la beauté de cet exorde.

Un Philoſophe Stoïcien ne connaît point l'adulation ; auſſi l'Auteur qui le fait parler n'a-t-il mis dans ſon Diſcours aucune de ces flatteries qui ſe mêlent à l'éloge des meilleurs Princes. Jamais la louange ne fut plus auſtère, jamais la vérité ne parut plus ſainte.

Apollonius retrace l'éducation ſévère que reçut Marc-Aurèle loin de Rome & de la Cour, & il prend cette occaſion pour reprocher aux Romains que cette éducation mâle commence à dégénérer parmi eux.

Il obſerve que la Philoſophie fut le caractère diſtinctif de Marc-Aurèle.

Il fait connaître au Peuple Romain le précis de la Philoſophie de cet Empereur, qui eſt parvenu juſqu'à nous.

Dans ce précis philoſophique & moral que M. Thomas fait lire par Apollonius, il a ſaiſi l'eſprit général des Ouvrages de Marc-Aurèle. Il s'attache à faire voir ſur-tout de quel œil ce grand homme regardait le trône & l'humanité ; le reſpect qu'il reſſentait pour l'une & l'effroi que lui inſpirait l'autre. Marc-Aurèle a devant les yeux le jugement qu'il doit ſubir dans la poſtérité, s'il ne règne pas pour le honheur des hommes.

Un moment qui a paru de la plus grande

beauté, c'eſt celui où Marc-Aurèle eſt repréſenté dans l'entretien qu'il a avec lui-même, prêt à abdiquer l'Empire, dont le fardeau l'épouvante.

Le grand Peintre Tacite n'aurait pas employé des couleurs plus vraies, plus touchantes. Un morceau d'un autre genre & d'une imagination poétique & ſublime, c'eſt le Songe de Marc-Aurèle.

Viennent enſuite les Députés de toutes les Nations de l'Empire, qui, en rappellant les bienfaits que chacune de ces Nations a reçus de Marc-Aurèle, apportent ſucceſſivement à ſa cendre les hommages des trois parties du monde. Cette cérémonie eſt impoſante; mais des hommes d'un goût ſévère & délicat ont penſé que cette répétition de la même formule : J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Italie; j'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Afrique, &c. avait un air d'arrangement peu fait pour la noble ſimplicité qui règne dans l'Ouvrage. Il ſerait facile de remédier à ce défaut, ſi c'en eſt un, en faiſant parler tour-à-tour ces repréſentans de chaque peuple, qui raconteraient ce que Marc-Aurèle fit pour eux, &

tous ſe réuniſſant enſuite, s'écrieraient d'une voix unanime, nous apportons à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Univers.

Si l'Auteur adoptait ce changement dans une ſeconde édition, il pourrait auſſi ſupprimer ou corriger quelques phraſes qui paroiſſent manquer de juſteſſe ou de naturel. Plus ce défaut eſt rare dans cet excellent Diſcours, plus on deſire de n'en voir aucune trace. Par exemple, Apollonius commence par dire : Il ne faut pleurer que ſur la cendre des méchans ; car ils ont fait le mal & ne peuvent plus le réparer. Cette idée me paraît plus recherchée que vraie. On dirait avec beaucoup plus de fondement : Il faut pleurer ſur la cendre des hommes vertueux ; car ils ne peuvent plus faire le bien ; & ce début même, dans la bouche du Stoïcien Apollonius, ſerait plus pathétique & d'un plus grand effet. Quelques phraſes dont la tournure ne me ſemble pas heureuſe, ſont les ſeules taches que j'aye remarquées dans ce chef-d'œuvre. Terminons par le tableau de la mort de Marc-Aurèle, & ne nous refuſons pas au plaiſir de tranſcrire la Peroraiſon qui ſurpaſſe tout ce que nous venons d'admirer. » Quand

» le dernier terme approcha, il ne fut point
» étonné. Je me ſentais élevé par ſes diſ-
» cours. Romains, le grand homme mourant
» a je ne ſais quoi d'impoſant & d'auguſte. Il
» ſemble qu'à meſure qu'il ſe détache de la
» terre, il prend quelque choſe de cette na-
» ture divine & inconnue qu'il va rejoindre.
» Je ne touchais ſes mains défaillantes qu'avec
» reſpect; & le lit funèbre où il attendait la
» mort, me ſemblait une eſpèce de ſanctuaire.
» Cependant l'armée était conſternée; le ſol-
» dat gémiſſait ſous ſes tentes; la nature elle-
» même ſemblait en deuil. Le ciel de la Ger-
» manie était plus obſcur. Des tempêtes agi-
» taient la cime des forêts qui environnaient le
» camp; & ces objets lugubres ſemblaient
» ajouter encore à notre déſolation. Il voulut
» quelque tems être ſeul, ſoit pour repaſſer
» ſa vie en préſence de l'Être ſuprême, ſoit
» pour méditer encore une fois avant que de
» mourir. Enfin il nous fit appeller. Tous les
» amis de ce grand homme & les principaux
» de l'armée vinrent ſe ranger autour de lui;
» il était pâle, les yeux preſque éteints & les
» lèvres à demi-glacées. Cependant nous re-
» marquâmes tous une tendre inquiétude ſur

» ſon viſage. Prince, il parut ſe ranimer un
» moment pour toi. Sa main mourante te pré-
» ſenta à tous ces Vieillards qui avaient ſervi
» ſous lui. Il leur recommanda ta jeuneſſe.
» Servez-lui de père, leur dit-il; ah! ſervez-
» lui de père. Alors il te donna des conſeils
» tels que Marc-Aurèle mourant devait les
» donner; & bientôt après, Rome & l'Uni-
» vers le perdirent.

» A ces mots, tout le Peuple Romain de-
» meura morne & immobile. Apollonius ſe
» tut; ſes larmes coulèrent. Il ſe laiſſa tom-
» ber ſur le corps de Marc-Aurèle; il le ſerra
» long-tems entre ſes bras, & ſe relevant
» tout-à-coup: Mais toi, qui vas ſuccéder à
» ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle!
» ô mon fils! permets ce nom à un Vieillard
» qui t'a vu naître, & qui t'a tenu enfant dans
» ſes bras; ſonge au fardeau que t'ont im-
» poſé les Dieux; ſonge aux devoirs de celui
» qui commande, aux droits de ceux qui
» obéiſſent. Deſtiné à régner, il faut que tu
» ſois ou le plus juſte, ou le plus coupable
» des hommes. Le fils de Marc-Aurèle aurait-il
» à choiſir? On te dira bientôt que tu es tout-
» puiſſant; on te trompera; les bornes de ton

» autorité ſont dans la loi. On te dira encore
» que tu es grand ; que tu es adoré de tes Peu-
» ples. Ecoute : quand Néron eut empoiſonné
» ſon frère, on lui dit qu'il avait ſauvé Rome ;
» quand il eut fait égorger ſa femme, on loua
» devant lui ſa juſtice ; quand il eut aſſaſſiné ſa
» mère, on baiſa ſa main parricide, & l'on
» courut aux temples remercier les Dieux. Ne
» te laiſſe pas non plus éblouir par des reſpects.
» Si tu n'as des vertus, on te rendra des hom-
» mages, & l'on te haïra. Crois-moi ; on n'a-
» buſe point les Peuples. La juſtice outragée
» veille dans les cœurs. Maître du monde,
» tu peux m'ordonner de mourir, mais non
» de t'eſtimer. O fils de Marc-Aurèle ! par-
» donne ; je te parle au nom des Dieux, au
» nom de l'Univers qui t'eſt confié. Je te parle
» pour le bonheur des hommes & pour le
» tien. Non, tu ne feras point inſenſible à
» un gloire ſi pure. Je touche au terme de
» ma vie. Bientôt j'irai rejoindre ton père.
» Si tu dois être juſte, puiſſé-je vivre encore
» aſſez pour contempler tes vertus ! ſi tu de-
» vais un jour....

» Tout-à-coup Commode, qui était en ha-
» bit de guerrier, agita ſa lance d'une ma-

» nière terrible. Tous les Romains pâlirent. » Apollonius fut frappé des malheurs qui me- » naçaient Rome. Il ne put achever. Ce véné- » rable Vieillard ſe voila le viſage. La pompe » funèbre, qui avait été ſuſpendue, reprit ſa » marche. Le Peuple ſuivit, conſterné & dans » un profond ſilence. Il venait d'apprendre » que Marc-Aurèle était tout entier dans le » tombeau «.

Si ce n'eſt pas-là de l'éloquence, de la grandeur & du génie, il n'y en eut jamais. Quelles paroles que celles-ci : Ecoute : quand Néron eut empoiſonné ſon frère, &c. ! jamais la vérité n'eut un ton plus mâle & plus ſublime. Et quel tableau que celui qui termine l'Ouvrage ! quel effet il produirait ſur la toile, ſi le pinceau d'un grand Artiſte l'y retraçait ! J'avoue que la beauté de ce morceau m'a profondément frappé. Ne nous laiſſons point intimider juſques dans le ſentiment de nos plaiſirs, & n'ayons point cette faibleſſe ſi commune de nous refuſer à l'admiration, de peur d'être démentis par l'envie. Oſons parler comme on parlerait, ſi l'Auteur de cet Ouvrage était depuis cent ans ſous la tombe. Plus on dédaigne conſtamment l'adroite & intri-

guante médiocrité, qui emploie à s'arranger un ſuccès de deux jours, l'art & le talent qu'elle ne ſait pas mettre dans ſes Ouvrages, plus il faut rendre une juſtice éclatante à ceux qui ne ſe recommandent que par leur mérite, & à qui celui d'autrui n'inſpire que de l'émulation. La gloire ne peut être ſentie que par de belles ames & n'eſt diſpenſée que par des mains pures; il ne manquera rien à celle de M. Thomas, quand ſon Ouvrage aura été dénigré, comme de raiſon, par ceux dont le métier eſt d'outrager journellement les talens, la vérité & la vertu.

SUR une IMITATION *du huitième Chant de L'ADONÉ* (1).

L'ADONÉ eſt un Poëme en vingt-quatre Chants, le plus conſidérable des Ouvrages de Jean-Baptiſte Marini, célèbre Poète Italien, que nous appellons le *Cavalier Marin*. Son

(1) Cet eſſai de Traduction dont il n'a paru qu'un Chant, était de feu M. Fréron. On le ſavait tres-bien, & sûrement le Lecteur ne s'appercevra pas qu'on l'ait ſu.

Poëme d'Adonis pèche par le défaut d'action ; par la prolixité & la monotonie des deſcriptions ; mais il eſt ſemé d'idées fines & délicates, & de peintures voluptueuſes. Nous en citerons quelques morceaux, qui ſuffiront pour faire connaître le génie du Poète Italien, le ton de l'Ouvrage & le ſtyle de l'Imitateur.

Vénus, dans le huitième Chant, ſe préſente aux regards d'Adonis, au moment où il s'éveille. Elle l'enlève ſur ſon char, & le conduit à Paphos. Voici la deſcription du Palais de cette Déeſſe.

» Qui pourrait décrire ce Palais enchanteur ! » La *Flatterie*, qui ſe tient ſur le ſeuil de la porte, » attire les jeunes Etrangers ; la *Vanité* leur fait » un riant accueil ; la *Confiance* encourage les » plus timides ; la *Richeſſe*, vétue d'un habit » de pourpre, étale devant eux tous ſes tré- » ſors ; la *Promeſſe* engageante les prend par » la main, & la *Gaieté*, au viſage riant, les » accompagne. Les *Soupirs* y ſont des haleines » de feu ; le *Regard* eſt coquet ; le *Sourire*, aga- » çant ; les *Jeux* courent embraſſer les *Plaiſirs* ; » les *Charmes* ſe jettent dans les bras des *Amu-* » *ſemens* ; la *Joie* chaſſe loin d'elle les *Soucis* » incommodes, & folâtre ſans ceſſe ; l'amou-

» reuſe *Penſée*, le front baiſſé, eſt toute entière
» à l'objet qui l'occupe; la *Prière* à genoux de-
» mande du relâche à la *Douleur*, & la *Paix* à la
» *Guerre*. Le *Geſte*, meſſager muet du *Deſir*, ſe
» fait entendre; le *Baiſer* préſente ſes lèvres &
» ſe fond dans un baiſer; la *Langueur* ſe re-
» poſe à chaque pas; le *Sommeil* la ſuit, avec
» un front appéſanti, & ſe ſoutenant à peine.
» La troupe des *Songes* voltige autour de lui,
» les uns parés de fleurs, les autres couverts
» de cyprès; le *Myſtère* eſt enveloppé d'un
» voile preſque impénétrable; on ne peut l'ap-
» percevoir que dans l'ombre de la nuit, ou
» dans l'épaiſſeur des forêts. Chaque jour il
» s'enrichit des pertes de l'*Indiſcrétion*. La *Com-*
» *plaiſance* facile prévient les *Goûts*; les *Soins*
» obligeans compoſent ſon cortège; la *Jeuneſſe*
» fait des couronnes de lys, & treſſe avec des
» roſes les boucles de ſes cheveux. La *Beauté*,
» les *Grâces*, les *Agrémens* & les *Charmes*, ſe
» tiennent par la main; l'aimable *Folie* danſe
» au milieu d'eux; l'*Eſpérance* flatteuſe & per-
» fide les ſuit, avec le *Deſir* plein d'agitation.
» L'*Occaſion* ne fait que ſe montrer & diſpa-
» raître; elle a peur qu'on ne lui ſaiſiſſe le
» *toupet* de cheveux qu'elle a ſur le front.
» L'*Audace* tremble elle-même au premier lar-

» cin qu'elle fait. La *Licence* porte ſes mains » téméraires ſur tout ce qui ſe préſente; l'a- » droite *Tromperie* & l'ingénieux *Menſonge*, » tous deux maſqués, ſe promènent enſemble. » La *Fraude* couvre de fleurs les ſerpens de » ſon horrible chevelure; une voix douce, un » ſourire agréable, cachent le venin de ſa lan- » gue. Les *Sermens* faux, ou infidèles, s'en- » volent avec des aîles légères, & ſont ré- » pandus dans les airs. Les *Soupirs*, les *San-* » *glots* entrecoupés, la *Crainte*, au regard » abattu, marchent ſur les pas de la *Colère*, » ſi facile à appaiſer «.

Ce dernier trait de la colère facile à appaiſer eſt peut-être le plus heureux de tous, parce qu'il eſt le plus vrai & le plus naturel. Il y en a quelques autres qui ont de la fineſſe & de l'agrément. Mais, d'ailleurs, quel abus d'eſprit ! que cette profuſion d'allégories eſt froide & de mauvais goût ! C'eſt bien là que les figures ſont l'oppoſé de la Poéſie. Combien le ſeul morceau de la Ceinture de Vénus, dans Homère, eſt ſupérieur à tout ce clinquant du bel eſprit moderne ! Comme toute figure devient un défaut, dès qu'elle ne préſente pas un grand ſens, ou une image vraie & frappante ! Qu'importe que les *charmes* ſe jettent

dans les bras des *amuſemens*, & que les jeux embraſſent les *plaiſirs ?* Et quelle idée de faire marcher les *ſanglots* ſur les pas de la colère ! Comparez à ce morceau qui n'eſt guères qu'un amas de défauts brillans, le Temple de l'Amour dans la Henriade ; & voyez combien on retrouve le goût antique, le génie de la belle Poéſie, dans ce Poëme que l'envie & l'ignorance ont accuſé ſi ſouvent de n'être qu'un monument de bel eſprit.

Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe, en ſoupirant, ſes yeux mouillés de pleurs.

On croit revoir dans ce tableau celui des Prières qui ſuivent l'Injure, dans le neuvième Livre de l'Iliade. Oppoſons cependant à ces défauts de Marini quelques traits, dans leſquels il ſe rapproche plus des Anciens, & par conſéquent, de la belle nature. Il peint Vénus irritant les deſirs d'Adonis.

» Elle s'était un peu enfoncée dans le boſ-
» quet, comme par modeſtie, de manière ce-
» pendant qu'on pouvait la voir à travers le
» feuillage. Qui connaît mieux que Vénus l'art
» d'irriter les yeux ! Elle ſe montre & ſe cache
» tour-à-tour ; on s'apperçoit même qu'elle
» rougit. Tous ſes geſtes, toutes ſes attitudes,
» tous ſes mouvemens formés à deſſein, ſem-

» blent l'ouvrage de la timide retenue. Cette » pudeur enfantine, cet embarras qui paraît » ingénu, lui prêtent de nouveaux charmes. » Tous les arbriſſeaux empreſſés ſe diſputent » l'honneur de l'ombrager. Ils étendent, ils » penchent leurs rameaux à l'envi, moins pour » la *parer* des rayons *curieux* du ſoleil, que » pour s'en approcher eux-mêmes de plus près, » pour l'embraſſer & la careſſer. Leur ſève, » autrefois vagabonde, ſe précipite aux extré- » mités des branches qui touchent la Déeſſe. » On vit même un jeune hêtre qui, ne pou- » vant renfermer le plaiſir qu'il reſſentait, » pouſſa des boutons & devint plus touffu «.

La parer des rayons eſt un ſoléciſme du Traducteur. Garantir était le mot propre. On *pare* un coup, & on *garantit* d'un coup. Mais, d'ailleurs, quelle différence de ce morceau vraiment poétique, à celui que nous venons de blâmer ! C'eſt ici que l'imagination eſt heureuſement employée. Ce n'eſt plus une foule d'êtres moraux & métaphyſiques, ridiculement perſonnifiés; c'eſt Vénus, c'eſt la Déeſſe du Plaiſir animant tout ce qui l'approche. Les arbres, les eaux, tout reſſent de l'amour pour elle. Non-ſeulement il y a de l'intérêt dans ces ſortes de fictions, qui nous rappellent les idées

qui plaiſent le plus à notre ſenſibilité ; mais il y a même une ſorte de vérité convenue. La Mythologie, dont nous avons adopté les inventions aimables, peuplait tous les élémens d'êtres ſenſibles ; ainſi notre imagination ne ſe révolte point de voir les feuilles des arbres ſe pencher amoureuſement vers la Déeſſe de l'Amour, de voir les flots la careſſer & s'empreſſer autour d'elle. Cette image du jeune hêtre qui pouſſe des boutons & devient plus touffu, eſt charmante & dans le goût des Anciens. Comme, en effet, rien ne reſſemble plus à la ſenſibilité phyſique que la végétation, les Fables qui uniſſaient une Dryade à un chêne, & faiſaient habiter les Sylvains dans les forêts, avaient l'avantage d'amuſer l'imagination ſans trop bleſſer le bon ſens.

Rien n'eſt beau que le vrai ; le vrai ſeul eſt aimable ;
Il doit régner par-tout, & même dans la Fable.

On a bien ſouvent cité ces vers, parce qu'ils ont un grand ſens ; on les a plus ſouvent oubliés, parce que le bon goût eſt fort rare. Le Cavalier Marin a péché encore contre ce bon goût, même dans le morceau que nous venons de louer, en donnant aux rayons du ſoleil l'épithète de curieux. Quelle idée froide

& bizarre de perſonnifier un rayon ! C'eſt cette comparaiſon du bon & du mauvais à côté l'un de l'autre, dans un même Auteur & dans un même morceau, qui peut ſervir à former le goût. Les bonnes traductions, qui nous font connaître la Littérature ancienne & étrangère, ſont, en ce ſens, de très-grands ſervices rendus à la nôtre. Quoique l'Adoné ne ſoit pas un bon Ouvrage, il n'eſt pas ſans mérite, & la traduction qu'on nous annonce, peut être utile, & fera connaître de plus en plus le génie des Italiens, même en s'écartant un peu de l'Original. Cette verſion eſt élégante en général; mais le Traducteur aurait dû faire attention à rejetter certains mots néceſſairement exclus de la langue poétique, comme celui de *toupet*, que nous avons remarqué; comme lorſqu'il met des *draps* dans le lit de Vénus; ces ſortes de fautes ſont faciles à éviter.

Sur le Livre intitulé, Les Converſations d'Emilie.

C'est une vérité qui n'a été reconnue qu'un peu tard, que les Livres élémentaires ne peuvent être faits que par des perſonnes fort ſupérieures à ce genre de travail. Il faut poſſéder très-bien une matière pour n'en offrir que les réſultats les plus intéreſſans; il faut beaucoup de juſteſſe d'eſprit pour les ſaiſir, beaucoup de méthode pour les préſenter, beaucoup de diſcernement pour écarter l'inutile. C'eſt par toutes ces raiſons (pour le dire en paſſant) qu'un bon Journal ne peut être l'ouvrage que d'un homme de Lettres très-diſtingué par ſon eſprit & par ſes talens. Chargé de former le goût de ſes Lecteurs, comment fera-t-il, s'il n'en a pas lui même, ce qui arrive le plus ſouvent? & quelle grace aura-t-il à parler d'eſprit & de ſtyle, s'il écrit comme un pédant ennuyeux, ou comme un ſatyrique groſſier?

Les Converſations d'Emilie ſont un Livre de Morale élémentaire, à la portée d'un enfant; mais il eſt compoſé de manière à être lu avec plaiſir par des hommes inſtruits. Il y règne une

ſimplicité aimable qu'inſpire le goût de la vérité & de la vertu. La tendreſſe & la vigilance maternelle jettent de l'intérêt dans les Converſations d'Emilie avec ſa mère. On aime à voir une femme qui paraît d'un eſprit très ſage & très-cultivé, deſcendre juſqu'à celui d'un enfant pour l'élever peu-à-peu juſqu'au ſien; on ſuit les progrès de l'inſtruction dans une ame neuve & docile, à qui l'on fait concevoir & ſentir ſucceſſivement tous les principes de Morale qui fondent la Société & en établiſſent les rapports. Ces principes ne ſont pas proliximent étalés, de manière à inſpirer de l'ennui. La mère attentive & ſage, qui ſait que les enfans ont communément l'eſprit juſte, & qu'il ne s'agit que de leur préſenter un objet à propos pour le leur faire ſaiſir de manière à n'être pas oublié, fait toujours naître une occaſion pour enſeigner une vérité, & même la rend ſi palpable, que c'eſt l'enfant qui a l'air de la découvrir. Tel eſt le louable artifice qui règne dans ces dialogues.

SUR la Séance publique de l'Académie à la réception de M. le Chevalier DE CHATELLUX.

LES Diſcours académiques, qui n'ont été que trop ſouvent de ces complimens étudiés & frivoles,

Où le bon ſens expire
Dans le travail de parler ſans rien dire,

ſont devenus, depuis pluſieurs années, de très-bons Ouvrages de Littérature. Au lieu de mettre tout leur art & tout leur ſoin à rajeunir d'une manière plus ou moins heureuſe l'Eloge néceſſairement un peu uſé de Louis XIV, de Richelieu, &c. les Orateurs récipiendaires ſe ſont appliqués à traiter des queſtions intéreſſantes, & ont tiré l'éloquence académique du cercle étroit & rebattu de la louange, dans lequel on l'avait trop long-tems renfermée. Si cette révolution n'eût pas été déja faite, M. le Chevalier de Chatellux l'aurait commencée. Un eſprit auſſi philoſophique que le ſien, accoutumé à enviſager les objets ſous de nouveaux rapports, n'aurait pu s'enchaîner dans les formes générales & vulgaires du Pané-

gyrique ; & le talent de penſer, qui s'était fait remarquer dans ſes autres Ouvrages, devait ſe retrouver dans le Diſcours où il remercie les Gens de Lettres de l'avoir adopté parmi eux. Il ſe propoſe, dans ce Diſcours, de ſuivre rapidement la marche & les progrès du goût dans les ſiècles de lumières.

En général, on ne peut qu'applaudir à ſes idées auſſi juſtes que bien énoncées. Mais quand il avance que les Belles-Lettres n'ont pas, comme la Philoſophie, l'avantage d'influer ſur la politique & la légiſlation, nous oſerons obſerver que cette aſſertion ne peut être fondée, du moins par rapport à Rome & à la Grèce, où l'éloquence influa ſur le Gouvernement beaucoup plus que la Philoſophie, & où l'art oratoire, cultivé avec la plus curieuſe recherche, & embelli de tous les ornemens littéraires & de toutes les richeſſes de l'imagination, était dans les mains de Cicéron & de Démoſthène, un des plus grands reſſorts de l'Etat. Quant à nous, on pourrait dire encore que ſi la Philoſophie a influé ſur nos mœurs & notre légiſlation, c'eſt en s'uniſſant aux Belles-Lettres. Chez un peuple ſi ſenſible à l'agrément, mené par l'opinion, & plus encore par l'enthouſiaſme, la Philoſophie ré-

duite à ſon cortège auſtère de raiſonnemens & de vérités, n'avancerait qu'à pas bien lents. Il faut que l'éloquence & l'imagination la prennent par la main ; les portes s'ouvrent à ces deux conductrices aimables, dont Monteſquieu & M. de Voltaire ont ſi bien connu le pouvoir, & l'ont ſi heureuſement employé.

Mais qui ne ſera pas de l'avis du Récipiendaire, lorſqu'il attribue à l'eſclavage & au deſpotiſme qui furent les fruits de la conquête, l'aviliſſement des eſprits & la décadence des beaux Arts dans la Grèce ? » Oſons (dit-il) » rejetter ſur les ambitieux & les conquérans » le reproche d'inſtabilité qu'on fait aux Let- » tres. Eh ! quel voyageur, en déplorant les » ruines de la Campanie, peut accuſer la fra- » gilité des anciens édifices, lorſqu'il voit la » bouche du Véſuve encore fumante, & qu'il » ſent la terre trembler ſous ſes pas « ?

L'Orateur jette un coup-d'œil ſur le ſiècle brillant de Louis XIV, & arrive à cet heureux réſultat qui paraît être le but général de ſon Diſcours. » Alors le goût national s'ef- » faça & fit place au ſeul qu'on doive ſuivre, » celui qui formé par la connaiſſance de » toutes les convenances, ne conſulte que

» lui même & ne doit rien ni aux lieux, ni » aux tems «.

Dans la deſcription du ſiècle de Louis XIV, nous n'omettrons pas un trait d'une grande beauté ſur les Ouvrages de Corneille ; » Ou- » vrages immortels, où l'Auteur paraît ſi grand, » ſi fort, dès ſes premiers eſſais, qu'on ne » ſonge pas à chercher ſes modèles. C'eſt le » Fleuve majeſtueux de l'Egypte ; le Voyageur » qui ne l'a jamais vu couler que dans un lit » immenſe, déſeſpère d'en trouver les ſources, » & doute même de leur exiſtence «.

Cette comparaiſon eſt ſublime. M. le Chevalier de Chatellux paie un tribut d'éloges à la mémoire des deux auguſtes Protecteurs de l'Académie, Louis XIV & Louis XV, & à la jeuneſſe de leur Succeſſeur, qui ſemble nous promettre de les ſurpaſſer dans l'art de rendre ſes peuples heureux. Il finit par jetter quelques fleurs ſur la cendre de l'Académicien vraiment eſtimable, dont il occupe la place. On peut compter M. de Châteaubrun parmi les Ecrivains qui ont compoſé dans la Littérature ce qu'on appelle l'Ecole de Racine, tels que l'Auteur d'Andronic & de Tiridate, celui d'Abſalon, celui de Manlius, qui ſans doute ſont fort loin de leur Maître, pour l'éloquence

des paſſions & la magie du ſtyle, mais qui du-moins, dans ceux de leurs Ouvrages qui ſont reſtés, ont de l'intérêt, du naturel, & quelque pureté dans la diction. La Tragédie des Troyennes eſt de ce genre; elle eſt écrite faiblement, & l'ordonnance en eſt défectueuſe; mais il y a des ſituations attendriſſantes, une ſimplicité douce dans le ſtyle, & des traits de ſenſibilité. On y reconnaît un Diſciple de Racine & des Grecs, & en général un genre de compoſition infiniment ſupérieur à ces déclamations abſurdes en ſtyle ridicule, empoulé & barbare, que le Parterre, averti par l'ennui, condamne le premier jour, & qui enſuite, grace à une tolérance achetée par des moyens dont perſonne n'eſt dupe, deshonorent la Scène Françaiſe pendant quelques ſemaines, pour tomber enſuite dans l'inévitable goufre de l'oubli.

» Dès ma plus tendre jeuneſſe, dit M. le » Chevalier de Chatellux, j'entendis avec ra- » viſſement la première des Tragédies de M. de » Châteaubrun (les Troyennes); je me crus » tranſporté dans un monde inconnu, & ou- » bliant l'appareil du Théâtre, je me vis tout- » à-coup au milieu de Troye embrâſée. Bientôt » après, je reconnus M. de Châteaubrun, ou

» plutôt Sophocle lui-même dans Philoctète ; » mais je ne reconnus pas l'Amour quand je le » retrouvai dans l'Iſle de Lemnos, mêlant ſes » flèches légères aux flèches empoiſonnées » d'Alcide «.

On ne peut donner à une Critique juſte & fondée une tournure plus fine & plus gracieuſe. Il eſt certain que M. de Châteaubrun a affaibli par une intrigue d'amour aſſez froide le chef-d'œuvre de l'éloquence dramatique chez les Anciens, & ſans contredit le Drame le plus parfait qu'ils nous ayent laiſſé.

M. le Comte de Buffon, Directeur de l'Académie, a répondu au Récipiendaire. On a reconnu l'éloquent Hiſtorien de la nature, lorſqu'en parlant de l'abus de la louange, il a peint la vérité » portant d'une main l'é- » ponge de l'oubli, & de l'autre, le burin de » la gloire, effaçant ſous nos yeux les carac- » tères du preſtige, & gravant pour la poſté- » rité les ſeuls traits qu'elle doit conſacrer «.

Le Directeur rappelle les titres littéraires & perſonnels du Récipiendaire. Il ajoute quelques traits à l'éloge de M. de Châteaubrun. La crainte de donner trop d'étendue à cet article, nous empêche de nous arrêter ſur cette réponſe autant que le Lecteur pourrait le de-

ſirer & que nous le voudrions nous-mêmes. Nous nous bornerons à citer un morceau plein d'une ſimplicité noble, qui montre comme il faut louer les Rois.

» L'éloge d'un Souverain ſera ſuffiſamment » grand, quoique ſimple, ſi l'on peut pro- » noncer comme une vérité reconnue, notre » Roi veut le bien & deſire d'être aimé; la » toute-puiſſance, compagne de ſa volonté, » ne ſe déploie que pour augmenter le bonheur » de ſes peuples. Dans l'âge de la diſſipation, » il s'occupe avec aſſiduité. Son application » aux affaires annonce l'ordre & la règle. L'at- » tention ſérieuſe de l'eſprit, qualité ſi rare » dans la jeuneſſe, ſemble être un don de » naiſſance qu'il a reçu de ſon auguſte père; » & la juſteſſe de ſon diſcernement n'eſt-elle » pas démontrée par les faits? Il a choiſi pour » Coopérateur le plus ancien, le plus vertueux » & le plus éclairé de ſes hommes d'Etat; » grand Miniſtre, éprouvé par les revers, dont » l'ame pure & ferme ne s'eſt pas plus » affaiſſée ſous la diſgrace qu'enflée par la fa- » veur. Mon cœur palpite au nom du Créa- » teur de mes Ouvrages, & ne ſe calme que » par le ſentiment du repos le plus doux; c'eſt

» que, comblé de gloire, il eſt au-deſſus de » mes éloges «.

SUR UN ELOGE DE LOUIS XV,

Par M. l'Abbé TALBERT.

L'ACADÉMIE de Beſançon a choiſi M. Talbert pour l'interprète de ſa reconnaiſſance envers la mémoire de Louis XV, qui donna en 1752 des Lettres Patentes pour l'établiſſement de cette Académie, en lui accordant la plupart des priviléges de l'Académie Françaiſe.

De tous les Panégyriques de Louis XV, dont les Chaires & les Académies ont retenti depuis la mort de ce Monarque, il n'en eſt aucun où l'on ait raſſemblé ſi ſcrupuleuſement tous les faits dignes de remarque, que l'on peut recueillir dans un ſi long règne. Cet Eloge eſt le plus hiſtorique de tous; c'eſt là ce qui le caractériſe. Ce caractère ſe retrouve auſſi dans les notes, qui ſont inſtructives.

On voit que l'Auteur penſe mieux qu'il n'écrit, qu'il cherche la préciſion & l'éner-

gie, & manque ſouvent de juſteſſe & d'élégance.

En général, l'Ouvrage eſt d'un homme d'eſprit & d'un homme de Lettres. On ne peut que l'exhorter à s'occuper davantage de la propriété des termes & des règles du bon goût. On trouve, en ouvrant le Livre, un coup ſubit & *terraſſant* qui a *frappé* le Chef de la *vaſte* famille de l'Etat. Il eſt évident qu'un coup qui a terraſſé, a fait plus que de frapper, & qu'il ne faut pas mettre l'expreſſion faible après l'expreſſion forte. Une famille eſt immenſe, & n'eſt jamais *vaſte*. C'eſt en accumulant ſans attention ces ſortes de fautes, que même avec du talent on parvient à corrompre ſon ſtyle, & qu'on rebute le Lecteur éclairé. A la page ſuivante, l'Auteur parle encore d'une bonté *vaſte*, qui n'eſt pas meilleure qu'une famille *vaſte*. Il nous peint Louis XV qui *s'élançait du berceau ſur le trône*, quoiqu'il ſoit difficile de *s'élancer* de ſon berceau. *Lorſque le Gouvernement indécis & flottant eut, pour ainſi dire, ceſſé d'être à plomb.* *Pour ainſi dire* ne juſtifie pas ce qu'on n'a jamais dû dire, & qu'eſt-ce qu'un Gouvernement qui n'eſt pas *à plomb ?* qu'eſt-ce que *des maux accumulés lentement, & pour ainſi dire par couches*,

qui doivent diſparaître de même ? Non-ſeulement la diction eſt mauvaiſe ; mais où eſt le ſens ? que ſignifie *diſparaître par couches ?* que ſignifie ce que l'auteur dit ailleurs en parlant de Monteſquieu, que *ſous les aîles de ſon génie un eſſaim nouveau s'eſt raſſemblé, & prenant l'eſſor à ſa voix, a répandu par degrés cet eſprit de diſcuſſion & de vérité*, &c. ? Comment *en prenant l'eſſor, répand-on l'eſprit de diſcuſſion ?* Comment aſſemble-t-on des idées & des images ſi diſparates ? Au ſurplus, ſi l'on s'eſt permis ces critiques ſur l'Ouvrage de M. l'Abbé Talbert, c'eſt que les exemples de ce mauvais goût ſe multiplient tous les jours dans la Capitale & dans les Provinces, & ſervent à égarer à-la-fois & ceux qui compoſent & ceux qui jugent.

SUR le DRAME *intitulé, MONSIEUR CASSANDRE*, ou *LES EFFETS DE L'AMOUR & DU VERD-DE-GRIS.*

CE Drame eſt une Critique très-gaie des mauvais Drames dont nous ſommes inondés, des aſſertions exravagantes de ces Dramaturges ſombres & moraux, qui prétendent

être beaucoup plus utiles à la république des Lettres & à l'Etat, que les Auteurs de Phèdre, de Cinna, de Mahomet, & faire disparaître bientôt tous les chefs-d'œuvre de notre Scène devant le Drame honnête & bourgeois; de l'inter-ponctuation exagérée & de la Pantomime ridicule dont ces Drames sont surchargés; des déclamations ténébreuses & vuides de sens, dont ils sont remplis; des Préfaces, Epîtres dédicatoires, Discours préliminaires, Avis au Lecteur, &c. où les Auteurs avertissent du degré d'admiration qui leur est dû, & discourent de leur mérite par sommaires & par sections. Tous ces travers de nos jours se trouvent présentés sous une forme très-plaisante dans M. Cassandre & dans les morceaux qui l'accompagnent. Il a tout comme un autre l'Epître dédicatoire, la Préface, le Discours préliminaire, l'Avertissement, l'Avis au Lecteur, & le Catalogue des Ouvrages sous presse, qui se vendent chez le même Libraire, toutes grandes ressources, non pas de talent, il est vrai, mais de commerce, qui, avec la grande marge, les gros caractères & les grands interlignes, font un volume de la plus mince brochure, & toujours pour la postérité.

L'Auteur imite très-adroitement, dans ſa proſe, l'importance, l'affectation & le galimathias, ſi fort à la mode dans les Préfaces de nos Brochures nouvelles, & il en emprunte ſouvent les expreſſions.

Il expoſe le ſujet de ſa Pièce, & il ajoute :

» Malheur à l'homme inſenſible qui ne ſera » pas ſaiſi d'horreur à la ſimple expoſition que » je viens de faire ! Qu'il ferme là le Livre, » ſans perdre ſon tems à lire cette Tragédie ; » il la parcourrait les yeux ſecs. Son ame » étroite & maigre n'eſt pas faite pour ſentir » les impreſſions profondes. Sa vue n'eſt pas » faite pour les traits mâles & vigoureux, » pour les tableaux terribles & ſombres de la » vie humaine. Loin de lui, loin de ſes fai- » bles yeux les peintures de Rembrant & de » le Brun. Ils ne ſauraient rien diſtinguer dans » les horreurs d'une nuit profonde ; ils ſe fer- » ment à moitié devant les feux ardens des » paſſions, & ne ſont pas capables de les » fixer «.

N'eſt-ce pas-là parfaitement le ton emphatique & le ſtyle inſenſé de nos Déclamateurs, qui s'indignent toujours le plus ſérieuſement du monde contre quiconque n'aura pas de

leurs Drames & de leurs Préfaces la haute opinion qu'ils annoncent eux-mêmes ?

» Quant au ſtyle, ſi je n'y ai pas répandu ce » *coloris brillant*, cette *chaleur d'idées*, & cette » *fraîcheur d'expreſſions*, cette *touche légère & » fine*, qui caractériſent pluſieurs des Ecrivains » illuſtres de ce ſiècle, leſquels ſont en poſ- » ſeſſion de cette *couleur de roſe morte ſur un » fonds gris de lin*, j'ai tâché du-moins de le » rendre correct, & de parler *le langage brûlant » des paſſions* «.

Ne retrouve-t-on pas ici toutes les belles expreſſions qui reviennent ſans ceſſe dans les Feuilles & les Almanachs, pour louer les Ecrivains ridicules, toujours néceſſairement amis des Faiſeurs de Feuilles & d'Almanachs ?

Dans le Diſcours préliminaire, l'Auteur ſe moque avec beaucoup de fineſſe & de gaieté de l'importance que quelques têtes froidement exaltées voudraient attacher au Drame, & de leurs héréſies littéraires.

A l'égard des vers d'emprunt dont l'Auteur a enrichi le ridicule de ſon Drame, il ſe juſtifie de ce larcin par une tournure très ingénieuſe dans un Avis au Lecteur, qui doit lui

concilier la bienveillance de tous les Auteurs qu'il a mis à contribution.

Si l'on fait quelques reproches à l'Auteur, ce ne ſera pas de s'être permis ces ſortes de larcins, dont il fait toujours un uſage très-heureux; c'eſt de ne les avoir pas aſſez multipliés. Son Ouvrage, en forme de Centon, aurait été beaucoup plus plaiſant, & l'on aurait eu le plaiſir de voir raſſembler en peu d'eſpace une partie de nos richeſſes littéraires. Ce n'était pas une beſogne très-difficile. Les fonds ne manquaient pas pour ce travail. Il y a plus d'un Auteur, parmi ceux qui ont une ſorte de réputation dans les Provinces & dans quelques cotteries de Paris, dont on pourrait tirer un volume entier de proſe & de vers beaucoup plus ridicules que tout ce que Molière & Boileau ont ridiculiſé dans le ſiècle dernier.

L'Auteur rend compte lui-même, dans ſa Préface, du ſujet de ſon Drame. M. Caſſandre, amoureux de ſa ſervante Jacqueline, & jaloux d'un rival qu'il ne connaît pas, empoiſonne ce rival dans une taupette de ratafiat qu'il a vue dans la chambre de Jacqueline, & dans laquelle il met du verd-de gris. Ce rival eſt ſon propre fils, qui allait la nuit même

épouſer

épouſer Jacqueline en ſecret. M. Caſſandre eſt mis en priſon ; il s'empoiſonne lui-même avec une bouteille de vin, dans laquelle il a jetté le reſte de ſon verd-de-gris. Le Geolier & ſon fils, qui avaient échappé au premier empoiſonnement, boivent auſſi de cette bouteille par mégarde, & meurent avec M. Caſſandre. Ils tombent tous enſemble ſur Mde Caſſandre, qui meurt étouffée, genre de mort abſolument neuf au Théâtre, comme le dit très-bien l'Auteur, en ajoutant qu'il a encore inventé quinze autres genres de mort tout auſſi nouveaux, qu'il promet d'employer dans ſes Drames.

A l'égard de ſon Dialogue, on y trouve de la gaieté, & des vers d'une tournure très-plaiſante. Il y a un Songe de M. Caſſandre, où il ſemble que l'Auteur ſe ſoit rendu propre le fatras inintelligible qu'on appelle aujourd'hui *coloris*, *ſublime*, *génie*, &c.

Voici une apoſtrophe de M. Caſſandre à ſon bonnet de nuit & à ſa perruque, qui ſont très-bien tournés dans le genre héroï-comique.

Miniſtre du ſommeil, ô meuble antique & cher,
Que des fleurs de l'Amour j'ai vu jadis couvert,
Toi qu'ornaient tant de mains de blondes ou de brunes,
Toi qui fus le témoin de mes bonnes fortunes,
Tu ne le ſeras plus déſormais que des pleurs
Que ſur mon traverſin font couler mes douleurs !

(Il ôte ſa perruque avec des mains tremblantes, & dit en la regardant avec des yeux remplis de larmes) :

De mes cheveux perdus image ingénieuſe,
Haraucour te forma : ſa main induſtrieuſe
En vain me fait paraître & moins triſte & moins vieux ;
Va, tu fais ſur mon front un menſonge orgueilleux (1).

L'Auteur met en note : » Haraucour eſt le nom » de celui qui fait les perruques de l'Auteur, » qui ſaiſit cette occaſion de louer ſon Perru- » quier ſur ſes talens, & ſur-tout de ce que, » dans ſa jeuneſſe, il a mieux aimé ſe livrer à » la perruque qu'à la Poéſie, choſe fort rare » dans ce ſiècle-ci. On ne lui a même jamais » adreſſé un ſeul vers, avantage que n'a pas » le Perruquier de M. l'Abbé Aubert «.

En général, cette Piéce eſt d'un genre de ſatyre le moins amer & le plus innocent de tous. C'eſt l'amuſement d'un homme qui joint beaucoup de gaieté à beaucoup d'eſprit, & qui ſe croit permis de rire du mauvais goût. On ſent bien que ſes plaiſanteries ſur le Drame ne tombent pas ſur le genre même, qui, comme

(1) Ce vers eſt tiré d'une Tragédie moderne, dans laquelle un tyran apoſtrophe en ces mots ſon diadême. Il faut avouer que le *menſonge orgueilleux* du bonnet de nuit eſt bien heureuſement ſubſtitué au *menſonge orgueilleux* du diadême.

tous les autres, eſt bon, quand il eſt bien traité, mais ſur l'abus qu'on en fait & qui eſt ſi facile & ſi commun.

SUR une SATYRE *de M.* GILBERT, *intitulée,* LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CETTE Satyre ſur les mœurs & ſur le goût eſt adreſſée à M. Fréron; & c'eſt ce qu'elle a de plus remarquable. Le titre eſt faſtueux, & le paraîtrait même encore, ſi la Pièce était d'un homme qui connût parfaitement le monde & la littérature. Il eſt aſſez difficile de peindre le Dix-huitième ſiècle en deux ou trois cens vers; mais les titres ne coûtent guères à ceux qui s'embarraſſent peu de les remplir; & d'ailleurs un Ouvrage adreſſé à M. Fréron, ne pouvait pas préſenter un titre trop magnifique. Voyons ſi la Pièce eſt digne de la dédicace.

L'Auteur commence par un Sermon contre *un monſtre nommé* Philoſophie; & l'on croit d'abord lire une Feuille de l'*Année Littéraire.* L'Ecolier eſt plein de l'eſprit de ſon Maître. Il ſemble animé de ce bel enthouſiaſme qui tranſportait M. Fréron, quand il exhortait

les Puiſſances à *exterminer la Philoſophie.* Il eſt vrai qu'enſuite il parut croire lui-même que ce beau zèle l'avait emporté trop loin. Il propoſa par modération un *Errata* où on lirait *Philoſophiſme* au lieu de *Philoſophie ;* mais ce petit moment de faibleſſe & de remords n'ôte rien à la beauté du premier mouvement.

Pour M. Gilbert, qui paraît avoir le zèle d'un novice, il n'aura ſans doute aucun remords. Il continue à pourſuivre ce *monſtre nommé* Philoſophie.

Précipité par lui du ciel *dépeuplé d'Anges,*
Dieu n'eſt plus, &c.

Ces deux participes font un bel effet pour l'oreille ; mais l'Auteur, qui donne des leçons de goût, aurait bien dû s'appercevoir que les petites circonſtances ont mauvaiſe grace après les grandes, & que quand Dieu eſt *précipité du ciel*, il importe aſſez peu que le ciel ſoit *dépeuplé d'Anges*, à moins que ces mots *dépeuplé d'Anges* ne lui ayent paru d'une harmonie aſſez flatteuſe pour faire oublier toute autre conſidération, quand on peut finir ſi heureuſement un vers & rimer ſi bien à *louanges.* Continuons l'hiſtoire du monſtre.

D'abord, faible Pygmée & Novateur diſcret,
Pour mieux *braver* les loix, *caché dans le ſecret ;*

Il prêchait, ignoré, ſes maximes fatales :
Bientôt *géant nourri d'intrigues*, de cabales, &c.

Communément on ſe *cache* pour échapper aux loix, & non pas pour les *braver ;* mais la juſteſſe des idées & des expreſſions eſt une bagatelle que le *génie* dédaigne, comme on ſait. *Un géant nourri d'intrigues* eſt peut-être auſſi une expreſſion de génie ; mais comme le ſublime eſt, dit-on, voiſin du ridicule, il me ſemble que le *géant nourri d'intrigues* eſt un peu plus près du ridicule que du ſublime. Enfin le *géant* a fini par

Humilier les Rois, &, tyran des mortels,
S'aſſeoir ſur les débris du trône & des autels.

Tout cela eſt fort neuf ; mais les Souverains qui accueillent la Philoſophie, ſont bien bons d'encourager un *géant* qui les *humilie.* Ce qui pourrait *humilier* un peu un homme de *génie* comme M. Gilbert, c'eſt que tout ce morceau allégorique n'eſt qu'une imitation, un peu maladroite, à la vérité, d'un Auteur pour lequel il a un bien grand mépris ; je veux dire M. de Voltaire. Il n'y a qu'à lire dans la Henriade le portrait du Calviniſme.

Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſon enfance,
Je l'ai vu ſans ſupport, exilé dans nos murs,

S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs :
Enfin mes yeux ont vu du ſein de la pouſſière,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altière,
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer les autels.

C'eſt abſolument la même ſuite d'idées, le même tableau. Il eſt vrai que le pinceau eſt différent; mais M. Gilbert devait-il s'abaiſſer à copier M. de Voltaire ?

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on aſſaſſine !

M. Gilbert, en conſcience, ne doit copier que M. Fréron & M. Clément. Ils ſont en communauté de biens & de gloire.

Mais de ces Sages vains confondons l'impoſture,
De leur règne fameux retraçons la peinture,
Et duſſé-je mourir dans mon obſcurité,
Du puits, ſans m'effrayer, tirons la vérité.

Voilà des idées bien extraordinairement aſſemblées. Qui aurait cru que le moyen le plus sûr *pour mourir dans l'obſcurité, fût de tirer la vérité du puits ?* Il ſemble, au contraire, qu'il n'y ait point d'action plus éclatante, ni plus faite pour illuſtrer.

Et quel tems fut jamais en vices plus fertile ?
Quel ſiècle d'ignorance en vertus plus ſtérile,
Que cet âge nommé ſiècle de la raiſon ?
L'écrit le plus impie eſt un fort beau ſermon.

Sur l'amour du prochain l'Auteur *crie* avec zèle.

. . . . . .

J'en conviens ; mais, Amis, nos modeſtes Ayeux
Parlaient moins de vertus & les pratiquaient mieux.

Ce ne ſont pas-là ſans doute les vérités que M. Gilbert a tirées du puits. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus trivial & de plus rebattu que tous ces éloges du tems paſſé au préjudice du préſent, & le ſtyle ne les rajeunit pas.

Quels demi-Dieux enfin nos jours ont-ils vu naître ?

Ceci eſt un peu plus fort. Je ne ſais ce que M. Gilbert entend par des *demi-Dieux*. Mais ſi ce mot ſignifie ce qu'il doit ſignifier, de grands talens & de grandes vertus, nous ne pouvons (laiſſant la plaiſanterie à part) qu'avoir pitié d'un apprentif ſatyrique, qui croit ne pouvoir pouſſer trop loin la déclamation & l'hyperbole, & qui inſulte gratuitement tout ce qu'il ne peut ni connaître, ni apprécier, c'eſt-à-dire, tout ce que ſon ſiècle a produit de grand & de beau. Où étiez-vous, M. Gilbert, le jour que l'élite de tous les Ordres de l'Etat raſſemblés dans le Palais des Rois, offrait, au nom de la nation, la couronne des talens & des vertus patriotiques au Magiſtrat reſpectable, à l'homme rare que notre jeune Mo-

narque, inſpiré par la ſageſſe, a depuis appellé au pied du trône ? Vous auriez pu alors avoir une idée de la gloire & de la vertu ; mais alors vous faiſiez une Satyre contre l'Académie.

Suis les pas de nos Grands : énervés de molleſſe,
Ils ſe traînent à peine en leur vieille jeuneſſe ;
Courbés avant le tems, conſumés de langueur,
Enfans efféminés de pères ſans vigueur.

Ces vers ſont bien tournés ; mais cet hémiſtiche, *énervés de molleſſe*, eſt encore de M. de Voltaire ; & ces quatre vers ſont une imitation de ceux de M. Thomas, dans l'Epître au Peuple.

Vois ces ſpectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps uſé les débris chancelans,
Et ſur un front jauni qu'a ridé la molleſſe,
Etaler à trente ans leur précoce vieilleſſe.

Ce dernier vers eſt bien beau, & cette peinture eſt plus forte que la copie de M. Gilbert. Ainſi nos modernes Satyriques pillent avec mal-adreſſe ceux qu'ils outragent avec audace, & rappellent toujours le jeune Rimeur,

Qui dans ſes vers pillés nous redit aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois & toujours mieux que lui.

Volt.

L'application de ces vers devient plus commune tous les jours.

Plus de foi, plus d'honneur; l'hymen n'eſt qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque Epoux, brûlé de *contraires deſirs*,
Vit, ſous le même nom, libre dans ſes plaiſirs.

Sont-ce encore là des vérités *tirées du puits?* Je les croirais tirées de quelque Sermon de Village, ſi je pouvais comprendre ces deux Epoux *brûlés de contraires deſirs.*

Enfin dans les hauts rangs je cherche des vertus,
Je cherche un cœur honnête, & je n'en trouve plus.

Ce n'eſt pas-là tout-à-fait la fineſſe & la légéreté d'Horace, ni le ſel piquant de Boileau; mais l'Auteur a préféré ſans doute d'imiter Juvenal dans ſes déclamations emportées, non dans ſes *ſublimes beautés* dont parle Deſpréaux. Ce n'eſt pas que dans cette Pièce dénuée le plus ſouvent d'eſprit, de bonne plaiſanterie, de goût, de raiſon, de juſtice, il n'y ait quelquefois des morceaux qui, tout communs qu'ils ſont pour le fonds des idées, ont le mérite de l'expreſſion & de la tournure. Nous allons en citer qui prouvent que l'Auteur n'eſt pas ſans talent pour la verſification.

Cloris n'eſt que parée, & Cloris ſe croit belle:
En vêtemens légers l'or s'eſt changé pour elle;

Son front luit, étoilé de mille diamans,
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent ſur ſon ſein, pendent à ſes oreilles;
Les Arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des ſeuls tréſors perdus pour ſes atours.

. . . . . .

Parlerai-je d'Iris ? Chacun la prône & l'aime :
C'eſt un cœur, mais un cœur... c'eſt l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe en courant ſon chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui ſe meurt de tendreſſe & d'alarmes;
Un papillon ſouffrant lui fait verſer des larmes.
Il eſt vrai; mais auſſi, qu'à la mort condamné,
Lally ſoit en ſpectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête,
Acheter le plaiſir de voir tomber ſa tête.

Il y a du ſtyle dans ces vers, dont les idées ont été bien ſouvent employées. On trouve quelquefois des vers heureux, comme celui-ci, en parlant

Des pères *bienfaiſans*,
Du ſerrail de leurs fils eunuques complaiſans;

mais la diction eſt le plus ſouvent incorrecte & inégale.

Maudit ſoit à jamais le pointilleux Sophiſte,
Qui le premier nous dit en proſe d'Algébriſte;
De par Voltaire & moi, vains Rimeurs, montrez-vous,
Non Peintres, mais Penſeurs utiles comme nous.

Certainement il n'y a point de proſe d'Algébriſte qui ne vaille mieux que de pareils vers. *Montrez-vous non Peintres*, quelle conſtruction ! c'eſt réunir la platitude & la dureté. Qui d'ailleurs a jamais dit aux Poètes de n'être pas Peintres ? Où eſt l'eſprit de ſuppoſer des choſes ſans eſprit, qui n'ont jamais été dites ? Comment aurait-on atteſté M. de Voltaire, ſi grand Peintre en poéſie, pour défendre aux Poètes d'être Peintres ? Quand on fait dire aux autres de pareilles abſurdités, il faut citer, ou bien elles reſtent ſur le compte de celui qui les dit. Je crois bien qu'on a pu dire quelquefois à de jeunes Rimailleurs qui regardent la tournure d'un vers comme le plus grand effort de l'eſprit humain, qu'il faut dans des vers bien tournés, des choſes bien penſées, & que la penſée doit être miſe, le plus ſouvent qu'on peut, en image & en ſentiment ; que des vers où l'on rimerait avec quelque élégance des choſes triviales, ou futiles, ou fauſſes, pourraient, malgré la rime & la tournure, être de fort mauvais vers ; du moins au jugement d'Horace, qui n'était ni Sophiſte, ni Algébriſte, & qui tournait aſſez bien des vers.

Verſus inopes rerum nugaque canoræ.

Voilà ce qu'il condamne & ce qui eſt condamnable, ſuivant cet autre précepte du même Horace, qu'il faut toujours citer à M. Gilbert, puiſqu'on ne peut citer que les morts à un homme qui a tant de mépris pour les vivans.

Scribendi rectè ſapere eſt & principium & fons.

Ce même Horace veut qu'on ſache faire un tout, un enſemble, & non pas quelques morceaux épars çà & là.

Infelix operis ſummâ, quia ponere totum
Neſciet.

Voilà ce qu'on ne peut perſuader à tant de jeunes têtes, qui, lorſqu'elles ſont parvenues à faire trente vers bien tournés ſur deux ou trois cents mauvais ou médiocres, croient avoir atteint le comble de l'art. Elles ne font pas réflexion que depuis 150 ans que l'on fait des vers, il y a une langue poétique devenue commune, dont on apprend les procédés & les expreſſions avec quelque travail, à moins qu'on ne ſoit né avec des organes abſolument rebelles à l'harmonie; que l'élégance ſoutenue, le charme continuel du ſtyle, ne ſuffiraient même pas, ſi l'on ne parlait à l'ame, ou à

l'imagination, ou à la raiſon. Loin de comprendre cette vérité, vous les voyez tout étonnés que l'Europe entière n'ait pas les yeux ſur eux, depuis qu'ils ont fait une bonne ſtrophe, ou une douzaine de bons vers perdus dans de froides & inſipides Brochures : de-là leur humeur contre tous les talens honorés de l'eſtime publique. Envie & impuiſſance, c'eſt par là que commencent tous les mauvais Satyriques en proſe & en vers. Liſez M. Gilbert, vous verrez ce ſentiment revenir à toutes les pages : quoi ! d'autres ſont quelque choſe, & je ne ſuis rien ! Vous le verrez par-tout ſe plaindre des dédains & de l'indifférence du Public, comme ſi le Public eût conſpiré pour ne pas lire le *Jugement dernier* & les *Odes patriotiques*. Mais on lit tels & tels, & l'on ne me lit pas ! Le Public pourrait répondre comme Agnès :

Que ne vous êtes-vous fait *lire* comme lui ?
Je ne vous en ai pas empêché, que je penſe.

Enfin, pour attirer un moment l'attention ſur ſoi, on attaque les Ecrivains qui occupent celle du Public. On leur reproche leur réputation, leur conſidération, leurs récompenſes, qu'on ne ſaurait partager. On n'a pas même

l'adreſſe commune de cacher ce ſentiment vil. On s'emporte juſqu'aux plus ridicules excès de l'inſulte & de l'injuſtice. On va juſqu'à dire de M. de Voltaire :

On aurait beau montrer tous ſes vers faits ſans art,
D'une moitié de rime habillés au haſard,
Seuls & jettés *par ligne* exactement pareille,
De leur chûte uniforme importunant l'oreille,
Ou bouffis de grands mots qui ſe choquent entr'eux,
L'un ſur l'autre appuyés, ſe traînant deux à deux, &c.
Parfaite on croit ſa proſe & parfaits ſes accords ;
Lui ſeul a de l'eſprit comme *quarante en corps*.

Ce dernier vers eſt curieux par le ridicule de cette chûte amphibologique qui le termine. Des vers, *jettés par ligne exactement pareille*, ſont un ſoléciſme intolérable. Le bon ſens & la Grammaire demandaient le pluriel *par lignes ;* mais il eſt juſte qu'un Ecolier qui veut apprendre à M. de Voltaire l'art d'écrire, lui donne des leçons en vers pleins de ſoléciſmes & d'inepties.

Voltaire en ſoit loué : chacun ſait au Parnaſſe
Que Malherbe eſt un ſot, & Quinaut un Horace.

M. de Voltaire n'a jamais dit un mot de tout cela ; ce ſont-là des menſonges ſans eſprit.

Ce Chantre-Gazetier, Pindare des déſerts,
La Harpe, enfant gâté de nos Penſeurs ſublimes,
Quelquefois dans Rouſſeau trouve de belles rimes.

Je ne ſuis pas plus Gazetier que je ne ſuis Pindare. J'ai dit en propres termes que Rouſſeau était un grand Poète; mais j'avoue que je ne ſais pas ce que c'eſt que le *Pindare des déſerts*. Je n'entends point la fineſſe de cette expreſſion; je ne peux pas même m'en tenir offenſé.

Je le répète : pluſieurs morceaux de cette Pièce prouvent du talent; mais ce talent, bien loin de s'accroître, ne peut que ſe corrompre & ſe perdre abſolument, ſi M. Gilbert ne s'applique qu'à tourner en vers des injures ſans eſprit contre les Ecrivains qu'il ferait mieux d'étudier, & à rimer des déclamations triviales en meſures lyriques. Qu'il nourriſſe ſa raiſon & ſon ame de meilleurs alimens; qu'il eſſaie quelque Ouvrage qui puiſſe prouver qu'il a des droits à la gloire; cela vaudra mieux que d'attaquer avec des armes impuiſſantes celle des hommes de génie, que l'on reſpecte toujours, lorſqu'on eſt fait pour leur reſſembler.

LETTRE

A M. LACOMBE *en Réponſe à une Critique inſérée dans le Journal de M.* LINGUET.

VOUS ſavez, Monſieur, & le Public a pu voir que depuis que j'envoie à votre Mercure quelques morceaux de Littérature & de Critique, il ne m'eſt jamais arrivé de prendre la plume pour défendre mes Ouvrages. Un peu différent ſur ce point de la plupart de mes Confrères, dont la tendre paternité jette les hauts-cris dès qu'on touche à leurs enfans, j'abandonne aſſez volontiers les miens à leur deſtinée orageuſe. Je leur laiſſe le ſoin de ſe produire & de ſe défendre dans le monde; ils ont beſoin d'être d'un tempérament robuſte; car leur éducation eſt communément dure & pénible.

C'eſt ſans doute un bel établiſſement que celui des Prix de l'Académie; ils ſont faits pour exciter l'émulation & encourager le talent par des récompenſes. Ils ont pu même, depuis un certain nombre d'années, contribuer

buer au maintien du goût ; on les a vûs alors diſputés & obtenus par des Ecrivains du premier ordre. Les Ouvrages couronnés ont été ſouvent, depuis cette époque, (ſi vous en exceptez les miens) des modèles en leur genre, applaudis de l'Europe entière, & dont notre langue s'honorera toujours. Alors l'Académie, à qui le mérite des Concurrens laiſſait la liberté d'être ſévère, a pu rejetter conſtamment tout ce qui n'était pas conforme au bon goût. L'abus des mots & des figures, l'incorrection, la déclamation, l'enflure, le jargon précieux & maniéré, le faux eſprit, tout ce qu'on trouve le moyen de faire paſſer dans la Société & louer dans les Journaux, n'a pu approcher de l'Académie. De-là, pour le dire en paſſant, ce déchaînement ſi ridicule & ſi indécent de tant de plats Ecrivains contre un corps reſpectable à tous égards, qui ne pouvait ni goûter leurs vers, ni ſoupçonner leur exiſtence, & qu'heureuſement leurs Ouvrages vengeaient de leurs injures. Si ces petits Satyriques avaient eu un peu de bon ſens, ils auraient fait une réflexion bien ſimple & bien frappante ; c'eſt qu'un homme qui aurait en effet mérité le Prix & qui aurait eſſuyé une

injuſtice, ne ſe vengerait de ſes Juges qu'en imprimant ſon Ouvrage, d'autant plus sûr du ſuccès, que le Public ne demande pas mieux que de ſubſtituer ſon jugement à celui du Tribunal qui a prononcé. C'eſt un ſentiment naturel qui plaidera toujours en faveur des Concurrens vaincus; & c'eſt par cette raiſon qu'il faut que le Vainqueur ait doublement mérité ſon triomphe, pour que la voix publique (qui pourtant laiſſera toujours des exceptions) ſe joigne généralement aux ſuffrages de l'Académie. Si l'on ajoute à cette diſpoſition les intérêts particuliers & l'eſprit de parti aujourd'hui ſi fort à la mode, alors il ne reſte de Juge en dernier reſſort que le tems qui heureuſement ne laiſſe pas attendre beaucoup ſon arrêt, parce que ce cercle d'oiſifs que l'on appelle *bonne Compagnie*, & qui vit d'opinions, de préjugés, d'engouement & de nouvelles, ne s'intéreſſe pas long-tems à la même choſe, & ne ſe ſouvient pas trop aujourd'hui de ce qu'il a dit hier. Sans doute le plus abſurde de tous les Ecrivains a droit de dire & d'imprimer qu'il a plus de talent que tous les Académiciens enſemble, & le plus ſot Particulier peut prétendre qu'il juge mieux que l'Académie. Quand il s'agit d'eſprit & de goût, chacun ſe

fait ſa meſure comme il lui plaît, pour lui & pour les autres. Il y a d'ailleurs des conſolations certaines. On peut toujours compter ſur tel ou tel Faiſeur de Feuilles, qui a pris ſon parti ſur l'Auteur couronné, & qui ſoutiendra à jamais que ſon Ouvrage non-ſeulement n'eſt pas le meilleur, mais même eſt le plus mauvais de tous ceux qu'on a imprimés dans le Concours, & même encore de tous ceux qu'on a envoyés. Ces ſortes de gens ont raiſon. Il ne faut rien faire à demi, & il y a toujours quelqu'un qui ſe laiſſe perſuader.

Heureuſement je ne lis jamais ces Brochures inſtructives; mais je lis quelquefois les Feuilles de M. Linguet, parce que j'y prends une idée des Gazettes que je ne lis pas ailleurs. Il m'arrive rarement de jetter les yeux ſur l'article des Livres nouveaux. Le Journaliſte y paraît ſi peu inſtruit des objets qu'il traite; cet homme qui a tant écrit, paraît ſi étranger à la Littérature; on y voit tant d'ignorance de la langue, de l'Antiquité & des beaux Arts, tant de bévues d'Ecolier, tant de mépriſes honteuſes; & parmi tant de ridicules, l'égoïſme, qui l'eſt plus que tout le reſte, eſt porté à un excès ſi dégoûtant, qu'à moins de vouloir entendre M. Linguet parler de M. Linguet, il

n'eſt pas poſſible de ſoutenir la lecture de ces Feuilles prétendues littéraires, où l'on apprend que *eſſe videatur* (1) eſt la fin d'un vers hexamètre; que les vers d'Horace (2) ſont de la proſe de Tacite, & d'autres nouveautés auſſi curieuſes. Cependant l'article des Prix de l'Académie a attiré ma curioſité. Je ne m'attendais pas à des louanges; il faut être juſte. On n'eſt pas loué par les gens dont on s'eſt moqué. Je me ſouvenais qu'autrefois, & long-tems avant M. l'Abbé M**, j'avais fait rire le Public des métaphores de M. Linguet qui ne le

---

(1) On ſait en quatrième, qu'un vers hexamètre finit par un dactyle & un ſpondée. M. Linguet, toujours fort ſur l'érudition, trouve un dactyle & un ſpondée dans trois brèves & deux longues, & prétend qu'on reprochait à Cicéron de terminer ſes phraſes comme on termine un vers Alexandrin. On ſent que M. Linguet eſt le ſeul qui ait pu faire à Cicéron un reproche ſi ſavant.

(2) *Nam vitiis nemo ſine naſcitur. Optimus ille eſt*
Qui minimis urgetur.

Ces vers d'Horace ſi connus, ſont cités comme de la proſe de Tacite, dans une Lettre adreſſée à M. Linguet, que du-moins il a dû lire, s'il ne ſe l'eſt pas adreſſée lui-même, comme c'eſt aſſez ſa coutume. Il eſt bien étrange que le rithme du vers latin ne l'ait pas averti de ſa méprise. Il faut qu'il ait l'oreille bien ſingulièrement organiſée.

fit pas rire des Epigrammes hebdomadaires, dont il arma contre moi ſa *plume étincelante.* Ces Epigrammes étaient ſi plates, que M. Linguet lui-même, qui les avait lancées du fond de la Province dans les premiers accès de ſon reſſentiment, les déſavoua en arrivant à Paris, quand il vit qu'elles avaient paru généralement aſſez groſſières & aſſez inſipides, pour que de tous ceux qui les avaient lues, il n'y eût que moi qui dût les lui pardonner. Il prit le parti de les attribuer à un *petit frère* qu'il avait & qui était *fort vif.* Ce *petit frère* qui était *fort vif*, était le même, diſait-il, qui avait fait auprès de l'Académie des démarches qui avaient *fort étonné.* M. Linguet, plus *étonné* encore, avait imprimé contre l'Académie un Libelle atroce qu'il a depuis déſavoué en partie. D'après ces notions, je ne comptais pas ſur des complimens de la part de M. Linguet, pour l'Académie, ni pour moi. Nous étions également dans ſa diſgrace. Mais ce que j'ai lu m'a *étonné* à mon tour, & pouvait en étonner d'autres.

Que le Journaliſte eût dit que mon Ouvrage ne méritait pas le Prix; que ceux des Auteurs qui ont eu l'*acceſſit*, valaient beaucoup mieux que le mien; cela était tout ſim-

ple dans M. Linguet comme dans M. Fréron ſon Maître, & j'y comptais; mais voici ce que j'ai lu. Je ſuis *gratifié du Prix*. Cette inſolente expreſſion (car il faut ſe ſervir du mot propre) eſt une injure perſonnelle pour les Juges & pour moi. L'Académie ne donne point de gratification & ne m'en a point donné. Ce terme outrageant de *gratifié* eſt emprunté, m'a-t-on dit, de l'*Année littéraire* & en eſt digne. Mais pourſuivons. M. G**. *eſt rejetté au ſecond rang avec une* diſtinction *plus honorable que la victoire*. S'il y avait quelque choſe de plus honorable que la victoire, ce ſerait peut-être d'applaudir au Vainqueur qui a mérité ſon triomphe; mais voyons quelle eſt cette diſtinction plus honorable que la victoire. C'eſt que l'Académie déclare qu'elle a *trouvé de ſi grandes beautés dans le Diſcours de M. G**, qu'elle a regretté de n'avoir qu'un Prix à donner*. Cette formule n'eſt pas nouvelle. Elle a été miſe en uſage pluſieurs fois, quand l'Académie a donné l'*acceſſit* à des Ouvrages qu'elle jugeait d'un mérite aſſez grand pour remporter un Prix; & par cette manière de s'énoncer, elle ne croyait pas ſans doute deshonorer le Prix qu'elle donnait, & mettre l'*acceſſit* au-deſſus de la couronne. Mais M. Linguet rai-

ſonne tout autrement. Il argumente de ce mot *donner un Prix*, comme ſi ce n'était pas l'expreſſion propre & naturelle; & il conclud, avec une mauvaiſe foi qui ſoulève & une abſurdité qui fait pitié, que les *Prix de l'Académie ſont des dons; qu'il eſt plus flatteur de la forcer à des regrets que d'être l'objet de ſa libéralité; qu'elle fait une ſorte d'excuſe à M. G**, & lui marque ſa douleur ſincère de ne pouvoir concilier ſa généroſité avec ſa juſtice.* Ainſi, ſuivant le Journaliſte, l'Académie, qui fait des *excuſes* & qui ſépare *ſa généroſité de ſa juſtice*, avoue elle-même ſa corruption, & l'iniquité volontaire de ſes jugemens. On n'a peut-être jamais pouſſé plus loin l'outrage & l'impudence. C'eſt à l'Académie à voir ſi M. Linguet n'a pas un peu trop compté ſur le mépris qu'on aurait pour lui.

Je n'inſiſte pas ſur la manière dont ce Journaliſte rend compte de mon Ouvrage & de ceux de mes Concurrens. Quoique la partialité fût ce qu'on attendait de lui, il eût fallu du-moins la déguiſer un peu. Il emploie une page à critiquer une phraſe de quatre lignes; il diſcute enſuite mon opinion ſur la guerre ancienne & moderne; & voilà toute l'analyſe qu'il fait de mon Diſcours. N'eſt-ce pas inſulter

au Lecteur que de lui préſenter une notice ſi tronquée & ſi infidèle ? Il ſe répand enſuite en éloges ſur le Diſcours de M. G**, dont il cite ce qui lui a paru le plus louable, & dont il ſe garde bien de faire la plus légère critique. Je ſuis bien éloigné de lui reprocher ces éloges ; j'y ſouſcris de tout mon cœur, je n'y mets aucune reſtriction ; & ſi mes rivaux n'ont pas toujours été fidèles au ſerment qu'ils ont fait d'*embraſſer le vainqueur*, j'ai toujours été fidèle au ſerment que j'ai fait à moi-même d'épargner les vaincus. Mais comment M. Linguet n'a-t-il pas ſenti que pour ſon propre intérêt, pour ne pas décréditer ſon ſuffrage, il fallait du-moins prendre un autre parti que celui de ne citer mon Diſcours que pour blâmer, & le Diſcours de M. G**. que pour louer ? A quel Lecteur une pareille méthode ne ſera-t-elle pas ſuſpecte ? Enfin il fallait, en ne critiquant qu'une phraſe, ne pas entaſſer plus de fautes que de lignes. Il fallait ne pas prendre l'*aigle de l'Empire* pour une *expreſſion de blaſon*, parce qu'en ſtyle oratoire, l'aigle de l'Empire n'eſt pas plus une *expreſſion de blaſon* que l'aigle Romaine ; & quel Orateur ne ſe permettrait pas de perſonnifier l'aigle Romaine ? Il ne fallait pas trouver *un jeu de*

mots, une ſorte d'énigme pénible, une ambiguité fatiguante, dans une phraſe qu'il ſuffit de tranſcrire pour répondre à des reproches ſi peu fondés. *L'aigle de l'Empire, ſi terrible ſous Charles-Quint, expiait ſes anciens ravages; il avait perdu la fierté de ſon vol, & n'étendait plus ſes aîles que pour fuir devant nos étendards.* Il eſt auſſi clair que cette phraſe n'eſt ni une énigme, ni *un jeu de mots*, qu'il l'eſt que M. Linguet n'a aucun principe de Critique. Elle fut très-applaudie à la lecture publique de l'Académie. Ce n'eſt pas que j'y attache un grand mérite; au contraire, de toutes les parties de l'éloquence, celle qui conſiſte dans les figures, eſt ſans doute la plus aiſée. Il faudrait bien ſe garder d'accumuler ces ſortes d'ornemens; il faut en être très-ſobre, & ne les placer que dans les endroits où il n'y a rien de mieux à faire, comme dans une expoſition, dans un récit, par tout enfin où l'Orateur n'eſt pas paſſionné. Dès qu'il l'eſt, il ne doit plus ſe permettre que ces figures énergiques & rapides, ces tropes heureux qui mettent le ſentiment en image. Alors toute métaphore prolongée ſerait un défaut. Si M. Linguet avait été inſtruit de ce principe, il n'aurait pas continué la même métaphore quatre pages de

ſuite, comme cela lui eſt arrivé ; & c'eſt lui qui reproche les *figures outrées* à l'Auteur de l'Eloge de Catinat ! *Riſum teneatis amici ? On avait paru juſqu'ici*, dit-il, *reprocher à M. de la Harpe, dans ſes compoſitions académiques, un peu de ſéchereſſe & de froideur.* En effet, rien n'eſt ſi *froid*, ſi *ſec*, comme l'on ſait, que l'Eloge de Fénélon, que celui de Racine, que celui de la Fontaine, que M. Linguet lui-même (je ne ſais pourquoi) a tant loué, lorqu'il parut, qu'il a dû être brouillé pour plus de ſix mois avec ſon Maître M. Fréron. C'eſt apparemment pour ſe réconcilier avec lui, qu'il a dit tant de mal de l'Eloge de Catinat.

Après avoir vu de quel ton M. Linguet me donne des leçons de ſtyle, il faut voir comment il en donne des modèles. Je ne ſortirai point des bornes de la Feuille où il me cenſure. J'ouvre au haſard. Je veux voir ſi cet homme ſait au moins exprimer en français ce qu'il veut dire. Le Lecteur en va juger. Au ſecond alinéa de la Feuille, à l'article du Danemarck, on lit : *La nature ſe révolte avec raiſon contre un commerce qui a les hommes pour objet.* Il paraît d'abord impoſſible de deviner le ſens de cette phraſe. On voit par ce qui ſuit, qu'il s'agit de la traite des Nègres. Le

Gazetier ne s'eſt pas apperçu qu'il n'y a point de commerce qui *n'ait les hommes pour objet*, c'eſt-à-dire, leur utilité, leur intérêt; & qu'ainſi ſa phraſe n'a pas de ſens.

Quelques pages après, vous trouvez un *jeune homme de ſeize ans, qui avait empoiſonné ſon père, ſa mère, ſon précepteur, preſque tous ſes parens; il fut trahi par la ſuite d'un repas où il avait empoiſonné vingt-huit perſonnes à-la-fois... Trahi par la ſuite d'un repas!* une pareille phraſe eſt-elle intelligible?

Page 105. Le lendemain Dimanche, elle (Madame la Princeſſe de Piémont) *fut* à la Comédie avec toute ſa Cour. Le Gazetier ignore que le mot *fut* eſt un barbariſme dans ce ſens, & qu'il faut dire *alla*. *Je fus*, pour dire *j'allai*, n'eſt toléré que dans la converſation, & ne s'écrit jamais même dans une Gazette.

Page 109. *Ce Drame lyrique, déja connu*, (Adèle de Ponthieu) *ne ſera pas expoſé aux viciſſitudes d'une première naiſſance. Les viciſſitudes d'une première naiſſance! une première naiſſance!* quel galimathias!

Page 118. L'Auteur excuſe la ſorte de chaleur avec laquelle il ſe livre à ſes ſouhaits pour le rétabliſſement des mœurs. Il prévoit qu'elle pourra lui nuire *dans le combat dont le*

ſujet le lui a inſpiré. Que le Lecteur ſe demande à lui même s'il eſt poſſible d'expliquer la conſtruction de cette phraſe.

Page 121. Cette morale *auſſi chaude* qu'honnête ſied bien, &c. Une morale *chaude !*

En parcourant les feuilles précédentes, vous trouvez un ſtyle plus mauvais encore s'il eſt poſſible. » On a donné la ſemaine dernière les » Arſacides, Tragédie en ſix Actes. Cette » *augmentation de parties* n'a point influé ſur le » nombre de ſes repréſentations ; elle n'en a » eu que deux : & comme nous avons eu le » malheur de les *manquer*, il nous eſt impoſſi- » ble d'en rendre compte. Nous nous borne- » rons ſeulement à obſerver que cette *déro-* » *geance à la quotité commune des diviſions dra-* » *matiques*, &c. «. Ce jargon arithmétique, ce ſtyle qui ſemble copié de la minute d'un Procureur, eſt-il tolérable dans un homme de Lettres ? & ce ſont-là les hommes qui oſent donner des leçons à ceux dont ils ne ſeraient pas dignes d'en recevoir !

A tant d'obſervations d'une évidence qui ne permet pas de réplique, que répondra M. Linguet, qui répond à tout ? Ce qu'il a toujours répondu : des menſonges & des injures.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Je reçois dans le moment la Feuille ſuivante de M. Linguet, où il rend compte de mes vers à-peu-près comme il a rendu compte de ma proſe. Je le répète encore ; je ne prétends point défendre mon Ouvrage ; je ne veux point prouver que mes vers ſont bons, mais que les remarques de M. Linguet (puiſque j'ai commencé à parler de lui) ſont fort mauvaiſes ; ſes remarques tombent ſur quatre ou cinq vers. Il ſerait aſſez indifférent qu'elles fuſſent fondées ; car quelle eſt la Pièce de deux cents vers ſur laquelle on ne puiſſe pas faire un plus grand nombre de bonnes obſervations, plus ou moins importantes ? Mais M. Linguet n'eſt pas heureux dans le choix, & il m'eſt facile de démontrer qu'il réunit dans ſa Critique ce qu'il a toujours eu l'art de réunir, la mauvaiſe foi & l'abſurdité. Il ment où il ſe trompe.

Le Poète en ſes vers
A peint notre Parnaſſe en peignant les enfers.

Voilà ce que M. Linguet cite d'abord. » Cela » ne me paraît ni *honnête* à dire devant une » Compagnie qui eſt cenſée faire une portion » conſidérable du Parnaſſe, ni *placé* dans la » bouche d'un Ecrivain qui prétend ſans doute

» à y être un jour aggrégé, & qui ne ſe pique
» pas probablement d'en être un des *démons*.
» Ce qu'il y a de plus *ſingulier*, c'eſt qu'après
» ce début, M. de la Harpe faſſe des Arts de
» ce ſiècle un portrait qui menerait à croire
» que notre Parnaſſe eſt, au contraire, l'E-
» liſée «.

Pour faire voir toute la mauvaiſe foi de ces cenſures, il ſuffit de tranſcrire le paſſage dont M. Linguet a jugé à-propos de ne citer qu'un vers & demi. Je demande pardon au Lecteur de ces détails fort peu intéreſſans par eux-mêmes; mais il n'eſt pas inutile de faire connaître le mépriſable métier de cette eſpèce de gens.

Tu ſais, lorſqu'autrefois le Héros des Troyens
Allait chercher ſon père aux Champs Eliſiens,
Quels monſtres effrayans, réels ou fantaſtiques,
Du Ténare à ſes yeux occupaient les portiques.
Rappelle ce tableau : Le Poète en ſes vers
A peint notre Parnaſſe en peignant les enfers.
Malgré tant d'ennemis placés à la barrière,
Tu franchiras le ſeuil ſans aſſoupir Cerbère, &c.

Voilà, ſi je ne me trompe, des idées très-diſtinctes. Le jeune Poète à qui je parle, eſt comparé à Enée qui va chercher ſon père dans l'*Eliſée*; mais pour y parvenir, il faut paſſer

par le *Ténare*, & le *portique* en eſt occupé par des monſtres. Avec du courage on franchit le *ſeuil* ſans daigner même *aſſoupir Cerbère*. Les mots de *portique*, de *ſeuil*, de *barrière*, deſignent-ils aſſez clairement que la comparaiſon du Ténare & du Parnaſſe ne porte que ſur l'entrée de l'un & de l'autre ? & qui doute que les avenues du Parnaſſe ne ſoient gardées par des *monſtres*, & ne reſſemblent en ce ſens au veſtibule de l'enfer ? L'homme d'un vrai talent, qui rencontre ces *monſtres* ſur ſon paſſage, leur marche ſur le corps, ſans même s'appercevoir s'ils lui mordent les talons. L'homme médiocre & vil mange avec eux dans la même auge, & aboie comme eux aux paſſans. Les politiques timides leur jettent de quoi manger. Les plus adroits & les plus heureux leur échappent, en ſe gardant de les irriter.

M. Linguet, qui aime les figures, entendra bien le ſens de celles-ci. Peut-il ignorer, ce que les Etrangers ſavent & impriment, qu'il y a en France deux Littératures bien ſéparées, très-diſtinguées l'une de l'autre dans l'opinion publique, & qui n'auront jamais rien de commun ? Il n'eſt donc point du tout *ſingulier*, il eſt même très-*honnête* & très-*placé*, qu'après

avoir parlé de cette portion du bas Parnaſſe, qui reſſemble à la populace du Ténare, on peigne le ſanctuaire des Muſes qui reſſemble à l'Eliſée. Toutes ces idées, toutes ces images, ſont parfaitement juſtes; & en vérité, j'oſerai dire, ſans trop d'amour-propre, qu'il me paraît un peu *ſingulier* de recevoir de M. Linguet des leçons de juſteſſe. Voyons ſi ce ſavant Maître réuſſit mieux à m'en donner de la propriété des termes.

Mérite enfin qu'un jour, honorant tes ſuccès,
Te donnant pour leçons leurs exemples à ſuivre,
Nivernois & Beauvau t'enſeignent l'*art de vivre.*

Cet *art de vivre*, que M. Linguet ne peut comprendre & qu'il explique de quatre manières, plus abſurdes les unes que les autres, me vaut une page d'obſervations en forme ſyllogiſtique; voici comme M. Linguet poſe doctement ſes prémices: » Le premier mérite de » quiconque aſpire au nom d'Auteur, & qui » caractériſe le bon Ecrivain, c'eſt premièrement de dire ce qu'il faut, & ſecondement » de le dire comme il faut «. Voilà ce que M. Linguet appelle une *réflexion importante qu'il haſarde pour le progrès des Arts*, & dont il *me conſtitue le Juge.* Puiſqu'il me conſtitue Juge, je commence par le raſſurer ſur tous les riſques qu'il

qu'il a cru pouvoir courir en *haſardant* cette *réflexion importante*, ſi profonde, ſi neuve. En vérité, il n'a pas trop *haſardé*. Seulement le Lecteur, qui voit M. Linguet s'arranger ſi gravement pour établir ces grandes vérités, peut ſe rappeller le Maître de Philoſophie, enſeignant à M. Jourdain qu'il faut ouvrir la bouche pour dire A. Pour moi, quand j'entends M. Linguet parler de Littérature, je crois toujours entendre Sganarelle parler de médecine. Revenons à l'*art de vivre*. M. Linguet n'a jamais qu'une manière de rendre ſes adverſaires ridicules; c'eſt de leur prêter ſes penſées. Ainſi, pour faire blâmer l'aigle qui étend ſes aîles, il y ſubſtituait un *lion qui remue les pattes*, & c'était, diſait-il, *la même choſe. L'art de vivre préſente quatre ſens, & n'en préſente aucun.* » Eſt ce, dit-il, l'art de vivre » long-tems ? celui de vivre voluptueuſement ? » de vivre avec éclat ? de bien employer le » tems « ?.... Il conclud avec la même gravité : » Donc M. de la Harpe a négligé ſon » expreſſion. Il a oublié, ou il ignore que le » ſoin de n'employer que le terme propre, » eſt, *encore une fois*, la première, on pour» rait dire la ſeule qualité d'un bon Ecri» vain «.

A ce ton de Prédicateur, je réponds par deux vers de Deſpréaux, dont perſonne n'a jamais demandé le ſens :

C'eſt peu d'être agréable & charmant dans un livre :
Il faut ſavoir encor & converſer & vivre.

Je conclus, à mon tour, de la Critique de M. Linguet, qu'il ne ſait encore ce que c'eſt que l'*art de vivre ;* mais d'ailleurs je ſuis édifié de ſon zèle pour le mot propre ; jamais zèle ne fut plus déſintéreſſé.

M. Linguet ne veut pas qu'on diſe, même en Poéſie, *tu le peux*, *j'y conſens*, comme on dit, *tu le peux*, *je l'avoue ;* je ne me ſens pas la force de répondre à cette remarque.

M. Linguet ne veut pas que l'on place dans le *creux d'un vallon* des roſeaux *battus par l'aquilon ; car*, dit-il, *le creux d'un vallon eſt un aſyle contre les vents ; & s'il eſt commode ici à la pareſſe du Rimeur, il eſt ridicule aux yeux de la raiſon.* Je trouve tout ſimple qu'on mette en injures la force qu'on n'a pas en raiſonnement. Je ne ſais ce que font là les *yeux de la raiſon ;* mais la *raiſon* de M. Linguet nous apprend que les roſeaux ne ſont jamais battus par le vent ; car ils ne ſont pas communément ſur les montagnes, & le vent ne ſouffle jamais dans les vallons, pas même aſſez pour agiter un roſeau.

Telle eſt la raiſon de M. Linguet qui n'eſt point du tout *ridicule.*

Par la voix des flatteurs nonchalament *bercé.*

Eſt-ce que les voix *bercent ?* dit M. Linguet, qui a oublié que ſa nourrice chantait en le berçant. Il ne *pouſſe pas plus loin ſes Obſervations ;* mais il aſſure que mes vers *fourmillent d'exemples* de *cette négligence.* On ſait que cette formule dans les Journaliſtes qui font leur métier comme M. Linguet fait le ſien, eſt préciſément comme l'&c. de ceux qui ont tranſcrit tous leurs titres ; mais je prends cette formule dans un ſens rigoureux, & je conſens de tout mon cœur que mes vers *fourmillent d'exemples d'une négligence* pareille à celle dont M. Linguet m'a convaincu.

Je finis par demander de nouvelles excuſes aux Lecteurs inſtruits, de les avoir entretenus de pareilles misères. Je ſens combien eſt ennuyeux l'égoïſme avec lequel on eſt obligé de dire, *ma proſe*, *mes vers*, comme ſi cette proſe & ces vers étaient quelque choſe. Mais j'eſpère que ces Lecteurs me rendront auſſi cette juſtice, que ſi je ſuis un des Auteurs qui en fait le plus mal, je ſuis un de ceux qui en parlent le moins, avec toutes les facilités

poſſibles d'en parler beaucoup. Je les ſupplie de croire qu'il n'était pas hors de propos de faire voir au Public quelle idée il doit avoir d'un homme qui oſant lui dicter des jugemens trois fois par mois, le trompe, ou ſe trompe lui-même ſur tout, tronque des paſſages pour les obſcurcir; n'entend pas, ou feint de ne pas entendre ce qui eſt clair; ne fait pas une ſeule remarque où il n'ait tort de pluſieurs manières, & n'écrit pas en françois, en diſſertant ſur l'art d'écrire.

RÉPONSE *à un Article du Journal de Politique & de Littérature, N° 30.*

EN terminant la petite diſcuſſion où j'ai cru devoir entrer ſur ce que M. Linguet appelle des *Critiques;* je diſais en propres mots : » A tant d'obſervations d'une évidence qui » ne permet pas de réplique, que répondra » M. Linguet, qui répond à tout ? Ce qu'il a » toujours répondu, des menſonges & des in- » jures «.

Ce que j'annonçais ſe trouve accompli à la lettre. Je vais le prouver en détail, pour ne

plus revenir à une diſpute, qui malgré l'intérêt que le nom de M. Linguet répand ſur tout ce qui le regarde, pourrait, à la longue, devenir fatiguante pour le Public & même pour moi.

D'abord, pour ce qui regarde l'*évidence des obſervations qui ne permet pas de réplique*, M. Linguet me donne pleinement raiſon. J'ai prouvé qu'il ſe trompait ſur tous les points; que ſa Critique était abſurde ou infidèle. Il paſſe condamnation; car il n'entreprend pas de ſe défendre ſur aucune de ces remarques; & qu'on juge de quelle *évidence* elles doivent être, quand M. Linguet, qui a pour principe de répondre à tout, n'importe comment, n'eſſaie pas même d'y répondre. J'avais relevé ſes mépriſes en latin & en françois, ſes ſolécifmes, ſes conſtructions barbares, ſes platitudes, ſon ſtyle, tantôt de pratique, tantôt de collége, ne prenant pour cela d'autre peine que de tranſcrire ſes phraſes & d'en laiſſer le Lecteur Juge. Pas un mot de réponſe ſur aucun de ces reproches, qui demeurent, comme je l'ai dit, *ſans réplique*. M. Linguet ſe contente d'obſerver pour ſa juſtification, que *je choiſis ſix phraſes d'annonces du Journal, c'eſt-à-dire, ce qu'il ſerait peut-être ridicule d'écrire avec recherche.*

Vraiment il eſt toujours *ridicule d'écrire* quoi que ce ſoit *avec recherche*, & ce n'eſt pas-là le cas d'un *peut-être*. Il n'y a rien de ſi certain. Mais voyez comme M. Linguet eſt heureux dans ſes défenſes ; c'eſt préciſément ce que je lui reprochais, que cette *recherche ridicule* qu'il prétend devoir éviter dans les *Annonces*. Quand, par exemple, à l'occaſion des Arſacides, il parle d'une *augmentation de parties* qui *eſt une dérogeance à la quotité des diviſions dramatiques*, il eſt évident qu'il y a là de la *recherche*, & nous laiſſons au Lecteur à juger ſi *cette recherche* eſt *ridicule*.

Il eſt bien vrai que j'avais relevé d'autres phraſes qui ne ſont que plates ou incorrectes ; mais M. Linguet prétend-il que pour éviter la *recherche*, il faut tomber dans les ſoléciſmes & les fautes groſſières ?

A l'égard du terme de *gratifié du prix*, que j'avais relevé avec raiſon, comme injurieux à l'Académie & à moi, M. Linguet tranſcrit d'abord ma phraſe que voici. *C'eſt une injure perſonnelle pour les Juges & pour moi. L'Académie ne donne point de gratification, & ne m'en a point donné.*

Je ſupplie le Lecteur de faire attention à la Réponſe de M. Linguet ; elle eſt curieuſe, &

je ne crois pas qu'un autre que lui en ſoit capable.

» Un Avis imprimé en téte du Diſcours de » M. de la Harpe, porte qu'en jugeant le Diſ» cours de M. G**, l'Académie a regretté de » n'avoir qu'un prix à *donner*. M. de la Harpe » a reçu ce prix unique; il lui a donc été » *donné* «.

Oh! oui, je ne ſaurais en diſconvenir, quelque humeur que cela puiſſe cauſer à M. Linguet; le prix m'a été donné, & quand j'en aurais douté juſqu'ici, la force de ce raiſonnement me le perſuaderait. Mais quand il s'agit de prouver contre moi que l'Académie donne des *gratifications*, & m'en a donné, M. Linguet s'arme de la Logique la plus puiſſante pour prouver qu'on m'a *donné un prix*; & il en conclud avec une noble hardieſſe, & comme s'il plaidait encore au Barreau, *donc il lui a été donné.* C'eſt avec le même enthouſiaſme de conviction que Sganarelle, à qui j'ai déja comparé M. Linguet, *conclud des concavités de l'omoplate : c'eſt ce qui fait que votre fille eſt muette.*

Ce qui eſt peut-être encore plus extraordinaire, ſi quelque choſe de ce genre peut l'être dans M. Linguet, c'eſt qu'après avoir employé

ce que la Dialectique a de plus vigoureux ; pour me prouver que l'on m'a *donné* le prix, il me taxe de mauvaiſe foi, parce que je l'ai accuſé d'avoir dit que les prix de l'Académie étaient des *dons*, quoiqu'il l'ait dit en propres termes ? Cela parait incompréhenſible. Il faut citer les phraſes & pourſuivre M. Linguet dans ſes détours. Voici comme il s'exprimait en rendant compte du jugement de l'Académie, & après avoir rapporté la formule de l'*acceſſit*, telle qu'on vient de la voir encore citée ci-deſſus : » Dès que les prix de l'Académie ſont » des *dons*, il eſt plus flatteur de la forcer à » des regrets que d'être l'objet de ſa libé- » ralité «.

J'ai dit dans ma Réponſe : » M. Linguet » argumente de ces mots *donner un prix*, & » il conclud avec une mauvaiſe foi qui ſou- » lève & une abſurdité qui fait pitié, que » les prix de l'Académie ſont des *dons*, &c. «.

M. Linguet prétend que je n'ai pas *cité juſte* ; que j'ai oublié le petit mot *dès que*, & il ajoute : » En le rétabliſſant, à qui conviendront les » qualifications pleines de gentilleſſe du Mer- » cure « ?

En laiſſant à part la *gentilleſſe du Mercure*, qui fait une phraſe fort *gentille*, je réponds

que les qualifications reſteront à M. Linguet, & que le petit mot *dès que* n'y fait rien du tout. M. Linguet peut-il ignorer que ces mots *dès que* ſont une formule de raiſonnement, par laquelle on poſe un fait ou un principe ? qu'après avoir dit que l'Académie donne des prix, pourſuivre par ces mots : dès que les prix de l'Académie ſont des *dons*, c'eſt poſer en fait que ce ſont réellement *des dons*, pour en tirer la concluſion qu'il cherchait. J'ai donc eu rigoureuſement raiſon, quand j'ai dit qu'il *argumentait* de ce mot *donner*, qu'il en *concluait* ; & ces mots *argumenter* & *conclure* équivalent parfaitement au mot *dès que*, & conſervent le ſens de M. Linguet dans toute ſon intégrité, c'eſt à dire, dans tout ce qu'il a d'abſurde ; mais j'ajouterai encore une fois, qu'il n'y a peut-être que lui qui ſoit capable de crier à la mauvaiſe foi, quand on lui impute une aſſertion qui eſt préciſément celle qu'il s'eſt le plus efforcé d'établir.

Je ſais bien que M. Linguet ne s'accoutume pas à être ſerré de ſi près. Il aime mieux voltiger autour de ſon adverſaire, & met toute ſon adreſſe à paraître lui échapper ; mais je ne veux pas même lui laiſſer cette reſſource, & ſa légèreté ne le mettra pas à cou-

vert. C'eſt ici le lieu de répondre à une queſtion qu'il me fait ſur ce que j'ai avancé qu'il n'avait *aucun principe de Critique*, ce que je crois d'aillenrs avoir ſuffiſamment prouvé. *Pourquoi donc*, dit-il, M. *de la Harpe a-t-il écrit ſa Lettre?*

Je vais le lui apprendre, & cette explication s'adreſſera en même tems à ceux qui demandent pourquoi l'on répond quelquefois à des adverſaires qu'on doit toujours mépriſer. On répond, parce que tous les Barbouilleurs hebdomadaires, qui, comme M. Linguet, ſont les ennemis des talens, des ſuccès & de la vérité, ſont trop ſouvent enhardis par l'habitude d'une impunité, dont tout le monde ne ſent pas également le motif; parce qu'il y a un Public qui croit, à la longue, que celui qui parle toujours, a raiſon, & que celui qui ſe tait, a tort; enfin parce que la malignité & l'envie donneraient trop de partiſans à ces détracteurs de tout mérite, ſi de tems en tems on ne jettait ſur eux un ridicule, que ceux qui ſeraient portés à les encourager en ſecret, craignent du-moins de partager.

Venons aux infidélités réelles de celui qui m'en attribue de chimériques.

» M. de la Harpe commence par un trait de » gratitude remarquable. Il aſſure que l'abus » des mots & des figures, l'incorrection, la » déclamation, l'enflure, le jargon précieux » & maniéré, le faux bel eſprit, &c. n'ont » *jamais* pu approcher de l'Académie «.

Le mot *jamais* eſt de M. Linguet, qui l'a placé là de ſon autorité; & cela eſt tout ſimple. Il voulait me faire dire une choſe ridicule. Il ne trouve d'autre moyen que d'ajouter à ma phraſe un mot qui en change le ſens, & il retranche ce qui le détermine, c'eſt-à dire, la phraſe qui précède. Rétabliſſons le paſſage en entier, & il ne reſtera, comme je l'ai annoncé, qu'un *menſonge*. » C'eſt ſans doute un » bel établiſſement que celui des prix de l'A- » cadémie; ils ſont faits pour exciter l'émula- » tion & encourager les talens par des ré- » compenſes. Ils ont pu même, depuis *un cer-* » *tain nombre d'années*, contribuer au maintien » du goût; on les a vus alors diſputés & ob- » tenus par des Ecrivains du premier ordre. » Les Ouvrages couronnés ont été ſouvent, » depuis cette époque (ſi vous en exceptez les » miens) des modèles en leur genre, applaudis » de l'Europe entière, & dont notre langue, » s'honorera toujours. *Alors* l'Académie, à

» qui le mérite des Concurrens laiſſait la li-
» berté d'être ſévère, a pu rejetter conſtam-
» ment tout ce qui n'était pas conforme au
» bon goût. L'abus des mots & des figures,
» l'incorrection, la déclamation, l'enflure,
» le jargon précieux & maniéré, le faux eſ-
» prit, tout ce qu'on trouve le moyen de
» faire paſſer dans la Société & louer dans
» les Journaux, n'a pu approcher de l'Aca-
» démie «.

Il eſt clair que j'ai déterminé une époque particulière, dont le mot *jamais* eſt préciſément l'oppoſé; & c'eſt ainſi que M Linguet s'y prend pour faire déraiſonner ſes adverſaires.

Autre menſonge. On vient de voir qu'après avoir parlé de cette époque, où *des Ecrivains du premier ordre ont diſputé & obtenu des prix, où les Ouvrages couronnés ont été des modèles;* j'ajoute, *ſi vous en exceptez les miens.* Que fait M. Linguet qui veut me donner l'air de l'égoïſme? Il retranche cette parenthèſe; il ne tranſcrit que deux lignes éloignées l'une de l'autre, dont il ne fait qu'une ſeule phraſe. Les prix académiques, me fait-il dire, ont *été, depuis un certain tems, diſputés & obtenus par des Ecrivains du premier ordre;* & il ajoute;

» Cela eſt clair ; car, depuis *un certain tems*, » ils ſont tous donnés à M. de la Harpe «.

On voit que ces mots *depuis un certain tems*, ont été déplacés & même changés par M. Linguet ; les mots que j'ai mis, *depuis un certain nombre d'années*, ſont dans un autre membre de phraſe où il eſt queſtion du *maintien du goût*. Ce que j'ajoute, *des Ecrivains du premier ordre*, eſt clair pour quiconque ſait un peu l'Hiſtoire Littéraire. Ces mots ſe rapportent au tems où MM. Thomas & Marmontel ont été couronnés, ſoit en vers, ſoit en proſe. On ſait que l'Epître au Poète & l'Eloge du Maréchal de Saxe ont été véritablement l'*époque* d'une révolution dans les concours académiques. Je ſais que M. Linguet ne conviendra pas que ce ſoient-là des *Ecrivains du premier ordre* ; car ils ne ſont pas dans l'*ordre* de M. Linguet ; mais il me permettra bien de préférer les Contes Moraux & l'Eloge de Marc-Aurèle, à la *Théorie des Loix*, à la *Cacomonade*, &c. &c.

Je n'ai dit nulle part, je n'ai pu dire, ni penſer, que l'Académie était *infaillible*, ni qu'on ne pouvait pas appeller de ſon *infaillibilité* ; & il y a une bonne raiſon pour que je ne l'aie pas dit, c'eſt que je ne ſuis pas tout-

à-fait imbécille. J'ai dit qu'il n'y avait que de *plats Ecrivains* & de *petits Satyriques* capables d'inſulter l'Académie, parce qu'elle n'aura pu goûter leur proſe, ni leurs vers.

Voilà pour les *menſonges;* venons *aux injures.* Ç'en eſt une, je crois, aſſez grave que d'être traité de *calomniateur;* mais plus l'injure eſt grave, plus elle rend coupable celui qui l'a haſardée ſans motif. J'ai dit que M. Linguet *a imprimé contre l'Académie un Libelle atroce, qu'il a depuis déſavoué en partie.* Là-deſſus M. Linguet s'écrie dans ſon indignation :

» S'il y avait en France des loix qui pu-
» niſſent les calomnies quand elles ſont pré-
» ſentées ſous une forme littéraire, nous les
» invoquerions contre M. de la Harpe : comme
» il n'y en a point, nous ne pouvons que le
» citer au tribunal des honnêtes gens, & de-
» mander qu'il y ſoit dévoué à la peine que
» mérite une aſſertion fauſſe, s'il ne produit
» pas le *libelle* & le *déſaveu* «.

Très-volontiers, M. Linguet. Vous n'êtes pas accoutumé à gagner votre cauſe à aucun *tribunal*, & je vous proteſte que vous ne gagnerez pas celle-ci *au tribunal des honnêtes gens.* Le *Libelle* (ah ! ç'en eſt un, perſonne n'en diſconviendra) eſt intitulé, *Réponſe aux Docteurs*

modernes, *par Simon-Henri-Nicolas Linguet*, 1771. Il eſt vrai que ce *Libelle* n'eſt pas ſeulement contre l'Académie; j'ai l'honneur d'en occuper une bonne partie; j'y ſuis pour une ſoixantaine de pages; M. Dupont, l'Auteur des Ephémérides, pour un peu plus. J'y ſuis traité de *dogue* & de *ſerpent*, pour m'être moqué des petits Soupers de Tibère & du Sophi; M. Dupont, de *calomniateur*, pour avoir cité très-fidèlement M. Linguet. Ces petites qualifications ſont ſans doute ce que M. Linguet appelle *de la chaleur;* & il ſe plaint des expreſſions de ma Lettre! Mais les *honnêtes gens* appellent *Libelle*, & *Libelle atroce*, un Ouvrage écrit de ce ſtyle. A l'égard de l'Académie, voici ce qu'on dit en propres termes dans une Lettre à M. d'Alembert: » Je n'ignore pas » que vous & M. Duclos, diſpoſés en deſpotes » des places de ce Sénat Littéraire, je ſais à » merveille que vous êtes les S. *Pierres* de ce » petit paradis. Vous n'en ouvrez la porte qu'à » ceux *qui ſont marqués du ſigne de la bête* «. Cette dernière phraſe eſt une délation violente, dans quelque ſens qu'on la prenne; mais elle le devient bien plus, quand on lit le reſte de la Lettre, où l'on explique ce que c'eſt que le *ſigne de la bête;* de manière qu'il eſt impoſſible

de s'y méprendre. Nous ſommes fort loin d'accuſer M. Linguet d'être marqué du *ſigne de la bête ;* mais nous lui demanderons de quel ſigne il faut marquer l'homme qui a écrit les deux phraſes ſuivantes, qui ſe trouvent dans cette même Lettre à M. d'Alembert, & qui ſont bien remarquables. » Eſt-il permis à un homme » raiſonnable, qui a paſſé trente ans, de met» tre ſeulement en queſtion s'il croira à ſon Ca» téchiſme ? Fait-on des traités contre les Or» donnances de Police qui enjoignent de ba» layer les rues « ? Nous ne ferons aucun commentaire ſur ce paſſage ; mais quels commentaires ne feraient pas M. Linguet & Conſorts, s'ils le trouvaient dans des Ecrivains qu'ils appellent Philoſophes ? Voilà le *Libelle* bien conſtaté. Reſte le *déſaveu.* Pour ce dernier article, je m'en rapporte abſolument à vous-même, M. Linguet. N'avez vous pas dit quelque part dans les premiers cahiers de votre Journal, que vous aviez été emporté un peu trop loin dans cette *Réponſe aux Docteurs modernes*, & que dans une nouvelle édition, vous rectifieriez ces excès ? Je vous le demande, parce qu'en vérité, je n'ai pas le tems de m'en aſſurer : je crois l'avoir lu ; mais s'il vous plaît que cela ne ſoit pas, je ne demande pas

mieux. L'affaire principale était de prouver le *Libelle ;* ce point démontré, il vous importe plus qu'à moi de prouver que vous l'aviez *déſavoué* en *partie*, comme je l'avais dit ; ſi vous voulez abſolument que je me trompe, je conſens de bon cœur à être repris *au tribunal des honnêtes gens*, pour avoir cru M. Linguet capable de *déſavouer un Libelle.*

Ce n'eſt pas-là la ſeule *calomnie* dont M. Linguet m'accuſe ; il me reproche encore comme une *calomnie*, d'avoir paru préſumer (car je ne l'ai pas dit) qu'il était l'Auteur de cette Lettre adreſſée à lui-même, au ſujet de la Tragédie de M. Légouvé, Lettre écrite du ſtyle d'un Cocher de fiacre qui ſort du cabaret. Si c'eſt une *calomnie* de l'avoir *penſé*, nous ſommes un grand nombre de coupables, & M. Linguet lui-même l'avoue. » Cette Lettre eſt ſi » révoltante, dit-il, que quelques perſonnes » n'ont pu s'imaginer qu'elle ait été écrite. Les » uns par *honnêteté*, les autres par malignité, » ont paru *pencher à ſuppoſer* que l'Auteur du » Journal ſe l'était adreſſée lui-même pour » avoir occaſion d'y répondre «. Qu'il eſt conſéquent, M. Linguet ! Me voilà accuſé de *calomnie* pour avoir pu penſer ce que tant de perſonnes, de ſon aveu, ont penſé par *hon-*

nêteté ; mais ſoit *honnêteté*, ſoit *malignité*, perſonne ne ſera plus tenté d'avoir une ſemblable opinion. M. Linguet a toujours des moyens victorieux pour réduire ſes adverſaires au ſilence. En voici un qui eſt un des plus forts qu'il ait jamais imaginés : » Afin de les » convaincre ou de les réduire au ſilence, » nous en avons dépoſé l'original (de cette » Lettre) chez un Officier public, M^e. Chau- » vet, Notaire, rue Saint-Martin «.

Voilà qui eſt péremptoire ; il eſt clair qu'une Lettre dépoſée par M. Linguet chez un Notaire, n'a jamais pu être écrite par M. Linguet. Il eſt accablant en fait de preuves, ce M. Linguet ; il en a toujours d'un genre dont il eſt impoſſible de n'être pas étourdi ; auſſi de quel ton il les propoſe ! comme il ſent ſa force !

Il faut pourtant que M. Linguet (ſérieuſement parlant) ait une fois raiſon ſur quelque choſe, & grace à une faute d'Imprimeur, il a raiſon ſur un fait. C'eſt, comme on l'a vu, celui de ces malheureux guillemets (1), ſur leſquels il a fait un bruit épouvantable. Ils n'y devaient pas être, j'en conviens ; mais à qui

(1) L'Imprimeur avait par mégarde mis des guillemets à deux ou trois lignes qui n'étaient pas copiées exactement de M. Linguet, mais qui contenaient ſa penſée.

M. Linguet fera-t-il croire que c'eſt ma faute ? Qu'ai-je pu faire de mieux que ce que j'ai fait ? Du jour que je reçois le Mercure, j'écris pour prévenir M. Linguet ſur une faute involontaire ; mais quand le haſard lui a donné un petit avantage, il ne faut pas croire qu'il y renonce, à quelque prix que ce ſoit. Il veut abſolument qu'il y ait du deſſein dans ces guillemets, & qu'ils ſoient mis de ma part volontairement, comme s'il m'importait beaucoup que M. Linguet ait dit en toutes lettres une abſurdité qui réſulte néceſſairement de ſa Critique. Ainſi, dans un article où j'ai raiſon contre lui ſur tous les points, j'aurai conſenti, pour lui donner un ridicule de plus, à deſcendre à ces petites ruſes de guerre, très-dignes de lui, ſans doute, puiſqu'il en a été convaincu tant de fois, très-dignes de la populace des folliculaires, mais infiniment au-deſſous d'un homme de Lettres, à qui jamais de pareilles manœuvres n'ont pu être reprochées, & qui n'en a pas beſoin !

» En laiſſant ſubſiſter l'infidélité publique, dit » M. Linguet, il a fait une rétractation ſecrette «.

La plaiſante phraſe ! & comment voulait-il que je ne la *laiſſaſſe pas ſubſiſter ?* Pouvais-je l'arracher de tous les Exemplaires imprimés ?

& ma *rétractation ſecrette* pouvait-elle être publiée plutôt ?

M. Linguet veut-il un exemple d'une infidélité bien volontaire, & qui n'a ni excuſe, ni prétexte ? Je vais le lui montrer tout-à-l'heure chez ſon Maître, M. Fréron ; car j'ai lu ſa Feuille. On me demandera peut-être pourquoi ? C'eſt qu'on m'a parlé d'une phraſe ſur l'envie, qui m'a paru ſi ſingulière, que je n'ai pu la croire qu'en la liſant. M. Fréron prétend que chaque fois que *j'écris des vers ou de la proſe, l'envie eſt prête à le déchirer de ſes ſerpens* (1). Cette phraſe eſt ironique ou ſérieuſe. Le Journaliſte peut vouloir dire ironiquement qu'on l'accuſe d'*envie*, quand il m'arrive d'avoir en proſe & en vers quelques ſuccès qui peuvent l'affliger ; mais eſt-il bien poſſible que M. Fréron imagine qu'on l'ait jamais accuſé d'*envie ?* Il peut flatter l'envie, la ſervir, la dégoûter même en la ſervant trop mal-adroitement ; mais la ſentir ! à quel titre ! N'y a-t-il

(1) On ne relève pas cette expreſſion de l'envie qui *déchire de ſes ſerpens* & qui eſt un barbariſme intolérable. La Grammaire, fondée ſur la Logique, apprend qu'on ne dit pas plus que l'envie *déchire de ſes ſerpens*, qu'on ne dirait qu'un tyran *déchire de ſes bourreaux ;* mais les Faiſeurs de Feuilles n'y regardent pas de ſi près.

pas dans cette phraſe une *envie* d'être quelque choſe, qui eſt très plaiſante dans M. Fréron ? S'il veut dire ſérieuſement que l'*envie le déchire*, s'acharne contre *lui*, cela eſt encore bien plus extraordinaire. M. Fréron, exciter l'envie ! il y a de quoi rire long-tems.

Envie ou non, il fait de l'Eloge de Catinat ce qu'il a fait de tous les autres Ouvrages du même Auteur ; il accumule une vingtaine de phraſes tranſpoſées, tronquées, altérées, entremêlées de mots ridicules & de parenthèſes de ſa façon ; & il finit par une autre accumulation de tous les termes injurieux, par leſquels on peut déſigner un mauvais Ouvrage, & qui emportent toujours leur preuve avec eux, dès qu'ils ſont raſſemblés ; & voilà une feuille.

On raconte que dans l'inventaire de l'Hiſtoriographe Mézeray, on trouva un ſac étiqueté, ſur lequel on liſait : *Voici le dernier argent que j'ai reçu du Roi ; auſſi, depuis ce tems, je n'ai jamais dit de bien de lui.* M. Fréron aurait pu mettre à la tête de chaque feuille qu'il a écrite contre moi, & il y en a une belle quantité : M. de la Harpe m'a toujours témoigné publiquement un mépris très-franc & très-ſenti ; en conſéquence, j'ai dit, je dis & je

dirai qu'il écrit très-mal en proſe, plus mal en vers, & que tous les Ouvrages qu'il a faits & qu'il fera, ſont & ſeront à jamais *faſtidieux, amphigouriques, déteſtables, plats, martelés, rampans, durs, abſurdes, froids, ternes, &c. &c.* (1).

Ce n'eſt pas aſſez de toutes ces belles qualifications, il faut quelquefois paraître avoir raiſon : rien n'eſt plus aiſé ; il n'y a qu'à ſuppoſer ce que l'Auteur n'a pas écrit. Par exemple, on lit dans l'Eloge de Catinat, qu'il ſe voyait comme Général, chargé de diſpenſer trois choſes, l'argent, le tems, & ce que ſouvent on prodigue avec la même légèreté, le ſang des hommes.

Au lieu de diſpenſer, il n'y a qu'à mettre *diſpoſer*, & il y aura *diſpoſer le tems & l'argent*, ce qui eſt un ſoléciſme ; & *diſpoſer* le ſang, ce qui eſt un barbariſme. M. Fréron ne peut pas dire que c'eſt une faute d'impreſſion ; car il obſerve que *diſpoſer une choſe* n'eſt pas français. Il a donc bien évidemment voulu mettre

(1) Ce n'eſt-là qu'une petite partie des épithètes que ce grand Ariſtarque entaſſait journellement contre moi, en proteſtant toujours de ſon impartialité. Ma mémoire ne peut pas me les rappeller toutes ; mais il n'y a qu'à prendre toutes celles que la langue Françaiſe produit en ce genre ; on ne peut pas s'y tromper.

diſpoſer ; mais comment a-t-il oſé faire cette ſuppoſition, quand il y a *diſpenſer ?* C'eſt qu'il a cru qu'on n'y prendrait pas garde, qu'on ne le releverait pas ; & quand on le releverait, qu'importe ? il a fait ſon métier.

Voilà, M. Linguet, ce qu'on appelle des infidélités bien réelles & dignes de vous être propoſées en exemple. La dernière accuſation que vous intentez contre moi, eſt celle d'égoïſme, parce qu'on a parlé en cinq ou ſix lignes des applaudiſſemens donnés à l'Eloge de Catinat dans l'Aſſemblée publique de l'Académie. C'eſt un fait littéraire dont un Journaliſte doit parler ; dont vous-même, M. Linguet, ſi vous euſſiez connu vos devoirs, auriez dû faire mention. Un fait n'eſt pas un éloge, & rien n'empêche qu'on ne diſe autant de mal qu'on veut d'un Ouvrage, en avouant qu'il a été fort applaudi.

Au ſurplus, le Lecteur peut obſerver, à propos d'égoïſme, que M. Linguet, ſur une Feuille de 48 pages, en emploie 32 à parler de lui ; c'eſt peu de choſe.

Il finit par un cartel littéraire. Il me propoſe un combat, & l'Académie de Toulouſe doit être le champ de bataille. J'ignore le nom du champion ; ſi c'eſt M. Linguet, ou un au-

tre ; mais il trouvera bon que je ne ramaſſe point le gant qu'il me jette. J'ai déja dit, puiſqu'il aime à citer Virgile,

Hîc victor ceſtus artemque repono.

Il ne manquera pas d'autres concurrens qui rendront la victoire plus illuſtre, & à qui on la pardonnera plus volontiers.

Ce cartel de M. Linguet eſt accompagné d'*un faſte de citations* latines, par lequel il veut ſe venger du reproche d'ignorance qu'on lui fait. M. de la Harpe, dit-il, *me prétend ſi honnêtement ignare en latin & en français !* Eh ! mais je fais plus, ce me ſemble ; je le prouve ; & deux hémiſtiches latins ne me donnent pas une plus haute idée de ſa ſcience. Voyez s'il n'eſt pas toujours comme Sganarelle : vous dites que je ne ſais pas le latin ! *Singulariter, nominativo, bonus, bona, bonum*, &c.

M. Linguet parle de l'*importance que je mets aux combats académiques ;* ne ſerait-ce pas lui plutôt, ſi j'en crois ſon cartel ? Ce cartel ne confirme-t-il pas ce qu'on dit, que M. Linguet était au nombre des concurrens, du-moins ſous un autre nom ? Je ſuis loin de l'aſſurer ; car je n'en ſais rien, & je prie M. Linguet de ne pas prendre encore ce propos pour une *calomnie*.

Je ne puis m'empêcher d'obſerver en finiſſant, qu'il eſt étonnant peut-être que M. Linguet cherche tant la guerre; car il la fait bien mal: dès qu'il combat, la tête lui tourne. Comment ne pas le croire, lorſqu'on lit dans ſa Feuille ces inconcevables lignes? » Faut-il » que tout, abſolument tout, change de na- » ture, quand il s'agit de nous, & que ce qui » eſt permis à quiconque n'a pas le malheur » d'être Champenois, ou de s'appeller Linguet, » devienne un crime pour l'individu infortuné, » qui réunit ces deux terribles qualités «?

Je demande ſi l'homme qui écrit ainſi, eſt ce qu'on appelle *mentis compos*, & s'il a l'uſage de ſes facultés?

Je dis qu'il cherche la guerre; car pourquoi me l'a-t-il déclarée de nouveau? Du moment où il a été attaqué dans ſon état, je ne me ſuis pas permis d'écrire une ligne contre lui. Ce n'eſt point ici une modération affectée comme celle dont il s'eſt paré à la fin de ſes articles ſatyriques, & qui n'eſt qu'un rafinement d'inſulte. Ce ſont des faits. Je n'ai pas même voulu rendre compte des Ouvrages qui paraiſſaient contre lui, malgré mes liaiſons avec leurs Auteurs. Il paraiſſait deſirer la paix, & comme la paix eſt bonne avec tout le

monde, je ne demandais pas mieux. C'eſt à lui de voir aujourd hui s'il a lieu de s'applaudir de ſa nouvelle excurſion. Je lui conſeille de s'en tenir-là; car ſi l'on s'amuſait à faire tous les mois un petit relevé très fidèle de toutes les fautes de tout genre, accumulées dans ſon Journal, ceux même qu'a ſéduits l'eſpèce de réputation qu'il s'eſt acquiſe dans le Barreau, après n'en avoir eu aucune dans la Littérature, pourraient enfin convenir de ce qui n'eſt plus douteux aujourd'hui parmi tous les gens éclairés; c'eſt que M. Linguet, quoique né avec de l'eſprit & une grande facilité à écrire, n'eſt pourtant qu'un très-mauvais Ecrivain, dont il ne reſtera pas un ſeul Ouvrage que la poſtérité puiſſe lire avec fruit.

P. S. J'apprends que dans les Affiches de Province, & même dans un certain Journal des Dames, compoſé par M. Mercier, je ſuis aſſez groteſquement défiguré. Courage, Meſſieurs; je prendrai quelque jour pour deviſe, *non pluribus impar.* M. Mercier, qui s'eſt mêlé fort ſouvent dans les Concours académiques, en proſe & en vers, peut être mécontent de l'Académie & de moi. Quant à M. Querlon, qui n'eſt d'aucun Concours, je crois qu'il eſt

mécontent de tout le monde. Au ſurplus, je n'ai lu aucun de ces deux Meſſieurs; ainſi, qu'ils ne s'attendent pas à une réponſe. Je n'ai ſu que long-tems après, qu'il y avait une Feuille de M. Querlon contre moi, & au bout de huit jours, où retrouver cette Feuille? A l'égard du Journal des Dames, je ne ſais en quel endroit du monde on le trouve, & je ne l'irai pas chercher. D'ailleurs, quand on a combattu des Chefs illuſtres, tels que MM. Fréron & Linguet, on peut craindre de ſe compromettre avec d'obſcurs Légionnaires.

SUR un Article du Journal de Lecture, concernant PIRON.

LE projet d'un Journal de Lecture eſt parfaitement aſſorti au goût dominant de ce ſiècle, où la mode eſt de s'inſtruire par extraits, de lire par déſœuvrement, & de parler de littérature par diſtraction. Rien n'eſt plus commode que d'ouvrir un Volume où l'on trouve au haſard des fragmens de nos meilleurs Ouvrages en proſe & en vers, qui n'ont entre eux d'autre liaiſon que les noms des différens Auteurs. Cette Collection a un autre mérite que celui d'être favorable à la pareſſe. Elle eſt d'une

utilité réelle aux Nationaux & ſur-tout aux Etrangers. Elle rend familiers à ceux-ci les meilleurs morceaux de notre langue, qu'ils retrouvent ſucceſſivement dans chaque Feuille, & rappelle aux autres la mémoire des modèles qu'on ne ſaurait trop ſouvent revoir & conſulter. Il eſt vrai que ces Feuilles contenant auſſi en extrait les nouveautés un peu connues, qui paraiſſent journellement, il y a telle de ces nouveautés qui contraſte étrangement avec les morceaux qui l'accompagnent. Mais, en fait de Journal, la nouveauté eſt toujours un mérite; & ſi, dans ce genre, le Rédacteur ne voulait inſérer, chaque mois, que ce qui eſt digne d'être conſervé, il courrait riſque ſouvent de ne rien donner de nouveau; il ſe ferait des ennemis de tous ceux dont il n'emprunterait rien; & c'eſt toujours très-bien fait (quand on le peut) d'être en paix avec tout le monde.

Mais rien n'oblige le Rédacteur à inſérer dans ſon Recueil des morceaux de critique qui peuvent égarer le goût des Etrangers, pour leſquels ce Recueil eſt principalement deſtiné. Il eſt vrai qu'on n'en trouve qu'un exemple; mais il ſe préſente dans le premier Volume & pourrait faire mal juger du reſte.

Il eſt intitulé, *Réflexions hiſtoriques & littéraires ſur Piron.* L'intérêt qu'on peut prendre à cette eſpèce de Journal, qui peut être réellement utile, nous oblige à quelques remarques ſur le morceau dont nous parlons. Il eſt de M. Imbert. Voici comme l'Auteur débute.

» Vous m'avez étonné, Monſieur, en m'ap-
» prenant que notre célèbre Piron était moins
» connu chez les Etrangers, qu'il n'eſt eſtimé
» dans ſa patrie «.

Peut-être n'y a-t-il pas de quoi tant s'étonner. Le ſeul Ouvrage de Piron, qui aurait pu paſſer chez l'Etranger, eſt la Métromanie; & l'on ſait que la Comédie eſt un des genres d'Ouvrages qui ſe traduiſent le plus difficilement.

» Peut-être ſes Ouvrages ne ſont-ils pas
» d'une date aſſez reculée pour s'y être ré-
» pandus à titre d'Ouvrages anciens, & qu'ils
» n'étaient aſſez étayés ni par l'intrigue, ni
» par le ton à la mode, pour y paſſer en qua-
» lité d'Ouvrages modernes «.

De quels Ouvrages M. Imbert veut-il parler ? La Métromanie eſt de 1738, & a eu tout le tems d'être connue & traduite. Tout ce qui réuſſit parmi nous eſt traduit preſque auſſi-tôt, ſans que l'*intrigue* s'en mêle; & ſouvent même

de fort mauvais Ouvrages ont les honneurs équivoques d'une traduction ; car rien n'empêche qu'un Anglais ou un Italien de peu de goût, ne s'amuſe à traduire un mauvais Drame Français, ignoré parmi nous, comme on pourrait le prouver par vingt exemples, depuis que notre Littérature eſt à la mode dans l'Europe. La traduction eſt communément une ſuite du ſuccès, mais n'en eſt pas toujours la preuve. Il faut s'informer non-ſeulement ſi tel Ouvrage eſt traduit, mais ſi la traduction a réuſſi, & ſi l'Auteur eſt eſtimé dans le pays où on lui fait parler une autre langue. Ne traduiſons-nous pas tous les jours des Livres mauvais ou médiocres ? Peut-être le ridicule de la Métromanie, plus répandu parmi nous que chez toute autre nation, n'a-t-il pas paru aſſez piquant, aſſez théâtral, aſſez moral, pour les autres nations de l'Europe.

» Peut-être auſſi lui a-t-il manqué cette » *manière philoſophique qui a donné des aîles*, » pour ainſi dire, aux Ouvrages des Voltaire, » des d'Alembert «.

On n'entend pas trop comment *une manière philoſophique donne des aîles*. Il faut écrire mieux lorſqu'on juge.

» Il débuta au Théâtre Français par ſa Co-

» médie de l'*Ecole des Pères*, qui parut d'abord » ſous le titre des *Fils Ingrats*. Cette Pièce, » antérieure à celles de la Chauſſée, eſt *l'épo-* » *que de la renaiſſance* du comique larmoyant » ſur notre Théâtre. Il en fait une eſpèce » d'amende honorable dans ſa Préface. Quoi » que puiſſent dire pour nous nos partiſans, » *s'écrie-t-il*, tout ſe réduira, ce me ſemble, » à ne pouvoir apprécier notre malheureux » comique, où l'on s'attendrit, que ſur le pied » du tragique, où l'on s'égaie. Il eſt mal- » heureux pour ce genre, que MM. de Voltaire » & Piron, qui tous deux s'y ſont exercés, ſe » ſoient réunis pour le condamner «.

D'abord l'*Ecole des Pères* n'eſt point *l'époque* du comique larmoyant. C'eſt le *Préjugé à la mode*, dont le mérite & le ſuccès firent connaître les reſſources qu'on pouvait tirer des ſituations attendriſſantes, mêlées au comique, & préparèrent ce genre qu'on appelle aujourd'hui le Drame Bourgeois, où l'intérêt peut aller quelquefois auſſi loin que dans la Tragédie, qui ne s'en diſtingue que parce qu'elle eſt eſſentiellement héroïque. Enſuite, ce n'était point une *renaiſſance*. Ce mot ſerait bien placé, s'il s'agiſſait d'un genre qui eût régné quelque tems, qui eût été oublié, & qu'on

eût fait revivre. Ce n'eſt pas ici le cas. L'Andrienne, il eſt vrai, avait fait voir que la Comédie n'excluait pas le pathétique ; ç'en était aſſez pour que le genre du *Préjugé à la mode* ne fût point abſolument une nouveauté ; mais le *Préjugé à la mode* ne fut point une *renaiſſance ;* ce fut bien véritablement une *époque*, parce qu'il ouvrit une route peu frayée juſqu'alors, & où beaucoup d'Auteurs ont marché depuis. L'*Ecole des Pères*, Pièce dans laquelle il n'y a pas plus d'intérêt que de comique, n'a pu produire aucun de ces effets & n'eſt une *époque* dans aucun ſens.

Je ne ſais ſi Piron *s'eſt écrié*, comme le dit M. Imbert, qu'on ne pouvait apprécier le comique où l'on s'attendriſſait, que ſur le pied du tragique où l'on s'égaie. Ce n'eſt pas là une exclamation ; mais c'eſt une hyperbole très-déplacée, & que l'Auteur ne s'eſt permiſe apparemment qu'à cauſe de l'antithèſe ; mais une antithèſe ne juſtifie pas une fauſſeté. Le tragique où l'on s'égaie, eſt ſouverainement ridicule, & n'était bon que pour Cyrano de Bergerac ; mais le comique où l'on s'attendrit, ſans être comparable à la Tragédie héroïque, ni à la Comédie de caractère, eſt encore un genre eſtimable, quand il eſt bien traité. Il eſt

vrai

vrai qu'il n'y a aucun rapport entre l'Ecole des Pères, que perſonne ne lit, & les belles Scènes de l'Enfant Prodigue & le chef-d'œuvre de Nanine, que tout le monde ſait par cœur. Mais auſſi M. Imbert a grand tort de rapprocher en ce genre MM. de Voltaire & Piron, qui même en aucun genre ne doivent être rapprochés, parce qu'ils n'ont rien de commun.

» Caliſthène ſuivit de près l'Ecole des Pères. » Cette Pièce, *quoique* toute entière dans le » *genre admiratif*, fourmille des plus grandes » beautés; mais le peu d'intérêt en avait pré- » paré la chûte «.

Il faut convenir que ce mot *quoique* eſt ſingulièrement placé. *Quoiqu'*une Pièce ſoit dans le genre qui tend à exciter l'admiration (car c'eſt ce que ſignifie *le genre admiratif*), cependant elle *fourmille des plus grandes beautés*. Pour qu'une pareille phraſe eût quelque ſens, il faudrait que les Pièces où l'on excite l'admiration, ne fuſſent pas vraiment ſuſceptibles de *grandes beautés;* & ſans doute ce n'eſt pas ce que M. Imbert a voulu dire; car Sertorius & la mort de Pompée ne peuvent guères exciter d'autres ſentimens que l'admiration, & ont cependant de grandes beautés.

L'admiration même eſt l'effet le plus général des Pièces de Corneille, même de celles qui ont plus d'intérêt que les deux qu'on vient de nommer; & c'eſt préciſément parce qu'il inſpire ce ſentiment d'admiration qui élève notre ame, qu'il a été nommé le Grand Corneille. M. Imbert a peut-être voulu dire que ce ſentiment de l'admiration n'eſt pas le plus tragique, ni le plus théâtral, qu'on puiſſe exciter; & je le crois auſſi. Mais ce qu'il a dit eſt bien loin de ce qu'il a voulu dire; & même en lui ſuppoſant cette idée, il eſt toujours plaiſant de dire qu'un Ouvrage a des beautés, *quoique* ſon genre ſoit d'exciter l'admiration, comme ſi ce n'était pas préciſément par les beautés qu'on produit l'admiration.

On peut remarquer ici ce qui a déja été obſervé plus d'une fois, combien il eſt rare parmi les jeunes gens qui montrent quelque talent pour les vers (car M. Imbert a donné des preuves de ce talent dans le Jugement de Paris) d'en trouver un capable d'écrire quelques pages en proſe, qui puiſſent plaire à un Lecteur ſenſé, où il y ait quelque juſteſſe dans les idées & dans les conſtructions, & où l'Auteur s'entende lui-même. Cependant ils ont preſque tous la manie de juger & de diſſerter

en proſe, & l'on ne voit guères d'Epîtres de cent vers où il n'y ait une Préface plus longue & plus mauvaiſe que la Pièce.

Reſte à ſavoir ſi Caliſthène *fourmille* des plus grandes beautés. M. Imbert ne ſonge pas qu'un Ouvrage qui mériterait cet éloge, ſerait un Ouvrage immortel, parce qu'il n'y a point de défauts que de grandes beautés ne faſſent pardonner. Je ne ferai à M. Imbert qu'une queſtion. Quelqu'un ſait-il un vers de Caliſthène ? & trouverait-il beaucoup de gens qui l'ayent lu ou qui ſe ſouvînſſent de l'avoir lu ? Dira-t-il qu'on ne lit guères un Ouvrage de Théâtre qui n'a pas eu de ſuccès ? On lit beaucoup Eſther, qui eſt une fort mauvaiſe Tragédie ; mais c'eſt qu'en effet, Eſther, comme Ouvrage de Poéſie, *fourmille* des plus grandes beautés, s'il faut ſe ſervir de ce terme, que je ne trouve pas trop bien placé. Un Ouvrage *fourmille* de défauts ; mais il étincelle de beautés.

Au peu d'intérêt qui prépara la chûte de Caliſthène, M. Imbert ajoute une autre raiſon, d'après ce que raconte l'Auteur dans ſa Préface ; c'eſt que le poignard que Caliſthène reçoit de Lyſimaque, ſe rompit en morceaux dans ſa main. Il eſt bien étonnant qu'un

homme d'autant d'eſprit que l'Auteur de la Métromanie, ait bercé ſon amour-propre d'un pareil Conte. Jamais un pareil incident ne ferait tomber une bonne Pièce. Ce n'eſt pas le poignard briſé de Lyſimaque qui fit tomber Caliſthène; c'eſt le poignard de Melpomène qui ſe rompit dans les mains de l'Auteur.

» Les Courſes de Tempé réuſſirent & elles » réuſſiraient encore aujourd'hui «.

Un Ecrivain qui aurait eu plus de droit de parler affirmativement, aurait dit, peut-être.

» L'Auteur a eu l'art d'y mettre une vé- » rité & un naturel charmant, ſans rien perdre » de l'originalité qui le diſtingue «.

Voici quelques traits de ce *naturel* & de cette *vérité*, & de cette *originalité*. Je les prends dans les citations de M. Imbert.

SILVANDRE.

Ah! *quand on* aime, *a-t-on* l'humeur que vous avez?
Non, vous ne ſavez pas ce que c'eſt que tendreſſe.

THÉMIRE.

Vous ſavez quereller ſans ceſſe,
Vous; c'eſt tout ce que vous ſavez.

SILVANDRE.

Rien ne vous impatiente.

THÉMIRE.

Et tout vous met en courroux.

SILVANDRE.

C'eſt que je ſuis ſenſible,

THÉMIRE.

Et moi très-*endurante*,
Témoin l'amour que j'ai pour vous.

SILVANDRE.

Je ne ſonge en tout qu'à vous plaire.
Ma faute, *quand j'y manque*, eſt bien involontaire;
Mais *vous ne diſconviendrez pas*
Que ſi vous aimiez bien, *l'on vous eût vu tout faire*,
Pour vous débarraſſer d'Hylas.
Votre père a parlé de ſe donner un gendre;
Etranger dans ces lieux, je n'ai que peu d'eſpoir:
Mais conſultons *par où* nous pourrons nous y prendre, &c.

Je ne ſais ſi M. Imbert trouve dans cette manière d'écrire beaucoup de *vérité*, de *naturel* & d'*originalité*. On peut du-moins aſſurer qu'il n'y a pas beaucoup de grace, ni d'élégance.

Viens, viens voir échouer tes ruſes criminelles;
La honte & les remords courront à tes côtés.

On aime beaucoup dans Boileau,

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Pourquoi n'aimera-t-on pas les *remords qui courent*, figure qui n'eſt pas plus hardie ? C'eſt que dans le vers de Boileau, c'eſt le Poète qui parle : ici, c'eſt un perſonnage, & un perſonnage de paſtorale. Où eſt-là le *naturel* dont parle M. Imbert ?

Je l'ai ſurpris à s'exercer ſouvent.
Je vous l'avouerai ſans fineſſe :
La flèche vole avec moins de vîteſſe,
Et j'oſerais pour lui gager contre le vent.

L'hyperbole eſt un peu forte, & ce n'eſt pas encore là du *naturel*. M. Imbert appelle les Courſes de Tempé une *Paſtorale charmante*. Il ne faudrait pas s'exprimer ainſi même dans un panégyrique, encore moins dans des réflexions *hiſtoriques & littéraires ;* car ce jugement n'eſt pas plus littéraire qu'hiſtorique.

A l'article de Guſtave, voici comme M. Imbert s'exprime :

» On aura beau m'objecter la multiplicité » des évènemens entaſſés dans cette Tragédie, » je répondrai qu'elle a beaucoup d'intérêt ; ſi » on lui reproche bien des endroits d'un ſtyle » *rocailleux*, je répondrai, beaucoup d'intérêt, » & cette réponſe ſera pour moi le fameux *Sans* » *dot* de l'Harpagon de Molière «.

Non, le *beaucoup* d'intérêt de M. Imbert ne

ſera pour perſonne le *Sans dot* de Molière. D'abord il faudrait de bonne-foi avouer qu'on veut faire un panégyrique ; encore, dans cette ſuppoſition, faut-il reſpecter la vérité à un certain point. Quel eſt le but de M. Imbert ? Veut-il flatter Piron, qui ne l'entend plus ? Se croit-il obligé, pour marquer le reſpect qu'il rend à ſa mémoire, de trouver bon tout ce qu'il a fait ? Il ſe trompe ; quand on loue un homme de génie qui n'eſt plus, il faut le juger comme on peut ſuppoſer qu'il ſe jugerait lui-même, ſi, dans un autre ordre de choſes, élevé au-deſſus des faibleſſes de l'humanité, au-deſſus de ſes propres Ouvrages, il jettait ſur eux le coup-d'œil d'une raiſon abſolument épurée. Dans cet état de ſupériorité, il ne voudrait conſerver de ſes productions que celles que la poſtérité aurait conſacrées, & n'entendrait ſon éloge avec plaiſir, qu'autant qu'il ſerait conforme à la vérité. C'eſt la vérité qu'on doit au public, quand on parle des morts ; & même quand il eſt queſtion des vivans, on peut la taire ſans doute ; mais il ne faut pas la bleſſer.

M. Imbert peut-il ignorer que ce n'eſt pas ſeulement la *multiplicité des évènemens* que l'on reproche à Guſtave, mais leur invraiſem-

blance ? On lui reproche une intrigue qui n'eſt fondée que ſur un jeu de mots, ſur un quolibet indigne de la Tragédie, & ſur une maladreſſe du Tyran qu'il eſt impoſſible de juſtifier. Quel eſt le fondement de la Pièce ? Le voici en deux mots. Guſtave paraît devant Chriſtierne ſous le nom d'un ſoldat qui apporte la tête de Guſtave que Chriſtierne a proſcrit. Chriſtierne lui dit avec beaucoup de raiſon :

Pourquoi ſe préſenter ſans ce gage à la main ?

GUSTAVE.

Je ne paraîtrais pas avec tant d'aſſurance,
Si ce gage fatal n'était en ma puiſſance.

Ce qui ne peut vouloir dire autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il a la tête de Guſtave, qui eſt en effet ſur ſes épaules ; & il ajoute :

C'eſt un ſpectacle affreux dont vous pouvez jouir,
Et c'eſt à vous, Seigneur, à vous faire obéir.

Après cette réponſe, le Tyran n'a autre choſe à faire que de demander la tête de Guſtave, qui apparemment eſt entre les mains de quelqu'un des Gardes du Palais. L'objet eſt de ſi grande importance, qu'il n'y a pas un moment à perdre, & toute autre conduite eſt impoſſible à ſuppoſer dans un homme qui a

un ſi grand intérêt à s'aſſurer de la mort de ſon ennemi, & à qui le ſoldat qu'on lui préſente, ne peut pas donner d'autre preuve. Cependant Chriſtierne n'en fait rien; & par une bonne raiſon, c'eſt que la Pièce ſerait finie. Il parle d'autre choſe; & deux Actes ſe paſſent, avant qu'il s'aviſe de vérifier une nouvelle ſi importante. C'eſt-là ſans doute une faute plus capitale que la *multiplicité des évènemens*, & le combat ſur la glace que raconte Adélaïde, après avoir *diſparu* ſous la glace, & le froid épiſode de Frédéric, &c. Mais, dira-t-on, la Pièce a réuſſi. Oui, parce qu'il y a des ſituations attachantes & un intérêt de curioſité; car c'eſt-là ſur-tout l'eſpèce d'intérêt qui règne dans Guſtave. Il ne faut pas diſputer contre les larmes, dit M. Imbert, comme s'il parlait d'Inès ou de Zaïre. Je n'ai jamais vu que Guſtave fît verſer beaucoup de larmes. Il y a du mérite ſans doute, puiſqu'il eſt reſté au Théâtre; & ce mérite conſiſte, comme je viens de le dire, dans des ſituations qui ont fait excuſer les invraiſemblances; mais pluſieurs Pièces ſont reſtées au Théâtre, ſans mériter beaucoup d'eſtime, & ſans faire beaucoup de réputation à leurs Auteurs. Amaſis eſt reſté au Théâtre même depuis Mérope. Amaſis eſt-il

une bonne Tragédie ? & la Grange Chancel eſt-il un bon Poète dramatique ?

M. Imbert parle de quelques endroits d'un ſtyle *rocailleux*. Je ne ſais trop ce que c'eſt que ce ſtyle *rocailleux ;* mais on ſait ce que c'eſt qu'un ſtyle dur & barbare, qui offenſe également l'oreille & la Grammaire ; & M. Imbert peut-il nier que ce ſtyle ne ſoit d'un bout à l'autre celui de Guſtave ? Pourquoi diſſimuler la vérité ? Qui veut-il tromper ? & à qui veut il plaire ? Qu'il ouvre Guſtave, & il verra, dès la première Scène :

Tout le monde, en effet, Seigneur, *en eſt* encore
A connaître l'objet que votre flamme honore.

. . . . . .

CHRISTIERNE.

Hélas ! ſouvent ainſi *nous*-mêmes contre *nous*
Du ſort qui *nous* pourſuit, nous préparons les coups.
Juſte *punition de la façon* barbare,
Dont ma *rage accueillit* une beauté ſi rare.
Ecoute, & plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oſer plus ſouffrir.

. . . . . .

Frédéric avoué de l'Etat & de moi,
Eut donc ordre d'aller lui préſenter ſa foi.
Il y *fut*, &c.
Ah ! Rodolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de *ſéduiſant en ſoi*,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeuneſſe & les graces,

Où la tendre langueur *fait remarquer ſes traces ;*
Jamais de deux beaux yeux *le charme en un moment ,*
N'a , ſans vouloir *agir , agi* ſi puiſſamment , &c.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs ſur cette ame inflexible ?

Cet amas de ſoléciſmes & de barbariſmes , & d'expreſſions ridicules , eſt-il ce que M. Imbert appelle du ſtyle *rocailleux ?* C'eſt aux Etrangers ſur-tout qu'il faut dire que ce ſtyle eſt ce qu'il y a de plus mauvais dans notre langue.

Si M. Imbert m'obſerve que moi , qui dis tant de mal de ce Guſtave , j'en ai fait un , il y a environ dix ans , beaucoup plus mauvais , je lui répondrai que c'eſt préciſément parce que j'ai fait beaucoup plus mal , que j'en parle librement. Si j'avais fait mieux , je n'aurais rien à dire.

» Vient enfin la Métromanie , qui marche » de front avec les chefs-d'œuvre de Mo- » lière «.

L'expreſſion eſt forte. Quand M. Imbert aura réfléchi ſur l'art , il ſaura que dans la Comédie , rien ne marche de front avec Molière. La Métromanie eſt une excellente Pièce , pleine de ſituations , de verve , de gaieté , dont les caractères ſont bien tracés , l'intrigue bien menée , le ſtyle original , comique &

brillant de vers heureux que tout le monde a retenus. Cette Pièce & le Glorieux ſont les deux chefs-d'œuvre de ce ſiècle, dans le genre de la bonne Comédie. Mais M. Imbert me demandera-t-il comment, malgré tant d'avantages, on ne marche pas de front avec Molière ? C'eſt que Molière, dans ſes chefs-d'œuvre, a un mérite qui lui eſt propre, & que perſonne n'a poſſédé au même degré ; la connaiſſance profonde & l'expreſſion toujours vraie du cœur humain, & de grands réſultats de morale à la portée de tous les eſprits & faits pour toutes les nations. Lorſque dans une Pièce, d'ailleurs auſſi parfaite que le Miſantrope, on fait voir aux hommes que la vertu la plus pure peut n'être bonne à rien, ni pour nous, ni pour les autres, & nous être, au contraire, très-nuiſible, ſi elle n'eſt aimable & tempérée par l'indulgence ; lorſqu'on met une vérité ſi utile dans un jour ſi frappant ; lorſque dans le Tartuffe, Ouvrage plus théâtral encore que le Miſantrope, on donne une leçon peut-être encore plus importante, & sûrement plus courageuſe ; lorſqu'enfin ce grand mérite couronne tous les autres mérites de l'Ecrivain & du Poète : on eſt alors dans un rang unique ; & une bonne

Comédie qui n'eſt pas une grande leçon de morale, & qui n'attaque qu'un ridicule particulier, ne peut jamais ſuppoſer ni un génie auſſi élevé, ni d'auſſi grandes vues que les beaux monumens dont nous venons de parler, & que la dernière poſtérité recevra avec une admiration égale à la nôtre.

M. Imbert eſt très-*embarraſſé à deviner les raiſons de la chûte de Cortez*. *Cortez*, dit-il, *eſt auſſi ſublime par les idées que Caliſthène, plus énergique & bien plus fort d'intérêt & de ſituations.* Comme on prodigue les grands mots ſans avoir réfléchi ſur leur valeur! Comment M. Imbert n'a-t-il pas ſongé qu'un Ouvrage qui mériterait toutes ces qualifications, ſerait dans les mains de tout le monde, ou du-moins admiré des Connaiſſeurs? & comme il ſerait très-inutile ici d'entrer dans la moindre diſcuſſion ſur un Ouvrage que perſonne ne lit, nous nous contenterons de demander à M. Imbert quel eſt l'homme de Lettres (excepté lui) qui trouve dans la Tragédie de *Cortez* du *ſublime*, de l'*énergie*, des *ſituations*, de l'*intérêt*; M. Imbert cite des morceaux à l'appui de ſes éloges. Voici les premiers vers qu'il tranſcrit.

Le Lac où vous avez cent barques toutes prêtes,
Lavant le pied des murs du Palais où vous êtes,

Vous peut faire aiſément regagner Tézeuco ;
Les chemins ſont ouverts. D'ailleurs, à Tabaſco,
Vous le ſavez, Seigneur, l'ardeur était nouvelle, &c.

M. Imbert a-t-il réfléchi, quand il a cité de pareils vers ? & plus bas :

Des fiers Américains *l'hoſtilité* ſauvage
Semble nous annoncer la flamme & le ravage.
Audace contre audace, imitons le Romain
Qui ſe rendit l'effroi du rivage Africain.

Quel ſtyle ! c'eſt pourtant là ce que M. Imbert appelle *des morceaux de la plus grande éloquence.* Il eſt vraiſemblable, ajoute-t-il, que cette Tragédie aurait du ſuccès au Théâtre. On en a certainement applaudi de plus mauvaiſes, qui ont été oubliées trois ſemaines après. Si M. Imbert parle de cette eſpèce de *ſuccès*, ce n'eſt pas la peine de lui rien diſputer là-deſſus ; on ſait aujourd'hui mieux que jamais la valeur de cette ſorte de ſuccès, qui dépend plus ou moins des circonſtances & des meſures qu'on prend. Mais s'il parle de cette expreſſion d'eſtime & d'admiration, qui caractériſe les véritables *ſuccès*, ſi rare dans tous les tems, il *eſt vraiſemblable* qu'il ſe trompe.

» En général, on peut dire que les derniers » Ouvrages de Piron ne ſe reſſentaient pas de » ſa vieilleſſe. N'imputons cet avantage qu'à

» l'influence victorieuſe du phyſique ſur le mo-
» ral. Piron a joui de la ſanté la plus ro-
» buſte. «

Quels ſont ces Ouvrages qui ne *ſe reſſentent pas de la vieilleſſe ?* Le dernier de l'Auteur, Cortez, eſt de 1744. Depuis cette époque juſqu'à ſa mort, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de près de trente ans, quel eſt l'Ouvrage connu de Piron ? Eſt-ce une paraphraſe du *De profundis*, qu'on trouva très-ridicule ? Je ne m'en rappelle pas d'autres. Peu d'Auteurs ont commencé plus tard que lui, & peu ont fini plutôt. Où M. Imbert va-t-il chercher un exemple d'une vieilleſſe robuſte & de l'*influence victorieuſe du phyſique ?* Je ne me ſouviens pas, depuis que je ſuis au monde, d'avoir entendu rien louer de la vieilleſſe de Piron, ſi ce n'eſt ſa bonne ſanté & ſes digeſtions; &, en vérité, c'eſt bien quelque choſe ; mais juſqu'où mène la fureur du panégyrique & la manie de parler ſans rien dire !

» Je ſais & je ne le diſſimulerai pas qu'on a
» reproché à Piron de l'âpreté dans le ſtyle,
» une négligence totale de l'harmonie «.

De l'âpreté ! Pourquoi donc lui aurait-on reproché de l'âpreté ? Ce n'eſt pas un défaut ; c'eſt même une beauté, quand elle eſt placée.

La nature marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des ſoldats.
Son ſein, tout hériſſé, n'offre aux deſirs de l'homme
Rien qui puiſſe tenter l'avarice de Rome.

Voilà du ſtyle âpre, & ce ſtyle eſt très-beau, parce qu'il eſt parfaitement adapté au caractère du perſonnage. M. Imbert, en parlant de meilleure foi, aurait peut-être mis dureté au lieu d'âpreté; mais il a craint d'affliger l'ombre de Piron, & n'a pas craint d'offenſer la vérité. A quoi bon tous ces ménagemens? La Métromanie exceptée, perſonne n'ignore que le ſtyle de Piron, dans ſes Pièces de Théâtre, eſt mauvais dans tous les ſens, & il faut bien ſe donner de garde de le prouver. On aurait trop raiſon, ce qui eſt un grand tort. Il faut s'en rapporter au Lecteur & à la voix publique.

» Il était difficile à Piron de ne point man-
» quer d'harmonie. Son caractère dominant
» était l'énergie qui ſuppoſe la préciſion, & la
» préciſion eſt ſi près de la dureté & du défaut
» d'harmonie «.

Quel raiſonnement! Ne dirait-on pas qu'il faut être faible & bavard pour être harmonieux, & qu'on n'eſt pas précis ſans être dur? Juſqu'à quand ces héréſies, qu'en Littérature, on

on peut appeller *populaires ;* ces ridicules apologies du mauvais goût & du mauvais ſtyle, rebattues dans les plats Journaux, voués au parti de la médiocrité, gâteront-elles l'eſprit des jeunes Littérateurs ? Faut-il répéter encore que dans Virgile, dans Horace, dans Tacite, dans Racine, dans M. de Voltaire, l'énergie du ſtyle, ce degré de force que l'expreſſion peut donner à la penſée, la préciſion, cette ſobriété de termes qui rejette toute inutilité, s'uniſſent toujours à l'harmonie, à cet accord heureux des ſons, de la meſure & du mouvement, avec le ſentiment & l'idée, accord qui eſt le chef-d'œuvre de l'art ? Voyez les beaux morceaux de Boſſuet & de Corneille, qui ſont ce que notre langue a produit de plus énergique dans le ſiècle dernier. Quand Boſſuet eſt grand, ſa proſe eſt d'une harmonie impoſante ; quand les vers de Corneille ſont ſublimes, pleins de force & d'idées, ils ſont ſonores & harmonieux.

Appui de ma vieilleſſe & comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur ;
Viens baiſer cette joue, & reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

Il eſt difficile de faire des vers plus forts & plus précis. Bleſſent-ils l'oreille ? On citerait de même tous les beaux vers de Corneille. On ferait voir, au contraire, que quand il eſt déclamateur ou diſſertateur, ſon ſtyle devient dur, & ne plaît pas à l'oreille plus qu'au goût. Qu'on ceſſe donc de nous répéter ſi mal-à-propos que la préciſion & la force ſont près du défaut d'harmonie, & qu'on eſt dur, parce qu'on eſt fort. On eſt dur, parce qu'on eſt dur, parce qu'on a reçu de la nature de mauvais organes qu'on ne s'eſt pas appliqué à corriger. Je ne connais que Lucrèce qui ait uni aſſez conſtamment la force à la dureté; mais il écrivait des idées philoſophiques dans un langage qu'il était ſouvent, comme il le dit lui-même, obligé de créer. Lucrèce excepté, par-tout où vous trouvez l'énergie de ſtyle, vous y trouverez l'harmonie. Je ſais bien que quelques mauvais Poètes dénués de goût & d'oreille, ont fait quelquefois des vers où il y a de la force; mais cette force accidentelle ne tenait pas à leurs défauts. Ils étaient forts quelquefois, quoiqu'ils fuſſent toujours durs, & non pas parce qu'ils l'étaient.

M. Imbert rapporte la manière dont Piron ſe juſtifiait ſur l'harmonie. De *l'harmonie, de*

l'harmonie, voilà leur mot de ralliement, & mettez-moi, avant tout, des choſes dans vos vers.

Sans doute; mais faites que je puiſſe les entendre & les lire, ou ces *choſes* ſeront perdues. Et qu'eſt-ce donc que la Poéſie, ſi ce n'eſt le talent de flatter l'oreille, en parlant à l'ame & à l'imagination ? & n'eſt-ce pas la difficulté de réunir tous ces différens avantages, n'eſt-ce pas cette difficulté vaincue qui fait le grand mérite du Poète & le charme de ſon art ?

Il eſt triſte qu'il faille encore rappeller & défendre des vérités ſi palpables; mais tant d'Ecrivains s'efforcent de détruire tout principe de goût, qu'on eſt forcé quelquefois de redire ce que trop de gens ſont intéreſſés à faire oublier.

Pour prouver que la Muſe de l'Auteur de la Métromanie ſavait ſe plier à tous les tons, M. Imbert ſe donne la peine de tranſcrire une longue Pièce de vers qui ſe trouve dans pluſieurs Recueils, & qui commence ainſi :

O bel, objet deſiré
Du plus amoureux des hommes, &c.

En voici quelques échantillons :

De quatre heureux perſonnages
Que nous nous trouvons ici,

Deux ſont fous & deux ſont ſages ;
Providence en tout ceci ;
Mêlange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous ballotte
Du compas à la marotte,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de notre eſpèce,
En voyant courir ſans ceſſe
La ſageſſe après les rats,
Les rats après la ſageſſe.

. . . . . .

Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre bons matelats,
Doux ſommeil entre deux draps,
Un calme dont rien n'approche,
Jamais le moindre fracas
De carroſſe, ni de coche,
Paix, bombance, liberté,
Liberté ſans anicroche ;
L'horloge, à la vérité,
Qui voudra nous le reproche,
Rarement eſt remonté,
Mais non pas le tourne-broche.

. . . . . .

Là, des têtes d'artichaux
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier & l'eſtragon,
Qui tout-à-l'heure en ſalade
Vont piquer près d'un dindon
L'appétit le plus malade, &c.

Cette proſe rimée, ſi platement burleſque, paraît à M. Imbert *un Ouvrage delicieux pour la grace & la facilité.* Tout n'eſt pas ſi mauvais que ces morceaux, qui reſſemblent parfaitement aux mauvais vers de Voiture, ou du Père du Cerceau ; mais ce qu'il y a de mieux, n'eſt pas au deſſus du médiocre, & reſte fort loin de nos bonnes Pièces en ce genre.

On ſait combien les Préfaces de Piron ſont décriées. Non-ſeulement on eſt fatigué, au bout de trois pages, de leur tournure bizarre & de leur jargon baroque ; mais ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'on y trouve très-peu d'eſprit & pas une idée ſur l'art. M. Imbert prétend qu'elles reſſemblent à ſa converſation. J'ai ouï dire trop de bien de la converſation de Piron, pour croire qu'elle reſſemblât à ſes Préfaces ; & rien, d'ailleurs, ne ſe reſſemble moins que l'eſprit de la ſociété & l'eſprit d'un livre. M. Imbert *relit ſouvent avec délices* les Préfaces de Piron. On ne peut conteſter à perſonne ſon plaiſir ; mais ſi M. Imbert eſt à-peu-près le ſeul qui ait ce plaiſir, on peut lui conteſter ſon goût.

On connaît de Piron quelques Epigrammes excellentes, & quelques Contes, plus plaiſam-

ment racontés que plaiſamment inventés. Voilà tout ce qu'on peut ajouter, pour ſa gloire, à la Métromanie. Dans l'opinion la plus générale, c'eſt un homme de génie qui a fait un bel Ouvrage & quelques bagatelles piquantes. La poſtérité a déja oublié le reſte, dont M. Imbert n'aurait pas dû parler. L'Eloge de Piron ne devait pas tenir plus de quatre pages.

M. Imbert rapporte quelques Anecdotes ſur Piron, dont pluſieurs ne valaient pas la peine d'être écrites, celle ci, par exemple :

» Une perſonne le rencontra un jour ſe pro-
» menant dans le Jardin des Tuileries, avec
» ſa haute taille, ſon air vénérable & ſon
» grand bâton. *Voyez Piron*, dit-il en riant à
» ceux qui l'accompagnaient, *ne lui trouvez-*
» *vous pas, comme moi, l'air d'un Prélat?* Là-
» deſſus, pour ſuivre ſa plaiſanterie, il va au-
» devant de lui, & ſe met à genoux ſur ſon
» paſſage, comme pour recevoir ſa bénédic-
» tion. Piron, qui n'avoit pu entendre le pro-
» jet de cette plaiſanterie, le devina ſans doute;
» il lève majeſtueuſement la main, & l'ayant
» béni en digne Prélat, *lève-toi*, dit-il, *ou je*
» *te confirme* «. Cette Anecdote était bonne pour les Almanachs. La plus piquante de celles

que rappelle M. Imbert, eſt très connue, & regarde la fameuſe Epigramme contre l'Abbé des Fontaines.

» Des Fontaines faiſoit mention dans ſes » Feuilles d'une Lettre où J. B. Rouſſeau louait » Piron, qu'il avait vu à Bruxelles. Après » avoir rapporté & approuvé les Eloges que » ce Poète célèbre en faiſoit, le Journaliſte » ajouta un mais... avec des points. *Oh! oh!* » dit Piron, *tu me payeras, non pas ce que tu as* » *dit, mais ce que tu n'as pas dit*; & là-deſſus » il lâcha ſon Epigramme qui fit le plus grand » bruit. Quelques jours après, il alla voir » l'Abbé des Fontaines qu'il trouva entre deux » Jéſuites de ſes amis. Le Journaliſte devint » furieux en le voyant entrer. *Comment*, s'é- » cria-t-il, *vous avez la hardieſſe de me venir voir,* » *après l'Epigramme horrible que vous avez faite* » *contre moi! Qu'appellez-vous horrible?* ré- » pondit Piron, *comment vous les faut-il donc?* » *elle eſt fort jolie.* Ce ſang-froid redoubla les » tranſports de l'Abbé, & fit partir d'un éclat » de rire les deux Jéſuites qui étaient préſens. » *Tenez*, ajouta notre Poète, *crier ne fait rien.* » *Je viens vous propoſer un accommodement.—Eh!* » *quel accommodement? Le voici: Vous écrivez au*

» *Public toutes les ſemaines ; vous n'avez qu'à lui*
» *mander la première fois que l'Epigramme dont il*
» *eſt queſtion, a été faite, on ne ſait contre qui,*
» *ni par qui, il y a cinquante ans, & tout ſera*
» *dit.* — *A la bonne-heure*, dit l'Abbé des Fon-
» taines, *donnez-moi l'Epigramme.* Et voilà ſur-
» le-champ l'Abbé au point où Piron voulait
» l'amener, copiant une Epigramme faite con-
» tre lui, & ſous la dictée de l'Auteur même de
» l'Epigramme. La ſituation eſt des plus co-
» miques qu'on ait vues au Théâtre ; elle eût
» figuré dans la Métromanie. La peinture
» qu'en faiſait Piron, & le récit des Com-
» mentaires de l'Abbé des Fontaines à chaque
» vers de l'Epigramme qu'il copiait, auraient
» opéré la guériſon d'un Anglais conſomption-
» naire. Cette paix ne fut pourtant qu'une
» trêve ; & même avant de ſe quitter, il y
» eut promeſſe mutuelle de recommencer les
» hoſtilités. Depuis cette viſite, Piron faiſait
» tous les matins une Epigramme qu'il en-
» voyait à l'Abbé des Fontaines. Il en a fait
» plus de ſoixante «.

Il eût mieux fait de s'en tenir à la premiere, qui eſt à-peu-près la ſeule qu'on ait retenue, & qui ſuffiſait, parce qu'elle eſt excellente.

Cette ſuite d'Epigrammes journalières a quelque choſe de puéril. Une bonne Epigramme eſt une ſaillie d'humeur ou de gaieté, & doit ſe pardonner, quand elle n'attaque que le ridicule. Soixante Epigrammes marquent un deſſein ſuivi d'être méchant, & c'eſt l'être avec mal-adreſſe. D'ailleurs, l'Abbé des Fontaines ne méritait pas tant d'acharnement. Il s'en faut bien qu'il ait été le plus coupable de ceux qui ont exercé le même métier. Il jugeait ſouvent tout de travers; mais il ſe défendait les perſonnalités.

Le trait qui fait le plus d'honneur au caractère de Piron, c'eſt celui par lequel M. Imbert termine ſes Réflexions.

» Sa nièce était mariée à M. Capron, cé-
» lèbre Muſicien; mais elle cachait ſoigneuſe-
» ment ce mariage, pour ne pas allarmer la
» ſenſibilité de Piron, qui aurait pu craindre
» que les ſoins qu'elle allait donner à ſon mari,
» ne fuſſent pris ſur les ſoins qu'elle donnait à
» ſon oncle; & elle avait long-tems vécu près de
» lui, ſans qu'il lui en témoignât le moindre
» ſoupçon. Elle ſe croyait maitreſſe de ſon
» ſecret. Jugez quelle fut ſa ſurpriſe quand,
» dans ſon lit de mort, ſon oncle fit écrire,
» en dictant ſon teſtament : Je fais mon héri-

» tière univerſelle ma nièce, femme de Ca-
» pron, Muſicien. Avoir appris ce mariage &
» l'avoir pardonné était généreux; mais n'en
» avoir rien témoigné, de peur d'affliger ſa
» nièce, c'eſt une délicateſſe qui n'appartient
» qu'à une ame auſſi noble que la ſienne «.

M. Imbert loue beaucoup la modeſtie de Piron. On cite pourtant de lui quelques mots qui prouveraient qu'il ne peſait pas dans une balance fort exacte ſon mérite & celui des autres. Peu de gens, ſans doute, ſont en état de bien tenir cette balance; mais l'amour-propre de Piron ne la faiſait-il pas pencher un peu trop en ſa faveur, lorſque quelqu'un le félicitant d'avoir fait la dernière Comédie de ce ſiècle, il répondit: *Ajoutez & la dernière Tragédie!* On ſait que dans ſes diſcours, il ménageait fort peu M. de Voltaire. Les Comédiens lui demandant quelques changemens qu'il faiſait attendre, & lui citant en exemple la facilité de M. de Voltaire, qui leur donnait autant de changemens & ſouvent plus qu'ils ne voulaient, il répondit: *M. de Voltaire travaille en marqueterie, & moi, je jette en bronze.* Ce trait eſt fort connu. En voici un qui l'eſt moins, mais qui eſt beaucoup plus fort. Un de ſes amis lui amena un

jour une perſonne de ſa connaiſſance, à qui, diſait-il, il avait l'obligation d'avoir vu M. de Voltaire, & pour lui témoigner ſa reconnaiſſance, il ne croyait pas pouvoir mieux faire que de lui faire voir l'Auteur de la Métromanie. *Monſieur vous doit du reſte*, dit Piron à ſon ami. On connaît auſſi la réponſe qu'il fit à M. de Voltaire qui lui demandait, dans le tems des premières repréſentations de Sémiramis, ce qu'il penſait de cet Ouvrage. *Je crois que vous voudriez bien que je l'euſſe fait* (1). J'ai entendu plus d'une fois vanter ce mot comme une excellente réponſe. J'avoue que j'aimerais encore mieux avoir fait Sémiramis.

(1) Il eſt vrai que les repréſentations de Sémiramis, dans ſa nouveauté, furent très-orageuſes. La Pièce fut long-tems en butte à tous les traits de la critique, de la ſatyre & de la haîne; elle paſſa même pour une Pièce tombée. C'eſt aujourd'hui une de celles de l'Auteur la plus applaudie & la plus ſuivie. On ne peut trop remarquer qu'il n'y a guères que les productions de la médiocrité qui ſoient accueillies paiſiblement & portées, pour ainſi dire, par une indulgence générale. Comme la place qu'elles peuvent avoir un inſtant, n'eſt pas brillante, on la leur accorde ſans peine juſqu'au moment où il n'en eſt plus queſtion; mais les productions du génie, faites pour un rang infiniment plus élevé, n'y arrivent qu'à travers les obſtacles, & n'y ſont affermies que par le tems.

Cette réponſe fait voir que depuis le ſuccès de Guſtave, Piron croyait pouvoir balancer la réputation de M. de Voltaire dans la carrière dramatique; & en effet, les détracteurs de ce dernier lui ont toujours oppoſé tout ce qui n'approchait pas de lui, & tout ce qui a fini par lui céder la place. Ces détracteurs diſaient (car il faut bien dire quelque choſe) que M. de Voltaire faiſait mieux des vers, mais que Piron était plus Poète, avait plus de verve & de génie. Alzire & Cortez, tous deux ſuſceptibles des mêmes peintures poétiques, étaient pourtant un objet de comparaiſon bien déciſif, & qui aurait dû deſſiller les yeux de l'envie, ſi l'on pouvait guérir un aveuglement volontaire. C'eſt-là qu'il était aiſé de diſtinguer l'homme qui s'eſt montré par-tout un grand Poète, de celui qui ne l'a été qu'une fois dans la Métromanie. Mais, ſans remonter ſi haut, je liſais tout-à-l'heure dans l'Epître à Mlle Chéré, que M. Imbert cite comme un chef-d'œuvre, un morceau dont toutes les idées ſe retrouvent dans une Pièce de M. de Voltaire, publiée long-tems avant cette Epître. Laiſſant à part le mérite de l'invention, qui, d'ailleurs, eſt aſſez peu de choſe en cet endroit, il eſt facile de faire

voir au Lecteur lequel des deux écrit non-ſeulement avec plus d'élégance & d'harmonie, mais avec plus de verve & de mouvement.

Diſparaiſſez, lieux ſuperbes,
Où rien ne croît au haſard,
Où le ſable, au *lieu des herbes*,
Nous attriſte le regard;
Lieux où la *folle* induſtrie
Arrondit tout au ciſeau;
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'alligne au cordeau
De la froide ſymmétrie
Ou de l'ennuyeux niveau.
Ici, l'auguſte nature,
Dans toute ſa majeſté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.

Sans parler de quelques fautes de ſtyle, les longueurs, les répétitions & les épithètes accumulées, refroidiſſent tout ce morceau, dont l'idée eſt agréable. Quelle différence de ces vers à ceux-ci de M. de Voltaire, dont le fonds eſt abſolument le même !

Jardins plantés en ſymmétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, ſe récrie,
En voyant ce petit morceau.
Jardins, il faut que je vous fuie;

Trop d'art me révolte & m'ennuie :
J'aime mieux ces vaſtes forêts ;
La nature libre & hardie,
Irrégulière dans ſes traits,
S'accorde avec ma fantaiſie.

Quelle rapidité dans ces vers ! comme ils échappent d'une imagination frappée ! & comme les autres ſont languiſſans en comparaiſon ! Telle eſt la diſtance que l'art d'écrire peut mettre entre les mêmes idées. Mais encore une fois cet art a peu de Juges, & ce n'eſt qu'à la longue que ce petit nombre de Juges ſe fait entendre, & fait taire l'envie & l'ignorance.

Malgré les divers témoignages du peu de juſtice que Piron paraiſſait rendre à la ſupériorité de M. de Voltaire, une anecdote, plus intéreſſante que toutes celles qui ont été écrites ſur le même ſujet, conſtatée par des perſonnes dignes de foi, prouve qu'au fond du cœur, il ſentait ce prodigieux mérite, dont il ne convenait pas. Quelque tems avant ſa mort, le bruit de celle de M. de Voltaire s'accrédita dans Paris, & cette mort paſſa quelque tems pour certaine. Un des amis de Piron vint lui annoncer cette nouvelle. Piron ſe répand en regrets ſur la perte qu'on vient de faire, parle

de M. de Voltaire comme d'un homme vraiment rare & qu'on ne peut guères remplacer.... Tout au milieu de cet épanchement de ſenſibilité & de juſtice, il s'arrête tout d'un coup, & prenant la main de ſon ami : *Au moins vous m'aſſurez qu'il eſt mort.* Ce mot remarquable eſt l'hiſtoire de l'eſprit humain. *Extinctus amabitur idem.*

Au ſurplus, ſi j'ai dit librement ſur cet Ecrivain ce que penſent à-peu-près tous les Gens de Lettres & les Connaiſſeurs, & ſi j'ai relevé les faux jugemens de M. Imbert, qui ſans doute a été égaré par l'attachement qu'il conſerve pour la mémoire d'un homme célèbre qu'il a connu & qu'il a aimé (motif honorable qui doit faire excuſer toutes ſes erreurs), j'eſpère que les eſprits équitables ne verront dans les opinions que j'ai établies, aucune partialité. Perſonne n'eſtime & n'admire plus volontiers que moi ce que Piron a de vraiment beau. Si c'eſt un tort d'avoir traité plus mal que lui le ſujet de Guſtave, quoique ce n'en fût pas un de l'eſſayer; je n'ai jamais eu le tort, beaucoup plus grand, d'être injuſte envers un Ecrivain dont notre langue s'honore. Je ſais que dans le tems de ce Guſtave, & depuis encore, il fit quelques Epigrammes auſſi

mauvaiſes qu'inutiles, contre un jeune homme qui avait lutté très-malheureuſement contre lui. Ces Epigrammes ne m'offenſèrent point du tout, & ne firent point fortune (1); mais quand elles auraient été bonnes, ce qui eſt le ſeul cas où l'on ſoit excuſable de répondre, je n'y aurais pas répondu; j'aurais reſpecté ſon âge & ſa réputation. Il n'y a qu'une ame lâche & baſſe qui puiſſe inſulter la vieilleſſe & le génie. Je n'ai d'autre intérêt, en écrivant, que celui de la vérité & du goût; & ſi l'on veut toujours étouffer cet intérêt dans l'ame des Artiſtes & des Ecrivains par une politique timide & ſilencieuſe, on éteindra bientôt en eux cet enthouſiaſme des talens & des beaux arts, qui ſeul peut ſoutenir leur courage contre les dégoûts, l'injuſtice & la perſécution.

(1) Elles étaient heureuſement ignorées; mais M. Rigoley de Juvigny n'a pas manqué de les réunir toutes dans l'édition poſthume des Œuvres de Piron. On ſait quel accueil le Public a fait à l'Edition & à l'Editeur.

ANECDOTES

SUR un LIVRE *intitulé*, *ANECDOTES DRAMATIQUES.*

C'EST le titre d'une Compilation en trois gros volumes *in*-8°, où l'on trouve une nomenclature très-complette de tous les Drames Français, imprimés depuis Alexandre Hardi. Si l'Auteur avait ſu joindre au titre de chaque Pièce un jugement sûr & précis; s'il eût été aſſez éclairé pour marquer les viciſſitudes qu'a éprouvées le Théâtre Français, ſoit dans la compoſition des Drames, ſoit dans le genre de la déclamation; s'il eût été plus inſtruit des Anecdotes les plus curieuſes de la Scène Françaiſe depuis le commencement de ce ſiècle; ſon Livre, écrit ſur des matériaux mieux choiſis, eût été beaucoup plus court, mais plus inſtructif & plus amuſant. Un Ouvrage, qui ne doit être qu'un compoſé de réſultats, ne peut être fait que par un excellent eſprit, qui ait aſſez d'impartialité pour bien juger, & aſſez de talent pour bien écrire; mais malheureuſement preſque tous ces Recueils de faits, de jugemens & d'anecdotes, ſont pour

l'ordinaire abandonnés aux manœuvres de la Littérature, qui joignent à l'ignorance & au mauvais goût cet eſprit de parti qui ne ſe nourrit que de préjugés, & ne s'occupe qu'à flatter les ennemis du génie & des grands Ecrivains. La Compilation dont nous allons rendre compte, eſt infectée de tous ces vices. La haîne pour M. de Voltaire y eſt affichée à chaque page, & les Ecrivains qu'on lui a long-tems oppoſés, y ſont loués avec profuſion. A l'égard des Anecdotes, l'Auteur n'a recueilli que celles qui traînent depuis cent ans dans les Dictionnaires, dans les Journaux, dans les Ana; & la plupart ſont défigurées en partie, ou abſolument fauſſes, ou mal racontées. Le ſtyle, d'ailleurs, eſt de la plus dégoûtante platitude, & l'ignorance de la langue y eſt portée juſqu'à l'excès le plus inexcuſable, comme il ſera facile de le faire voir par des citations. Cet Ouvrage n'ayant, d'ailleurs, d'autre plan que l'ordre alphabétique, nous n'avons d'autre manière de le faire connaître que de relever les fautes de tout genre qui ſe préſentent à toutes les pages.

Page 161. » Baron, prêt à jouer Britan-» nicus, trouva le Prince de Conti dans une » couliſſe, & lui dit avec dignité : *Bon ſoir*

» *au Grand Conti.* — *Tope à Britannicus*, lui » répondit le Prince en paſſant «.

Il eſt difficile de défigurer plus mal-adroitement une Anecdote plus connue. Tout le monde ſait que c'eſt en jouant avec le Prince de Conti que Baron lui dit : *Maſſe à Mons de Conti*, & que ce Prince lui répondit, *Tope à Britannicus. Mons de Conti* était une impertinence ; *bon ſoir au Grand Conti* n'en était peut-être pas une, parce que le mot de *Grand* fait tout paſſer ; & *tope* eût été une étrange réponſe à bon ſoir. On n'a guères raſſemblé plus de bévues en moins de lignes.

L'Auteur ajoute dans ce même article, ſur la Tragédie de Britannicus, que le Comédien Beaubourg jouant Néron, diſait à Burrhus ces deux vers qui finiſſent le troiſième Acte,

Répondez-m'en, vous dis-je ; ou, ſur votre refus,
D'autres me répondront & d'elle & de Burrhus.

avec des cris aigus & tous les emportemens de la férocité. Cette expreſſion étrange, dit-il, renfermait tant de vérité, que tout le monde en était frappé de terreur : ce n'était plus Beaubourg ; c'était Néron même.

Non aſſurément ce n'était pas Néron, c'était un Comédien. Néron n'eût jamais dit ces deux

vers avec des cris *aigus ;* & l'Acteur ſublime, qui joue ce rôle aujourd'hui avec une vérité ſi frappante, inſpire certainement plus de terreur que *l'emportement* de Beaubourg.

Page 162, à l'article de Brutus. » Lorſque » M. de Voltaire donna cette Tragédie, il re- » venait de l'Angleterre ; il était rempli de » cet eſprit républicain qui convenait aſſez » au ſujet qu'il traitait. Titus dit dans cette » Pièce :

Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée & les Rois en horreur.

» A la première repréſentation, le Parterre fut » bleſſé de ces vers, & frémit d'indignation, » comme étant peu accoutumé à des expreſſions » ſi peu ménagées.

Que veut dire l'Auteur *avec ſes expreſſions ſi peu ménagées ?* Quoi ! lorſqu'on eſt *fils de Brutus*, on ne peut pas avoir les *Rois en horreur*, & on ferait un crime à un perſonnage de Tragédie d'avoir le langage de ſon caractère ! N'était-on pas, d'ailleurs, accoutumé, dans les Pièces de Corneille, à des traits républicains beaucoup plus forts ? Où l'Auteur a-t-il trouvé que le Parterre *ait frémi d'indignation ?* c'eût été une grande ineptie. Où l'Auteur a-t-il pris cette

Anecdote si peu vraisemblable ? & s'il l'a inventée, qu'on juge de son intention. Il cite un jugement de Rousseau sur cette Tragédie. » J'ai lu *le Brutus*, & j'ai été surpris de voir ce » grand homme condamner son fils à la mort » pour une simple pensée, qui ne passerait pas » même pour une tentation chez nos Casuistes » les plus rigides. Si celui de l'ancienne Rome » eût été si sévère, il eût été dépeint dans » l'histoire comme un extravagant «.

En rapportant un pareil jugement, il eût fallu en relever l'injustice. Il est très-faux que Brutus ait condamné son fils à la mort pour une simple pensée. Titus sort du Théâtre au quatrième Acte, résolu de livrer aux ennemis la Porte Quirinale. Il dit à Messala :

Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour.
. . . . . .
L'heure approche ; Tullie en compte les momens,
Et Tarquin après tout eut mes premiers-sermens :
Le sort en est jetté . . . . . .

C'est un peu plus qu'une simple pensée. Il n'achève pas son crime, parce qu'il est découvert. Il ne le projette que dans un moment de trouble & d'égarement ; mais enfin il s'y résout. Messala reçoit ses ordres ; & ce parti pris est assurément plus qu'une *tentation*. On peut sans

doute critiquer le dénouement de cette ſublime Tragédie ; mais ce n'eſt pas de cette manière.

Page 187, à l'article de Cénie. » Le fonds » de cette Pièce eſt le même que celui du Ro- » man Anglais de Tomes-Jones. On prétend » que Mde de Grafigni n'était que la dixième » partie d'Auteur de cette Comédie. Ceux » qui la courtiſaient particulièrement, ſavent » quels étaient les beaux-eſprits qui tenaient » alternativement la plume. C'eſt de la même » façon qu'ont été compoſées les Lettres Péru- » viennes «.

Voilà des aſſertions bien témérairement haſardées. D'abord il eſt très-faux qu'on ait jamais attribué les Ouvrages de Mde de Grafigni à une Sotiété de beaux-eſprits. Il faudrait être abſolument dépourvu de goût & de bon ſens, pour ne pas voir que Cénie & les Lettres Péruviennes ont été écrites par une ſeule & même plume. On a prétendu, il eſt vrai, qu'elles étaient l'ouvrage d'une femme d'une très-grande naiſſance (Mlle de G...), qui aimait Mde de Grafigni ; mais c'eſt un ſoupçon abſolument dénué de preuves, & uniquement fondé ſur ce que l'eſprit de Mde de Grafigni dans la ſociété, paraiſſait au-deſſous de ſa

réputation; mais rien n'eſt moins rare que cette diſproportion qui ne prouve rien. Il y a fort peu de rapport entre Cénie & Tomes-Jones; cette Pièce a une reſſemblance bien plus marquée avec la Gouvernante, qui l'a fait oublier. Cénie eſt, en effet, un Drame fort médiocre. Les Lettres Péruviennes ſont une production beaucoup plus agréable, plus originale & d'un mérite plus réel; il y a du ſentiment, de l'intérêt & de la douceur dans le ſtyle; & cet Ouvrage eſt demeuré au nombre des Romans qu'on peut relire. Ces Lettres Péruviennes & Cénie même eurent un ſuccès aſſez grand pour que l'Auteur, ſi ç'eût été un autre que Mde de Grafigni, les eût révendiquées tôt ou tard. Nul Auteur ne regarde le ſuccès d'un Ouvrage d'eſprit comme au-deſſous de lui; car celui qui le croirait, n'écrirait pas. L'Ecrivain, qui rend ici juſtice à la mémoire de Mde de Grafigni, était encore très-jeune, lorſqu'il l'a connue; mais il peut aſſurer qu'il n'y avait dans ſa Société, quoique compoſée de gens de beaucoup de mérite, perſonne à qui l'on pût attribuer Cénie ou les Lettres Péruviennes.

Page 205. » *Dans* le beau tableau des proſ» criptions que *fait* Cinna *à* Emilie *dans* le pre» mier Acte, Dufreſne eut recours *une* fois à

» *une petite adreſſe* qui produiſit un *grand* effet. » *Dans* le cours de ce récit, il *tint* un de ſes » bras plié derrière ſon dos, *tenant caché* ſon » caſque *ſurmonté* d'un panache rouge. Quand » il en fut à ces vers terribles,

Ici, le fils baigné dans le ſang de ſon père,
Et ſa tête à la main demandant ſon ſalaire,

» *indépendamment* du feu qu'il mit dans la dé- » clamation, il tira *précipitamment* le caſque » & le panache rouge, & l'agitant *vivement*, » il ſembla montrer aux ſpectateurs la tête & » la chevelure ſanglante *dont il s'agit dans* ces » vers; ce qui jetta une frayeur & une ſur- » priſe agréable dans tous les eſprits «.

Indépendamment de toutes les fautes & du ridicule de ce ſtyle, eſt-il permis de pouſſer l'ignorance juſqu'à défigurer ſi groſſièrement deux des plus beaux vers de Corneille, que l'on a tant de fois cités ? Ces deux vers,

Le fils tout dégouttant du meurtre de ſon père,
Et ſa tête à la main demandant ſon ſalaire.

forment un tableau auſſi vrai que terrible; au lieu de cette belle expreſſion, *dégouttant du meurtre*, l'inepte Compilateur a mis *baigné dans le ſang;* & il n'a pas ſenti que ces mots ne pouvaient convenir au meurtrier qui vient,

une tête à la main, demander ſon ſalaire. C'eſt ainſi que de profanes Barbouilleurs, étrangers aux beaux arts dont ils ne devraient jamais parler, ſouillent tout ce qu'ils touchent, & défigurent non ſeulement ce qu'ils voudraient décrier, mais encore ce qu'ils ſe mêlent d'admirer ſans en avoir aucun droit.

Page 277, article du Duc de Foix. » Cette » Pièce eſt la même que celle d'Adélaïde du » Gueſclin, qui ne réuſſit pas en 1734, & » au ſujet de laquelle Rouſſeau fit cette Epi- » gramme, qui eſt une de ſes meilleures :

» Par le démon de la Dramaturgie,
» Ce Fanatique au Théâtre aggrégé,
» Que l'ignorance, avec tant d'énergie,
» Avait ſans honte en Corneille érigé,
» De déſeſpoir s'eſt noyé dans l'Hiſtoire.
» Sa Tragédie a pourtant eu la gloire
» De voir deux yeux de larmes l'honorer ;
» Car s'il n'a fait pleurer ſon Auditoire,
» Son Auditoire au moins l'a fait pleurer.

Avant d'aller plus loin, remarquons d'abord que cette Epigramme eſt tout ce que le Compilateur trouve de plus intéreſſant à rapporter ſur la Tragédie d'Adélaïde du Gueſclin, dont la deſtinée a été ſi ſingulière. Tombée en 1734, affaiblie ſous le nom du Duc de Foix, & médiocrement accueillie ſous ce titre en

1752, remiſe enfin au Théâtre dix ans après, telle qu'elle avait été faite d'abord, elle a le ſuccès le plus brillant & le plus ſoutenu; & c'eſt peut-être de toutes les Pièces de l'Auteur, après Zaïre, celle qui fait verſer le plus de larmes & qui excite le plus de tranſports. Le Compilateur n'en dit pas un mot; il a ſoin de dire qu'elle eſt tombée en 1734; mais il ſe garde bien d'ajouter qu'elle a réuſſi en 1762. Une pareille omiſſion dans un Ouvrage de ce genre, ne montre-t elle pas la plus ſcandaleuſe partialité? & quant à l'Epigramme, elle eſt bien tournée ſans doute; mais ce n'eſt ſûrement pas une des meilleures de l'Auteur, à ne conſidérer même que le mérite du genre; elle n'eſt ni très fine, ni très-gaie, & ce ſont-là les deux premières qualités de l'Epigramme; elle eſt dure & cruelle. Y a-t-il un grand effort d'eſprit à dire qu'un Drame injuſtement tombé a fait pleurer ſon Auteur? Oui, il eſt poſſible que le génie ait verſé de telles larmes; & c'eſt avec cette même ſenſibilité qu'on produit des Ouvrages qui en font verſer; mais inſulter à ces larmes d'un grand homme, me paraît plus lâche que plaiſant. Ces vers de Rouſſeau me ſemblent ſous ce point de vue très-mépriſables. Une bonne Epigramme doit

être l'expreſſion de la gaieté ; elle fait rire alors, & on l'excuſe. Elle révolte, quand elle n'eſt que l'expreſſion de la haîne & de la rage. *Ce Fanatique au Théâtre agrégé*, deux ans avant Adelaïde, avait donné Zaïre ; il avait donné preſqu'en même-tems l'Hiſtoire de Charles XII, l'un des chefs-d'œuvre de notre langue, & c'eſt ainſi qu'il s'était *noyé dans l'Hiſtoire.* C'était ſans doute un bon *démon* que celui qui lui avait dicté Zaïre : c'était le *démon* de la baſſe jalouſie qui avait dicté à Rouſſeau ſa déteſtable Epigramme. L'emportement d'une haîne déclarée pouvait peut-être lui fournir quelque apparence d'excuſe, ſi jamais l'on eſt excuſable d'être brutalement injuſte, même envers un ennemi, & de manifeſter un ſentiment odieux. Mais que penſer de celui qui quarante ans après l'envie, ſemble encore écrire ſous ſa dictée, quand il ne faudrait écrire que pour la démentir & la confondre ?

Page 295. L'Auteur rapporte une Epigramme faite à l'occaſion d'Electre.

Quel eſt ce tragique nouveau
Dont l'épique nous aſſaſſine ?
Il me ſemble entendre Racine
Avec un tranſport au cerveau.

Cette Epigramme ne ſignifie rien ; la manière de Crébillon n'avait rien de commun avec celle de Racine, pas même en ſuppoſant *le tranſport au cerveau.*

Page 314, à l'article d'Eriphile. » M. de » Voltaire ayant lu à l'Abbé Desfontaines » cette Tragédie que perſonne ne connaît au- » jourd'hui, lui demanda ce qu'il en penſait. » L'Abbé Desfontaines eut le malheur de la » trouver mauvaiſe & d'annoncer ſa chûte ; » M. de Voltaire le traita d'ignorant, d'âne, » de pédant, d'homme ſans goût, &c. L'Abbé » Desfontaines, de ſon côté, ne ménagea pas » les injures. Eriphile fut jouée & ſiflée. Le » Poëte ne pardonna jamais au Critique d'a- » voir ſi bien jugé «.

Qui eſt-ce qui a été témoin de cette querelle, & qui eſt-ce qui en a dit les termes à l'Auteur ? Il n'eſt pas permis de rapporter ſans preuves de telles groſſièretés. Le Compilateur veut-il nous faire entendre que ce fut-là l'origine des démêlés qui éclatèrent entre le Journaliſte & l'homme de génie ? Il eſt bien mal inſtruit. On ſait que l'Abbé Desfontaines écrivit contre M. de Voltaire, parce qu'il ne crut pas avoir à prendre un meilleur parti. *J'y ai réfléchi*, diſait-il, *& j'ai vu qu'il*

était de mon intérêt d'avoir M. de Voltaire pour ennemi plutôt que pour ami. Si Alger était en paix avec tout le monde, Alger ne subsisterait pas. L'Hiſtoire de l'Abbé Desfontaines eſt, en effet, celle de tous les Satyriques hebdomadaires. Leurs principes, comme on voit, ne ſont pas fort nobles, & leur métier eſt ſujet à quelques déſagrémens; mais ils en reviennent toujours à ce mot de l'Abbé Desfontaines : *Il faut que je vive.*

Page 549, à l'article de Mérope. » Mlle Du» meſnil ayant joué ſupérieurement le rôle de » Mérope, Fontenelle dit avec ſon air dou» cereux & précieux : Les repréſentations de » Mérope ont fait beaucoup d'honneur à M. de » Voltaire, & l'impreſſion à Mlle Dumeſnil «.

Je n'ai jamais ouï dire que M. de Fontenelle eût l'air *précieux*. On ſait qu'il était très-diſcret, qu'il ménageait beaucoup dans ſes propos M. de Voltaire, qui le ménageait dans ſes écrits, & qu'il avait trop d'eſprit pour dire une ſottiſe.

Page 187, à l'article du *Cercle* de Poinſinet. » Comme il y a dans cette petite Pièce à la » Moſaïque de M. Poinſinet, quelques pein» tures aſſez vraies de ce qui ſe paſſe parmi » les gens d'un certain monde, M. le Duc de...

» lui disait : Il faut, M. Poinsinet, que vous » ayez écouté aux portes «.

Cette Anecdote est encore défigurée. C'est feu M. l'Abbé de Voisenon qui dit ce mot, quand il vit la Pièce : *Il a écouté aux portes*, disait-il, en parlant de l'Auteur ; mais il n'eut pas l'impolitesse de le lui dire à lui-même. Le Compilateur change volontiers les plaisanteries en duretés.

Page 222, à l'art. du Comte d'Essex. » J'ai » vu, dit Boileau, représenter cette Tragédie, » & le Parterre faire de grands brouhahas sur » ce vers, qui a un sens louche, & qui est une » espèce de galimathias «.

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.

» On voit bien qu'il a eu en vue ce pas- » sage de Tertulien, *Martyrem facit causa*, » *non pœna ;* mais ce passage est-il rendu de » manière à être entendu ?

Ceci ne regarde pas le Compilateur ; mais il aurait pu observer que très-peu de gens seront de l'avis de Boileau, malgré le juste respect qu'on doit avoir pour l'autorité de son jugement. Ce vers n'est point un galimathias, & n'a pas un sens louche : la construction n'en est pas correcte ; mais personne ne peut se méprendre au sens, qui est très-

clair & très-beau ; & la force de la penſée rendue heureuſement dans un vers, fait paſſer par-deſſus la faute de Grammaire. A l'égard du paſſage de Tertulien, je doute fort que T. Corneille y ait ſongé, ou même qu'il ait jamais lû Tertulien.

Tome ſecond, page 2, à l'article de Nanine. » On donna de grands applaudiſſemens » à la Nanine de M. de Voltaire ; l'Auteur » parut ne pas s'en rapporter entièrement à » ces éloges, & en ſortant, il demanda *mali-* » *cieuſement* à Piron ce qu'il en penſait ; ce- » lui-ci, qui *démêla l'artifice*, répondit : Je » penſe que vous voudriez bien que ce fût » Piron qui l'eût faite. Pourquoi ? dit M. de » Voltaire ; on n'y a pas ſiflé. Ah ! reprit Pi- » ron, peut-on ſifler quand on bâille ?

Premièrement Nanine ne reçut point de grands applaudiſſemens dans la nouveauté ; elle eut même fort peu de ſuccès. Ce n'eſt qu'avec le tems qu'elle s'eſt élevée au rang des Pièces qui font le plus de plaiſir, & c'eſt ce qui eſt arrivé fort ſouvent aux Pièces de M. de Voltaire & à celles des hommes de génie. Ce n'eſt pas non plus à l'occaſion de Nanine que M. de Volraire fit à Piron la queſtion qu'on vient de rapporter ; c'eſt à Sémiramis. Et quel

artifice y avait-il à *démêler* dans cette queſtion ? Enfin, comment Piron aurait-il pu dire qu'on bâillait à une Pièce qui, dans la ſuppoſition du Compilateur, était ſi fort applaudie ? Les bâillemens ne reſſemblent point aux applaudiſſemens. D'ailleurs, ce mot, *peut-on ſifler quand on bâille ?* n'a jamais été dit à propos d'une Pièce de M. de Voltaire.

Tome ſecond, page 23, à l'article d'Oreſte. » Comme M. de Voltaire, dans cette » Tragédie, voulait lutter contre l'Electre de » Crébillon, & qu'on ne peut lui diſputer » qu'il ait mieux fait le vers que Crébillon, il » fit imprimer ſur les billets de Parterre les let- » tres initiales de ce vers d'Horace « :

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Quel rapport ce vers pouvait-il avoir avec la concurrence de l'Electre & de l'Oreſte, & avec le talent de *mieux faire le vers ?* Ce n'était sûrement pas-là l'application du paſſage d'Horace. Le Compilateur ajoute qu'un mauvais plaiſant tourna ainſi ces lettres initiales contre la Tragédie d'Oreſte : *Oreſte, Tragédie pitoyable que M. de Voltaire donne.* En effet, cette plaiſanterie n'eſt pas plus ingénieuſe que la Tragédie d'Oreſte n'eſt *pitoyable ;* mais toutes ces plates facéties amuſent un moment la malignité.

Tome

Tome ſecond, page 158, à l'Article des Scythes, Tragédie de M. de Voltaire. » C'eſt » le même ſujet que celui des Illinois, Tra- » gédie de M. de Sauvigny : cette dernière » Pièce étoit compoſée pluſieurs années avant » la première, & reçue par les Comédiens avant » qu'il fût queſtion des Scythes «.

Il eſt très-faux que le ſujet des Illinois ſoit le même que celui des Scythes : il n'y a qu'à lire ces deux Pièces pour voir qu'elles n'ont aucun rapport. Le Compilateur ajoute : » On » lit dans la France Littéraire, année 1766, » Tome 8, page 216 : je viens d'apprendre que » M. de Voltaire avait envoyé aux Comédiens » une Tragédie nouvelle de ſa façon, inti- » tulée, *Les Scythes*, en leur marquant qu'il » n'avait mis que douze jours à la faire. On » m'a dit en même-tems que les Comédiens la » lui avaient renvoyée, en le priant très-hum- » blement de mettre douze mois à la cor- » riger «.

Je ne connais point la *France Littéraire ;* je m'imagine que l'Auteur a voulu mettre l'*Année Littéraire ;* & ce qui me le perſuade, c'eſt qu'on attribue aux Comédiens une impertinence qu'aſſurément ils n'ont jamais écrite, &

qui eſt fort dans le goût & dans le ſtyle de ces feuilles.

Tome ſecond, page 188, à l'article de la Sophonisbe de Corneille. » Trente-deux ans » après qu'eut paru la Sophonisbe de Mairet, » Corneille traita le même ſujet; & quoiqu'il » eût déja donné des chefs-d'œuvre, il fut » blâmé généralement d'avoir voulu ternir la » gloire de ſon prédéceſſeur; c'eſt ainſi que de » nos jours on a regardé comme un trait de » jalouſie de la part d'un Poëte célèbre, d'a- » voir tenté de refaire l'Electre, la Sémiramis, » le Catilina, le Triumvirat, l'Atrée de Cré- » billon «.

On n'a point fait un crime à Corneille d'avoir fait une Sophonisbe, & ce grand homme n'a jamais paſſé pour jaloux. Il eſt permis à tout le monde de traiter un ſujet que l'on croit n'avoir pas été heureuſement rempli, & l'on n'a jamais tort de faire mieux que ſes rivaux. Ce n'eſt point jalouſie, c'eſt émulation; & après tout, ce ſerait encore une heureuſe jalouſie que celle à qui nous ſerions redevables de trois Ouvrages auſſi beaux qu'Oreſte, Sémiramis & Rome ſauvée.

Tome ſecond, page 402, à l'article d'Hypermneſtre. » Un homme d'eſprit, au ſortir

» d'une des repréſentations de cette Pièce, » frappé du génie pittoreſque qui y règne, & » des grands tableaux qui s'y trouvent en très- » grand nombre, & d'*une manière plus neuve* » *que dans aucune autre Tragédie*, s'écria qu'Hy- » permneſtre était *une Pièce à peindre* «.

Ce mot a été juſqu'ici attribué à une femme; mais on peut obſerver, d'ailleurs, qu'il eſt aſſez ſingulier de ſe récrier ſur *le grand nombre* & ſur *la nouveauté des* tableaux qui ſe trouvent dans Hypèrmneſtre. Le ſeul tableau frappant qui ait fait le ſuccès de cette Tragédie, eſt celui du cinquième Acte, & aſſurément rien n'eſt moins *neuf*. Ce tableau ſe trouve deux fois dans Métaſtaſe, dans l'Aménophis de M. Saurin, dans un Roman de l'Abbé Prévôt, &c. C'eſt dans Tancrède & dans Sémiramis que ſe trouvent en *grand nombre* des tableaux très-*neufs*.

Si nous paſſons aux jugemens ſur les Auteurs, nous ne les trouverons pas mieux appréciés que les Ouvrages. Voici, par exemple, un Panégyrique de Boiſſy, qui n'a pas été dicté par le goût : » On ne peut ſans injuſtice re- » fuſer à Boiſſy un eſprit brillant, une ima- » gination vive, une verſification légère, un » coloris gracieux, un talent rare pour le dia-

» logue, une connaiſſance parfaite des ridi-
» cules du ſiècle «.

Voilà un beau portrait : il eſt difficile d'y méconnaître ce tendre amour pour la médiocrité, qui ſe joint toujours à la haîne pour les talens. Si Boiſſy avait, en effet, réuni toutes ces qualités, il aurait laiſſé une grande réputation ; & perſonne n'ignore qu'il en a eu très peu de ſon vivant, & beaucoup moins depuis ſa mort. Il y a peu de lectures auſſi faſtidieuſes que celle de ſes Ouvrages : il manque abſolument d'*imagination*, de *verſification* & de *coloris*, en un mot, de tout ce que le Compilateur lui attribue très-gratuitement ; ſon eſprit eſt frivole, ſon ſtyle froid & plein d'affectation ; ſes Scènes ſont remplies de hors-d'œuvres & de morceaux de commande, qui ſont préciſément l'oppoſé du *dialogue* ; il ne procède que par définitions & par tirades ; & ces tirades, quoiqu'avec beaucoup de prétention à l'eſprit, ſont toujours communes & vagues : on n'a pas retenu de lui un ſeul vers vraiment comique ; bien loin d'avoir la connaiſſance du ridicule théâtral, il ne ſavait que ſaiſir avec un empreſſement puéril tous les évènemens du jour, qui ne pouvaient faire qu'un Vaudeville paſſager. On joue encore

trois ou quatre petites Pièces de Boiſſy infiniment médiocres, que le jeu des Acteurs a fait ſupporter au Théâtre après la mort de l'Auteur, & dans un tems où il n'y a plus de ſévérité. Ces Pièces ſont ſans réputation & ſans mérite : la ſeule où il y ait quelque talent, eſt l'Homme du Jour, qui pourrait être au rang de nos bonnes Pièces, ſi elle n'était pas auſſi faiblement écrite qu'elle eſt bien intriguée.

A l'égard du ſtyle de cette compilation, on a déja pu en juger par quelques échantillons aſſez curieux ; mais on peut en citer une foule d'autres qui le paraîtraient bien davantage : telle eſt, par exemple, cette Anecdote que l'on trouve à l'article du *Carnaval*, Opéra-Comique de Panard. » L'Actrice chargée du » principal rôle de ce Prologue, était une » *grande fille* qui s'était toujours piquée d'une » ſageſſe à toute épreuve. Malheureuſement » elle vint à Paris dans un *tems critique*, qui » aurait donné une *fâcheuſe entorſe* à ſa répu- » tation, ſans les précautions prudentes qu'elle » prit pour le cacher. Trois ou quatre jours » après ſon début, elle ſentit quelques atteintes » de *colique* ſur le Théâtre ; elle les ſurmonta » courageuſement. Le lendemain à trois heures » du matin, elle accoucha, vint à la répéti-

» tion à neuf, joua le ſoir, & continua pen-
» dant toute la Foire, ſans laiſſer le moindre
» ſoupçon de ſon accident. Bel exemple de
» modeſtie pour nos *Nymphes* de Théâtre, qui
» tirent vanité du deshonneur, en étalant pu-
» bliquement les témoignages de leurs *com-*
» *plaiſances prolifiques* «.

Si l'on veut des exemples de barbariſmes & de ſoléciſmes, on trouvera à l'article du Soldat Magicien, que Mlle Luſy jouait *originalement* dans cette Pièce le rôle de Criſpin avec beaucoup de ſuccès. L'Auteur a voulu dire qu'elle jouait d'original, & il a créé un adverbe qui, s'il était français, ſignifierait d'une manière originale. Ecrire ainſi, c'eſt joindre la barbarie à la déraiſon.

A l'article du Diſtrait, vous trouverez que ce caractère eſt copié d'après celui qui ſe trouve dans les caractères de la Bruyère qu'on *voulait être* le portrait de M. le Comte de Brancas.

Il eſt difficile de ne pas reconnaître dans le ton & dans l'eſprit général de cet Ouvrage, l'Auteur qui, depuis quelques années, écrit à M. de Voltaire, pour prouver que M. de Voltaire n'a ni goût, ni génie. Ces lettres ſont demeurées, comme on l'a dit, *ſans réponſe, ainſi que ſans lecteurs*; & en effet, il n'y a rien

de moins intéreſſant qu'une correſpondance de M. de Voltaire & de M. Clément, dans laquelle M. Clément parle tout ſeul.

---

*SUR L'*EDITION *poſthume des Œuvres complettes de* PIRON, *publiées par M.* RIGOLEY DE JUVIGNY.

IL y a ſans doute peu de Recueils que le Lecteur ne voulût abréger plus ou moins, & qui ne gagnaſſent à cette diminution ; mais ici la diſproportion du bon au mauvais eſt prodigieuſe, & jamais on n'a eu lieu de déplorer davantage l'abus du papier. Trois gros Volumes d'Opéras-Comiques, dont il eſt impoſſible à qui que ce ſoit (M. *Rigoley de Juvigny* excepté, comme de raiſon), de lire trois pages de ſuite ; deux autres Volumes de Poéſies dont on pourrait conſerver une douzaine d'Epigrammes, & quelques autres Pièces badines ; enfin deux Volumes d'Ouvrages dramatiques, que perſonne n'a jamais lus depuis leur chûte ; voilà le miſérable fatras ſous lequel on enſévelit la *Métromanie*, ſeul monument qui recommande à la poſtérité éclairée la mémoire de Piron.

Je veux que l'Editeur, chargé de publier toutes ces rapſodies, n'ait pas cru pouvoir s'en diſpenſer; au moins pouvait-il s'excuſer devant le Public, des circonſtances qui lui faiſaient une eſpèce de devoir de ne rien retrancher de cette volumineuſe collection Il pouvait réclamer, au nom de la *Métromanie*, l'exceſſive indulgence dont tout le reſte a beſoin. Mais, point du tout. On ne préſenterait pas avec plus de faſte un recueil de chefs-d'œuvre. Ecoutons M. Rigolev.

» Quoique ces Opéras-Comiques ne ſoient » pas tous également bons, & de la même » *force*.... le plus médiocre eſt plein de ces » ſailles originales qui n'appartiennent qu'à » *Piron*..... Les Contes ne ſont pas la partie » la moins *intéreſſante* de ce Recueil. M. *Piron* » a *excellé* dans ce genre où il eſt le *ſeul* qui » *approche* de *la Fontaine*, ſans être imitateur. » Sa manière de raconter eſt à lui. Il n'a pas » les heureuſes négligences de ſon inimitable » Prédéceſſeur; mais il en a toutes les *graces* » & toute la *naïveté*.

D'abord, un Editeur n'eſt point obligé de louer ce qui n'eſt pas louable. Enſuite, il doit caractériſer les Ouvrages par les qualités qui leur appartiennent; autrement il n'inſpire plus

aucune confiance au Lecteur. Que peut-on croire, lorſqu'on voit employer le mot de *force* pour des bagatelles qu'il ne faudroit pas même qualifier ainſi, ſi elles avaient le mérite du genre, encore moins lorſqu'elles ne l'ont pas? Les Opéras-Comiques de *Piron* ſont preſque tous oubliés, même à la Foire. Qui eſt-ce qui connaît aujourd'hui *les Chimères*, *le faux Prodige*, *l'Endriaque*, *le Clapermans*, *l'Ane d'or*, *&c. &c?*

Mais voici bien pis, les Contes de *Piron* comparés avec ceux de *la Fontaine!* Jamais rapprochement ne fut plus extraordinaire. Sur une douzaine de Contes de *Piron*, il y en a deux ou trois narrés plaiſamment; preſque tous manquent abſolument par le fond, & ſont dénués d'imagination & d'intérêt. Le mérite des meilleurs eſt une préciſion piquante, & une ſorte de gaieté qui tient le plus ſouvent à une tournure biſarrement originale dans ſa dureté recherchée. Mais de la *naïveté!* mais des *graces!* & les graces de *la Fontaine!* En vérité, M. Rigoley qui paraît avoir étudié ſon *Piron* toute ſa vie, a bien perdu ſon tems, puiſqu'il connaît ſi peu les qualités diſtinctives de ſon Auteur.

Non-ſeulement *Piron* n'a point *excellé* dans les Contes, mais il eſt en ce genre au-deſſous de preſque tous ceux qui en ont fait. Le Conte des *Ceriſes* de *Grécourt*; celui du *Tonnerre* par *Vergier*, les Contes de Sénecé ſont fort ſupérieurs aux ſiens. M. de *Voltaire* a eſſayé auſſi ce genre parmi les amuſemens de ſon génie. Qui eſt-ce qui ne connaît pas *ce qui plaît aux Dames*, *la Bégueule*, l'*Education d'une Fille*? Ces morceaux charmans ont fourni des Pièces au Théâtre, & ſont dans la bouche de tout le monde. Mais, excepté quelques Curieux, qui eſt-ce qui connaît le *Nez & les Pincettes*, *le Cordelier & le Requin*, *&c.*? C'eſt qu'en tout genre d'écrire, une partie eſſentielle du talent conſiſte à choiſir des ſujets qui puiſſent plaire à ce qu'on appelle les *Honnêtes-Gens*.

» Quant aux Poéſies fugitives de M. *Piron*, » quoiqu'elles ſoient en grand nombre, il y » en a très peu de connues «.

Pourquoi? Tout le monde ſait par cœur celles de M. de *Voltaire*; les bonnes Pièces de *Chaulieu*, de *Bernard*, de *Deſmahis*, *&c.* Immédiatement après ce ſingulier aveu, on eſt bien étonné de trouver ce pompeux éloge.

» La *légèreté*, *l'aiſance*, *l'harmonie*, *les gra-*
» *ces*, les caractériſent preſque toutes. Il ſem-
» ble même qu'il ait emprunté tantôt le pin-
» ceau de l'*Albane*, tantôt celui du *Corrège*. «.

Je ne ſais pas ſi *Piron* avait *emprunté le pinceau* de ces grands Peintres. Mais apparemment il n'a pas ſu s'en ſervir; car s'il y a une vérité généralement reconnue, c'eſt que *la légèreté*, *l'aiſance*, *l'harmonie*, *les graces*, ſont préciſément ce qui manque à ſes Poéſies; & la raiſon en eſt fort ſimple; c'eſt que les qualités contraires, le ton pénible, la platitude, la dureté, le mauvais goût, ſont les vices qui dominent dans ſon ſtyle. Il n'eſt pas queſtion ici de cet examen. On s'en rapporte très-volontiers à quiconque voudra parcourir la collection des ſept volumes. Il eſt vrai que c'eſt une envie qui n'a pas pris à beaucoup de Lecteurs.

Il faudroit apoſtiller tous les jugemens de M. *Rigoley*, comme cette règle d'un ancien Ordre qui portait : l'habit de nos Frères ſera blanc; & en marge, c'eſt-à dire, noir.

» Piron eſt *agréable* dans ſes Epîtres, *ſu-*
» *blime* dans ſes Odes, plein de *force* & de
» *choſes* dans ſes Poëmes divers. Il a *parcouru*

» *tous les genres*, & juſques dans ſes Chanſons » *tout eſt marqué au coin du génie* «.

Voilà ce qui s'appelle louer. A tout cela que répondre ? Un ſeul mot : liſez. Des gens difficiles répliqueront peut-être : cela vous eſt bien aiſé à dire.

J'ai vu dans ma vie un aſſez grand nombre d'hommes qui avaient quelque connaiſſance en Littérature. Je n'en ai pas rencontré un qui ſût ce que c'étaient que les Epîtres *agréables* de *Piron*, ſes Odes *ſublimes*, ſes Poëmes *pleins de force & de choſes*. L'*Epitre à Mlle. Chéré* eſt la ſeule que j'aie entendu citer. Elle eſt fort longue & fort médiocre ; mais en effet il y a quelques vers *agréables*. Eſt ce aſſez pour qu'on diſe qu'un homme qui a fait des volumes de mauvaiſe Poéſie, eſt *agréable dans ſes Epîtres ?* Vingt perſonnes qui ne cultivent la Poéſie que comme un amuſement, ont fait des Pièces fort ſupérieures à celle qui eſt adreſſée à Mlle. *Chéré*, & n'en parlent pas.

Suivons M. *Rigoley*, qui ne ſe laſſe point de louer.

» La Traduction des *Sept Pſeaumes de la* » *Pénitence*, ne ſe reſſent point de l'âge avancé » dans laquelle il l'a compoſée. Elle eſt encore

» animée par ce feu poétique qu'il a conſervé, » pour ainſi dire, juſqu'au dernier moment de » ſa vie «.

Le ſavant Editeur des Bibliothèques de *Verdier* & *de la Croix du Maine*, & des Poéſies de *Piron*, ne ſait pas qu'on eſt animé *d'un* feu & non *par* un feu, que dans cette occaſion *de* ſe met pour les choſes & *par* pour les perſonnes. Ce ſont de petites fautes ; nous en remarquerons bien d'autres, quand nous parlerons de la diction du ſavant Editeur. A l'égard des *Pſeaumes de la Pénitence de Piron*, les lire eſt en effet une vraie *pénitence*, que peu de gens voudront s'impoſer.

» Si quelqu'un reſpectoit aſſez peu le Pu- » blic & la vérité pour ajouter d'autres pièces » à celles que renferme cette Edition, j'affir- » me qu'elles ne ſont point de Piron «.

Il ſerait aſſez mal adroit de vouloir ajouter à ce qui eſt trop long des trois quarts & demi. Mais il y a auſſi une autre manière de manquer de reſpect *à la Vérité* & *au Public* ; c'eſt d'affirmer que, dans un Recueil de ſept volumes, dont il y en a plus de ſix de pièces inconnues & oubliées, *tout eſt marqué au coin du génie.*

M. *Rigoley* dit en parlant des Epigrammes de *Piron* :

» Il n'a point vomi d'*injures groſſières*, ni en » vers ni en proſe : *la calomnie* n'a point em- » poiſonné ſes traits ; *le fiel* n'a point coulé de » ſa plume ; *il s'eſt égayé* ſur ſes Rivaux ; il n'a » point *intéreſſé les Grands* dans ſa querelle, &c.

Pour juger de la vérité de ce témoignage, voyons quelques-unes des *gaietés* de *Piron*. J'ouvre le tome ſixième à la page 20 , & je trouve cette Epître *à M. le Comte de Saint-Florentin*, où l'Auteur raconte à ce Miniſtre, que le Roi de Pruſſe s'eſt enquis du caractère de l'Auteur de la *Métromanie*, & il pourſuit ainſi :

Sire, lui dit ſon Chambellan (1),
Crâne à cervelle détraquée,
Foulant aux pieds Bible, Alcoran,
Synagogue, Egliſe, Moſquée,
Thiare, Ephod & Turban,
Jéruſalem, Genève & Rome,
Et qui, Miniſtre de Satan,
Dans cet eſprit-là nous aſſomme
De mille écrits affreux par an.

C'eſt-là, ſans doute, de la fine plaiſanterie, ſans *fiel*, ſans *injures groſſières*. Je ne parle

(1) M. de Voltaire.

pas de la tournure de vers comme celui-ci,

De mille Ecrits *affreux par an*,

dont la conſtruction eſt curieuſe. Mais que ces *Ecrits affreux* & ce *Miniſtre de Satan*, &c. ſont un innocent badinage ! il faut voir le prétexte de ces délicates facéties. L'Auteur affirme dans une note, que le Roi de Pruſſe dit un jour à M. *de Voltaire : Quel homme eſt-ce donc que ce* Piron ? *il me paraît drôle. Je voudrais le voir. —Fi ! Sire. C'eſt un homme ſans mœurs.* M. *de Voltaire* a repouſſé cette *calomnie* par une Lettre inſérée dans le Mercure ; mais quand il n'aurait pas pris la peine de répondre, je laiſſe à penſer à tout homme de bon ſens, s'il eſt probable, s'il eſt poſſible que M. *de Voltaire* ait jamais fait au Monarque une réponſe ſi étrangement déplacée. Il ne s'agit pas de prouver qu'il n'a pas voulu dire une méchanceté ; il ſuffit de ſonger qu'il n'a pas pu dire une ſottiſe, ni ſur-tout la dire au Roi de Pruſſe. Il invoque dans ſa Lettre le témoignage de ce Prince, dont *Piron* a très-mal-à-propos compromis le nom, nom qui doit être auſſi reſpecté dans les Faſtes de la Littérature que dans celles de la Politique.

Encore une *gaieté* du *bon-homme Piron.* C'eſt une petite Epigramme dont voici le titre. Il

eſt remarquable. » Après la *défenſe* de jouer » Mahomet, l'Auteur s'étant laiſſé aller à des » propos peu meſurés, *fut obligé de s'enfuir* à » Bruxelles .

Du Mont ſacré noir étourneau,
Aigle aux yeux du vulgaire ignare,
Lâche ennemi du grand Rouſſeau,
Digne ami du petit *la Marre ;*
Fuis, méchant, fuis. Double le pas,
Cours, vole au fond des Pays-Bas,
Replonger ta Muſe infernale ;
Loin pour jamais, loin de nos yeux,
Avec ton ſquelette odieux,
L'orgueil, l'envie & le ſcandale.

Voilà les bons mots de cet homme, *qui n'eut jamais de malice que dans l'eſprit*, ſuivant M. *Rigoley*. Ceſſons de plaiſanter. La juſte indignation de tout Lecteur honnête ne nous le permettrait pas. S'il y a quelque choſe de plus révoltant que la brutale groſſièreté de ces vers, c'eſt le titre. Quoi ! l'on peut être aſſez lâche pour faire trophée des diſgraces d'un ennemi ! On ſe reſpecte aſſez peu pour triompher de la *défenſe* qui ſuſpend les repréſentations de ſon Ouvrage, de la perſécution qui l'*oblige à s'enfuir ?* & ce ſentiment ſi odieux, on l'avoue, à ſoi-même & au Public ! & l'on déclare qu'on a pris ce moment pour adreſſer ces dégoûtantes injures

injures à celui dont il fallait au moins reſpecter le malheur, ſi l'on ne reſpectait pas ſon génie!

Aſſez long-tems l'eſprit de parti en a impoſé à un certain public, & a fait méconnaître la vérité que perſonne ne défendait. *Piron* répète en cent endroits de ſes écrits en proſe & en vers, que M. *de Voltaire* eſt jaloux de lui. Il eſt tems de faire voir de quel côté était l'envie & la haîne. Nous n'avons autre choſe à faire que de mettre ſous les yeux du Lecteur une très-petite partie des mille & une Satyres de *Piron* contre l'Auteur de la *Henriade*. Cela peut d'ailleurs amuſer les Curieux qui n'auront pas lu la Collection.

SUR LE TEMPLE DU GOUT.

Métamorphoſe eut jadis lieu par-tout,
Dès que d'un Dieu la bile était émue.
Au nom du fat qui ſe croit Dieu du goût,
Phébus, la tienne à coup sûr ſe remue.
Donc par plaiſir en monſtre le tranſmue,
Et ne l'écorche, ainſi que *Marſias*.
Mais donne-lui cuir & poil de *Judas*,
Deux yeux de chien, gueule à triple quenotte,
Puis cœur de lièvre, oreilles de *Midas*,
Serres de cancre, & tête de linotte.

Allons, Editeurs, Commentateurs, Prôneurs, tâchez de nous prouver que ce ſont-là des Epigrammes comme les honnêtes gens peuvent en faire & aiment à en lire. On voit bien-là de groſſes injures; mais où eſt l'eſprit? où eſt le plaiſant? Quand on ſonge à ce qu'eſt aujourd'hui le *Temple du Goût* aux yeux de l'Europe lettrée, & que près de cinquante ans après que cet Ouvrage a paru, on voit imprimer ces déteſtables ordures contre un chef-d'œuvre d'eſprit, de grace & de bon goût, peut-on s'empêcher de prendre en pitié les égaremens de la haîne & de l'envie? Continuons. En voici une autre ſur le même ſujet.

De toi ſeul on dira, crois le fait très-certain,
Ce que toi ſeul tu dis avec audace,
D'*Homère*, de *Milton*, de *Virgile* & *du Taſſe*,
Sans entendre Toſcan, Grec, Anglais, ni Latin.
On dira donc en ſomme, y joignant l'arrogance,
Sujets ratés, clinquant, babil, extravagance.

On me permettra de répéter encore, où eſt l'eſprit? Je dirai de plus, où eſt la vérité? Je ſais qu'elle peut n'être pas exactement obſervée dans une Epigramme, ni dans une Satyre. On n'en attend pas une équité rigoureuſe; mais il ne faut pas non plus être trop ouvertement injuſte. C'eſt non-ſeulement un

vice de la paſſion, c'eſt encore une mal-adreſſe du genre. Lorſque *Catulle* fit des Epigrammes contre *Céſar*, il ne le repréſenta pas comme un poltron; on peut en faire contre M. *de Voltaire;* mais il n'y a pas d'eſprit à le donner à-peu-près pour un ſot. Il n'y en a pas non plus à dire qu'il ne ſait pas le latin, ni l'italien, ni l'anglais, quand il eſt notoire qu'il poſſède parfaitement ces trois langues, & ſurtout quand on ſait que celui qui parlait ainſi, ſavait très-peu de latin, & pas un mot d'italien, ni d'anglais. Il n'y a pas d'eſprit à ne voir dans M. *de Voltaire que ſujets ratés*, *clinquant*, *babil*, *extravagance;* car il ne faut pas déraiſonner même dans une Epigramme.

Sur l'Œdipe de M. DE VOLTAIRE.

Jadis en Grèce aux yeux d'un *Parterre* éploré,
De ſes vives douleurs *Œdipe* déchiré
Pleura ſa fatale ignorance,
Et déteſtant le jour, *ſe l'interdit.*
Pour la ſeconde fois long-tems après en France,
Il revit la lumière, & bientôt la perdit.
Arrouet, dans ſes chants funèbres,
Lui fait revoir encor ce jour *perſécuteur*,
Et pour jamais enfin, grace au nouvel Auteur,
Le revoilà dans les ténèbres.

Celle-ci n'eſt que plate; mais l'Auteur avait

oublié que les Grecs n'étaient pas des barbares, & qu'il n'y avait point de *Parterre* chez eux : tout le monde y était assis. Et où est l'esprit de dire qu'une Pièce est oubliée, quand elle a un succès constant ? ce ne sont pas-là des mensonges ingénieux.

SUR MÉROPE.

Chez l'Histrion Mérope usée,
Vers le Pont-neuf a pris l'essor,
Et là par un sot, la rusée,
S'est fait donner cent louis d'or.
Serre-la bien dans ton trésor,
Troupe ignorante & mercénaire ;
Car elle fait pleurer encor,
Non le Lecteur, mais le Libraire.

Il y a quelque apparence que c'est *Piron* & consorts que *Mérope* pouvait faire pleurer dans le sens de l'Epigramme ; car il en veut étrangement à cette Pièce. Il y revient sans cesse dans ses Epîtres, dans ses Notes, dans ses Satyres, dans ses Chansons. Voici ce qu'il en dit ailleurs :

» Le succès de cette Tragédie *gonflait* l'Au-
» teur, quoiqu'elle ne fût qu'une *copie impar-*
» *faite* de la *Mérope* du Marquis *Maffei*, sau-
» poudrée par-ci, par-là, d'un pillage de nos
» Auteurs indistinctement jusqu'aux plus pau-

» vres, puiſque le plus beau coup de Théâtre » de *Mérope* eſt pris *tout crud* dans le *Guſtave* du » pauvre Piron «.

Pourquoi donc l'Auteur de l'*Œdipe*, de *Brutus*, de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, de la *Henriade*, aurait-il été ſi gonflé du ſuccès de *Mérope ?* Les ſuccès lui étaient-ils ſi extraordinaires ? Cette *Mérope* n'eſt donc qu'une *copie imparfaite* de celle de *Maffei ?* Je ne l'aurais pas cru ; mais le plus beau coup de Théâtre de la Pièce eſt, à ce que j'imagine, celui du troiſième Acte, quand *Mérope* apprend que celui qu'elle allait égorger, comme l'aſſaſſin de ſon fils, eſt ſon fils lui-même.

J'allais venger mon fils. —Vous alliez l'immoler.

Cela eſt-il *tout crud* dans *Guſtave ?* Je ne l'y ai pas vu.

Remarquons qu'une Scène de *Mérope* vaut infiniment mieux que tout le Théâtre de *Piron*, (la *Métromanie exceptée*); & c'eſt cette *Mérope* qu'il affecte de mépriſer ! Nous ne dirons pas comme lui, pauvre *Piron !* mais nous dirons : Pauvre eſpèce humaine !

En deux mots, voulez-vous diſtinguer & connaître
Le rimeur Dijonais & le Pariſien ?
Le premier ne fut rien, & ne voulut rien être ;
L'autre voulut tout être, & ne fut preſque rien.

Cela s'appelle ſe mettre par terre pour mieux mordre. *Piron* ne ſera pris au mot, ni ſur M. *de Voltaire*, ni ſur lui-même; mais *l'autre voulut tout être*, eſt un terrible hémiſtiche pour l'oreille.

Près d'*Alari*, l'un des quarante,
Voltaire, en ſon fauteuil aſſis,
Lui dit d'une voix arrogante :
Toi qui jamais rien n'écrivis,
Si tu vaux un, moi je vaux dix.
Ce que vous dites pourrait être,
Répondit humblement le Prêtre;
Du ſiècle je ſuis le rebut;
Mais le bon goût n'a qu'à renaître;
Nous ſerons alors but à but.

Il ſe peut qu'il y ait des gens qui trouvent très-fin, très-agréable, qu'on diſe à l'Auteur de *Zaïre*, qu'il n'eſt rien aux yeux du bon goût; qu'il ſerait *le rebut de ſon ſiècle, ſi le bon goût venait à renaître.* J'avouerai que je répugne à exprimer le ſentiment que m'inſpirent ces belles plaiſanteries.

Veut-on ſavoir ce que c'eſt qu'une bonne Epigramme ? En voici une : elle eſt du lyrique *Rouſſeau.*

Petits Auteurs d'un fort mauvais Journal,
Qui d'Apollon vous croyez les Apôtres,
Pour Dieu tâchez d'écrire un peu moins mal;

Ou taiſez-vous ſur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, & l'y trouvez très-bien.
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, & nous n'y trouvons rien.

Voilà ſaiſir le ridicule & percer l'endroit faible de l'ennemi; c'eſt dire la vérité avec eſprit. Une bonne Epigramme de ce genre porte une atteinte incurable; on la répète ſans ceſſe, parce que l'application en eſt toujours vraie. Le Lecteur indifférent ſent bien que vous avez battu gaiement votre ennemi. Si, au contraire, vous vomiſſez des injures, il ne voit en vous que de la colère; & s'il rit, c'eſt à vos dépens. Au reſte, les bonnes Epigrammes de *Piron* ont ce mérite. Tout le monde connaît celle qui finit par ce vers:

Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

Elle a fait une grande fortune, parce que c'eſt en deux mots l'hiſtoire de tous les détracteurs des talens, Journaliſtes, Satyriques, Faiſeurs de Libelles, &c. Si *Piron* n'en eût jamais fait que de pareilles, il n'y aurait rien à lui dire. De juſtes repréſailles ſont le droit de la guerre; mais lorſqu'on le voit exhaler contre *M. de Voltaire* tout ce que la rage la plus abſurde peut imaginer d'invectives; le

pourſuivre depuis Œdipe juſqu'à Tancrède ; le harceler ſans ceſſe en proſe & en vers ; le traiter comme le dernier des Ecrivains ; répéter continuellement que M. *de Voltaire* l'a *pillé ;* qu'il eſt *jaloux* de lui : lorſque d'un autre côté, l'on voit que pendant trente ans, M. *de Voltaire* n'a oppoſé que le ſilence à ce débordement de ſatyres ; qu'il n'a pas, pendant tout ce tems, écrit un mot, ni contre la perſonne, ni contre les Ouvrages de *Piron* (1) ; que tandis qu'il marchait de chef-d'œuvre en chef d'œuvre, & qu'il embraſſait tous les genres de gloire, *Piron* était réduit à ne marquer ſa longue carrière que par le ſeul moment de la *Métromanie ;* peut-on douter alors de quel côté eſt l'envie & la haîne ? Peut-on ne pas voir clairement dans celui qui renouvelle ſans ceſſe ſes inutiles attaques, l'homme tourmenté de la ſupériorité d'autrui & s'en vengeant comme il peut ? Quel était le principe de cette guerre continuelle ? Il faut le dire ; c'était la manie d'un parti fort-nombreux,

(1) M. de Voltaire n'a rien écrit contre *Piron* juſqu'en 1760, & le ſeul trait qu'il ſe ſoit permis, eſt celui-ci :

Piron ſeul eut raiſon, lorſqu'en un goût nouveau
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau :
Ci gît qui ne fut rien.

qui cherchait à oppoſer à un grand homme tous les talens qui avaient quelque éclat. Ce parti, réduit aujourd'hui à une douzaine de Barbouilleurs ſatyriques, a été long-tems très-puiſſant; c'eſt lui qui exalta l'amour-propre de *Piron*, & nourrit en lui la ridicule & malheureuſe prétention qui l'égara toute ſa vie, de ſe comparer à un homme ſi prodigieuſement au-deſſus de lui.

Une choſe vraiment remarquable, c'eſt l'importance qu'on voit que l'Auteur a miſe à tous les chiffons qui compoſent ces rapſodies. On voit que l'occupation de ſa vie a été de préparer cette volumineuſe édition, qui devait faire ſi peu d'honneur à ſa mémoire. Jamais de plus miſérables bagatelles n'ont été miſes dans un plus bel ordre. Les Epigrammes, les Chanſons, tout eſt enrichi de notes explicatives, ſouvent plus injurieuſes que le texte, & toujours remplies de l'égoïſme le plus naïf.

On ſait combien il eſt rare que M. *de Voltaire* ait parlé de lui-même dans ſes immenſes Ouvrages, & avec quelle diſcrétion, quelle modeſtie il en a parlé. Jamais il ne lui eſt arrivé de défendre ſes écrits attaqués de tout côté. Cependant on n'a pas fait contre lui un

ſeul Libelle où il ne ſoit accuſé d'un excès d'amour-propre : d'un autre côté, voilà *Piron* qui parle ſans ceſſe de lui, qui raconte avec importance ſes moindres querelles, qui ſe débat dans toutes ſes Préfaces pour juſtifier ſes productions, en relever le mérite, en excuſer les défauts ; & tout le monde dit qu'il eſt modeſte. Lecteur, quel eſt le mot de l'énigme ? N'eſt-ce pas que l'amour-propre de *Piron* ne pouvait jamais être auſſi incommode à celui des autres, que la modeſtie de M. *de Voltaire ?*

Et qui eſt-ce qui n'a pas d'amour-propre ? Le mien, je l'avoue, eſt aſſez flatté de trouver parmi les *gaietés poſthumes de Piron*, une douzaine d'Epigrammes contre moi. Je ne pouſſerai pas la vanité juſqu'à les rapporter ; elles ſont trop mauvaiſes ; je puis l'affirmer en conſcience. Outre ces Epigrammes, mon nom revient une trentaine de fois dans les Epîtres, Poéſies, Satyres, &c., & toujours accompagné d'un aſſortiment d'injures, d'auſſi bon goût que tout ce que nous avons vu juſqu'ici. Il fallait qu'il eût conſervé un furieux reſſentiment d'une entrepriſe qui m'avait ſi mal réuſſi. J'eſpère qu'on me croira ſans peine, quand j'aſſurerai que toutes ces hoſtilités n'ont

influé en rien ſur le jugement que j'ai porté. On ſait aſſez que je n'ai jamais penſé autrement, & je n'en m'en cachais pas. Mon avis, d'ailleurs, eſt celui de tant d'honnêtes gens ! dans peu même, il n'y en aura pas d'autre.

Reſte à dire un mot du ſtyle de M. *Rigoley ;* il débute ainſi dans ſa Préface :

» Voici les Œuvres complettes de feu M. *Pi-*
» *ron.* Je dois à ſon amitié le *précieux* dépôt
» qu'il m'en *a fait* en mourant. Il aurait pu
» le remettre en des mains plus habiles ; mais
» je doute qu'il eût trouvé un dépoſitaire plus
» fidèle «.

Ce dépôt eſt bien *précieux*, comme on le voit ; mais je n'ai encore lu nulle part que l'on dît *faire un dépôt à quelqu'un :* c'eſt du français nouveau. Je n'entends pas non plus comment il faut des mains plus ou moins *habiles* pour donner à l'Imprimeur une édition ſi merveilleuſement arrangée par l'Auteur lui-même.

» Le rang diſtingué qu'il occupe ſur le Par-
» naſſe, me diſpenſe de faire l'éloge de ſes
» écrits «.

Cette formule oratoire eſt d'autant plus adroite, qu'un moment après, on trouve

ſur tous les écrits de *Piron* cet *éloge* que l'Editeur était *diſpenſé* de faire.

» Rien ne *provoque* autant notre ardeur que » le portrait *au vrai* de ces hommes que le Pu- » blic a couverts de lauriers «.

Si un autre que *Piron* avait fait les *Fils ingrats*, *Caliſthène*, *Montézume*, *les Courſes de Tempé*, & trente Opéras Comiques oubliés, comment M. *Rigoley* trouverait-il ces *lauriers* là ?

» On voudrait que l'homme moral fût *grand* » dans le *grand homme* «.

Si l'homme moral était *grand* dans le *grand* homme, cela ferait un *grand homme* dans un *grand homme.* C'eſt là ſans doute ce que M. *Rigoley* a voulu dire, & ce qui eſt merveilleux ; la ſuite ne l'eſt pas moins.

» Il faut convenir, malgré le nombre des » exceptions, que ſi la noble ſimplicité fait » la grandeur de l'homme moral, elle ſe » trouve ordinairement réunie à l'élévation » du génie «.

Je ſoupçonne que ſi l'on pouvait deviner la liaiſon de ces deux membres de phraſe, on y découvrirait quelque choſe de fort beau. La Vie de *Piron* eſt écrite du même ſtyle.

» Ses parens s'efforcèrent d'étouffer en lui

» cet *amour poétique*, qui décelait déja le feu » de ſon génie «.

M. *Rigoley* a cru ſans doute qu'*amour poétique* & amour de la Poéſie, c'était la même choſe; & puiſqu'il l'a cru, il faut qu'il ait de bonnes raiſons. Nous en laiſſerons le Lecteur Juge.

» Il lui reſtait la profeſſion d'Avocat..... » Ce n'eſt pas qu'il n'y vît auſſi des écueils;... » mais il penſait qu'à un jugement ſain, un » eſprit actif & pénétrant, une ame élevée & » ſenſible, une droiture de cœur, & un déſin- » téreſſement à toute épreuve, joignant une » étude approfondie & raiſonnée des loix, on » pouvait riſquer de s'engager dans leur la- » byrinthe «.

Oh! oui, avec tout cela, on pourrait même riſquer davantage. Cette ſingulière phraſe rappelle l'hiſtoire de cette femme qui ne demandait dans le Gouverneur qu'elle cherchait pour ſon fils, qu'une naiſſance honnête, la connaiſſance des langues, celle du monde, de la facilité à faire des vers dans l'occaſion, une idée de la Politique & de la Légiſlation de l'Europe, des ſciences exactes, de l'Hiſtoire naturelle, & un peu de danſe & de blaſon. Elle aurait riſqué, diſait-elle, de confier ſon fils à celui qui aurait réuni ces qualités. Quelqu'un

lui dit que ſans la danſe & le blaſon, il lui aurait propoſé le Chancelier Dagueſſeau.

» Il était alors dans l'âge *où l'amour triom-* » *phe aiſément d'un cœur*, & le ſien tendre & » ſenſible s'était déja *rendu aux charmes* d'une » de ſes parentes, &c. «.

Ce ſtyle de Madrigal a auſſi bien des *charmes*. Ailleurs, l'Editeur parle d'un ſoldat des Gardes Françaiſes, à qui vingt ſols que lui donnait le Chevalier de *Belle-Iſle*, ajoutés à ſa paye ordinaire, faiſaient *un bien-être qui le rendait heureux*. Il me ſemble qu'il y a une heureuſe naïveté dans cette expreſſion; mais j'aime encore mieux dans ce genre, ce couplet connu :

Le bonheur & le malheur
Nous viennent du même Auteur,
Voilà la reſſemblance.
Le bonheur nous rend heureux,
Et le malheur malheureux,
Voilà la différence.

Dans un autre endroit, l'Editeur dit que *Piron entra ſe placer* dans le Parterre. Dans tout autre Ecrivain, ce pourrait être un barbariſme; mais dans M. *Rigoley*, c'eſt ſans doute une belle hardieſſe.

Au reſte, cette Vie de *Piron* contient une partie des Anecdotes plaiſantes qui ſe ſont ré-

pandues depuis long-tems dans le Public, & qui atteſtaient la gaieté vraiment originale que cet Ecrivain portait dans la ſociété ; mais on voudrait qu'elles fuſſent moins longuement racontées, & ſur-tout qu'elles le fuſſent d'un ton plus convenable au ſujet. Il faut donner des plaiſanteries de table pour ce qu'elles ſont ; ne pas avoir l'air d'admirer ce qui ne doit que faire rire, & ne pas donner de l'importance à des folies agréables.

Ce ſerait peut-être ici le lieu, ſi cet article n'était pas déja trop long, de faire mention d'une Brochure de M. *Imbert*, publiée contre moi, à l'occaſion de quelques réflexions critiques que je m'étais permiſes ſur un éloge très-mal-adroitement exagéré, qu'il avait fait de Piron dans le Journal de Lecture. Cette Réponſe de M. *Imbert* n'eſt ni ſans art, ni ſans eſprit ; mais tout cet art conſiſte à éluder toujours le point de la queſtion, & l'eſprit n'eſt employé qu'en perſonnalités plus ou moins malignes, fort étrangères à la diſcuſſion établie. Je n'eſſayerai point de réfuter cette Réponſe imprimée, il y a long-tems ; perſonne ne nous écouterait plus ; & en voilà bien aſſez ſur *Piron*. Je citerai ſeulement quelques exemples de la mauvaiſe foi de ſon Panégyriſte, M. *Imbert*.

Il avait dit que la *Métromanie pouvait marcher de front avec les chefs-d'œuvre de Molière.* J'avais relevé cette exagération déplacée, & montré qu'il n'y avait pas lieu à la comparaiſon. M. *Imbert* prétend qu'il n'a point *comparé Piron à Molière*, & que *je me bats tout ſeul ;* mais je ne l'ai point accuſé de *comparer Piron* à *Molière ;* j'ai fait voir la différence de caractère & de génie qui diſtinguent les Ouvrages de *Molière* de ceux de tout autre Comique ; & c'était répondre juſte au rapprochement très-mal-fondé de la *Métromanie* & des chefs-d'œuvre de *Molière.*

Ailleurs, j'avais oppoſé des vers de M. *de Voltaire* à d'autres vers de *Piron*, qui exprimaient les mêmes idées ; & je les avais trouvés meilleurs. M. *Imbert* eſt d'un avis différent ; je ne m'y oppoſe pas. Mais il ajoute : *Vous cherchez des vers charmans dans* M. de Voltaire *qui en eſt plein, & vous choiſiſſez des vers médiocres.* Non, je ne *cherche* pas ce qui ſe préſente ſous mes yeux. Le rapport des mêmes idées avait déterminé mon choix ; il ne s'agiſſait pas de citer les *meilleurs vers* de M. *de Voltaire ;* mais de citer des vers, où diſant les mêmes choſes que *Piron*, il les dit beaucoup mieux ; que devient alors l'obſervation de M. *Imbert ?*

Mais

Mais voici une petite infidélité qui mérite plus d'attention. En reprochant à M. *Imbert* le ridicule excès de ſes louanges, plus faites pour nuire à la mémoire d'un Ecrivain que pour l'honorer, je lui diſais, quel eſt le but de M. *Imbert ?* veut-il *flatter Piron* qui ne l'entend plus ? Je prie le Lecteur de faire attention à ce mot *flatter.* Je vais lui offrir la Réponſe de M. *Imbert :* c'eſt de l'éloquence moderne ; il n'en faut rien perdre.

» Vous me demandez pluſieurs fois pour-
» quoi je *loue Piron ?.... Je me crains moi-*
» *même* en répondant à cette queſtion. Je
» crains *l'indignation* qu'elle doit exciter dans
» un cœur *ſenſible, & un ami qui l'aurait écrite,*
» *ceſſerait d'être mon ami.* Quoi ! vous êtes ſur-
» pris que je *loue Piron*, parce qu'il eſt mort....
» Si vous êtes étonné qu'on puiſſe *louer* un
» homme ſans avoir rien à craindre & ſans
» rien attendre de lui, je vous conſeille au
» moins de ne faire qu'à vous cette confi-
» dence «.

Voilà de la chaleur, M. *Imbert ;* voilà un morceau digne de l'*Année Littéraire.* Que cela eſt moral & honnête ! que cette *indignation d'un cœur ſenſible* eſt bien à propos exhalée !

quel dommage qu'un ſeul mot puiſſe faire tomber tout cet appareil d'éloquence & de vertu ! Savez-vous lire, M. *Imbert ?* Les lettres qui forment le mot *flatter*, ſont-elles à vos yeux les mêmes que celles qui forment le mot *louer ?* Je vois bien par votre Eloge de *Piron*, que *louer* & *flatter* eſt pour vous ſynonime ; mais dans la langue Françaiſe & dans celle de toutes les Nations, il y a quelque différence. Revenez donc à vous-même ; ouvrez les yeux & réveillez-vous ; ne craignez plus votre *indignation ;* ne craignez que de perdre votre *pathos*. Pour vous dédommager de cette perte, vous apprendrez qu'à moins d'être fou, on n'a jamais reproché à perſonne de *louer* un homme après ſa mort, & que n'étant pas encore en démence, je n'ai pas pu vous faire ce reproche inconcevable ; vous apprendrez enſuite comment on peut trouver fort ſimple qu'on *flatte* un homme de mérite vivant, mais fort extraordinaire qu'on s'attache à *flatter* un mort ; car *flatter*, voyez-vous, M. *Imbert ?* c'eſt louer au delà de la vérité. Or, il ſe peut qu'un homme de talent, de génie, qu'un grand homme même, craigne la vérité ſévère qui peut ſe mêler aux juſtes louanges qu'il mérite ; il ſe peut qu'il ait acquis

aſſez de droits à nos hommages, pour qu'on lui doive cet égard & cette complaiſance, & pour que l'on craigne (ſi vous me permettez de répéter mes expreſſions) d'affliger la vieilleſſe & le génie. Ainſi, quelques traits de ſatyre que l'Auteur de la Métromanie ait lancés contre moi, je n'ai pas ſongé un moment à repouſſer ſes injures. Mais ſi vous en exceptez les Oraiſons funèbres, il n'y a point de genre d'écrire où ce ne ſoit un vice réel que de *flatter* un mort. *Flatter*, entendez vous, M. *Imbert ?* ne vous y trompez pas ; & ſavez-vous pourquoi cette flatterie n'eſt pas excuſable ? C'eſt qu'elle ne peut avoir d'autre objet que de tromper ou d'humilier les vivans, ne pouvant plaire à *celui qui ne l'entend pas ?* Ne ſavez-vous pas que de tout tems, on a reproché à l'envie de ne célébrer que les morts ? Vous me reprochez d'*inſulter à la mémoire de Piron.* Non, M. *Imbert.* Je pourrais vous dire qu'il m'a *inſulté* de mon vivant, & fort groſſièrement ; mais je me ſuis borné à lui rendre une exacte juſtice qui ne peut plus l'offenſer. Je ne devais à lui & au Public que la vérité. Je trouve fort bon qu'on le *loue*, & j'ai *loué* moi-même, & fort *loué* ſa *Métromanie* & ſes bonnes Epigrammes. Vous voyez, après cette

petite explication, que ſi j'avais eu l'honneur d'être *votre ami*, je ne *ceſſerais pas de l'être*. J'ai fait voir comment vous vous y preniez pour dénaturer les faits & les expreſſions. C'eſt la ſeule reſſource de ceux qui ont tort, & c'eſt ainſi qu'on m'a preſque toujours répondu. Je pourrais en citer vingt autres exemples tirés de votre Brochure ; mais on peut juger de votre logique par cet échantillon. Vous avez cherché à me piquer, ne pouvant me répondre ; mais je ne diſpute avec vous ni d'injures, ni d'amour-propre.

Sur un DRAME *de M. MERCIER, intitulé* MOLIÈRE, *imité de* GOLDONI.

FAIRE parler *Molière* ſur la Scène, était une entrepriſe aſſez hardie, beaucoup moins pourtant dans *Goldoni* que dans ſon Imitateur, les Etrangers ayant moins de droit d'être difficiles ſur le perſonnage de *Molière*, & portant à ce grand nom moins d'intérêt que nous, qui le regardons comme un des titres de notre gloire nationale. La Pièce Italienne eſt comme toutes celles du même Auteur, faible d'intrigue & de caractères ; mais il y a quelques Scènes

plaiſantes, & le Dialogue eſt naturel. Le ſujet eſt la repréſentation de *Tartuffe* & le Mariage de *Molière* avec la fille de la Comédienne *Béjart*. *Molière* regarde le ſuccès de *Tartuffe* comme l'époque la plus intéreſſante pour ſa gloire & pour ſon bonheur. Paſſionnément épris de la Dlle *Béjart*, & traverſé dans ſon amour par la mère de cette jeune perſonne, par la *Béjart*, qui, depuis long-tems, a des prétentions à l'épouſer, il attend le ſuccès de ſa Comédie, comme un moment favorable, pour faire agir en ſa faveur le crédit de Louis XIV, & hâter la concluſion de ſon mariage. La cabale des Hypocrites met tout en œuvre pour étouffer dans ſa naiſſance un Ouvrage qui doit les écraſer, & c'eſt un certain *Pirlon*, digne inſtrument de cette vile cabale, qui vient dans la maiſon de *Molière*, où il a quelqu'accès, faire jouer les reſſorts qui peuvent empêcher la repréſentation de *Tartuffe*. Cette idée de repréſenter *Tartuffe* lui-même, faiſant tous ſes efforts pour n'être pas joué ſur la Scène, eſt heureuſe & piquante, & c'eſt ſans doute ce qui a déterminé M. *Mercier* à imiter la Pièce Italienne; mais n'a-t-il pas vu quelque danger à faire ſon *Tartuffe* après celui de *Molière* ? car *Pirlon* & *Tartuffe*,

c'eſt la même choſe pour le fonds du caractère. A l'égard du mérite de l'exécution, la comparaiſon était difficile à ſoutenir. Quoi qu'il en ſoit, donnons quelque idée du Drame de M. *Mercier*, de ſa Préface & de ſes Notes.

» *Molière*, (dit-il) eſt parmi nous le Poète » qui *ait* conſulté davantage la nature, & » qui *ait* mis ſur notre Scène le plus d'ex- » preſſion & de vérité. Peintre fidèle & franc, » il a caché l'art que les autres *montrent trop ;* » chez lui, on ne voit, on n'entend que ſes » perſonnages, & le tableau ne paraît ſi *juſte*, » que parce que ſa manière eſt ingénue : auſſi » conſerve-t-il parmi les Poètes dramatiques » la phyſionomie que la Fontaine a parmi les » Fabuliſtes ; & l'homme inſtruit, qui, vers » ſa quarantième année, ſe dégoûte ordinai- » rement de la Tragédie Françaiſe qu'il ap- » perçoit peuplée d'êtres factices, découvre » une certaine profondeur dans les Pièces de » notre Poète. Il quitte volontiers le Roma- » neſque pour porter ſon attention ſur des » paſſions plus naturelles, & des caractères » qu'il peut retrouver dans le monde «.

Nous ne nous arrêtons pas à relever les fautes qui bleſſent l'oreille ou la Grammaire, & que le Lecteur apperçoit aſſez. On ſait bien

qu'aujourd'hui, la correction, la propriété des termes & l'harmonie, ſont des misères dont ne s'occupent jamais ceux qui prétendent au ſublime, au génie; & M. *Mercier* eſt sûrement de ce nombre. N'examinons que les idées. N'eſt-ce pas un arrêt un peu dur, que *l'homme inſtruit, vers ſa quarantième année, ſe dégoûte ordinairement de la Tragédie Françaiſe?* D'abord pourquoi cette reſtriction dans les termes, *Tragédie Françaiſe?* S'il ſe dégoûte de celle-là, il peut bien ſe dégoûter des autres. Si *Racine* & M. *de Voltaire* l'ennuient, qui eſt-ce qui l'amuſera? *Shakeſpéare* peut-être, le *grand Shakeſpéare, le Dieu du Théâtre, le Créateur de la vraie Tragédie.* Voilà du-moins comme répondrait M. *le Tourneur*, & ſans doute M. *Mercier* eſt du même avis. Mais beaucoup de gens *inſtruits*, qui, en approchant de leur *quarantième année*, ne ſont pas encore *dégoûtés de la Tragédie Françaiſe*, lui demanderont quelque adouciſſement dans l'arrêt qu'il porte contre leurs plaiſirs. Ils lui répondront qu'à la vérité, ſur le retour de l'âge, on eſt moins touché des Ouvrages paſſionnés, parce qu'on a moins d'illuſions & de ſenſibilité; que l'on peut préférer alors les Ouvrages qui font rire & qui amuſent à ceux qui remuent puiſſamment,

parce qu'alors on a un plus grand beſoin de délaſſement que d'émotion ; qu'alors la vérité de l'imitation comique qui parle à l'expérience, peut l'emporter ſur l'intérêt tragique qui s'adreſſe davantage à l'imagination ; mais d'ailleurs ils lui demanderont quel eſt *l'homme inſtruit* à qui *Roxane*, *Hermione*, *Néron*, *Acomat*, *paraîtront des êtres factices ?* Ils oſeront lui dire que la *profondeur* très-réelle qu'on admire dans ces chefs-d'œuvre d'imitation dramatique, eſt au moins égale à celle des caractères tracés par *Molière*, & a de plus le mérite de l'éloquence poétique dans le genre le plus difficile de tous. Enfin, ils lui diront qu'en louant *Molière* d'avoir plus de vérité & d'expreſſion que tout autre Poète, il fallait, pour être juſte, reſtreindre cet Eloge au genre de la Comédie, parce qu'il eſt inconteſtable que Racine en a dans le ſien autant que *Molière*, & pour le dire encore une fois, dans un genre qui réunit plus de ſortes de difficultés & de mérites.

M. *Mercier* reproche cependant à *Molière* de n'avoir pas médité aſſez profondément le but moral. Il ſerait trop long de diſcuter ce reproche & d'examiner ſi la Comédie peut donner de plus grandes & de plus utiles leçons que

celles qui réſultent de *Tartuffe* & du *Miſantrope*. Il ajoute : » On appella publiquement » *Molière*, de ſon vivant, *Maître d'école en fait* » *de vilénie ;* dès qu'il ne fut plus, on lui prêta » les vues de la plus haute ſageſſe, & la *mar-* » *che approfondie* de la plus décente Philoſo- » phie. Rien ne coûte aux Panégyriſtes. L'en- » vie qui perſécute les grands hommes, ſe » métamorphoſe, à leur mort, en une admi- » ration ſtupide, & l'on érige une eſpèce de » culte idolâtre à celui-là même à qui on re- » fuſait l'aveu de ſes plus inconteſtables qua- » lités «. Cette réflexion eſt auſſi uſée qu'elle eſt judicieuſe ; mais le mot ſur *Molière* eſt remarqué fort à-propos, & peut donner à penſer au Lecteur, qui d'ailleurs ſait bien qu'une marche n'eſt pas plus *approfondie* qu'un tableau n'eſt *juſte*, &c. &c. &c. » Vu du côté du » génie, c'eſt certainement le premier des *Dra-* » *matiſtes*, en ce qu'il eſt original & naïf. Cette » dernière qualité eſt ſi rare & ſi précieuſe ; » c'eſt un caractère ſi frappant, ſi diſtinctif, » qu'il fait *tout-à-coup* d'un Auteur un homme à » part, & l'on compte, au premier coup- » d'œil, les rares Ecrivains doués de ce *talent* » *ſuprême*. Il ceſſe alors d'être ſoumis à la diſ- » cuſſion qui tyranniſe *les renommées ſubalter-*

» *nes* «. Obſervons que chaque Préface eſt aujourd'hui une Poétique, & que toutes ces Poétiques ſont des déclamations. Voilà donc la naïveté au premier rang des qualités du génie, le *talent ſuprême*, & toute renommée qui n'eſt pas celle de la naïveté, eſt une *renommée ſubalterne ;* c'eſt beaucoup louer ; & pour entendre quelque choſe à cet étrange Panégyrique, il faut ſuppoſer que l'Auteur a de grandes prétentions à la naïveté ; car l'amour-propre donne la clef de toutes les Poétiques. Mais ſi M. *Mercier* y avait un peu réfléchi, n'aurait-il pas vu d'abord que tout ce qui eſt grand, exclut le naïf, & que, par conſéquent, les plus belles productions, même dans le genre de la Comédie, n'en ſont guères ſuſceptibles ? Croit-il que la naïveté ſoit le caractère dominant de *Tartuffe* & du *Miſanthrope ?* n'a-t-il pas confondu la naïveté avec la vérité ? *Agnès*, *Martine*, *Alain* & *Georgette*, ſont remarquables par la naïveté ; mais quand *Alceſte* dit à ſa maitreſſe,

Efforcez-vous du-moins de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle,

il n'eſt pas naïf, il eſt vrai.

M. *Mercier* nous paraît mieux raiſonner, lorſqu'il ſe plaint du jargon de nos Comédies

& de la monotonie maniérée des perſonnages prétendus élégans, qui ont remplacé ſur la Scène les vrais *Originaux* que nous montrait la nature. » La Comédie, à qui le bon *Mo-* » *lière* avait ſu donner une figure animée, un » rire franc, un front populaire, dégénéra » ſous les habits brillans & dorés, dont on » l'affubla à tout propos. Les Marquis mo- » dernes, en expulſant les Bourgeois, chaſſè- » rent le naturel & la ſimplicité : le jargon » *brillanté* ſuccéda au langage naïf; on eût dit » que la Nation avait changé d'idiôme & » n'avait plus de phyſionomie, parce qu'il ne » ſe trouvait plus que des Peintres maniérés » & des Ecrivains fantaſques. L'impuiſſance, » toujours féconde en diſcours, mit tout en » œuvre pour ſe juſtifier, & accuſa ſolem- » nellement le peuple de n'avoir plus rien de » pittoreſque «.

Ces remarques ſont très fondées; mais on peut ajouter que *Molière* ſavait trouver à la Cour des originaux tout auſſi vrais que dans les autres claſſes d'hommes, au lieu que M. *Mercier* ſemble vouloir qu'on les cherche toujours dans le peuple, & ne combat un extrême que par un autre extrême.

» *Deſpréaux* & *Racine* ſe croyaient de bon-

» ne-foi ſupérieurs à *la Fontaine.* Ils le ju-
» geaient, ils le raillaient; ils allaient même
» juſqu'à une eſpèce de dédain. Ces deux Ecri-
» vains, *ſi loin de la naïveté*, ne ſentirent pas
» ſon extrême mérite «.

Voilà bien des choſes étranges, aſſemblées en peu de lignes. *Deſpréaux & Racine jugeaient la Fontaine.* Eh ! qui donc l'aurait jugé, ſi *Deſpréaux* & *Racine* n'avaient pas ce droit ? *Ils le raillaient.* En plaiſantant & dans la liberté d'une liaiſon fondée ſur l'eſtime réciproque. *Ils allaient même pour lui juſqu'à une eſpèce de dédain.* Où eſt la preuve de cette aſſertion ſi injurieuſe à la mémoire de deux grands hommes ? *ces deux Ecrivains ſi loin de la naïveté.* Où ſommes-nous, bon Dieu ! Quand M. *Mercier* faiſait tout-à-l'heure un éloge ſi excluſif de la naïveté, on aurait pu croire au moins qu'il ne la voulait que dans les genres qui l'exigeaient ou la comportaient. Mais ici la choſe eſt claire. Voilà un Satyrique & un Tragique rabaiſſés pour avoir été *loin de la naïveté.* Quoi ! ce ne ſera pas aſſez qu'un Auteur ait atteint la perfection d'un art ſublime, il ſera toujours peu de choſe, s'il n'eſt pas naïf ? Quel renverſement de toutes les idées reçues ! Que dirait M. *Mercier*, ſi, pour

rabaiſſer *la Fontaine*, on diſait, *cet Ecrivain ſi loin du ſublime ?* Eſt-il obligé d'être ſublime dans des Fables, répondrait auſſi tôt M. *Mercier ?* Nous pouvons lui faire la même queſtion ſur *Deſpréaux* & *Racine ;* étaient-ils obligés d'être naïfs, l'un, en écrivant des Satyres, l'autre, en compoſant des Tragédies ? A quels écarts peut conduire la prévention ! M. *Mercier* ſera-t-il toujours égaré à ce point par la haîne qu'il a vouée à *Racine* & à *Deſpréaux ?* & ne leur pardonnera-t il jamais d'avoir *perdu la Poéſie Françaiſe ?* Venons au Drame.

A quelques Scènes près, c'eſt l'Ouvrage Italien aſſez exactement copié. L'intrigue, les caractères, la marche des Scènes, la plus grande partie du Dialogue, tout eſt à-peu-près traduit. Voici les changemens que l'Auteur Français s'eſt permis. Il a ſubſtitué le rôle de *Chapelle* à celui d'un *Léandre*, ami de *Molière*, que *Goldoni* a peint comme un buveur & un homme de plaiſir. Ces traits, qui conviennent fort à *Chapelle*, ont donné à M. *Mercier* l'idée heureuſe de remplacer le perſonnage aſſez froid de *Léandre* par celui de *Chapelle ;* & s'il l'eût repréſenté auſſi gai & auſſi original qu'on ſe le peint communé-

ment, ce rôle aurait pu jetter dans ſon Drame une variété très-piquante. Mais de ce côté, le rôle de *Chapelle* n'eſt pas ce qu'il pourrait être ; il eſt beaucoup plus malin que gai. Il tourmente *Molière*, en lui répétant avec une ſorte de complaiſance, tout ce qu'on dit contre lui, & juſques-là il reſſemble fort bien à ce qu'on nomme communément des amis ; mais il ne lui échappe aucun de ces mots de bonhommie qui caractériſent toujours un buveur aimable, ni aucun de ces mouvemens de bonté que doit lui inſpirer la ſituation critique de *Molière*. Quand la *Béjart* & ſa fille, toujours trompées par le fourbe *Pirlon*, refuſent de jouer dans *Tartuffe*, c'eſt *Chapelle* qui devrait les ramener, & ce trait ferait excuſer la petite jalouſie qu'il a des ſuccès de *Molière*. C'eſt ce qu'il y a de mieux ſaiſi dans ce rôle, & ce qui doit faire honneur à M. *Mercier* qui ne doit point cette idée à *Goldoni*. La faibleſſe ſi commune entre les Gens de Lettres, d'être ſecrètement jaloux, même de ſes amis, eſt marquée avec art dans le perſonnage de *Chapelle*, & produit même quelques mots heureux. On ſait qu'il avait la vanité de laiſſer croire qu'il aidait beaucoup *Molière* dans ſes Comédies, comme plus d'un pareſſeux de

bonne compagnie a uſurpé, pour quelque tems, la réputation d'un talent qu'il n'avait pas. *Chapelle*, à la fin du ſecond Acte, vient d'impatienter *Molière* à force d'avis & de leçons. Celui-ci le quitte, & *Chapelle* reſté ſeul, ſe dit à lui-même : » Au fonds, c'eſt un bon » humain ; mais il eſt opiniâtre à l'excès. On » lui donne mille traits excellens, dont il ne » profite ſeulement pas. On a beau lui indi- » quer les moyens de perfectionner ſes Ou- » vrages, il ne veut rien entendre ; il faudrait » ſe couper la gorge avec lui pour lui faire » faire un chef-d'œuvre. Sa Comédie tom- » bera infailliblement ; j'en ſerai fâché ; mais » cela le rendra moins entêté. Si ces diables » d'hommes-là, quoiqu'on les aime, réuſſiſ- » ſaient toujours, il n'y aurait plus moyen » de vivre avec eux «. Ce trait eſt excellent ; en voici encore un meilleur. Un Comte & un Marquis, gens du bel air, parlant de tout ce qu'ils ne ſavent pas, cauſent avec *Chapelle* & le Comédien *la Thorillière*, ſur l'Auteur de *Tartuffe*, que l'on va jouer ; & c'eſt à qui en dira le plus de mal, à l'exception de *la Thorillière*, qui eſt véritablement attaché au Directeur de la Troupe.

LE MARQUIS *à Chapelle.*

Molière, vivra-t-il dans la poſtérité ?

CHAPELLE.

Je diſtingue, Meſſieurs ; le bon y parviendra ; le mauvais n'y parviendra point.

LE MARQUIS.

Mais qui l'emporte du bon ou du mauvais ?

CHAPELLE.

A vous dire le vrai, je ne ſais trop. Quand il veut m'écouter, il parvient à faire d'excellentes choſes ; mais il eſt d'une obſtination dont on n'a point d'idée. C'eſt toutefois un bon-homme, un peu triſte ; mais ayant un cœur excellent.....

LE MARQUIS.

Tant pis.

CHAPELLE.

Plaute eſt plus gai.

LE COMTE.

Térence, plus ſage.

LE MARQUIS.

Scarron, plus plaiſant.

LA THORILLIÈRE.

Ah ! Meſſieurs, Meſſieurs, *Scarron !* eſt-il poſſible ? A quoi bon ſe donner tant de peines ?

CHAPELLE.

Ah ! je prends le parti de mon ami. *La Thorillière* a raiſon de ſe récrier. De la juſtice. *Molière* vaut mieux que *Scarron.*

Ce

Ce dernier mot eſt charmant. Voilà un ami bien généreux & un Juge bien équitable. La plupart des Ecrivains ſont auſſi heureux que *Molière*, en Juges & en Amis.

Ces traits de fineſſe & de vérité appartiennent en propre à M. *Mercier;* mais a-t-il bien ſongé au caractère de *Chapelle*, quand il lui fait dire : » Si je voulais écrire, moi, je ne fe- » rais qu'un ſeul & unique Ouvrage; mais » j'y emploierais dix années, & j'y mettrais » une lime, une correction, un ſoin, un fini !.. » car on doit reſpecter le Public «.

Le *Chapelle*, qui n'était pas celui de M. *Mercier*, a dit un peu plus heureuſement :

Tout bon pareſſeux du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi, c'eſt ainſi que j'en fais,
Et ſi je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

A l'égard des Scènes que l'Imitateur Français a ajoutées au Drame Italien, il n'y en a que deux de remarquables, l'une qui commence la Pièce, & où le Valet de *Molière* met en papillotes la traduction que ſon Maître avait faite de *Lucrèce* en vers français; l'autre, qui ſe trouve au cinquième

Acte, & où une jeune perſonne vient ſe préſenter pour être reçue dans la Troupe de *Molière*, qui apprenant que c'eſt une fille bien née, que l'indigence & l'abandon réduiſent à cet état, lui donne une lettre de recommandation pour le Chef d'une manufacture de Province, & pourvoit à ce qu'elle obtienne de ſon travail une ſubſiſtance honnête. La Scène du Poëme en papillotes eſt gaie, & annonce fort bien, dès le premier Acte, les impatiences naturelles & la bonté de *Molière*. Quant à la ſcène de la jeune fille, elle eſt intéreſſante, mais déplacée peut-être dans un cinquième Acte, où elle forme un épiſode qui retarde le dénouement. Le ſtyle de l'Ouvrage eſt, en général, plus naturel que celui des autres Drames de M. *Mercier*; on voit que le caractère de l'original a influé ſur le ſien. Mais cependant celui-ci reparaît de tems en tems, par exemple, dans des phraſes telles que celles-ci : *Les hypocrites frémiront dans l'attente des rayons vengeurs que je vais raſſembler ſur leur front..... Il ſemble ignorer le preſtige de notre art, qui marche pour le moins égal au ſien..... La gloire eſt belle; mais elle altère & ne rafraîchit point. Eh! pourquoi ne pas mêlanger la Philoſophie du commerce des*

graces ? Elle n'aura plus ce front auſtère qui la dégrade, &c. &c.

L'attente des rayons vengeurs, l'art qui marche pour le moins égal, la gloire qui ne rafraîchit pas, & le front auſtère qui dégrade la Philoſophie ! Ce n'eſt pas *Molière* qui a appris à M. *Mercier* à écrire ainſi, & ce qu'il y a de pis, c'eſt à *Molière* qu'il prête ce langage. Les idées qu'il met dans ſa bouche, ſouvent ne ſont pas moins étranges que ces expreſſions ; & l'Auteur, trompé par un égoïſme qui l'entraîne ſans doute malgré lui, charge quelquefois *Molière* de l'apologie de M. *Mercier ;* en voici un exemple. *Chapelle* reproche à *Molière* que *ſes écrits fourmillent de négligences* ; il aurait dû dire d'incorrections, & le reproche eût été plus fondé. Quoi qu'il en ſoit, *Molière* répond : » Mon » ſtyle n'eſt pas *uniforme*, j'en conviens ; mais » ce n'eſt pas ſans deſſein que je lui imprime » un air de négligence ; je veux par ce moyen, » qu'il reſpire un naturel plus naïf. Je dois » faire parler à chacun ſon langage ; c'eſt » donc *l'accent de l'homme* que je produis, & » non pas le mien «.

Aſſurément *Molière* n'aurait jamais fait une réponſe ſi peu raiſonnable. Quoi ! il laiſſe des fautes *à deſſein*, afin que ſon ſtyle ne ſoit pas

uniforme ! Sont-ce les fautes qui font la variété du ſtyle ? & qu'eſt-ce que l'*accent de l'homme ?* Cet accent eſt-il moins vrai quand on parle ſans ſoléciſmes ? Dès qu'on fait des vers, que devient cet *accent de l'homme ?* Sera-t il mieux conſervé dans des vers incorrects que dans des vers bien faits ? Un homme tel que *Molière*, qui couvrait les fautes par un ſi grand nombre de beautés, n'eût pas eu la petiteſſe de les juſtifier, ni la mal-adreſſe de les juſtifier ſi mal ; il aurait dit tout ſimplement, c'eſt que le tems me manque pour corriger. Il aurait laiſſé aux mauvais Auteurs cette logique de convention inventée par l'amour-propre, qui leur fait prendre les fautes de langage pour des négligences heureuſes, les figures outrées pour les hardieſſes du génie, l'enflure, pour le ſublime, l'exagération, pour la ſenſibilité, & le délire, pour la chaleur.

On pourrait obſerver beaucoup d'autres endroits où *Molière* s'exprime d'une manière très-peu convenable même en matière plus grave. Dans la Scène troiſième du cinquième Acte, il dit en parlant de ſon Valet, qui eſt un homme groſſier & ſtupide : » La nature a en» fermé ſon ame *dans un double coffre.* L'eſpèce » humaine eſt néanmoins encore plus *eſti-*

» *mable* ſous cette forme-là que ſous celle de » *Pirlon* «.

Remarquez que ce *Pirlon* eſt le plus odieux des fripons, & que c'eſt faire injure au laquais le plus bête, que de le comparer à un coquin. Il n'y a nulle comparaiſon à faire entre le mépris mêlé de pitié que peut exciter la bêtiſe, & le mépris mêlé d'horreur qu'inſpire la méchanceté.

Il nous reſte à dire un mot des notes. Elles renferment beaucoup d'Anecdotes ſur *Molière*, la plupart très-connues, & copiées dans tous les Livres; mais il y en a quelques-unes qui le ſont moins; ce ſont des traditions qu'on doit ſavoir gré à l'Auteur d'avoir recueillies, parce qu'elles intéreſſent un grand homme, & que d'ailleurs elles ſont amuſantes. Nous en rapporterons une. » On jouait une Pièce » intitulée, *D. Quichotte.* C'était le moment » où D. *Quichotte* inſtalle *Sancho* dans ſon Gou- » vernement. *Molière* faiſait *Sancho.* Fidèle au » Coſtume, il était monté ſur un âne, & il » attendait dans la couliſſe, afin de paraître » à l'inſtant précis; mais l'âne qui ne ſavait » pas ſon rôle, *ſe voyant dans la couliſſe*, » s'opſtinait à vouloir entrer en ſcène. On » ſait combien un âne eſt têtu. *Molière* tirait le

» licol de toutes ſes forces. Il appellait à ſon » aide tous ſes camarades. A moi, *Baron*, » à moi, *la Thorillière ;* ce maudit âne rétif!... » La fidèle *Laforêt*, (la ſervante de *Molière*) en » riant de tout ſon cœur, tâchait de fixer l'âne, » qui après pluſieurs ſaccades, fut victorieux » de tous ſes efforts. Il partit comme un trait, » & s'élançant ſur le Théâtre, il dérangea » une Scène précédente. Son Maître, tout » renverſé ſur le derrière de l'animal, tirant » en vain le licol à le briſer, criait aux Spec- » tateurs, tout en caracolant, pardon, Meſ- » ſieurs, pardon ! ce maudit animal a voulu » entrer malgré moi «.

Et c'était *Molière !*

On retrouve auſſi dans ces notes quelques-uns des paradoxes favoris de l'Auteur ; par exemple, ſon averſion pour les vers. » A mon » oreille, toute Comédie en vers débute par » donner un grand ſoufflet à la nature «. Si cela eſt vrai, il faut convenir que perſonne n'a donné de meilleurs *ſoufflets à la nature* que *Molière* lui-même, dont M. *Mercier* exalte cependant le naturel, & avec tant de raiſon. Et où a-t-il pris, d'ailleurs, qu'une Comédie devait être la nature ? Aucun art n'eſt la nature ; mais l'imitation d'une nature choiſie,

c'eſt une vérité triviale ; mais il faut bien la redire à ceux qui s'obſtinent à l'oublier.

Dans cette même note, il propoſe de traduire en proſe les dernières Tragédies de *Corneille*, dont il prétend que tous les défauts ſont dans la *rime*, l'*hémiſtiche* & la *tournure*. Il croit qu'en proſe, elles feraient de l'effet. M. *Mercier* ne les a donc pas lues avec attention ; qu'il y penſe un peu plus mûrement, & il verra que *Théodore*, *Pertharite*, *Attila*, *Suréna*, &c. ſeraient des Pièces tout auſſi mauvaiſes en proſe qu'en vers, parce qu'elles ſont auſſi mal imaginées, auſſi mal penſées que mal écrites ; ce qui n'empêche pas que le cinquième Acte de Cinna ne ſoit une fort belle choſe.

Dans une autre note, il s'écrie, à propos du *Feſtin de Pierre*, dont il ne trouve pas le ſujet rempli, » quel ſujet que l'*Athée !* & à quelles » mains sûres & vigoureuſes eſt réſervé l'hon» neur d'écraſer ce perſonnage ſous les fou» dres réunies de la raiſon & du ridicule « ?

Eſt-il bien sûr que l'*Athée* ſoit un ſujet ſi heureux ? L'Athéïſme n'eſt point plaiſant. S'il eſt joint à des vertus, il n'eſt qu'à plaindre ; s'il eſt joint à des crimes, on ſentira aiſément que celui qui les commet, n'aurait pas été

beaucoup meilleur, quand même il n'aurait pas été Athée, le moral de la conduite tenant bien plus au caractère qu'aux opinions. Enfin une erreur anti-religieuſe n'eſt guères un ſujet de Comédie. Si *Don-Juan* dogmatiſait ſur l'impiété, on ne l'écouterait pas. Il fait rire, quand il cherche à duper à la fois deux payſannes, & qu'il éconduit M. *Dimanche ;* ce qui arrive à beaucoup de gens qui ne ſont pas Athées.

La note la plus curieuſe de toutes eſt celle où M. *Mercier* cherche l'origine de la diviſion ordinaire des Drames en cinq Actes. » C'eſt » peut-être de la néceſſité de deſcendre les » luſtres & de moucher les chandelles à des » intervalles égaux, qu'eſt née la bizarre cou- » tume de diviſer toujours une Pièce en cinq » Actes. Le rôle *abſolu* du Moucheur en aura » fait une loi inévitable & reſpectée «.

C'eſt dommage que les Romains ayent toujours joué leurs Pièces en plein jour, & ſans chandelles ni moucheurs ; ſans quoi, ce ſerait certainement quelque Moucheur Romain qui aurait fait le vers d'*Horace :*

Neve minor quinto neu ſit productior actu Fabula.
Que la Pièce n'ait ni plus ni moins que cinq Actes.

Ce n'eſt pas qu'on croye que cette règle

doive être inviolable ; il n'y en a guères que le génie ne puiſſe tranſgreſſer heureuſement ; mais il n'y a pas de génie dans la note de M. *Mercier.*

SUR UNE TRADUCTION

De la divine Comédie du DANTE, *par M.* MOUTONNET.

O voi ch' avete gl' intelletti ſani,
Mirate la dottrina ché s'aſcondè
Sotto'l velame degli verſi ſtrani.
DANTE, *inf. Canto 9, Terz. 21.*

CE titre prouve l'ignorance groſſière du ſiècle où vivait le *Dante.* On y appelle *Comédie* un Ouvrage qui n'a rien de commun avec le genre dramatique, & l'on y donne l'épithète de *divine* à une rapſodie informe, ſans aucun plan, ſans aucun intérêt, de la plus ennuyeuſe monotonie, enfin qui n'a mérité d'échapper à l'oubli que par deux ou trois morceaux de Poéſie énergique que l'on diſtingue dans un amas de deſcriptions ampoulées & dégoûtantes, comme on diſtingue quel-

ques arbres çà & là dans une plaine couverte des laves d'un Volcan.

Que l'Italie ait diviniſé le *Dante*, cet excès d'enthouſiaſme national eſt naturel & excuſable. On pardonnera toujours à un peuple éclairé de porter au-delà des bornes ſa reconnaiſſance pour les anciens Ecrivains, qui les premiers l'ont aidé à ſortir de la barbarie. Ces Ecrivains, d'ailleurs, ont aux yeux de leur patrie un mérite qui ne doit pas être, à beaucoup près, évalué au même prix par les Etrangers; c'eſt d'avoir contribué à fixer & à épurer le langage. Ainſi, comme l'a remarqué M. *de Voltaire*, l'Ouvrage du *Dante*, *rempli de morceaux auſſi purement écrits que s'ils étaient du tems de l'Arioſte & du Taſſe*, doit être très-précieux, à tous égards, pour les Italiens; mais, pour les Juges étrangers, il faut des beautés de tous les tems & de tous les lieux, & ce n'eſt qu'à ce titre qu'on eſt *divin*.

Que penſer donc de cet enthouſiaſme de commande, maladie des Traducteurs & des Commentateurs; de cette admiration aveuglément extatique, par laquelle ils ſe cachent ou veulent ſe cacher les vices monſtrueux & multipliés de ces productions des tems bar-

bares, ſi prodigieuſement ſurpaſſées dans les ſiècles du génie & du goût ? Que penſer du jugement que porte M. *Moutonnet* ſur le *Dante ?*

» Le plan de ce Poëme pourra paraître ſin-
» gulier, bizarre même au premier coup-
» d'œil ; mais le ſujet une fois donné, *il était*
» *impoſſible de le mieux remplir*, & d'y répandre
» autant de *richeſſes*, de *beauté* & d'*agrément*.
» Le Poète a tout puiſé dans ſon propre fonds ;
» il excite l'admiration par ſa *variété*, ſon abon-
» dance & ſa fécondité..... Dans toute l'An-
» tiquité, on ne trouve rien de ſemblable.
» *Quelques taches*, *quelques défauts*, n'empêche-
» ront pas ce Poëme d'être mis au rang *des*
» *plus belles productions de l'eſprit humain* «.

Eſt-il bien vrai que le ſujet *une fois donné*, *il fût impoſſible de le mieux remplir ?* Ce ſujet, c'eſt la deſcription de l'Enfer. Le *Dante* feint qu'il ſe trouva égaré dans une forêt qui le conduit au pied d'une montagne. Il rencontre une panthère, une lionne & une louve ; effrayé ſur-tout de cette dernière, il eſt raſſuré par une ombre qui lui apparaît pour le défendre & le guider. Cette ombre, c'eſt *Virgile* qui lui apprend qu'une femme céleſte, nommée *Béatrix*, (c'eſt le nom d'une Maitreſſe que le Poète Italien

avait aimée) l'envoie pour ſecourir un malheureux voyageur égaré. Or, ſelon l'interprétation du Traducteur & des Commentateurs qui l'ont précédé, *Virgile* eſt la raiſon naturelle & humaine; *Béatrix* eſt la lumière divine ou la théologie; *Dante* lui même *eſt pris pour la vie animale & ſenſuelle;* la louve, c'eſt la volupté, &c. A la bonne-heure. Mais avec toutes ces explications, les inventions du *Dante* n'en ſont pas plus belles, & l'on ne conçoit pas plus ce que fait là *Virgile.*

C'eſt lui qui conduit le *Dante* dans l'Enfer. Voici le réſumé que le Traducteur nous donne de leur voyage, & de la deſcription de l'Enfer. Il eſt exact & fidèle; nous le tirons de la Préface.

» La forme de l'Enfer reſſemble à celle d'un » entonnoir, ou d'un cône renverſé. Tous les » cercles en ſont concentriques, & par conſé- » quent, vont toujours en diminuant & en » deſcendant en forme de ſpirale.

» L'eſpace qui ſe trouve depuis la porte » juſqu'au fleuve Achéron, ſe diviſe en deux » parties; dans la première, ſont les ames de » ceux qui vécurent ſans réputation. Ces » pécheurs, tièdes, lâches & puſillanimes, » ont mené une vie indolente, exempte de

» crimes & de vertus. Des mouches & des frê-
» lons leur piquent le viſage & l'enſanglan-
» tent. Ces damnés courent après une ban-
» nière qui tourne continuellement autour de
» ce cercle.

» Dans la ſeconde partie ſont tous les cou-
» pables qui s'empreſſent de paſſer le fleuve
» Achéron dans la barque du Nautonnier des
» Enfers.

» C'eſt-là que commence préciſément la di-
» viſion de l'Enfer en neuf cercles concentri-
» ques. Les limbes forment le premier ; ils
» renferment les enfans morts ſans baptême,
» & tous les anciens qui ont vécu ſelon la loi
» naturelle, & qui n'avaient point connu
» *Jeſus-Chriſt*. Ces derniers ſont diviſés en trois
» claſſes. Ceux qui ne ſe ſont fait connaître
» par aucune action éclatante, & dont le nom
» n'exiſte plus ſur la terre, ſont au milieu des
» ténèbres. Les grands hommes, au contraire,
» qui ont acquis une réputation brillante,
» ſoit par la vie active, ſoit par la vie con-
» templative, ſe trouvent placés ſéparément
» dans un ſuperbe château, au milieu de prai-
» ries agréables. Ces ombres pouſſent des ſou-
» pirs & des gémiſſemens ; elles ne reſſentent
» aucune douleur corporelle, n'ont que des

» peines d'eſprit, & leur plus cruel tourment,
» c'eſt d'eſpérer toujours, mais en vain, le
» bonheur éternel.

» Le ſecond cercle renferme les luxurieux:
» ils ſont ſans ceſſe agités, tranſportés çà & là
» ſur des tourbillons de vents.

» Le troiſième eſt rempli par les gourmands,
» étendus dans la fange, & continuellement
» expoſés à un déluge épouvantable de pluie,
» de neige & de grêle.

» Le quatrième contient les prodigues & les
» avares; ils ſont condamnés à rouler éter-
» nellement les uns contre les autres des poids
» énormes.

» Le cinquième eſt deſtiné aux colères &
» aux pareſſeux: ils ſont plongés dans la boue.
» Les colères ſe déchirent de leurs propres
» mains; & les pareſſeux gémiſſent triſtement
» au fond de la fange.

» Le ſixième eſt rempli de tombeaux rouges
» & brûlans: les Héréſiarques & leurs Sec-
» tateurs y ſont tourmentés.

» Le ſeptième eſt diviſé en trois autres: le
» premier contient ceux qui ont uſé de violence
» contre leur prochain, & qui lui ont enlevé
» de force ſes biens; ils ſont plongés dans un
» fleuve de ſang; le ſecond, tous ceux qui ſe

» ſont donné eux-mêmes la mort, ou par cha-
» grin, ou après avoir dépenſé leurs biens.
» Les premiers ſont changés en troncs d'arbres
» noueux & couverts d'épines. Les harpies logent
» ſur leurs branches, ſe nourriſſent de leurs feuil-
» les, & leur cauſent de vives douleurs. Les
» derniers ſont pourſuivis & déchirés par des
» chiennes noires & affamées; le troiſième, les
» coupables qui ont uſé de violence contre Dieu,
» la nature & l'art. Ils ſont tous au milieu
» d'une plaine ſablonneuſe, & expoſés à une
» pluie de feu. Les premiers reſtent couchés &
» étendus à la renverſe ſur le ſable brûlant;
» les ſeconds courent ſans ceſſe, & les troi-
» ſièmes demeurent toujours aſſis dans la même
» attitude & dans la même place.

» Le huitième, appellé *Malebolge*, renferme
» tous les fourbes; & comme il y a dix eſ-
» pèces différentes de fraudes, ce huitième
» cercle eſt diviſé en dix autres.

» Le premier contient les ſéducteurs par-
» tagés en deux claſſes; ils courent perpétuel-
» lement; & les démons, armés de fouets,
» les pourſuivent & les battent cruellement.

» Le deuxième, les flatteurs, enfoncés dans
» l'ordure la plus infâme & la plus dégoûtante.

» Le troiſième, les Simoniaques, ſuſpendus

» dans des trous, ou eſpèces de puits, la tête » en bas & les pieds en haut; des flammes s'é- » lèvent de la plante de leurs pieds, & les » brûlent.

» Le quatrième, les Devins, les Aſtrologues, » les Sorciers : leur punition eſt d'avoir la tête » tournée vers le dos & de marcher à reculons.

» Le cinquième, ceux qui vendent & achè- » tent la juſtice : ils ſont plongés dans de la » poix bouillante, & ſous la garde de démons » armés de cornes, de griffes, de fourches & » de crocs.

» Le ſixième, les hypocrites : leur ſupplice » eſt d'être couverts & chargés de grands man- » teaux de plomb dorés à l'extérieur : ils mar- » chent lentement autour de ce cercle ſans » jamais ſe repoſer.

» Le ſeptième, les voleurs; il eſt rempli de » ſerpens innombrables qui tourmentent ces » damnés. Quelques-uns ſubiſſent les plus » étranges métamorphoſes.

» Le huitième, les mauvais Conſeillers : » ils marchent continuellement, & chacun » d'eux eſt couvert & enveloppé d'un tour- » billon de flamme.

» Le neuvième, ceux qui ont cauſé des » ſcandales, des ſchiſmes, des héréſies & des » diſſenſions.

» diſſenſions. Les Auteurs de nouvelles reli-
» gions ſont fendus depuis le menton juſqu'à
» la ceinture. Les défenſeurs des héréſies &
» ceux qui aident à les répandre, ont le viſage
» ſéparé en deux parties. Les hommes, dont
» les mauvais conſeils ont fait naître la guerre
» entre le Prince & ſes ſujets, ont la langue
» entièrement coupée. Ceux qui ſemèrent la
» haîne & le déſordre entre les familles & les
» parens, ont les mains mutilées. Les monſ-
» tres enfin, qui excitèrent les fils à ſe révolter
» contre leurs pères, portent devant eux, avec
» la main, leur tête ſéparée du tronc.

» Le dixième, les fauſſaires, diviſés en qua-
» tre claſſes : leur punition eſt différente. Les
» Alchymiſtes pouſſent des cris affreux, exha-
» lent une odeur déteſtable, ſont entaſſés les
» uns ſur les autres, & ſe traînent dans l'or-
» dure ; leurs corps ſont tout couverts de lè-
» pres horribles. Ceux qui ſe ſont déguiſés pour
» feindre *d'être une autre perſonne*, ſe pour-
» ſuivent avec fureur les uns les autres, &
» s'entre-déchirent cruellement. Les Faux-Mo-
» noyeurs ſont tourmentés par une hydropiſie
» effroyable & par une ſoif ardente. Une fiè-
» vre exceſſive brûle & conſume tous ceux qui

» déguisèrent la vérité & parlèrent autrement
» qu'ils ne penſaient.

» Enfin le onzième & dernier cercle, de
» la forme d'un puits ou goufre, eſt placé préci-
» ſément au centre, & au fond de tout l'Enfer;
» les traîtres y ſont punis; ils forment quatre
» claſſes, & le Poète, en conſéquence, par-
» tage ce dernier en quatre autres parties,
» formées par l'étang glacé.

» On trouve dans la première, les traîtres
» envers leurs frères; ils ſont dans la glace
» juſqu'à la tête. Ce cercle ſe nomme *Caïn.*

» Dans la ſeconde, les traîtres envers leur
» patrie, également enfoncés dans la glace:
» leurs larmes ne peuvent couler; le froid les
» condenſe & les gèle ſur leurs paupières. Ce
» cercle eſt appellé *Anténor.* Un Prince de ce
» nom trahit ſa patrie & cacha *Ulyſſe* dans ſa
» maiſon.

» Dans la troiſième, les traîtres envers leurs
» égaux & leurs bienfaiteurs; ils ſont égale-
» ment enfoncés dans la glace. Ce cercle eſt
» nommé *Ptolomée*, à cauſe de Ptolomée qui
» fit égorger dans un feſtin *Simon*, ſon beau-
» père, & ſes deux fils.

» Dans la quatrième, enfin les traîtres en-
» vers leurs bienfaiteurs, mais d'une condi-

» tion bien plus élevée. Ces traîtres ſont en-
» tièrement renfermés dans la glace. Ce cercle
» porte le nom de l'infâme *Judas Iſcariotes.*

» Lucifer occupe le centre & le dernier cer-
» cle de tout l'Enfer. On voit par ce détail,
» que tout l'abîme infernal eſt diviſé en dix
» grandes parties ſubdiviſées enſuite elles-mê-
» mes en vingt plus petites «.

Tel eſt le plan de la *divine Comédie.* Les détails ne ſont autre choſe que les récits que font les damnés de différens étages; & ces récits ſont le plus ſouvent relatifs aux petits intérêts & aux petits évènemens des petites Villes d'Italie, diviſées alors entre la faction des Guelphes & celle des Gibelins. Le *Dante* y avait joué un rôle, & pouvait croire tout cela fort important; mais il n'en eſt pas de même pour le Lecteur. Sur cet expoſé, qui ne voit clairement qu'un plan ſemblable, exécuté en trente-quatre Chants, eſt bien moins un Poëme qu'une longue amplification de Rhétorique, digne d'un Moine déclamateur du treizième ſiècle! Eſt-ce un Poëme, qu'un tiſſu de deſcriptions ſans aucun but général, ſans objet, ſans action, ſans intérêt? Où eſt donc cette *richeſſe*, cette *variété*, cet *agrément?* Quoi! cette ridicule ſubdiviſion des cercles

infernaux, cette interminable accumulation de ſupplices bizarrement recherchés, cet aſſemblage de groteſques, eſt une *des plus belles productions de l'eſprit humain !* On oppoſera *Callot* à *Raphaël* & à *Michel-Ange !* Je ſuis bien loin, ſans doute, de rabaiſſer le nom & le génie de *Virgile* & d'*Homère*, juſqu'à comparer leurs chefs-d'œuvre à ces monſtrueuſes extravagances. Mais quel eſt l'homme aſſez malheureuſement organiſé, pour ne pas ſentir qu'il y a mille fois plus de mérite dans vingt vers de cet admirable Livre de l'Enéïde, où Enée deſcend aux Enfers, qu'il n'y en a dans toute la *Comédie* prétendue *divine* du *Dante Alighieri ?* Voyez comme ce Livre, qui ſuffirait ſeul pour immortaliſer ſon Auteur, forme un tout intéreſſant dans toutes ſes parties ! comme l'idée de montrer à *Enée* la puiſſance Romaine dans l'avenir eſt grande & ſublime, & forme heureuſement le deſſein général du Livre ! comme on marche enſuite de Scènes en Scènes, plus attachantes les unes que les autres ! comme l'imagination eſt toujours occupée, & le cœur toujours ému ! quelle foule de traits ſublimes ! quel moment que celui où *Enée* s'adreſſe à l'ombre de *Didon* qui ſe détourne de lui, & s'éloigne ſans l'écouter ! Que cette imitation

de l'Odiſſée eſt belle & touchante ! & l'éloge de *Caton*, & la mort de *Marcellus*, & tant d'autres beautés ſupérieures ! Que ſert-il que de pareils hommes aient elevé ſi haut l'honneur de l'eſprit humain, ſi l'on vient aujourd'hui nous dire au milieu des lumières qui nous environnent : Fermez les yeux aux clartés de l'aſtre du jour, & venez admirer quelques éclairs qui brillent par intervalle dans une nuit épaiſſe & infecte ? Nous pourrons peut-être parler ailleurs de ce projet auſſi inconcevable & auſſi révoltant qu'il eſt réel & manifeſte, de nous ramener à la barbarie, & de l'ériger en ſyſtême & en principe. La conſpiration eſt nombreuſe ; mais heureuſement les noms des Chefs ne ſont pas fort impoſans, & quoique merveilleuſement ſervis par l'ignorance, l'envie & l'eſprit de parti, probablement ils ne ſeront pas les plus forts.

Pour revenir au *Dante*, un des morceaux qui ont eu le plus de ſuccès chez les Etrangers, & qui juſtifient le plus ſa réputation dans l'Italie, c'eſt le fameux récit du Comte *Ugolin* dans le trente-troiſième Chant. Ce tableau eſt d'une effrayante énergie, & offre des coups de pinceau ſublimes. Voici la traduction de M. *Moutonnet*, dont pluſieurs traits ſont co-

piés mot à mot de la traduction qu'en avait déja faite M. *Vatelet*, inſérée dans la Poétique de M. *Marmontel*. Il faut ſe rappeller que le *Dante* apperçoit dans un étang glacé deux coupables couchés l'un auprès de l'autre, dont l'un couvrait de ſa tête celle de ſon compagnon, & la déchirait avec les dents. Le *Dante* lui demande quel eſt le crime de ce malheureux qu'il dévore ainſi.

» Ce *pécheur ſouleva de deſſus* ce mets abominable, ſa *bouche* enſanglantée l'eſſuya aux » cheveux de cette tête qu'il avait rongée *par* » *derrière*, & commença *enſuite :* Tu veux donc » que je renouvelle la douleur extrême, dont » le ſeul reſſouvenir accable mon cœur, avant » même de t'en faire le récit ; mais ſi mes paroles peuvent couvrir d'infamie le perfide » que je dévore, tu vas me voir en même» tems parler & pleurer. J'ignore qui tu es, » & comment tu as pu deſcendre dans ce lieu » ſouterrein. A ton langage, je te juge Flo» rentin. Tu dois ſavoir que je ſuis le Comte » *Ugolin*, & voici l'Archevêque *Roger*. Je vais » t'apprendre maintenant pourquoi je ſuis ſi » acharné contre lui. *Il n'eſt pas néceſſaire* de » te dire comment ce monſtre, abuſant de ma » confiance, me fit traîner & renfermer dans

» une tour où je péris, victime de ſa noire
» perfidie; mais tu vas entendre des détails
» dont tu n'as pas pu être inſtruit; *c'eſt combien*
» ma mort fut affreuſe; tu connoîtras alors ſi
» ce barbare m'a offenſé.

» Mon noir cachot nommé, *à cauſe de moi*,
» la Tour de la Faim, où d'autres malheureux
» ſeront encore enfermés, n'avait qu'une
» étroite ouverture par laquelle *j'avais apperçu*
» *pluſieurs fois la lune*, lorſque j'eus un ſonge
» funeſte qui déchira à mes yeux le ſombre
» voile de l'avenir. Ce *Roger*, tel qu'un Sei-
» gneur puiſſant, me paraiſſait chaſſer un
» loup & ſes petits ſur la montagne qui em-
» pêche les Piſans de découvrir Luques. Le
» Comte *Gualandi*, accompagné de *Siſmondi*
» & de *Lanfranchi*, était poſté en avant avec
» une meute de chiens maigres & agiles. Le
» Loup & ſes louvetaux me parurent fatigués
» après une petite courſe, & je crus voir ces
» chiens leur déchirer les flancs avec leurs
» dents aiguës. Je m'éveille avant le jour, &
» j'entends mes enfans qui étaient avec moi,
» ſe plaindre pendant leur ſommeil, & me
» demander du pain. Tu es bien cruel, ſi
» prévoyant déja les maux qui menaçaient
» mon cœur, tu n'en es pas attendri; &

» quand répandras-tu des larmes, ſi mon récit
» ne t'en arrache pas dans *le moment ?* Mes fils
» s'étaient éveillés, & l'heure où l'on avait
» coutume de nous apporter notre nourriture
» approchait ; chacun de nous, effrayé de ſes
» ſonges, attendait en ſuſpens. Je m'apperçois
» alors que l'on ferme pour toujours la porte
» de cette tour horrible : dans l'inſtant, je
» fixe mes regards ſur le viſage de mon fils :
» immobile & muet, je ne verſai pas une
» larme ; j'étais pétrifié. Pour mes enfans, ils
» pleuraient amèrement, & mon petit *An-*
» *ſelme* me dit : Mon père, comme tu nous re-
» gardes ! qu'as-tu donc ! Mes larmes ne cou-
» lèrent point encore, & je ne répondis rien
» ce jour, ni la nuit ſuivante, juſqu'au lever
» du ſoleil. Dès qu'un de ſes faibles rayons
» eut pénétré dans mon triſte cachot, le teint
» pâle & livide de mes quatre enfans m'an-
» nonça tous mes malheurs. A cette vue, la
» douleur m'aveugle ; je me mords les deux
» mains, & mes fils s'imaginant que la faim
» cauſe ma rage, ſe lèvent à l'inſtant, &
» s'écrient tous enſemble : Mon père, mange-
» nous plutôt ; nous ſouffrirons beaucoup
» moins. C'eſt toi qui nous as donné cette
» miſérable chair, reprends-là. Je m'appaiſe

» auſſi-tôt pour ne pas augmenter leur *triſteſſe.*
» Ce jour & le ſuivant, nous gardâmes un
» morne ſilence. Ah ! terre cruelle, pourquoi
» ne t'es-tu pas entr'ouverte ſous nos pas ?
» *Quand nous fûmes arrivés* au quatrième jour,
» *Gaddi* ſe jette & s'étend à mes pieds, en *di-*
» *ſant :* Mon père, tu ne peux donc me ſe-
» courir ? Il meurt *dans cette poſture.* Entre le
» cinquième & le ſixième jour, je vis tom-
» ber, je vis expirer, les uns après les autres,
» les trois fils qui me reſtaient. Les yeux déja
» éteints, je me traînais en chancelant,
» ſur leurs corps froids & inanimés, & trois
» jours après leur mort, je les appellais en-
» core. *Enfin* la *faim*, plus puiſſante que ma
» douleur, termina mes tourmens. En ache-
» vant ces mots, le Comte *Ugolin*, les yeux
» enflammés de fureur, reprend le crâne ſan-
» glant du malheureux *Roger*, & tel qu'un
» *dogue* affamé, le briſe & le broie avec les
» dents «.

L'horrible beauté de ce tableau qui fait frémir, ſe découvre à travers toutes les fautes de cette faible & languiſſante verſion. On la ſentira bien davantage dans celle de M. *Vatelet*, infiniment ſupérieure, & beaucoup plus rapprochée de l'original. On n'y verra point

un *pécheur qui ſoulève ſa bouche.* On ne trouvera point des conſonnances choquantes, telles que celles-ci, *enfin la faim ;* ni des ſoléciſmes tels que celui-ci : *tu vas entendre des détails dont tu n'as pu être inſtruit ; c'eſt combien ma mort*, &c. La force, la nobleſſe, la préciſion de ce morceau, vont rendre au *Dante* tout ce qu'il vient de perdre ſous la plume de M. *Moutonnet*, qui ne le ſert pas mieux par ſa froide traduction que par ſes louanges exagérées.

» *Ugolin* ſoulève ſa tête & ſe détache de » ſon horrible proie. Il eſſuie ſes lèvres en- » ſanglantées avec les cheveux de ce crâne » qu'il avait à moitié rongé. Puis il me parle » en ces mots : Veux-tu que je renouvelle ma » douleur & mon déſeſpoir ? Je les ſens re- » naître à la ſeule penſée du récit que tu me » demandes. N'importe, je conſens à gémir » de nouveau, pourvu que mes paroles de- » viennent des ſemences d'horreur, & qu'elles » couvrent d'opprobre à jamais le perfide que » je dévore. Je ne ſais qui tu es, ni par quelle » route tu as pu pénétrer ici-bas ; mais à ton » langage, je te crois Florentin. Le nom du » Comte *Ugolin* ne t'eſt pas inconnu. Je ſuis » ce malheureux, & voilà l'Archevêque *Ro-* » *ger.* Il me reſte à t'apprendre pourquoi je le

» tourmente ainſi. Je lui donnai ma confiance,
» & victime de ſa méchanceté, j'en fus trahi;
» je mourus. Tu le ſais, ſans doute; mais ce
» que tu ne ſais pas, c'eſt combien ma mort
» fut cruelle. Tu l'apprendras & tu frémiras
» de ſon crime. Une étroite ouverture *éclairait*
» le cachot qui a retenu, depuis ma mort, le
» nom de cachot de la faim, & dans lequel
» on aura ſans doute fait périr d'autres infor-
» tunés. Pluſieurs lunes m'avaient *éclairé* déja
» lorſque j'eus un ſonge affreux, qui ſembla
» déchirer à mes yeux le voile de l'avenir (1).
» Je m'éveillai. Le jour ne paraiſſait point
» encore, j'entendis autour de moi mes en-
» fans qui pleuraient en dormant, & qui de-
» mandaient du pain. Ah! que tu es cruel,
» ſi tu ne frémis pas du preſſentiment dont je
» fus frappé! Qui pourra jamais t'attendrir,
» ſi tu m'entends ſans verſer des larmes?
» Nous nous étions tous éveillés. L'heure où
» l'on devait nous donner à manger appro-
» chait. Les ſonges qui m'avaient agité, me
» glaçaient de crainte. Dieu! j'entendis murer
» la porte du cachot. Je fixai tout-à-coup

(1) M. *Vatelet* a paſſé le ſonge, qu'apparemment il n'a pas trouvé auſſi frappant que le reſte du récit.

» mes regards ſur le viſage de mes enfans. Im-
» mobile & muet, je ne verſais pas une lar-
» me ; j'étais pétrifié. Pour mes fils, ils pleu-
» raient, & mon petit *Anſelme* me dit : comme
» vous me regardez, mon père ! Ah ! qu'a-
» vez-vous ? Je ne pleurai point encore. Je
» paſſai le jour entier, je paſſai la nuit, ſans
» prendre de repos. A peine les rayons du jour
» ſuivant pénétraient dans mon cachot, que
» je vis tout à-la-fois ſur le viſage de mes
» quatre enfans l'image de la mort qui me
» menaçait. Je cède à la douleur ; je me mords
» les deux mains, & dans l'inſtant même, mes
» enfans, qui prennent ma rage pour l'effet
» d'une faim preſſante, ſe levèrent, & me
» dirent : Mon père, que ne nous manges-tu
» plutôt ? C'eſt toi qui nous as donné cette
» miſérable chair ; reprends là. Je me fis vio-
» lence alors pour ne pas augmenter leurs
» peines. Ce jour & le ſuivant, nous reſtâ-
» mes dans un affreux ſilence. Ah ! terre im-
» pitoyable, que ne t'ouvrais-tu ſous nos pas !
» Le quatrième jour arrive enfin. *Gaddi ſe jette*
» *étendu* à mes pieds, & me dit : Mon père,
» tu ne peux donc me ſecourir ? Il meurt ; &
» du cinquième au ſixième jour, mes trois
» autres enfans périrent l'un après l'autre ſous

» mes yeux. J'avais moi-même déja preſque
» perdu le ſentiment & la lumière. Je me rou-
» lais ſur leur corps que j'embraſſais, & trois
» jours après leur mort, je les appellais en-
» core. La faim eut plus de puiſſance que
» la douleur; j'expirai. En diſant ces mots,
» les yeux enflammés de fureur, il ſe rejette
» ſur le crâne ſanglant, & il le ronge de
» nouveau, ſemblable à un chien affamé qui
» dévore les os d'un cadavre «.

On peut juger par la manière dont M. *Moutonnet* a affaibli le plus bel endroit de ſon original, qu'il ne l'a pas mieux traité dans le reſte de l'Ouvrage. C'eſt qu'il eſt plus aiſé de louer que de traduire.

A l'égard de l'Avis que nous avons énoncé ſur le *Dante*, nous retrouvons, dans le moment, une Lettre très-ancienne de M. de Voltaire, adreſſée à un ſavant Italien (l'Abbé *Bertinelli* de *Vérone*) & tout récemment imprimée dans le *Commentaire hiſtorique ſur l'Auteur de la Henriade.* Voici comme s'explique ce grand homme en parlant du *Dante*, dont il a imité & embelli un fragment dans ſes Mêlanges.

» Je fais grand cas du courage avec lequel
» vous avez oſé dire que *Dante* était un fou,

» & ſon Ouvrage, un monſtre. J'aime encore
» mieux pourtant dans ce monſtre, une cin-
» quantaine de vers ſupérieurs à ſon ſiècle,
» que tous les vermiſſeaux appellés *ſonetti*,
» qui naiſſent & meurent aujourd'hui à mil-
» liers en Italie, de *Milan* juſqu'à *Otrante*....
» Je crois que dans le fond, *Algaroti* penſe
» comme vous ſur le *Dante*; il eſt plaiſant
» que même ſur ces bagatelles, un homme
» qui penſe, n'oſe dire ſon ſentiment qu'à
» l'oreille de ſon ami. Ce monde-ci eſt une
» pauvre maſcarade. Je conçois à toute force
» comment on peut diſſimuler ſes opinions
» pour devenir Cardinal ou Pape; mais je
» ne conçois guères qu'on ſe déguiſe ſur le
» reſte..... *Marrini* nous reproche comme un
» crime de préférer *Virgile* à ſon *Dante*. Ce
» pauvre homme a beau dire: Le *Dante* pourra
» entrer dans les bibliothèques des Curieux;
» mais il ne ſera jamais lu. On me vole tou-
» jours un Tome de l'*Arioſte*. On ne m'a ja-
» mais volé un *Dante*. Je vous prie de don-
» ner au diable *il Signor Marrini* & tout ſon
» Enfer, avec la panthère que le *Dante* ren-
» contre dans ſon chemin, ſa lionne & ſa
» louve. Demandez pardon à *Virgile*, qu'un
» Poëte de ſon pays l'ait mis en ſi mauvaiſe

» compagnie. Ceux qui ont quelque étincelle » de bon ſens, doivent rougir de cet aſſem- » blage en Enfer, du *Dante*, de *Virgile*, de » S. *Pierre* & de *Madonna Béatrice.* On trouve » chez nous, dans le dix-huitième ſiècle, des » gens qui s'efforcent d'admirer des imagina- » tions auſſi ſtupidement extravagantes & » auſſi barbares. On a la brutalité de les op- » poſer aux chefs-d'œuvre de génie, de ſageſſe » & d'éloquence, que nous avons dans notre » langue. O *tempora !* ô *judicium* « !

On voit que M. *de Voltaire* a toujours manifeſté contre les ennemis du goût, une indignation vraiment poétique, dont l'expreſſion plaiſamment exagérée, ne doit pas plus être priſe au pied de la lettre, que la colère d'un Muſicien, qui crie *bourreau*, lorſqu'on joue faux. L'oreille du goût peut être tout auſſi facilement déchirée que celle de l'harmonie.

Il nous reſte à dire un mot ſur la Vie du *Dante.* Il fut à-peu-près auſſi malheureux que le *Taſſe* & *Camoëns* l'ont été depuis. Il était né à Florence en 1265. Sa famille était ancienne, & ſa fortune au-deſſus de la médiocrité. Rien ne manqua à ſon éducation. Il étudia ce qu'on ſavait alors de Philoſophie & de Mathématiques, & les langues latine & grec-

que lui étaient familières. On a dit que *Virgile* était ſon Auteur favori, peut-être parce qu'il en fait le principal perſonnage de ſon Poëme. Car, d'ailleurs, il n'a rien de commun avec cet excellent génie. A l'érudition & aux belles-lettres il joignait le goût pour les arts. Il cultiva la Muſique, le Deſſin, la Peinture. Il ſe diſtingua par ſa bravoure dans les querelles ſanglantes des Guelphes & des Gibelins, & ſes talens s'étendant à tous les objets, il fut envoyé en ambaſſade dans toutes les Cours d'Italie; mais ſon attachement au parti Gibelin fit naître ſes diſgraces, qui ne finirent plus qu'avec ſa vie. Le parti des Guelphes, devenu le plus fort à Florence, appella *Charles d'Anjou*; & le *Dante*, ainſi que tous les partiſans de la Faction Impériale, fut exilé de ſa patrie; ſa maiſon fut raſée, ſes terres furent dévaſtées. Il tenta en vain de rentrer dans Florence, d'abord par la force des armes, enſuite par la voie de la négociation. Il mena depuis une vie errante, dans les allarmes & dans la pauvreté. Il mourut à l'âge de 56 ans. Il fut enterré à Ravenne; & Bembo, père du fameux Cardinal de ce nom, lui éleva un mauſolée.

On s'eſt étendu dans cet article un peu au-delà

delà des bornes ordinaires, parce qu'il s'agiſſait d'un Ecrivain étranger, dont le nom eſt auſſi célèbre que ſes écrits ſont peu connus.

SUR LES ROMANCES

De M. BERQUIN.

LES quatre Romances qui compoſent ce Recueil, ſont précédées d'un Diſcours. Avant de dire aux Lecteurs de quoi il traite, nous en citerons quelques paſſages.

» Née au milieu d'un peuple qui ne reſpirait » que la guerre, *elle vit ſon enfance* toute con- » ſacrée aux chants guerriers. Le régime féo- » dal lui conſerva ce *caractère belliqueux*..... » Contrainte d'adoucir depuis *ſon humeur mar-* » *tiale*..... ce fut le moment de *ſon plus beau* » *triomphe*..... *Une dégradation fatale lui porta* » *le coup le plus dangereux*..... *On la retint en-* » *core ſur le penchant de ſa décadence*..... Nos » guerres ſanglantes *achevèrent ſa ruine*..... » *Muette pendant toute la durée du règne de ſon* » *vainqueur*..... *Les efforts qu'elle a haſardés* » vers le milieu de ce ſiècle, ont fait con- » cevoir à ſes partiſans les *eſpérances les plus*

» *flatteuſes*..... *Tous nos voiſins ſemblent* d'ail-
» leurs nous inviter *à former une confédération*
» *en ſa faveur*..... Si malgré le ſecours *de ſes*
» *armes aiguës*, *ſon rival n'a pu ſe garantir des*
» *uſurpations*, pourra-t-elle ſe défendre con-
» tre une *dangereuſe Etrangère*, n'ayant à lui
» oppoſer que *ſa candeur & ſa timidité ?* Ce n'eſt
» point au milieu du fracas qu'elle doit eſpérer
» *d'établir ſon empire. Bienfaiſante* même en-
» vers ceux qui dédaignent de l'introduire dans
» leurs cercles, &c. «.

Il eſt tems d'apprendre aux Lecteurs, qui peut-être ne s'en douteraient pas, qu'il s'agit de la Romance & du Vaudeville. C'eſt la Romance à laquelle *une dégradation fatale* a porté *le coup le plus dangereux*, qu'on a *retenue ſur le penchant de ſa décadence*, qui nous invite *à former une confédération en ſa faveur*, qui a été *muette pendant toute la durée du règne de ſon vainqueur*, &c. Ce *vainqueur*, ce *rival*, c'eſt le Vaudeville qui n'a pu *ſe garantir des uſurpations de l'Ariette*, *malgré ſes armes aiguës*, &c. C'eſt ainſi que tout le Diſcours eſt écrit; c'eſt ainſi que ſont écrites aujourd'hui preſque toutes nos Brochures.

Il eſt du reſſort de la ſaine Critique d'indiquer quels ſont, en fait d'Ouvrages d'eſprit,

les travers à la mode, les défauts dominans qui caractériſent telle ou telle époque. Il paraît que depuis vingt ans, le vice le plus général dans les écrits, c'eſt ſur-tout la manie des grands mots pour les petites choſes, l'importance des frivolités & la prétention dans les bagatelles. La contagion eſt générale, & il n'y a que le très-petit nombre des bons Ecrivains qui ayent ſu s'en garantir.

Il eſt très-évident que M. *Berquin*, qui a montré du naturel dans ſes Poéſies, a été égaré ici par le mauvais exemple. Il a cru bien faire en parlant de la Romance du même ton dont il aurait parlé de l'Empire Romain. Il a entendu dire, & il a cru que c'était-là du *coloris*, de *la chaleur*, &c., & il a oublié que la règle la plus indiſpenſable dans tout Ouvrage, c'eſt d'abord qu'il ſoit écrit d'un ton convenable au ſujet. C'eſt cet accord du ton avec le ſujet, qui forme, avant tout, ce qu'on appelle *le ſtyle*. Viennent enſuite les différens caractères que le génie de chaque Auteur peut lui donner; mais celui-là eſt le plus eſſentiel, & dès qu'il manque, on a mal écrit. Si M. *Berquin* veut ſe former le goût ailleurs que dans nos Brochures nouvelles & dans nos Jour-

naux qui les exaltent ; s'il veut relire les bons Ecrivains du ſiècle dernier & de celui-ci, il verra qu'il n'y en pas un qui ſoit tombé dans ce défaut, aujourd'hui ſi commun, de l'accumulation des figures déplacées, qui ne ſert qu'à maſquer mal-adroitement le vuide des idées, à étouffer le bons ſens, & à dégoûter tout Lecteur raiſonnable.

Un autre écueil qu'il faut ſoigneuſement éviter, c'eſt le faux enthouſiaſme par lequel on cherche à aggrandir à ſes yeux l'objet qu'on traite. On tombe infailliblement dans le ridicule. Par exemple, ſi M. *Berquin* eût tracé en ſept ou huit lignes le Tableau d'une Famille villageoiſe, occupée à chanter une Romance, & les effets que cette Romance produit ſur les parens, ſur les enfans, ſur la jeune fille, ſur l'amoureux, il ne ſerait pas ſorti de ſon ſujet. Il pouvait même, ſans inconvénient, annoncer le projet qu'il a formé de ſe faire le Poète des jeunes filles & des enfans. Mais lorſqu'il ajoute :

» Un choix d'aventures propres à faire » éclorre dans leurs ames les vertus de leur » âge, ou à fortifier le germe des vertus d'un » âge plus avancé, me paraît un de ces pro-

» jets qu'un homme, après les avoir conçus, » ne peut négliger, *ſans devenir traître à l'hu-* » *manité* «.

M. *Berquin* y penſait-il en écrivant ces étranges paroles ? N'eſt-ce pas-là l'excès le plus outré de la déclamation ? Quoi ! ſi M. *Berquin* n'ajoute pas quelques Romances à la foule de celles que nous avons déja, il devient *traître à l'humanite !* ne ſent-il pas, s'il veut y réfléchir un moment, qu'il n'y a pas un Lecteur ſenſé, qui ne ſoit prêt à le tranquilliſer ſur des allarmes ſi extraordinaires ?

L'Auteur, toujours plein de cette même yvreſſe que lui inſpire le projet de faire des chanſons, s'écrie : *Oh ! combien la réſolution de l'exécuter eſt immuablement arrêtée dans mon ame !* La belle exclamation ! S'il était queſtion d'aller dans les glaces du Pôle, ou ſous les feux de l'Equateur, rendre à l'humanité le ſervice le plus eſſentiel & le plus difficile, comment s'exprimerait M. *Berquin ?* Mais écoutons-le encore, tandis qu'il eſt ſur le trépied ; car en vérité, ce ton, quoiqu'il ne ſoit pas rare, ne laiſſe pas d'être curieux.

» O Dieu ! ne plus rencontrer une jeune » fille ou un enfant ſans ſe dire : mes vers vont

» bientôt habiter ſur ces lèvres ingénues &
» *vermeilles !* Mon nom n'y ſera prononcé qu'a-
» vec un ſourire de bienveillance. Toute
» cette génération qui s'élève, toutes celles
» qui vont la ſuivre, ſeront pour moi *des*
» *générations d'amis.* Lorſque l'âge amortiſſant
» un peu *cette fureur de travail qui me dévore*,
» me rendra le commerce de la ſociété plus
» néceſſaire, je ne m'y trouverai point étran-
» ger; j'y aurai formé les liaiſons les plus
» tendres. Quelques lieux que j'habite, je
» me verrai avec des perſonnes accoutumées
» à me chérir. Dans ces heures délicieuſes de
» la matinée, où la fraîcheur de l'air, le
» calme des ſens, le baume que le ſommeil
» a laiſſé dans nos veines, nous font trouver
» dans la moindre impreſſion qui nous flatte,
» une ſource de volupté & de *béatitude*, quel
» plaiſir de ſe figurer ici une mère tendre qui
» enſeigne à chanter *ma Romance*, le jeune
» enfant aſſis ſur ſes genoux; là, un vieillard
» qui a voulu auſſi l'apprendre pour en de-
» venir *plus utile & plus cher* à ſes petits-ne-
» veux ! Peut-être m'arrivera-t-il quelquefois
» d'être témoin de ces Scènes touchantes; &
» je ne *mourrai point* ſans avoir vu dans le
» cœur & dans la mémoire de tous ceux qui

» m'entourent, *les gages de la plus précieuſe* » *immortalité* «.

On voit que ſi ce Diſcours a commencé comme un Panégyrique, il finit comme un Sermon. Nous n'avons nulle envie de troubler l'heureuſe extaſe où l'Auteur eſt ſans doute encore, en ſongeant que *ſes vers habiteront ſur des lèvres ingénues*, & ſur-tout *vermeilles ;* mais s'il s'était ſouvenu que les Chanſons de M. *la Joye* & de M. *Bellehumeur* habiteront probablement auſſi ſouvent que les ſiennes ſur ces mêmes lèvres *ingénues* & *vermeilles*, ſon bonheur n'aurait-il pas un peu diminué ?

C'eſt avec un plaiſir bien vrai, bien ſincère, que nous trouvons dans les Romances de M. *Berquin*, de quoi l'oppoſer à lui-même, en terminant par des éloges un article qu'il a fallu commencer par des critiques. De ſes quatre Romances, trois ſont hiſtoriques ; la première eſt Sainte-Geneviève des Bois, fameuſe dans la Bibliothèque Bleue, la ſeconde eſt l'hiſtoire d'une jeune fille qui retrouve dans un Hermite un Amant qu'elle ſe repent d'avoir rebuté. Elle eſt traduite d'une Romance Anglaiſe, inſérée dans *le Miniſtre de Wakefield ;* la troiſième eſt encore empruntée d'une Romance Anglaiſe, & le ſujet eſt d'une atrocité

qui peut-être aurait dû engager l'Auteur à le rejetter. C'eſt une femme jalouſe, qui, en l'abſence de ſon mari, fait enfermer une jeune & innocente créature qu'elle croit ſa rivale, dans un ſouterrein où elle eſt dévorée par des ſerpens. Nous citerons quelques ſtances de la ſeconde; c'eſt l'Hermite qui parle à un jeune Pélerin égaré dans la nuit. Ce jeune Pélerin eſt une fille déguiſée; c'eſt ſa Maitreſſe qui lui a été ſi long-tems cruelle, & qu'il reconnaît enſuite.

Tu ne peux dans ces bois trouver un autre aſyle :
Viens, ma porte eſt ouverte au fils de l'Etranger.
Un doux miel, quelques fruits, un lit frais & tranquile,
Ce ſont-là mes tréſors, tu peux les partager.

Mes agneaux dans mes champs, libres comme moi-même,
Craignent peu que mon bras leur raviſſe le jour.
La pitié qu'a pour moi la Puiſſance ſuprême;
A la faible brebis *je la donne* à mon tour.

Mais tu le vois, au pied de ces vaſtes montagnes,
D'un repas innocent je cueille les douceurs,
Un lait pur, le ruiſſeau qui baigne ces campagnes,
Aiſément de ma ſoif appaiſent les ardeurs.

Viens ſous mon toît de chaume où le bonheur repoſe;
Viens, chaſſe *devant toi* les ennuis & les ſoins.
Nos beſoins ſur la terre, ami, ſont peu de choſe,
Et combien peu de tems avons-nous ces beſoins.

Ces derniers vers ſont heureux. Il y a dans l'Original Anglais : » L'homme ici-bas n'a » beſoin que de peu, & il n'en a pas beſoin » pour long-tems «. La tournure du Traducteur eſt plus intéreſſante. Nous lui obſerverons qu'on ne dit pas *donner la pitié ;* que *chaſſe devant toi les ennuis* eſt une mauvaiſe expreſſion, quoiqu'elle ſoit littéralement dans l'Anglais. Dans notre langue, elle ſemble trop poétique pour le ſtyle de la Romance.

Il eſt vrai que l'Auteur, dans cette même Romance, pèche encore ſouvent contre l'élégance & la propriété des termes. Dans le moment où le jeune Pélerin s'évanouit, où l'Hermite, en lui découvrant la poitrine, reconnaît ſon ſexe, M. *Berquin* s'exprime ainſi :

Par un ſein palpitant qui *ſe fraie un paſſage*,
D'un ſexe déguiſé les *ſecrets* ſont trahis.

On ne dit point qu'un ſein *ſe fraie un paſſage ;* il n'y a point de terme plus impropre. S'*ouvre* était le mot ; mais *ouvrir* & *frayer* ſont deux termes très-différens.

L'amour n'eſt ici-bas qu'au nid des tourterelles :
Dans le cœur d'une femme *il haïrait ſes feux.*

Le premier vers eſt de *Sarrazin ;* le ſecond eſt d'une expreſſion fauſſe & exagérée. On ne ſait même trop ce qu'il ſignifie. Il n'eſt point dans l'original.

Et moi, *ceignant mon front d'un rebut inflexible.*

Ce vers ſerait mauvais même dans une Ode; combien l'eſt-il plus dans une Chanſon ! On dirait bien dans les Ouvrages qui admettent les grandes figures, le *rebut inflexible*, l'orgueil inſultant, le mépris altier *ceignent* ſon front. Cet aſſemblage eſt néceſſaire pour former le bandeau métaphorique qu'exprime le mot *ceindre*, & c'eſt à quoi l'Auteur n'a pas penſé.

La meilleure de ces Romances eſt la dernière; le ſujet en eſt très-ſimple. C'eſt la plainte d'une femme, qui près du berceau de ſon enfant qu'elle endort, chante l'inconſtance de l'Amant qui l'a quittée; elle ſe plaint à l'enfant de l'infidélité du père. Nous tranſcrirons cette Chanſon; elle n'eſt pas longue, & d'un bout à l'autre, elle eſt naïve, amoureuſe & touchante.

» Dors, mon enfant, clos ta paupière;
» Tes cris me déchirent le cœur.
» Dors, mon enfant; ta pauvre mère
» A bien aſſez de ſa douleur.

» Lorſque par de douces tendreſſes
» Ton père ſut gagner ma foi,
» Il me ſemblait dans ſes careſſes,
» Naïf, innocent comme toi.
» Je le crus : où ſont ſes promeſſes ?
» Il oublie & ſon fils & moi.
» Dors, mon enfant, &c.

» Qu'à ton réveil, un doux ſourire
» Me ſoulage dans mon tourment ;
» De ton père pour me ſéduire
» Tel fut l'aimable enchantement.
» Qu'il connaiſſait bien ſon empire,
» Et qu'il en uſe méchamment !
» Dors, mon enfant, &c.

» Le cruel, hélas ! il me quitte ;
» Il me laiſſe ſans nul appui :
» Je l'aimais tant avant ſa fuite ;
» Oh ! je l'aime encore aujourd'hui.
» Oui, dans quelque lieu qu'il habite,
» Mon amour habite avec lui.
» Dors, mon enfant, &c.

» Oui, le voilà, c'eſt ſon image,
» Que tu retraces à mes yeux.
» Ta bouche aura ſon doux langage,
» Ton front, ſon air vif & joyeux.
» Ne prends point ſon humeur volage
» Mais gardes ſes traits gracieux.
» Dors, mon enfant, &c.

» Tu ne peux concevoir encore
» Ce qui m'arrache ces ſanglots.
» Que le chagrin qui me dévore
» N'attaque jamais ton repos.
» Se plaindre de ce qu'on adore,
» C'eſt le plus grand de tous les maux.
» Dors, mon enfant, &c.

» Sur la terre il n'eſt plus perſonne
» Qui ſe plaiſe à nous ſecourir.
» Lorſque ton père m'abandonne,
» A qui pourrais-je recourir ?
» Ah ! tous les chagrins qu'il me donne,
» Toi ſeul tu peux les adoucir.
» Dors, mon enfant, &c.

» Mêlons nos triſtes deſtinées,
» Et vivons enſemble toujours.
» Deux victimes infortunées
» Se doivent de tendres ſecours ;
» J'ai ſoin de tes jeunes années ;
» Tu prendras ſoin de mes vieux jours.
» Dors, mon enfant, &c.

SUR M. DE SAINT-FOIX.

LA Littérature a perdu, il y a quelque tems, cet Ecrivain juſtement eſtimé, quoique des Auteurs & des Journaliſtes de parti l'aient cent fois loué avec une exagération affectée, & fort au-deſſus de ſon mérite. Car, on peut le dire aujourd'hui que cette vérité ne peut plus être offenſante, on prodiguait, depuis long-tems, à cet Ecrivain ces éloges outrés & de convention, que l'on accorde ſi volontiers à la vieilleſſe inactive d'un homme qui n'a jamais eu des titres aſſez impoſans pour faire ombrage à la multitude des aſpirans, & allarmer l'envie. De quatre ou cinq Volumes de Pièces de Théâtre qu'il avait imprimées, ou fait repréſenter, il n'y en a que deux qui aient ſurnagé; l'*Oracle* & *les Graces*. Toutes les autres, malgré les éloges qu'il leur donne lui-même, dans ſes Préfaces, ſont à-peu-près oubliées. L'*Oracle* eut un ſuccès prodigieux dans ſa nouveauté Il en fut redevable, en grande partie, à la réputation & à la beauté d'une Actrice adorée qui faiſait les délices de Paris, & qui dans le rôle de *Lu-*

cinde, développait tous les charmes de ſa figure & de ſa voix, également faites pour l'amour. La Pièce, qui d'ailleurs eſt écrite avec délicateſſe, s'eſt toujours ſoutenue ſur la Scène, ainſi que *les Graces.* Ces deux Drames offrent ſur le Théâtre des tableaux ſéduiſans.

Mais oſeroit-on comparer ce petit genre fondé tout entier ſur les preſtiges de la Féerie, au vrai genre de la Comédie, fondé ſur l'étude de la nature & des mœurs ? Qui ne voit qu'un Acte de Comédie ingénieux & gai vaut cent fois mieux que ces bagatelles agréables, & ſuppoſe beaucoup plus de talent & d'eſprit ? Le dialogue naturel & la gaieté des petites Pièces de *Dancourt*, qui pourtant ne ſont que d'un comique du ſecond ordre, ne ſont-ils pas au-deſſus de toutes les Féeries poſſibles, autant qu'un joli Roman eſt au-deſſus d'un Conte de Fées ?

Les Eſſais hiſtoriques ſur Paris n'ont-ils pas été auſſi beaucoup trop vantés ? Le Livre eſt amuſant comme tout Recueil de faits & d'anecdotes, & c'eſt, en général, l'Ouvrage d'un homme inſtruit & judicieux. Mais était-il bien difficile de raſſembler ces faits & ces anecdotes ſous les noms des rues, & de les écrire d'un

ſtyle raiſonnable ? Il eſt vrai que le ſtyle raiſonnable eſt aujourd'hui ſi prodigieuſement rare, que le mérite ſemble en être plus grand ; mais il l'était beaucoup moins il y a vingt ans. Le jargon & le galimathias n'étaient pas, à beaucoup près, un ridicule épidémique, accrédité, encouragé, exalté, par la claſſe devenue ſi nombreuſe des intéreſſés. Peut-être ne ſera-t-il pas hors de propos d'examiner quelque jour comment, par quels moyens, cette contagion s'eſt répandue, & quels Ecrivains en ont hâté les progrès, auxquels ils ont attaché leur réputation incertaine & précaire.

M. *de Saint-Foix*, dans ſes Eſſais hiſtoriques, traite quelquefois des matières de goût, comme, par exemple, lorſqu'il parle de *Corneille* & de *Racine ;* mais alors il s'en faut de beaucoup que ce ſoit un bon juge & un bon guide.

Le nouveau Volume que l'on a publié depuis ſa mort, offre d'abord quelques réflexions détachées ſur nos uſages & nos mœurs. Pluſieurs ne méritaient pas trop d'être imprimées, & la plupart ſont fort communes. C'eſt le défaut des vieillards & des jeunes-gens d'attacher un grand prix à des vérités re-

battues; les uns, parce qu'ils ne les ſavent que de la veille; les autres, parce qu'ils les ſavent depuis fort long tems.

» Le luxe de la table augmente tous les jours » autant & plus par vanité que par gourman- » diſe. —Combien de dévots & de dévotes » qui ne le ſont que pour tuer le tems! » —Pourquoi ne pas accoutumer les enfans » à ſe ſervir de l'une & l'autre main avec la » même aiſance & avec la même adreſſe «.

Ces penſées ſi ſouvent imprimées valaient-elles la peine d'être redites?

On trouve enſuite *les Lettres Turques*, eſpèce de Roman épiſtolaire, confondu depuis long-tems dans la foule des Ouvrages agréablement frivoles, qui étaient communs parmi nous, avant le règne des déclamations de tout genre & des compilations ampoulées.

Le Volume eſt terminé par différens morceaux de diſcuſſion hiſtorique ſur le fameux priſonnier au maſque de fer, la plus ſingulière de toutes les anecdotes, dont le ſecret nous eſt encore inconnu, & probablement le ſera long-tems.

Il réſulte que M. *de Saint-Foix*, ſans être un homme ſupérieur, laiſſe une mémoire recommandable par l'agrément de ſes Pièces, &

& l'utilité de ſes recherches ſur notre hiſtoire. Sa diction, d'ailleurs, eſt ſaine & pure, & l'on ſent qu'il a écrit avant l'inondation du mauvais goût.

Sur la TRADUCTION *en vers latins des* FABLES *de* LA FONTAINE, *par le P.* GIRAUD.

L'ÉLÉGANCE & la pureté caractériſent cette verſion latine de la Fontaine, autant du-moins que nous en pouvons juger par la comparaiſon néceſſairement imparfaite du latin moderne avec celui des Anciens. L'Auteur a choiſi le rithme des vers hexamètres & pentamètres, comme plus propre à ſe graver dans la mémoire des jeunes-gens, que le vers iambe. Il ſe fonde, d'ailleurs, ſur la grace que cette meſure ſemble avoir dans *Tibulle*, & il remarque qu'*Ovide* l'employa dans ſes Faſtes, qui ne ſont le plus ſouvent que des narrations; mais il aurait dû ſentir que la néceſſité de procéder par diſtiques, devait avoir de grands inconvéniens, ſur-tout dans le Récit de

l'Apologue, & encore plus dans la Traduction d'un Auteur, chez qui la variété des meſures & des tons, adaptée à celle des ſujets, eſt un mérite particulier & diſtinctif. Le Traducteur s'eſt-il flatté, par exemple, de rendre avec des vers hexamètres & pentamètres, le caractère imitatif, remarquable dans ce paſſage de la Fable du Loup & de l'Agneau ?

» Sire, répond l'agneau, que votre Majeſté
» Ne ſe mette point en colère ;
» Mais plutôt qu'elle conſidère
» Que je m'en vais déſaltérant
» Dans le courant,
» Plus de vingt pas au-deſſous d'elle «.

Phèdre avait dit dans un ſeul vers avec ſa préciſion ſi élégante :

A te decurrit ad meos hauſtus liquor.

Voici comment le Père Giraud traduit :

Ah ! parce iraſci, Rex maxime, laniger inquit ;
Quo reſtinguo ſitim reſpice, quaſo, vadum.
Te procul, inferior placidè mihi ducitur unda,
Ergo tuos potus non ego turbo meis.

Ces vers ſont également loin & de *Phèdre* & de *la Fontaine.*

Tout vous eſt aquilon, tout me ſemble zéphir.

Ce beau vers de la Fable du Chêne & du Roſeau eſt affaibli en deux vers latins.

Eſt immane fremens aquilo tibi qualibet aura.
Eſt mollis zephyrus quaque procella mihi.

SUR une Traduction du Traité des Bienfaits de SÉNÈQUE, *par M.* DUREAU DE LA MALLE.

DANS le ſiècle dernier, nos bons Ecrivains ſe contentaient de louer les Anciens, ou de les imiter quelquefois, & laiſſoient aux hommes médiocres le ſoin de les traduire. Aujourd'hui les génies les plus diſtingués ne dédaignent point le travail de la traduction, ni l'eſpèce de gloire que l'on peut en recueillir. Auſſi les Anciens paraiſſent-ils mieux ſentis, & généralement plus goûtés du grand nombre des Lecteurs, depuis que d'excellentes plumes ſe ſont chargées de les faire connaître. C'était ſans doute la meilleure manière de terminer le procès qui a ſi long-tems partagé notre Littérature ſur le mérite des Auteurs de l'Antiquité, & une traduction telle que celle des *Géorgiques*, doit donner à *Virgile*

beaucoup plus de partiſans & d'admirateurs, que la plus ſavante apologie.

M. *Dureau de la Malle* a eſſayé, ſur un morceau de *Sénèque*, un talent qui paraît pouvoir être beaucoup plus heureuſement & plus glorieuſement employé. Sa Préface, dont nous diſcuterons quelques endroits, eſt écrite d'un ſtyle noble, animé, énergique. Le bon goût, l'imagination, le ſentiment de l'harmonie, ſont les qualités naturelles qui conſtituent le caractère de ſa diction. Ecoutez-le, lorſqu'il explique à ſes Lecteurs ce que c'eſt que le ſtyle, & vous verrez qu'il parle en connaiſſance de cauſe. » A quoi ſe réduit le » fond des choſes dans les plus belles haran- » gues de *Démoſthène* & de *Cicéron ?* A quel- » ques faits dont leurs parties les avaient inſ- » truits, à quelques réflexions amenées natu- » rellement par ces faits ; à un petit nombre » de raiſonnemens qui ſe ſeraient offerts d'eux- » mêmes aux plus bornés de leurs Auditeurs » ou de leurs Juges. Mais c'eſt l'art de pré- » ſenter, de placer, d'enchaîner, de déve- » lopper, tous ces faits, ces réflexions, ces » raiſonnemens ; c'eſt le mouvement rapide, » imprimé à toutes les parties du diſcours qui » en pouſſe, précipite toutes les phraſes les

» unes ſur les autres, comme les flots d'une
» mer agitée; c'eſt le feu ſecret univerſelle-
» ment répandu dans le corps de l'Ouvrage,
» qui tantôt ſe manifeſte par une chaleur
» douce & graduée, tantôt par des explo-
» ſions ſubites & violentes; ce ſont toutes ces
» formes heureuſes & brillantes, ſous leſ-
» quelles ſe métamorphoſent leurs idées; c'eſt
» le choix conſtant d'une expreſſion qui ter-
» mine avec juſteſſe, & deſſine avec correc-
» tion toutes les penſées; c'eſt la réunion de
» toutes les qualités, d'une élocution ſimple
» dans les traits ſublimes, élégante dans les
» momens tranquilles, impétueuſe, aban-
» donnée dans les morceaux paſſionnés; c'eſt
» tantôt l'abondance du ſtyle qui prouve les
» reſſources de leur génie; tantôt la préciſion
» qui en prouve les richeſſes, le plus ſouvent
» la nobleſſe de l'expreſſion par laquelle ils
» s'élèvent à la hauteur des grands objets;
» quelquefois auſſi, je ne ſais quelle fami-
» liarité *par laquelle ils inſultent à des idées*
» *fauſſement grandes*; c'eſt l'harmonie enchan-
» tereſſe & variée, qui accompagne tous leurs
» diſcours; enfin c'eſt le rapport conſtant des
» idées acceſſoires avec l'idée principale, du
» ton avec le ſujet, du mot avec la penſée,

» du ſon avec l'objet ; c'eſt le ſtyle, en un » mot, qui fait le charme de ces admirables » écrits «.

Pour parler ainſi du ſtyle, il faut non-ſeulement avoir cette ſenſibilité de goût, qui eſt un préſent de la nature ; il faut encore de ces connaiſſances réfléchies qui ſont le fruit de l'étude des bons modèles. Peut-être la phraſe *des idées fauſſement grandes* pourrait-elle être plus clairement expoſée.

L'Auteur examine dans ſa Préface, quels ſont les droits du Traducteur, les avantages de la liberté qu'il faut lui laiſſer, les inconvéniens de la ſervitude que trop ſouvent il s'impoſe à lui-même. Tous les principes qu'il développe, ſont d'une excellente Critique. Il faut les lire dans l'Ouvrage même. Une ſimple notice ne nous permet pas de les analyſer. Il conſidère toutes les difficultés qui ſe préſentaient à vaincre dans la traduction d'un Ouvrage tel que les *Georgiques*, & il paie au Poète qui les a ſurmontées, un tribut d'éloges que l'amitié rend plus intéreſſant, ſans le rendre moins équitable. Il entremêle ſes juſtes louanges de quelques Critiques fondées, qui éloignent de lui le reproche de cette eſpèce de complaiſance que l'amitié excuſerait, mais

que la vérité n'avouerait pas. » Mes éloges » (ajoute-t-il) inutiles à la gloire de M. *de* » *Lille*, viennent trop tard. Mais permettez » encore, ce faible tribut d'eſtime à un ami » de vingt ans, qui vit tracer les premiers » traits de l'Ouvrage qui vous charme aujour- » d'hui, qui en ſuivit les progrès ſi long-tems, » qui oſa dès-lors préſager vos ſuffrages à ſon » ami, qui même l'encouragea quelquefois » dans ces momens de langueur qu'amène la » laſſitude d'un long Ouvrage, & cette ter- » reur ſecrète *contre* des injuſtices dont le mé- » rite n'a pas toujours garanti «.

Parmi les devoirs d'un bon Traducteur, M. *Dureau* compte avec raiſon, celui de tranſporter dans ſa langue les formes étrangères que l'on peut y adapter. Il rappelle à cette occaſion, ce qu'on avait dit ſur la ſupériorité des langues anciennes dans la Préface de la Traduction de *Suétone*, & il combat, ou plutôt (s il nous permet de le dire) il exagère un peu l'opinion qu'avait énoncée ſur ce ſujet l'Ecrivain qui rend compte ici de l'Ouvrage de M. *Dureau*.

» Ici, M. *de la Harpe*, dans ſa Préface de » *Suétone*, ſemble accuſer l'*impuiſſance* de no- » tre langue, qui privée de la faculté de l'in-

» verſion, ne permet pas, ſelon lui, à nos » Ecrivains de placer où ils veulent le mot » qui fait l'image, & le mot qui fait la pen- » ſée. J'oſe combattre le ſentiment de M. *de* » *la Harpe*, & l'aſſurer que dans ſon magni- » fique Eloge de *Fénélon*, le mot important » ſe trouve toujours placé au même endroit » où l'aurait placé un Ecrivain latin de ſa » force «.

Avec quelque politeſſe flatteuſe que M. *Dureau* ſemble intéreſſer à cette queſtion mon amour-propre & ma reconnaiſſance, j'oſerai lui repréſenter qu'il ne m'eſt jamais arrivé de dire que nous étions dans l'*impuiſſance* de placer où nous voulons & où il convient le mot important de la phraſe. J'ai dit que les Anciens, grace à la facilité de l'inverſion, avaient ſur ce point de grands avantages ſur nous. Voici mes termes : » Les Grecs & les Latins ont deux » qualités ineſtimables ; 1°. une harmonie élé- » mentaire qui réſide dans leurs ſyllabes & dans » leurs terminaiſons, au lieu que nous ne pou- » vons avoir qu'une harmonie accidentelle, » née du concours de mots heureuſement choi- » ſis & artiſtement combinés ; 2°. la faculté » des inverſions qui les laiſſe maîtres de placer » où ils veulent le mot qui eſt image & le mot

» qui eſt penſée. Il n'y a perſonne qui, en » réfléchiſſant un moment, ne ſoupçonne ce » qu'on peut tirer de ces deux avantages qui » nous manquent «.

Il réſulte de ces obſervations, non pas que tout bon Ecrivain ne puiſſe placer le mot important d'une manière convenable, relativement au génie de ſa langue; mais que cette manière ſera infiniment plus variée dans la langue qui jouira des priviléges de l'inverſion. Qu'on liſe de ſuite, par exemple, quarante vers de *Virgile* & quarante de *Racine*, certes le mot ſera toujours à ſa place dans l'un & dans l'autre Poète; mais combien les différentes combinaiſons des termes principaux ſeront-elles plus nombreuſes & plus remarquables dans l'un que dans l'autre? Qui peut ſentir cette diſproportion mieux que M. *Dureau*, qui eſt ſi familiariſé avec les grands Ecrivains des deux langues?

M. *Dureau* cite, en faveur de notre langue, les efforts heureux qu'il a faits pour placer dans ſa Verſion le mot important comme il eſt dans l'original. » Si je traduis, en ſuivant » la conſtruction latine, ce beau trait de Sé- » nèque, *beneficiis tuis illum cinge*, dont on » voit que l'effet dépend en partie de la place

» du mot *cinge* à la fin de la phraſe ; il eſt im-
» poſſible de mettre, *de vos bienfaits l'inveſtiſſez.*
» Je ſuis forcé de dire, *inveſtiſſez-le de vos bien-*
» *faits* ; & alors, le mot important n'étant
» plus à ſa place, tout l'effet eſt détruit ; mais
» je formerai une combinaiſon différente : je
» mettrai, par exemple, que vos bienfaits le
» ſuivent par-tout, il faut l'*en inveſtir* ; & voilà
» l'effet conſervé avec la place du mot «.

Vraiment je ſais bien que M. *Dureau* fera toujours ce qu'il y aura de mieux à faire ; mais ne s'eſt-il pas apperçu que cet exemple même démontre ce que je voulais prouver ? L'habile Traducteur eſt ſi peu maître de la diſpoſition des termes, qu'il eſt obligé d'abord d'ajouter une périphraſe qui n'eſt pas dans le latin, *que vos bienfaits le pourſuivent par-tout*, & enſuite de faire deux phraſes au lieu d'une : *il faut l'en inveſtir.* Voilà ce qu'il lui en coûte pour conſerver la place du mot *inveſtir* ; & malgré tous ces ſacrifices, il ſent bien que la phraſe latine eſt néceſſairement plus rapide & plus préciſe, & il pourrait douter encore des avantages de l'inverſion !

M. *Dureau* ſoutient, contre l'Abbé *des Fontaines* & quelques autres Traducteurs, qu'il eſt permis d'embellir ſon original ; & l'on conçoit

qu'il plaide ſa propre cauſe. Perſonne n'eſt plus capable que lui d'embellir ce qu'il traduira, & c'eſt ce qui lui arrive plus d'une fois en travaillant ſur *Sénèque*; mais j'oſerai lui obſerver que je crois ce principe ſuſceptible de beaucoup de reſtrictions, & qu'il ne faut uſer qu'avec beaucoup de réſerve de cette liberté, dont pourtant peu d'Ecrivains ſont à portée d'abuſer. On peut bien quelquefois prêter un peu de clarté à ce qui eſt obſcur, remplacer un mot faible par une expreſſion plus forte, ajouter au mouvement d'une phraſe. Mais la première, la plus eſſentielle, la plus inviolable de toutes les règles, eſt ſans doute de rendre fidèlement, non-ſeulement le ſens, mais le caractère de ſtyle qui diſtingue l'Auteur que l'on traduit; ſans cela, vous trompez la claſſe des Lecteurs qui ſe fie à vous & que vous devez éclairer. Prenons *Sénèque* pour exemple. Son ſtyle eſt coupé, ſententieux, plein d'eſprit, concis dans les tournures & les expreſſions, redondant & diffus dans les idées, jettant un trait après un autre, & procédant ſans liaiſon. Je deſire, je l'avoue, de retrouver tous ces caractères dans une traduction; j'y veux voir l'eſprit de l'Auteur; ſes beautés & ſes défauts; l'un & l'au-

tre ſont également pour moi un objet d'obſervation ; & quand vous le faites parler dans une autre langue, je ne deſire pas que vous le rendiez meilleur qu'il n'eſt. Remarquons qu'il n'eſt ici queſtion que des Auteurs qu'on peut lire avec quelque plaiſir, & dans qui un mérite réel eſt le réſultat du mêlange des beautés & des défauts. *Sénèque* eſt de ce nombre ; ce n'eſt pas un Ecrivain du premier ordre ; mais c'eſt un des premiers du ſecond. Le nouveau Traducteur a ſupprimé beaucoup d'endroits du Traité des Bienfaits, qui lui ont paru froids, prolixes, languiſſans, déplacés, &c. Il n'y a point d'inconvénient, dès qu'on avertit le Lecteur qu'on ne lui donne qu'un abrégé ; l'original aura des défauts de moins & ne changera point de phyſionomie ; mais ſi l'on traduit d'un ſtyle nombreux, élégant, affectueux, métaphorique, un Auteur qui a beaucoup plus d'eſprit que de ſenſibilité, plus de traits que de liaiſon, plus de penſées que de figures, on peut faire mieux que lui ſans doute ; mais on ne l'a pas traduit.

C'eſt un reproche que l'on peut d'autant plus ſe permettre de faire à M. *Dureau*, qu'il eſt fort au-deſſus du mérite de traduire exactement *Sénèque*. Voyons les premières lignes

du premier Chapitre : *Inter multos ac varios errores temerè inconſultèque viventium, nihil prope modum, vir optimè Liberalis, dixerim nocentius, quam quod beneficia nec dare ſcimus, nec accipere. Sequitur ut malè collata malè debeantur ; de quibus non reddìtis ſerò querimur. Iſta enim perierunt cum darentur.*

» Dans la foule *innombrable* d'erreurs diffé-» rentes où l'*inconſidération* nous jette, je n'en » trouve point, mon cher Ebutius, de plus » *condamnables* peut-être que celles où tombent » *généralement* les hommes qui *preſque tous* ne » ſavent ni donner, ni recevoir. *Ces deux* » *fautes ſe ſuivent toujours.* Des bienfaits mal » *placés* ſont *néceſſairement* mal reconnus ; & » c'eſt trop tard que nous nous plaignons en-» ſuite de n'avoir point recueilli de notre » bienfaiſance *des fruits qui avaient ſéché à l'inſ-» tant qu'ils furent ſemés* «.

Cette verſion eſt harmonieuſe & élégante : j'ai marqué ce qui n'était pas dans le latin, & il me ſemble que cette manière d'écrire s'éloigne beaucoup trop du texte. Je ne ſais ſi l'inconſidération rend bien *temerè inconſultèque viventium.* Vivre au haſard & ſans réflexion, était, je crois, l'expreſſion néceſſaire. *Malè collata* veut-il dire *mal placés* ? Ce mot n'exprime-t-il

pas plutôt la manière de donner ? *innombrable*, *néceſſairement*, ſont des mots ajoutés. Peut-être, en traduiſant *Sénèque*, fallait-il être avare de mots ; & le Traducteur les prodigue. *Nocentius* veut plutôt dire, en cet endroit, nuiſible, funeſte, que condamnable ; enfin la métaphore des fruits ſéchés n'eſt point de l'original. Voici comme s'explique *Sénèque* : » Dans le grand » nombre d'erreurs différentes où nous tom- » bons en vivant au haſard & ſans réflexion, » la plus funeſte peut être, c'eſt que nous ne » ſavons ni donner, ni recevoir : il ſuit que » des bienfaits mal conférés ſont mal recon- » nus. Nous nous plaignons de n'en pas re- » cevoir le prix, & c'eſt trop tard ; car le » bien que nous avons fait était perdu au » moment que nous le faiſions «.

Cette traduction ne vaut pas ſans doute le ſtyle de M. *Dureau ;* mais peut-être rend-elle mieux *Sénèque.* Quelquefois même la richeſſe oratoire de l'élégant Traducteur ne vaut pas le mot ſimple de l'original ; & il aurait mieux fait, en ſe donnant moins de peine. Par exemple, XERCÈS *intellexit quantum ab exercitu turba diſtaret. Xercès comprit combien tous ces milliers d'hommes* étaient loin de faire une armée, dit M. *Dureau. Tous ces milliers d'hommes* eſt ora-

toire ; le texte littéral disait : » *Xercès* com-» prit qu'une multitude n'est pas une armée «. L'expression est piquante, & le Traducteur la détruit.

Malgré ce défaut que peut relever une Critique scrupuleuse, l'Ouvrage de M. *Dureau* sera lu avec beaucoup de plaisir. S'il emploie trop les équivalens, souvent aussi sa traduction réunit au mérite de l'élégance qu'elle a toujours, celui d'une exacte fidélité. Mais aussi pourquoi M. *Dureau* traduit-il *Sénèque ?* Pénétré de l'esprit des grands modèles, plein de talent pour écrire, il semble gêné par le commerce d'un esprit trop étranger au sien. Qu'il travaille sur *Tacite*, & il se trouvera à sa hauteur naturelle : il élevera un monument qui manque à notre langue & qui sera celui de sa propre gloire (1).

(1) On dit qu'en effet l'Auteur travaille à une traduction de Tacite.

SUR un Ouvrage intitulé, DICTIONNAIRE DRAMATIQUE.

NOUS avons beaucoup de Nomenclatures dramatiques; celle-ci peut paſſer pour la meilleure. Il eſt vrai que les notices des Pièces, & les jugemens ſur leur mérite, pouvaient être beaucoup mieux traités. On voit qu'ils ont été pris indifféremment dans diverſes ſources bonnes ou mauvaiſes; mais la partie didactique de cet Ouvrage, celle qui traite par ordre alphabétique des règles du Théâtre, paraît être d'une plume exercée & conduite par le goût : c'eſt en ce genre une petite Encyclopédie élémentaire qui aurait beaucoup plus de mérite, ſi elle eût été réduite en un Volume, & dégagée des compilations qui l'étouffent.

En général, ces ſortes de compilations ont un grand inconvénient : elles ſont faites ordinairement par cette eſpèce d'Ecrivains qui impriment des livres, ne pouvant compoſer des Ouvrages. Occupés uniquement du débit, des moyens de gagner les ſuffrages des Journaliſtes, ſurtout de la crainte de bleſſer les intérêts

intérêts & les préjugés de la médiocrité qui fait toujours tant de bruit dès qu'elle eſt compromiſe ; ils copient ſervilement tout ce qui a été fait de concert avec elle pour la flatter & la ſervir. Auſſi loin de ſe rendre utiles comme ils le pourraient, en énonçant ſur chaque ouvrage la vérité établie par le tems & les bons Juges, & qui a ſuccédé à ces Jugemens de parti, les premiers qui ſe faſſent entendre ; ils préfèrent de les répéter, parce que cette route eſt plus commode & plus sûre ; & les erreurs, les injuſtices & l'ignorance ſe perpétuent dans des livres qui devraient les combattre & les détruire.

Par exemple, à l'article d'*Atrée*, pourquoi nous redire encore, contre l'avis de preſque tous les gens de lettres & du plus grand nombre des amateurs éclairés, que cette Tragédie eſt *au rang des chefs-d'œuvre dramatiques ?* Pourquoi tromper ainſi les jeunes gens & les étrangers ? Qu'eſt-ce qu'un *chef-d'œuvre dramatique*, dont on n'a jamais pu ſoutenir nulle part la repréſentation ? Ne vaudrait-il pas mieux faire voir pourquoi, malgré quelques beautés que le génie de ſon Auteur y a répandues, cet Ouvrage n'eſt point du tout

théâtral ; faire voir que le ſujet eſt mal choiſi, parce que le fonds de ce ſujet eſt une vengeance froidement atroce & lentement combinée, une vengeance d'un affront reçu vingt ans auparavant, auquel perſonne ne peut prendre le moindre intérêt ; que le perſonnage de *Thieſte* étant purement paſſif, ne pouvant rien oppoſer à la puiſſance d'*Atrée*, n'inſpire point cette eſpèce de pitié, mêlée de crainte & d'eſpérance, la ſeule qui puiſſe former un nœud théâtral ; que l'amour élégiaque de *Théodamie* & de *Pliſthène*, mêlé aux atrocités de ce ſujet, eſt encore une diſparate choquante, & que le ſpectateur ne peut entendre les ſoupirs d'un amour doucereux, mêlés aux cris de rage que pouſſe l'abominable *Atrée* ; que depuis le moment où Thieſte eſt reconnu par ſon frère, l'intrigue ne fait pas un pas, & que l'action, fondée toute entière ſur une feinte réconciliation, répétée deux fois, manque de reſſort & de mouvement ; que le dénouement n'inſpire que cette horreur révoltante qui fait qu'on détourne les yeux d'une victime égorgée à loiſir par un bourreau ; qu'enfin le ſtyle n'eſt preſque jamais qu'une déclamation en mauvais vers ? Voilà ce qu'il était facile de démontrer avec

la dernière évidence ; on pouvait enſuite expliquer pourquoi, par quel intérêt, quelques perſonnes s'obſtinent à louer cet Ouvrage qu'on ne peut pas voir au Théâtre, & qu'il n'eſt pas beaucoup plus aiſé de lire dans le cabinet. On pouvait marquer préciſément le tems où perſonne ne ſoutiendra plus cet étrange avis, parce que l'envie n'en aura plus beſoin : toutes ces vérités n'auraient pas empêché qu'on ne rendît juſtice aux beautés vraiment tragiques de *Rhadamiſte* & d'*Electre*, titres immortels du génie de *Crébillon*.

On pouvait donner de juſtes éloges à la Tragédie de *Didon*, conduite ſagement, & dont pluſieurs morceaux ſont écrits avec intérêt & pureté. Mais pourquoi dire, d'après l'Abbé *des Fontaines*, qu'elle nous retrace l'élégance de *Racine*, lorſque dans cette Pièce, la diction eſt ſouvent faible, dénuée d'imagination & d'éloquence, & froidement ſententieuſe ?

La *Coquette fixée* eſt-elle en effet une Pièce où l'on trouve des *ſcènes théâtrales*, *de l'intérêt*, *des mouvemens ?* C'eſt préciſément ce qu'on n'y trouve pas, quoiqu'il y ait quelques morceaux ingénieux.

Et *l'Epoux par ſupercherie*, que le jeu des Acteurs a fait revivre ; croirons-nous que les

détails en ſoient *ſi agréables, ſi brillans, ſi comiques?* Si quelqu'un, ſur cet éloge, eſſaie de le lire, il ſera bien étonné.

Devait-on dire, en parlant d'*Electre*, que le *rôle* d'Oreſte, *qui s'ignore long-tems, a dû paraitre neuf au Théâtre?* Pourquoi transformer en beauté un défaut réel & inconteſtable? Ne valait-il pas mieux faire ſentir combien, dans un ſujet hiſtorique, cet incident romaneſque était déplacé; combien c'eſt un perſonnage froid, qu'*Oreſte* occupé, ſous le nom de *Tydée*, à parler d'amour à une Iphianaſſe, lorſqu'il ne devait parler que de la vengeance de ſon père? Voilà ce qu'il était utile de dire; mais qui eſt-ce qui ſe ſoucie de la vérité?

A l'article du *Joueur*, on fait une remarque aſſez ſingulière ſur l'endroit où le *Joueur* envoie ſon valet prendre un livre dans ſa bibliothèque. *Il a donc une bibliothèque; ne devait-il pas l'engager plutôt que le portrait* d'Angélique? *C'eſt une légère diſtraction de l'Auteur.* La *diſtraction* n'eſt-elle pas plutôt dans le Critique? Le Cenſeur a-t-il ſongé que la bibliothèque pouvait être, & probablement était de peu de valeur, telle que pour l'ordinaire eſt celle d'un Joueur; qu'on n'engage pas ordinairement une bibliothèque, quoiqu'il arrive de la ven-

dre ; & qu'enfin, dans une ſituation urgente, comme celle de *Valere*, on a mis bien plus vîte des diamans en gage, qu'on n'a pu vendre une bibliothèque ?

Nous ne pouvons qu'applaudir aux traits juſtes & bien ſaiſis dont on caractériſe la Comédie des *Mœurs du Tems*. Cet endroit paraît être de la même main qui a fait les articles didactiques.

» Cette Comédie réunit les graces, l'eſprit » & preſque toutes les qualités du genre ; c'eſt » la raiſon même qui a pris les habits du Théâ- » tre pour nous éclairer par d'utiles leçons. On » y trouve cette heureuſe ſimplicité, ce vrai » beau dont nous nous écartons tous les jours ; » une ſage *économie*, des ſcènes bien liées, des » caractères ſoutenus, de fines plaiſanteries, » nées du fonds du ſujet ; rien d'étranger à la » Pièce ; le monde, en un mot, tel qu'il eſt » aujourd'hui. C'eſt là à-peu-près l'idée que » l'on peut ſe former de la Comédie des *Mœurs* » *du Tems*. Auſſi a-t-elle joui du plus brillant » ſuccès, & on ne doute pas qu'elle ne reſte » au Théâtre auſſi long-tems que les ridicules » qu'on y relève, ſubſiſteront dans nos mœurs ; » c'eſt lui annoncer une longue durée «.

Nous pourrions faire encore quelques obſer-

vations ſur les articles qui regardent l'Art dramatique ; quoiqu'en général, ils ſoient judicieuſement penſés, on peut y relever quelques idées qui ne paraiſſent pas juſtes. Par exemple, à l'article *Amour*, l'Auteur obſerve avec raiſon, d'après M. *de Voltaire*, qu'on ne s'intéreſſe guères ſur la ſcène à un Amant qu'on eſt ſûr qui ſera rebuté ; il ajoute : *Pourquoi* Oreſte *intéreſſe-t-il dans* Andromaque ? *C'eſt que Racine a eu le grand art de faire eſpérer qu'*Oreſte *ſerait aimé.* Je crois d'abord que rien n'aurait été plus contraire à *l'art*, que de donner une pareille eſpérance qui aurait affaibli & démenti le caractère violent & paſſionné d'*Hermione*, ſur lequel eſt fondé le plus grand effet de la Pièce. Si elle était capable d'aimer *Oreſte*, elle ne le ſerait pas de faire aſſaſſiner *Pyrrhus ;* mais ici, le Critique paraît s'être mépris. Il n'y a rien dans la Pièce qui puiſſe faire croire qu'Oreſte ſera jamais aimé ; il ne le croit pas lui-même. Il ſe flatte d'enlever *Hermione* à *Pyrrhus*, & de l'épouſer même malgré elle ; & ce qui intéreſſe dans ſon rôle, ce n'eſt pas ſon amour ; c'eſt la malheureuſe deſtinée de cet homme pourſuivi par les Dieux, & qui ſemble né pour les crimes où le conduiſent ſes paſſions furieuſes & ſon déſeſpoir.

A l'article *Mœurs*, l'Auteur loue *la magnificence de ſentimens que* Corneille *met dans la bouche de* Cornélie, lorſqu'elle dit à *Céſar :*

Céſar, car le deſtin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta priſonnière, & non pas ton eſclave ;
Et tu ne penſes pas qu'il m'abaiſſe le cœur
Juſqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur.

M. *de Voltaire* cite ces mêmes vers comme un exemple d'enflure & de fauſſe grandeur ; il remarque que dans aucun cas, *Cornélie* ne pouvait être l'*eſclave* de *Céſar*, & que ce n'était pas la peine de ſe vanter d'une choſe toute ſimple que *Céſar* ſavait auſſi bien qu'elle ; que du tems de *Céſar*, perſonne ne s'appellait à Rome *Seigneur*, & que c'était encore une choſe toute naturelle qu'elle ne donnât pas à *Céſar* un nom qu'on ne donnait à perſonne. Il n'y a dans tout cela de magnificence d'aucune eſpèce, quoiqu'il y ait de grands ſentimens dans pluſieurs endroits du rôle de *Cornélie*. C'eſt au Lecteur à juger entre l'Auteur du Dictionnaire & M. *de Voltaire*.

Peut-être auſſi le ſtyle de ces articles n'eſt-il pas toujours auſſi élégant qu'il devait l'être.

L'Auteur dit, en parlant de *Sapho : » Elle » gèle, elle brûle, elle eſt ſage, elle eſt folle ;* ſon

» ame eſt *un rendez-vous* de toutes les paſſions «. Ce ſtyle, & d'autres endroits de ce genre, ne ſont pas dignes du reſte.

---

*SUR la THÉORIE DES JARDINS, de M. M**.*

IL paraît d'abord étonnant que l'homme ait été ſi lent à perfectionner ce qui ſemble ſi près de lui, le plaiſir; & que les Arts, dont ce plaiſir eſt le but, ayent été ſi ſouvent écartés de leur objet; mais en réfléchiſſant, on s'apperçoit que quoique nos idées naiſſent de nos ſenſations, le raiſonnement qui les compare, n'eſt pas toujours juſte, & pour peu que dans la première création des Arts imitateurs de la nature, il ſe ſoit gliſſé un principe d'erreur, l'empire de l'habitude & de l'opinion, ſi puiſſant ſur tous les hommes, conſacre & perpétue cette erreur pendant des ſiècles, & ne permet que bien tard à la vérité & au bon ſens de reprendre tous leurs droits.

On peut appliquer cette réflexion à l'Art des Jardins, ſoumis ſi long-tems à des règles qui devaient lui être étrangères. L'Auteur de

la *Théorie* que nous annonçons, combat cette tyrannique ſymmétrie, dont on fait ſi mal-à-propos la baſe d'un art agréable, qui devait retracer en quelque ſorte l'heureuſe liberté de la nature. Vivement touché de ſes beautés, M. M**. paraît avoir puiſé dans une ſenſibilité très exercée, les principes qu'il développe avec autant de clarté que d'intérêt. Tous ſes tableaux ſont tracés par cette imagination ardente, ſans laquelle un Artiſte ne conçoit jamais rien de grand; il a répandu dans ſon Ouvrage tout l'agrément dont ſon ſujet était ſuſceptible; & le mérite du ſtyle ſe joint ſouvent à celui des connaiſſances.

Il remonte d'abord à la première ſource du préjugé qui a préſidé ſi long-tems à la formation de nos jardins. » On prit le change ſur » les véritables principes. On voulut les em» prunter des formes géométriques, quoique » la Géométrie, cette ſcience utile & pro» fonde, la baſe de toutes les autres, ſoit ab» ſolument étrangère à ce ſentiment fin & dé» licat, le vrai guide dans la carrière des beaux » Arts; cependant tel fut l'égarement général, » que par-tout la froide ſymmétrie de ſes » figures, fut préférée aux beautés ſublimes

» & variées, ſimples & touchantes, dont le
» Spectacle de la Nature nous offre de ſi ſé-
» duiſans modèles, & qu'au trait facile &
» libre du crayon on ſubſtitua la ſéchereſſe de
» la règle & du méthodique compas.... Dès
» que l'Architecte ſe fut emparé de la con-
» duite des jardins, on dut s'attendre que con-
» fondant les principes des deux arts, & trop
» accoutumé aux formes régulières, il cher-
» cherait à lier, par une mutuelle correſpon-
» dance, le bâtiment, dont il fit l'objet prin-
» cipal, au jardin, qui ne lui parut que l'ac-
» ceſſoire..... Il compoſa un jardin comme
» une maiſon; il le compartit en ſalles, en
» cabinets, en corridors; il en forma les di-
» viſions avec des murs de charmille, percés
» de portes, de fenêtres, d'arcades, & leurs
» trumeaux furent chargés de tous les ornemens
» deſtinés aux édifices. Par une ſuite de cette
» fauſſe analogie, les Architectes donnèrent
» à ces pièces, ainſi qu'à celles de leurs bâti-
» mens, des formes rondes, quarrées, octo-
» gones; ils les décorèrent, comme un ap-
» partement, avec des vaſes, des niches, des
» gaînes; ils y logèrent des ſtatues, habitans
» inſenſibles, bien dignes d'un ſi triſte ſéjour;

» ils les meublèrent, comme des chambres,
» avec des tapiſſeries de verdure, du treil-
» lage, des perſpectives peintes, des lits, des
» ſièges de terre couverts de gazons; ils édi-
» fièrent ainſi juſqu'à des ſalles de Théâtre,
» des dortoirs, & imaginèrent le minutieux
» labyrinthe «.

Faut-il s'étonner ſi les propriétaires habitent ſi peu ces demeures ſi triſtement magnifiques, dont on peut dire ce que la Bruyère diſait de l'Opéra, qu'il était impoſſible d'ennuyer à plus grands frais? Cet effet infaillible eſt très-naturellement peint dans le morceau ſuivant.

» C'eſt à cette faſtueuſe monotonie qu'il faut
» attribuer cet inſtinct naturel qui force le
» propriétaire de ſortir de ſes jardins factices,
» & les lui fait traverſer par la voie la plus
» courte, pour aller ſe promener le long des
» haies de ſon village, & dans les ſentiers
» raboteux qui partagent les champs de ſon
» canton, pour gravir les côteaux du voiſi-
» nage par des chemins obliques & tortueux.
» Attiré par les beautés naturelles qui l'envi-
» ronnent, autant que repouſſé par l'unifor-
» mité faſtidieuſe de ſon parc, il préfère les
» bords d'une rivière, dont les eaux claires &

» libres dans leur cours, ont façonné ſes rives
» inégales & variées; il cherche à s'enfoncer
» dans un bois négligé, que la main de l'hom-
» me n'a pas gâté, où les groupes d'arbres &
» les maſſifs, entrecoupés de clairières, laiſ-
» ſent jouer la lumière & l'ombre par leur
» heureuſe diſpoſition. Entraîné par un charme
» toujours nouveau, il parcourt cette vaſte
» pelouſe, entretenue & animée par les beſ-
» tiaux de la Commune, ou bien il deſcendra
» dans ce vallon enrichi d'une prairie que ra-
» fraîchit ſans ceſſe le ruiſſeau qui en ſuit li-
» brement la pente & les détours «.

Ces obſervations ſont juſtes; cependant je crois que par elles-mêmes, elles prouveraient peu contre les jardins particuliers. Fuſſent-ils auſſi parfaits qu'ils ſont communément éloignés de l'être, le propriétaire les quittera toujours, quand il ſera queſtion de ſe promener. Il en ſortira, ne fût ce que pour ſortir, parce qu'il regarde ſon jardin plutôt comme une poſſeſſion que comme une promenade, plutôt comme un objet de ſoin & d'entretien, que comme un objet d'amuſement. Il en ſortira, parce que l'habitude de la propriété éloigne l'idée du plaiſir que l'on croit toujours trouver ailleurs que chez ſoi; enfin, parce

qu'en effet, quelle que ſoit la beauté d'un jardin ou d'un parc, la campagne eſt toujours infiniment plus belle, l'art ne pouvant jamais imiter qu'en petit ce que la nature produit en grand.

Malgré l'averſion fondée que montre l'Auteur pour la ſymmétrie, il l'admet dans les jardins publics, & dans ceux qui ſont une dépendance des Palais & des Hôtels. Voici ſes raiſons, qui paraiſſent ſolidement établies. » La forme preſque toujours régulière du ter-» rein, ſon peu de ſurface, l'importance du » bâtiment, dont l'*influence* doit ſe faire ſentir » dans l'étroit eſpace qui l'environne, tout » concourt à ſoumettre un pareil local à des » diſtributions ſymmétriques; & *pour celui* qui » ne ſe laiſſera pas abuſer par le mot, il ne » verra dans ces ſortes de jardins que des cours » décorées, dont le premier objet eſt de don-» ner de la lumière & de l'air à l'habitation » de la Ville, précaution ſans laquelle ſon » ſéjour eſt peu ſalubre. La ſymmétrie s'ap-» plique encore avec ſuccès à la compoſition » des jardins publics. Ceux-ci ne ſont que des » places plantées d'arbres, ſituées dans l'en-» ceinte des Villes, où les Citoyens ſe ren-» dent, non pour jouir du ſpectacle de la

» nature, mais pour prendre un exercice mo-
» mentané, où ils ſe raſſemblent pour étaler
» leur luxe & ſatisfaire leur curioſité. Le plus
» grand ornement de ces lieux *exiſte* dans le
» concours général; l'ennui qu'ils font éprou-
» ver, quand ils ſont peu fréquentés, en eſt
» la preuve. C'eſt-là qu'il faut un terrein bien
» de niveau, des arbres bien alignés, un mar-
» cher facile en tout tems; c'eſt-là qu'il faut
» appeller à ſon ſecours tous les arts d'imita-
» tion & de décoration; c'eſt-là enfin, qu'il
» faut que la diſpoſition ſoit telle, que les
» promeneurs de l'un & de l'autre ſexe, dont
» le but eſt de ſe montrer, voyent tout du
» même coup-d'œil, & paraiſſent avec avan-
» tage, parce qu'ils ſont tout-à-la-fois & ſpec-
» tateurs & ſpectacle «.

Il ſuit que l'Auteur établit une diſtinction très-ſenſée entre le ſéjour des villes & celui des campagnes, & en déduit ces différences eſſentielles qui doivent ſe remarquer dans la manière d'orner l'une & l'autre. Il veut que les principes qu'on ſuivra dans l'embelliſſement d'une habitation champêtre, ſoient analogues à l'eſpèce de plaiſirs & de jouiſſance, que l'on va chercher à la campagne.

» Indépendamment de toutes les beautés

» de la nature & de ſes charmes, la campa-
» gne, théâtre de l'abondance & de la liberté,
» offre à ſes heureux habitans des reſſources
» ſans nombre. La vie y coule ſans inquiétude
» & ſans remords, dans des occupations agréa-
» bles & fructueuſes. L'ame y eſt ſaine, & le
» cœur en paix. Son ſéjour calme la violence
» des paſſions deſtructives & mal-faiſantes, &
» entretient par une douce *fermentation*, les ſen-
» timens honnêtes. L'homme débile & malade
» y recouvre ſes forces & ſa ſanté; l'homme
» vigoureux & ſain les y conſerve. Elle pro-
» cure un délaſſement au Citoyen laborieux;
» une retraite au militaire, qui a rempli ſa
» périlleuſe carrière. Elle eſt l'aſyle de la mé-
» diocrité & la reſſource la plus aſſurée du pau-
» vre. Le Philoſophe l'aime, la contemple &
» s'en occupe; le Sage en connaît le prix &
» en jouit; le Riche détrompé y trouve le
» vrai bonheur que lui promirent en vain les
» faveurs menſongères de la fortune. Elle fait
» les délices de la vieilleſſe & l'eſpoir des
» jeunes gens. Les Poëtes la chantent, les Pein-
» tres l'imitent. Son attrait ſe fait ſentir à tous
» les cœurs; il eſt indépendant des caprices de
» la mode & de la variation des opinions. En
» un mot, elle a eu & elle aura des admi-

» rateurs dans tous les pays & dans tous les » ſiècles ; & plus les mœurs ſeront ſimples & » pures, moins le goût ſera corrompu, & » plus ſes plaiſirs ſeront recherchés «.

Après ces notions préliminaires, l'Auteur comprend, ſous quatre eſpèces générales, tous les jardins qui ont la nature pour modèle, & ſes beautés pour objet ; le *parc*, le *jardin* proprement dit, le *pays* & la *ferme*. » Ces quatre *eſpèces* renferment tous *les genres* » par les modifications infinies dont elles ſont » ſuſceptibles. Le caractère particulier & diſ- » tinctif de chacun eſt la variété pour le *pays*, » la nobleſſe pour le *parc*, l'élégance pour le » *jardin*, la ſimplicité pour la *ferme* «.

Le Lecteur a pu obſerver que des *eſpèces* ne pouvaient pas renfermer des *genres*. C'eſt un contre-ſens dans les termes, l'*eſpèce* étant ſubordonnée au *genre*. Nous avons marqué quelques incorrections auſſi faciles à appercevoir qu'à corriger, & qui n'empêchent pas que le ſtyle n'ait, en général, de l'intérêt & de l'agrément.

Pour aſſeoir ces différentes habitations, il faut ſe déterminer par la nature du terrein ; & cet examen engageant l'Auteur dans les détails deſcriptifs, lui donne occaſion de développer

velopper ſon talent pour ſaiſir les grands tableaux de la nature. Voici, entr'autres, un morceau ſur les montagnes qu'on lira avec plaiſir.

» Tranſportez-vous d'un autre côté, & vous » ne verrez qu'avec admiration la majeſté im- » poſante des montagnes. De loin, elles ne » ſe font appercevoir que par des traits à » peine ſenſibles, que leurs diſtances & des » tons *vaporeux* lient avec l'horiſon; mais con- » ſidérées de près, ce ſont des maſſes énormes » qui compriment & foulent les entrailles de » la terre. Une ſuite de monts accumulés les » uns ſur les autres, ſe perdent dans les nuës, » & leurs cimes bleuâtres ſe confondent avec » les eaux; des vallons profonds & reſſerrés, » dont les côtes dures & eſcarpées forment » autant de précipices continus, les partagent » & les ſéparent. Dans leurs bruſques & fré- » quens détours, ils forment des angles *ſail-* » *lans* & *rentrans*, preſque toujours *correſpon-* » *dans*. Leurs divers aſpects préſentent à-la- » fois tous les climats & toutes les ſaiſons. » Des neiges éternelles couronnent les ſom- » mets les plus élevés & y entretiennent un » froid vif & conſtant. Plus bas, règne le

» printems, la fraîcheur & les charmes, tandis
» que les fonds ſont brûlés par les feux du ſo-
» leil renfermés entre les gorges. Ses rayons,
» cent fois réfléchis par les plans preſque ver-
» ticaux du terrein, entretiennent une cha-
» leur rarement tempérée par le zéphir. D'un
» côté, le ſol eſt fertile & animé par la plus
» active végétation; de l'autre, ce ne ſont
» que rochers arides, & bruyères parſemées de
» quelques buiſſons ſauvages & rampans. Ici,
» des maſſes ſupendues ſemblent détachées de
» la maſſe générale; aſſiſes à peine ſur les baſes
» frêles & étroites qui les portent, entourées
» d'abymes profonds, que l'œil le plus ferme
» n'oſe ſonder, la hardieſſe de leurs ſaillies,
» leur hauteur inacceſſible inſpirent la terreur,
» & en impoſent au Spectateur étonné. Là,
» ce ſont des rochers *merveilleux*, des caſcades
» bruyantes, des torrens impétueux. C'eſt dans
» les ſites de ce genre qu'on rencontre ces ac-
» cidens ſinguliers & preſque ſurnaturels, tels
» que les antres ſauvages, les ténébreuſes ca-
» vernes, les précipices effrayans. C'eſt là que
» la nature audacieuſe & bouleverſée affecte
» de ſe mettre au-deſſus des loix de la Phyſi-
» que, auxquelles elle ne ſaurait pourtant ſe

» ſouſtraire. Fière de cette apparente indé-
» pendance, il ſemble que dans ſes écarts,
» elle ait dédaigné ſa marche ordinaire, qu'elle
» ne connaiſſe de bornes que celles de ſes ca-
» prices, ou que laiſſant ſon œuvre impar-
» faite, elle n'ait voulu produire qu'une ébau-
» che informe, pour nous montrer dans ſon
» ſublime déſordre le ſpectacle rare & frap-
» pant d'une belle horreur «.

Peut-être dans ces ſortes de deſcriptions oratoires & poétiques, y aurait-il quelque délicateſſe de goût à exclure les mots techniques, tels que les *angles ſaillans*, *rentrans*, *correſpondans*, &c. dont la ſéchereſſe s'accorde mal avec les expreſſions figurées qui les ſuivent & qui les précèdent.

L'Auteur caractériſe les différentes ſortes de beautés qui conviennent aux quatre eſpèces de jardins que nous venons de diſtinguer. Ses idées ſont dirigées par un goût exquis. Il veut que par-tout on obéiſſe à la nature, & qu'on ne la tourmente nulle part; que tous les genres d'embelliſſemens lui ſoient toujours ſubordonnés. Il condamne les imitations meſquines & forcées, & la prétention de tranſporter de grands objets dans un petit terrein, de faire

des montagnes avec quelques pelletées de terre, & des rivières avec un petit réſervoir. Ce talent de peindre que nous avons déja loué, ſe retrouve ſur-tout dans la deſcription des effets ſi prodigieuſement variés, que produiſent les eaux dans un pays. Nous n'en citerons qu'un endroit pour terminer cet article.

» Outre les effets réſultans de leur maſſe, de » leur bruit & de leur mouvement, les eaux » acquièrent encore d'autres caractères par » leur couleur & leur ſituation. Elles rendent » une perſpective plus ſombre & plus myſté- » rieuſe, quand elles coulent ſans bruit & » ſans effort entre des arbres touffus qui » les ombragent. Leur tranſparence donne » de la légèreté & de l'éclat au payſage, & » leur limpidité eſt le charme des yeux. Un » ravin déja excavé devient tous les jours plus » déſaſtreux par le dégât qu'occaſionne leur » activité prodigieuſe. Un abyme ténébreux » ſemble plus horrible par les eaux ternes qu'il » renferme dans ſon ſein, par les ſourds mu- » giſſemens que leur chûte fait entendre, & » que, dans ſes cavités profondes, les échos » redoublent encore & portent au loin. L'aſ-

» pect d'un lac, dont les eaux ſont épaiſſes &
» fangeuſes, augmente la triſteſſe d'une perſ-
» pective ſauvage. Enfin une rivière indolente
» dans ſa marche, enveloppée de côtes eſcar-
» pées & hériſſées d'arides rochers, qui ſe
» laiſſe à peine appercevoir à travers les va-
» peurs groſſières & mal-ſaines qu'elle exhale,
» nous préſente un aſpect mélancolique & dé-
» goûtant qui nous repouſſe «.

L'Auteur oppoſe à cette impreſſion ſi triſte, celle que fait ſur nos ſens la vue d'un ruiſſeau qui ſerpente dans une belle prairie, & il conclud ainſi : » Quoiqu'on puiſſe ſe paſſer
» d'eaux dans la compoſition d'un jardin,
» quoiqu'elles n'y ſoient pas abſolument né-
» ceſſaires, il faut avouer qu'on les y regrette
» toujours, & que celui qui en manque, perd
» non-ſeulement la variété qu'elles y jettent,
» mais eſt encore privé d'un des plus beaux
» objets, d'un des plus précieux effets de la na-
» ture. Il n'eſt point de ſcènes ſi petites où
» elles ſoient déplacées, & auxquelles elles
» ne prêtent des graces; il n'en eſt point de
» ſi grandes où elles ne figurent avec avan-
» tage, qu'elles n'embelliſſent, & dont l'ex-
» preſſion ne puiſſe en emprunter plus de force

» & de vivacité ; il n'en eſt pas même de ſi
» brillantes auxquelles elles ne puiſſent encore
» ajouter de l'éclat. Enfin, indépendamment
» des impreſſions qu'elles nous font éprouver,
» les eaux plaiſent par elles-mêmes. On aime
» à les voir, on recherche les lieux où elles ſe
» trouvent ; elles répandent une fraîcheur vo-
» luptueuſe ſur tout ce qui les environne,
» quand elles ſont bien placées ; mais elles
» n'ont de la grace que lorſqu'elles ſont libres,
» c'eſt-à-dire, que quand, hors de toute con-
» trainte, du moins apparente, elles ſe trou-
» vent dans les lieux où la pente du terrein
» a dû les conduire. La liberté fait leur pre-
» mier agrément, après la ſimplicité «.

Cet Ouvrage eſtimable & l'*Eſſai ſur les Jardins*, par M. Vatelet, ſont, ſans contredit, ce qu'on a écrit de meilleur ſur cette matière. Elle eſt ici plus méthodiquement développée ; mais la diction eſt quelquefois incorrecte, & il ne faut pas s'étonner que l'Artiſte n'écrive pas toujours avec autant de goût que l'Académicien. On eſt fâché de trouver dans un bon livre des rochers qui *ſe coëffent* de plantes, des canaux qui ſe ramifient & ſe *bifurquent*, des fleurs qui ſont *la coquetterie de la nature*, &c.;

mais ces légères taches ne peuvent nuire au mérite de l'Ouvrage, & n'empêchent pas qu'on ne doive ſavoir beaucoup de gré à l'Auteur d'avoir prouvé un talent très-rare dans les Artiſtes même diſtingués, celui de ſavoir écrire ſur ſon art.

SUR une EDITION *poſthume des* CONFESSIONS *du Comte de *** donnée au Public par M. l'Abbé* DE LA MARCHE.

NOUS ſaiſirons cette occaſion de réſumer en peu de mots les productions d'un Académicien, remarquable par ſon eſprit & par ſon caractère, & qui a laiſſé différens morceaux juſtement eſtimés.

Peu d'hommes ſont nés avec autant d'eſprit, non-ſeulement de celui qu'on met dans un livre, mais de celui dont on ſe fait honneur dans la ſociété. Ce rapport de la converſation avec les écrits, que l'on a remarqué dans pluſieurs Ecrivains célèbres, a peut-être été plus frappant dans M. *Duclos* que dans tout autre.

Son entretien reſſemblait à ſon ſtyle ; une préciſion tranchante, des ſaillies vives & bruſques, une tournure de phraſe piquante & originale, & ce qu'on appelle du trait ; voilà ce qui lui donnait dans ſes écrits & dans le monde une phyſionomie particulière.

Porté de bonne heure dans la meilleure compagnie ; en même tems qu'il en goûtait les agrémens en homme de plaiſir, il l'obſervait en homme de talent. Celui de deſſiner des caractères était alors fort à la mode, ſur-tout dans la ſociété de Mde de T** & de M. le Comte de F**. La manière d'écrire de M. *Duclos* ſe prêtait merveilleuſement à ce genre. Auſſi *les Confeſſions du Comte de* *** ne ſont-elles qu'une gallerie de portraits, tous ſupérieurement tracés. Ce mérite, qui eſt à-peu-près le ſeul des *Confeſſions*, ſuffit alors pour leur procurer un grand ſuccès, d'autant plus que quiconque trace des caractères, eſt sûr qu'on y mettra des noms, & la malignité ajoute à la vogue. Aujourd'hui ce Roman demeuré comme un Ouvrage ingénieux & agréable, n'eſt pas mis au rang des premières productions de ce genre, parce qu'après tout, ce n'eſt qu'un récit d'intrigues qui n'ont en-

tr'elles aucune liaiſon, & qu'il manque d'imagination & d'intérêt.

Cette ſuite de portraits fut pourtant regardée comme une ſingularité heureuſe. La *Baronne de Luz* en avait offert une autre; une femme qui ſuccombe toujours & qui n'a jamais tort. Il ſemblait que celle-là dût faire encore plus de fortune; mais on n'y vit que des aventures un peu forcées. Le livre ne parut qu'un jeu d'eſprit, une eſpèce de gageure, & l'Auteur avait oublié que les faibleſſes doivent être non-ſeulement excuſables, mais intéreſſantes.

Acajou n'était encore qu'une gageure : il s'agiſſait de remplir les ſujets de quelques Eſtampes bizarres dont on ignorait le deſſein. M. *Duclos* en vint à bout; car de quoi ne vient-on pas à bout avec la *Féerie ?* Au reſte, cette petite Brochure a fourni au Théâtre Italien l'Opéra Comique d'*Acajou* que l'on voit encore avec plaiſir.

On engagea M. *Duclos* à écrire l'hiſtoire : il compoſa celle de *Louis XI ;* mais un bon Peintre de portraits ſouvent n'eſt pas propre à faire un tableau. M. *Duclos* n'avait dans le ſtyle ni nobleſſe, ni éloquence. La Vie de *Louis XI* eſt écrite avec une ſéchereſſe rebu-

tante. On vit que cette main qui avait tracé quelques figures de Roman & quelques groteſques, n'était pas faite pour manier les pinceaux de l'hiſtoire.

Il était encore moins fait pour ceux de la Poéſie, & nous ne parlerons point de ſon Opéra des *Caractères de la Folie*, qu'il vit pourtant reprendre dans ſes dernières années, & qu'il avait fait apparemment pour montrer qu'un homme d'eſprit peut faire de tout. On ſait qu'il n'aimait pas les vers; que *Fontenelle*, *Marivaux* & lui, étaient à la tête d'une Secte qui avait conſpiré contre la Poéſie, ſous prétexte que les vers n'étaient bons qu'à gâter la penſée. Cette remarque eſt parfaitement vraie pour les mauvais vers; mais le contraire eſt préciſément l'éloge des bons, qui non-ſeulement ne gâtent point la penſée, mais l'embelliſſent & la fortifient. Quand ils voulaient louer des vers, ils diſaient, *cela eſt beau comme de la proſe :* ce propos, comme tant d'autres, eſt ridicule d'un côté, & vrai de l'autre. Des vers bien faits ont toute l'exactitude & toute la juſteſſe de la proſe, en y joignant l'expreſſion & l'harmonie poétiques.

L'Ouvrage qui a fait le plus d'honneur à la mémoire de M. *Duclos*, c'eſt ſans doute celui

qu'on a réimprimé tant de fois, *les Conſidérations ſur les Mœurs :* le monde y eſt vu d'un coup-d'œil rapide & perçant. Il eſt rare qu'on ait raſſemblé un plus grand nombre d'idées juſtes & fines dans des cadres plus ingénieux. Ce Livre, ſemé de leçons utiles & de mots ſaillans, peut être regardé comme le ſupplément de l'expérience, s'il peut y en avoir un.

Le haſard a fait faire une obſervation dont qui que ce ſoit peut-être ne ſe ſerait douté ; c'eſt que dans ce Livre, qui traite des mœurs, le mot de *femme* n'eſt pas même prononcé : on le dit à l'Auteur qui en fut ſurpris ; mais dans *les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du dix-huitième Siècle*, qui ſont en quelque façon la ſeconde partie de ſes *Conſidérations*, il a bien dédommagé les femmes ; elles ſont l'objet continuel du Livre. L'Auteur crut apparemment que cette moitié du genre humain, qui peut-être vaut mieux que l'autre, méritait qu'on en traitât à part.

On a reproché à M. *Duclos* une certaine dureté extérieure qui ne nuiſait en rien à la bonté de ſon caractère : il faiſait profeſſion d'une franchiſe bruſque qui ne déplaiſait point ; & dont il conſervait le ton même dans les politeſſes & les louanges, qui n'y per-

daient pas. Il était d'une droiture inflexible ; incapable de ſacrifier ſon opinion ni ſa liberté à aucun intérêt, ni à aucune politique. Perſonne n'a ſoutenu plus noblement dans toutes les occaſions, la dignité de l'homme de Lettres & de l'Académicien ; il était généralement eſtimé de ſes confrères, même de ceux qui ne l'aimaient pas. La fortune qu'il a laiſſée, & les lacunes qui s'y rencontrent (1), prouvent qu'il ſavait amaſſer & répandre.

La place d'Hiſtoriographe ne fut pas pour lui un titre oiſeux : il a écrit l'hiſtoire du dernier règne, remiſe après ſa mort dans les dépôts du Miniſtère. Je me ſouviens d'avoir entendu quelques morceaux de la Préface qui annonçaient le courage de la vérité.

Cet homme, que le ſuccès de quelques-uns de ſes Ouvrages & le crédit de ſes ſociétés avait fait regarder un moment comme le plus bel eſprit de la France, vit depuis ſa réputation bien ſurpaſſée par celle de quelques Ecrivains qui lui étaient en effet fort ſupérieurs ; mais il a eu un avantage aſſez rare, celui de garder

(1) On a trouvé dans ſes papiers un compte exact de ſes revenus & de ſa dépenſe annuelle. Dans ce calcul, on trouva un *déficit* de ſommes conſidérables qui n'ont pu être employées qu'en bonnes actions

beaucoup de conſidération, en perdant beaucoup de renommée. C'eſt que, quoiqu'il ait été mis au-deſſus de ce qu'il valait, il y avait un mérite réel, & dans ſa perſonne, & dans ſes Ouvrages, & qu'il échappa à la faibleſſe trop commune de paſſer dans le parti de l'envie, quand on voit la gloire s'éloigner.

On a retenu pluſieurs de ſes bons mots, entr'autres, ce qu'il diſait des hommes puiſſans qui n'aiment pas les gens de Lettres. *Ils nous craignent*, diſait-il, *comme les voleurs craignent les réverbères.*

Il ſerait à ſouhaiter que la nouvelle édition des *Confeſſions* ne fût pas défigurée par une prétendue Vie de l'Auteur, où l'on ne trouve pas un ſeul mot qui puiſſe caractériſer la perſonne de M. *Duclos*, ni ſes Ouvrages, & qui n'eſt qu'un prétexte mal-adroit pour placer à la tête d'un Ouvrage connu une mauvaiſe Satyre faite pour demeurer ignorée. Ce morceau, qui porte le nom de M. l'Abbé *de la Marche*, loin de nous entretenir de M. *Duclos*, n'eſt, dès les premières lignes, qu'une déclamation vague & emportée contre ceux que l'Auteur appelle des Philoſophes. Il n'eſt pas queſtion d'autre choſe, & la fureur qui anime M. l'Abbé *de la Marche*, l'aveugle au point qu'il tombe dans

des contradictions inexplicables. On ne ſait où il va, & rien n'eſt clair que l'envie de prodiguer les injures. On en va juger par quelques citations.

» Ce *Corps*, ſi toutefois on peut appeller » ainſi une *poignée* de Sophiſtes hardis, à qui » l'impudence & l'audace tiennent lieu de » mérite & de génie; cette *Secte* qui n'a d'au» tre principe que celui de les combattre tous, » & de ſubſtituer aux *idées des ames vraies* les » conceptions inſenſées de l'eſprit verſatile & » faux qui les guide; cette *claſſe*, ou plutôt » ce *ramas* d'hommes, qui ſous *le voile* im» poſant de la ſageſſe qu'ils *jouent*, dérobent » aux yeux *inattentifs* leur incapacité & leur » *néant*; ce *conciliabule* de penſeurs que le » règne des femmes accrédite, & dont ce ſexe » facile & vain épouſe & ſoutient les intérêts, » ſoit pour figurer dans leur *ligue*, ſoit pour » payer leur encens, les *Philoſophes* enfin com» mençaient à jetter les fondemens de leur » *empire*, aujourd'hui à la veille de les enſé» velir ſous ſes *ruines*, lorſque *le jour de l'im» preſſion annonça M. Duclos* dans le monde «.

Quel ſtyle forcené & incendiaire! *Les Philoſophes enfin!* que cette chûte emphatique termine bien cette liſte de dénominations, *ce*

corps, *cette poignée*, *cette claſſe*, *ce ramas*, *ce conciliabule!* en voilà-t il aſſez ! & à quel propos toute cette Réthorique furieuſe ? pour nous dire que M. *Duclos contracta des liaiſons publiques avec quelques-uns des membres de la cabale ; ce qui fit ſuppoſer dès-lors qu'il briguait un rang parmi eux, qu'enfin il ſe retira avec la prudence d'un Sage, & que les Philoſophes feignirent de lui reſter attachés.*

Eſt-ce donc là tout ce que devait contenir la Vie de M. *Duclos ?* (car M. l'Abbé *de la Marche* ne parle pas d'autre choſe, & le nom de M. *Duclos* n'eſt-là que pour ramener ſans ceſſe les Philoſophes). Ne s'expliquera-t-on pas une fois ſur ces invectives obſcures & vagues ? A qui en veut M. l'Abbé *de la Marche ?* à qui en veulent tant d'autres Ecrivains de la même force, en répétant ſans ceſſe le nom de *Philoſophes ?* Ce nom dont ils veulent faire un épouventail, & qu'ils donnent comme un mot de ralliement, pourrait bien l'être en effet, mais ſeulement pour les ennemis des Lettres. Car, d'ailleurs, qu'eſt-ce que cet *empire ?* qu'eſt-ce que des *ruines ?* Je ne vois nulle part ni *empire*, ni *ruines*, & je crains que M. l'Abbé *de la Marche* ne combatte des fantômes.

Il faudrait ſavoir ce qu'on entend par le mot de *Philoſophes*. Ce mot pris collectivement peut-il jamais devenir une injure ? Des hommes qui ſeraient tels qu'on les repréſente ici, ſeraient-ils des *Philoſophes ?* Si l'on vient au particulier, ſi l'on examine qui ſont ceux que l'on a ſouvent qualifiés de *Philoſophes*, on trouvera que ce ſont les premiers hommes de notre Littérature, ceux qui ſont les plus eſtimés parmi nous & les plus honorés chez l'Etranger ; des hommes auſſi irréprochables dans leur conduite que dans leurs écrits ; des hommes honorés des récompenſes du Gouvernement & des bienfaits des Souverains ; qui n'ont point l'orgueil de s'appeller *Philoſophes*, mais qui voudraient quelquefois inſpirer à ceux qui gouvernent les peuples, le deſir de le devenir. Tels ſont ceux contre qui M. l'Abbé *de la Marche* déclame ſi mal-à-propos & ſi maladroitement ; jamais, en effet, l'eſprit de Satyre ne s'eſt plus embarraſſé dans ſes propres expreſſions. Ici, *les Philoſophes ſont une cabale protectrice qui s'eſt arrogé le droit de diſtribuer les renommées & d'aſſigner les rangs ;* ailleurs, ce ſont *de faibles pigmées, indignes qu'on ſe meſure avec eux.* On voit dans M. l'Abbé *de la Marche*, & dans tous les Déclamateurs de cette eſpèce, l'envie

l'envie de montrer un mépris faux & l'impoſſibilité de cacher une colère réelle.

A l'égard du ſtyle, on en a déja vu un échantillon ; on a vu un *néant caché ſous un voile ;* on a vu des *renommées* que l'Auteur prend pour des réputations ; ailleurs on trouve des *factionnaires*, mot qui ſignifie un ſoldat en faction, & que l'Auteur emploie pour factieux ; plus loin, *l'étendue & la bonté du cœur* de M. *Duclos*. L'*étendue du cœur* nous diſpenſe d'en citer davantage pour prouver l'étendue des connaiſſances de M. l'Abbé *de la Marche* en fait de ſtyle & de langage.

Tout lecteur honnête ne ſera pas moins choqué de lire que M. *Rouſſeau* de Genève *fut, comme on ſait, l'ami & le protégé de M. Duclos.* Tous ceux qui ont connu ce dernier, ſavent combien il ſerait indigné d'une expreſſion ſi indécente. Si M. l'Abbé *de la Marche* était un homme de Lettres, ou s'il avait jamais vécu avec ceux qui méritent ce nom, il ſaurait que les vrais gens de Lettres s'aiment, ſe ſervent, s'éclairent mutuellement, mais ne ſe *protègent* point. Il répète encore, un moment après, ce mot de *protecteur*, apparemment pour humilier M. *Rouſſeau*, qui eſt fort au-deſſus de cette injure. On ne peut parcourir une

page de ce ſingulier morceau de M. l'Abbé *de la Marche*, ſans rencontrer les choſes les plus étranges. Il parle de notre ſiècle que *l'intérêt perſonnel caractériſe bien plus encore que l'ignorance.* Voilà peut-être la première fois que le dix-huitième ſiècle a été nommé le *ſiècle de l'ignorance.* Cela rappelle les deux vers de M. *de Voltaire* ſur les mauvais Critiques :

Criant que le bon goût s'eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très bien du moins par leurs écrits.

L'Eloge des *Confeſſions* n'eſt pas moins digne de remarque.

» Ce ſerait un chef-d'œuvre peut-être ſupé-» rieur à tout ce que l'*Europe ſavante* a pro-» duit de plus ſingulier en fait de *Romans*, ſi » l'Auteur n'eût pas quelquefois négligé ces » nuances ingénieuſes, ces gradations natu-» relles, *qui, en liant les traits de rapport, juſti-» fient tour-à-tour & la vérité des caractères, & » l'aſſortiment des portraits* «.

Il n'y a dans le monde que M. l'Abbé *de la Marche* qui puiſſe donner le commentaire d'un pareil texte, comme il n'y a que lui qui prétende que l'*Europe ſavante a produit des Romans.*

En général, cette Vie de M. *Duclos*, & les morceaux de cette eſpèce, où l'eſprit de

parti a ſaiſi une occaſion & un prétexte de s'exhaler, prouvent que les Lettres n'ont point d'ennemis plus acharnés que ces hommes, qui joignant au ridicule des prétentions toutes les douleurs de l'impuiſſance, ſe font Editeurs, faute de pouvoir faire mieux, recrépiſſent quelques vieux Dictionnaires oubliés, ou réimpriment quelque Brochure accréditée, & réduits à n'être Auteurs que dans une Préface, la font du-moins la plus longue qu'ils peuvent, imaginant que ſon étendue ſera la meſure de leur eſprit; gémiſſent ſur la décadence des Arts, comme s'ils avaient droit de s'y intéreſſer, ſur la perte de la gaieté Françaiſe qu'on ne retrouve pas chez eux, & ſur l'abus de l'eſprit qu'on ne leur reprochera jamais.

SUR une Traduction de l'Iliade, par M. LE BRUN.

CE fut ſans doute une grande & haute idée que de faire du repos d'un Guerrier l'action d'un Poëme, & cette ſeule conception ſuffirait pour caractériſer un homme de génie.

L'ordonnance de l'Iliade eſt d'une ſimplicité noble & impoſante. L'intérêt y eſt ſoutenu

avec beaucoup d'art. Tous les évènemens y ſont diſpoſés pour aggrandir le héros, & tout ce qui eſt grand autour de lui, le relève encore. Tous les caractères ſont frappans & variés, & tous font ſortir le ſien avec plus d'éclat. Quand tous les Grecs fuient devant Hector, l'attention ſe porte auſſi-tôt ſur Achille, qui tranquille dans ſa tente, plaint tant de braves gens immolés à l'orgueil d'Agamemnon, & s'applaudit en méme-tems de voir cet orgueil humilié. Il ſe contente d'ordonner qu'on l'avertiſſe, ſi par haſard les Troyens vainqueurs oſaient venir juſqu'à ſes pavillons. Il a vu la Grèce entière à ſes pieds, & il eſt inexorable. La vengeance lui a fait poſer les armes; la vengeance ſeule peut les lui faire reprendre. Ce n'eſt pas la Grèce qu'il veut ſervir; c'eſt Patrocle qu'il veut venger. Il pleure encore Patrocle, en traînant le cadavre de ſon meurtrier, & mêle les larmes de l'amitié aux larmes de la rage; mais il pleure auſſi, en rendant aux vieux Priam le corps de ſon malheureux fils. Il s'attendrit ſur cet infortuné vieillard, & menace encore en s'attendriſſant. Ainſi de ce mêlange de ſenſibilité & de fureur, de férocité & de pitié, de cet aſcendant qu'on aime à voir à un homme

ſur les autres hommes, & de ces faibleſſes qu'on aime à retrouver dans ce qui eſt grand, ſe forme le caractère le plus poétique qu'on ait jamais imaginé.

Il eſt vrai que les répétitions trop fréquentes & trop longues des mêmes combats, des mêmes bleſſures & des mêmes diſcours; que les défauts de juſteſſe & de convenance dans les caractères & les évènemens donnés, ſont des fautes dans toutes les langues & dans tous les tems. La Motte les a très-bien relevées, & on lui a très mal répondu. On lui a tout nié, & il fallait avouer tout. Il n'y avait qu'une bonne réponſe à lui faire :

» La meilleure Critique ne détruit pas les beautés en montrant les défauts. Auſſi n'y a-t-il de Critique vraiment redoutable que celle qui montre l'abſence des beautés. Celles d'Homère ſont dans ſon plan & dans ſon ordonnance générale. On ne peut les nier ſans injuſtice, & on les démontrerait ſans peine. Il y en a d'autres, les plus puiſſantes de toutes, pour faire vivre un Auteur dans la mémoire des hommes, parce qu'elles contribuent plus que tout le reſte à le faire relire; ce ſont celles du ſtyle. Elles ſont perdues pour nous, en partie, quant à ce qui regarde la diction;

mais elles ſont ſenſibles, pour ce qui regarde les idées, les images, l'harmonie & le mouvement. Apprenez le grec, M. de la Motte. Liſez Homère dans ſa langue, & ſi vous n'admirez pas aſſez ſes beautés pour lui pardonner ſes fautes, gardez-vous de le juger; car vous ſerez ſeul contre trois mille ans de renommée, & contre toutes les Nations éclairées; & ſurtout gardez-vous de le traduire; car c'eſt le ſeul mal que vous puiſſiez lui faire «.

M. de la Motte, l'eſprit le plus anti-poétique qui peut-être ait jamais exiſté, anéantit Homère dans ſa Verſion abrégée. Il détruit tout ce qu'il touche. Il n'avait aucune eſpèce d'imagination & de chaleur dans le ſtyle; & c'eſt ce qui fait que ſa proſe même, d'ailleurs élégante & ingénieuſe, le laiſſe encore fort au-deſſous de ceux qui ont écrit ſur les Arts & la Littérature avec plus d'expreſſion & de ſenſibilité. Il diſſerte fort bien; il plaît, il amuſe; mais il n'intéreſſe, ni n'entraîne jamais. Les hommes nés & organiſés pour les Arts n'en parlent pas froidement; mais M. de la Motte ſemble n'avoir écrit que pour faire voir juſqu'à quel point l'eſprit pouvait ſuppléer au défaut d'organes & de talens.

Mad. Dacier n'a d'autre mérite que l'exacti-

tude de ſa Verſion, quant au ſens. D'ailleurs, elle juſtifie Homère, de manière à faire voir qu'elle n'était pas digne de l'admirer. Sa traduction eſt d'un ſtyle prolixe, ſouvent même familier & rampant.

Un homme de beaucoup de mérite, M. Bitaubé, a voulu abréger Homère en proſe, comme M. de la Motte l'avait abrégé en vers; mais lui-même a reconnu par la ſuite, qu'abréger Homère, c'était le détruire & le dénaturer, & il a pris le parti d'en faire une traduction complette, actuellement annoncée. Il eſt très-capable d'y réuſſir. Il a donné pluſieurs Eſſais de proſe poétique, dans leſquels il y a de la nobleſſe & de la chaleur (1).

(1) Dans les mille & un Libelles contre moi, qui circulent journellement pour l'édification publique, on a affirmé plus d'une fois du ton le plus ſérieux, que je ne reconnaiſſais de qualité dans le ſtyle que l'élégance & le goût, & que j'avais *pris le parti de rire de la force & de la chaleur.* Entendons-nous, Meſſieurs. Je vous proteſte que je reconnais fort bien *la force* & *la chaleur* où elles ſe trouvent; par exemple, dans les rôles de Phèdre, d'Hermione, de D. Diègue, du vieil Horace, de Vendôme, &c.; mais quant à votre *force* & à votre *chaleur*; quant à vos convulſions de commande, oui, *j'ai pris le parti d'en rire*, & je crois que c'eſt le bon parti.

La première de ces qualités eſt à-peu-près la ſeule qui diſtingue la nouvelle traduction de l'Iliade, dont nous allons rendre compte. La ſeconde, ſi néceſſaire pour traduire Homère, paraît manquer abſolument à l'Auteur. Il faut ou qu'il ait oublié que le premier devoir eſt de ſe rapprocher le plus qu'il eſt poſſible de la manière de l'original, ou que la ſienne y ſoit naturellement oppoſée. Autant le Poète grec eſt riche, facile, animé, plein de liaiſons & de mouvemens, autant le Traducteur eſt ſec, pénible, découſu, roide & froid. Homère a une marche égale & ſoutenue; le Traducteur ne procède que par ſecouſſes. Le ſtyle grec eſt un tiſſu où tout eſt lié, où chaque phraſe s'appuie ſur ce qui précède & ſur ce qui ſuit; & cet heureux enchaînement eſt ce qui conſtitue la verve poétique; c'eſt ainſi que la diction reſſemble à une inſpiration qui ne s'arrête jamais. Le Traducteur, uniquement occupé de la préciſion & de l'élégance, coupe & iſole toutes ſes phraſes; en ſorte qu'au bout de quatre pages, on eſt eſſoufflé de cette marche briſée. Nous allons offrir au Lecteur le commencement du premier Livre.

» Muſe, chante la colère d'Achille, cette » colère funeſte qui plongea les Grecs *dans un*

» *abyme* de douleurs ; qui, *avant le tems*, pré-
» cipita dans les ſombres demeures une foule
» de héros, & de leurs cadavres ſanglans fit la
» pâture des chiens & des vautours. Ainſi l'*or-*
» *donna la volonté* ſuprême de Jupiter, depuis
» qu'une fatale querelle eut diviſé le fils d'A-
» trée, le Monarque des Rois & le divin
» Achille «.

» Quel Dieu *alluma le flambeau de ces triſtes*
» *diſcordes ?* Le fils de Jupiter & de Latone.
» Pour venger l'outrage fait par Agamemnon
» à Chriſès ſon Prêtre ; Apollon enflammé de
» couroux *lança* ſur l'armée des Grecs la
» *contagion* & la mort ; & les peuples périrent.
» Chriſès était venu pour rompre les fers
» d'une fille chérie. Il apportait des tréſors
» pour prix de ſa liberté ; dans ſes mains
» étaient un ſceptre d'or, & des bandelettes
» ſacrées. Il implorait tous les Grecs ; il im-
» plorait ſur-tout les deux Atrides, les Chefs
» ſuprêmes des guerriers. Fils d'Atrée, &
» vous généreux vengeurs de la Grèce, puiſ-
» ſent les Dieux immortels livrer à vos coups
» la Ville de Priam. Puiſſiez-vous retourner
» dans votre patrie vainqueurs, & riches de
» *ſes* dépouilles. Rendez-moi, rendez-moi,
» une fille tendrement aimée, & recevez la

» rançon que je vous offre ; reſpectez dans ſon
» Prêtre, le fils de Jupiter, le Dieu qui lance
» au loin d'inévitables traits. *Il dit*, & tous
» les guerriers avec un murmure favorable
» accueillent ſon diſcours. Tous veulent qu'on
» cède à ſa prière, & qu'on accepte les tré-
» ſors qu'il apporte. Mais Agamemnon les
» déſavoue, & par cette cruelle réponſe il
» ajoute à la dureté du refus. Fuis vieillard,
» fuis, & garde que mes yeux ne te rencontrent
» encore ſur ces rives. Ni ton ſceptre, ni tes
» bandelettes ne pourraient te dérober à mon
» reſſentiment. Je ne te la rendrai point. La
» vieilleſſe dans Argos *flétrira ſes appas* : captive
» dans mon Palais, loin de ſa patrie, elle
» tournera le fuſeau, & *ſervira ſous mes loix*.
» Pars, & crains d'allumer mon courroux,
» ſi tu veux ſauver tes jours. *Il dit*, & le
» vieillard tremblant obéit à ſes ordres. Morne
» & penſif, il ſuit le rivage de la mer écu-
» mante. Enfin quand il a laiſſé loin derrière
» lui la flotte des Grecs, il adreſſe cette prière
» au fils de Latone : O Dieu, dont l'arc d'ar-
» gent lance les traits de la mort, Dieu puiſ-
» ſant dont la force environne Chryſès & la
» divine Cylla, Dieu de Smynthe, Dieu pro-
» tecteur de Ténédos, écoute la prière de

» ton Prêtre. Si jamais j'ornai ton temple d'a-
» gréables feſtons, ſi l'odeur de mes ſacrifices
» a jamais pu te plaire, daigne exaucer mes
» vœux : que tes flèches faſſent payer aux
» Grecs les pleurs que je répands. *Il dit*, &
» le Dieu du haut de l'Olympe entendit ſa
» prière. *Son arc* & *ſon* carquois, *ſont ſur ſes*
» épaules, ſes traits qui retentiſſent annoncent
» aux mortels ſa préſence & ſa fureur. Il s'a-
» vance ſemblable à la nuit, & s'arrête loin
» encore de la flotte *dévouée à ſa vengeance.* Son
» arc eſt tendu. Le trait part avec un horrible
» ſifflement. Les *mulets*, les chiens fidèles ſont
» les premières victimes «.

Cette traduction eſt en général élégante, & le ton en eſt noble : mais en la comparant au texte, on y trouvera une multitude de fautes que l'Auteur aurait preſque toutes évitées en ſuivant fidèlement l'original. D'abord il eût ſupprimé ces phraſes rebattues, *qui plongea les Grecs dans un abîme de douleurs..... quel Dieu alluma le flambleau de ces triſtes diſcordes ?* Le texte dit : Chante cette colère funeſte qui cauſa tant de maux aux Grecs.... Quel Dieu les anima l'un contre l'autre, & les rendit ennemis ? L'expreſſion propre vaut toujours mieux qu'une figure uſée, & c'eſt ce qu'oublient ſans

ceſſe ceux qui prétendent à ce qu'ils appellent *le coloris*, en répétant juſqu'au dégoût, toutes les métaphores devenues triviales. Ils ne ſongent pas qu'il faut avoir ſa propre *couleur*, & non pas celle qui étant à tout le monde, n'eſt plus celle de perſonne.

Je ne crois pas qu'on puiſſe dire *lancer la contagion*, non plus que *ainſi l'ordonna la volonté*; il y a dans le Grec : ainſi s'accompliſſait la volonté de Jupiter.

Chryſès était venu pour rompre les fers d'une fille chérie. Il apportait des tréſors pour prix de ſa liberté. Dans ſes mains étaient un ſceptre d'or, & des bandelettes ſacrées. Il implorait tous les Grecs : il implorait ſur-tout les deux Atrides, les Chefs ſuprêmes des guerriers.

Voilà comme on dépèce un tableau. A toutes ces petites phraſes hachées, ſubſtitués les traits réunis dans Homère, & vous trouverez en traduiſant littéralement :

» Agamemnon avait outragé le Pontife » Chryſès. Ce vieillard était venu ſuppliant, » aux vaiſſeaux des Grecs, redemander ſa » fille captive, chargé de riches tréſors pour » ſa rançon, portant dans ſes mains les ban- » delettes ſacrées, & le ſceptre d'or du Sacer-

» docе ; & s'adreſſant aux Grecs, & ſur tout » aux Atrides, leurs Chefs ; il dit, &c. «.

On ne prétend point que cette verſion vaille l'original ; mais comme elle en eſt bien plus rapprochée, quel lecteur ne ſentira pas qu'elle eſt beaucoup plus poétique que celle qui précède ? Dans toutes les compoſitions du genre noble & élevé, dans tout ce qui doit parler à l'imagination, l'affectation du ſtyle coupé & concis eſt un grand défaut. Il exclud les deux principaux caractères de la grande poéſie, la richeſſe & la majeſté.

Je ne te la rendrai point. La vieilleſſe au ſein d'Argos flétrira ſes appas. Captive dans mon Palais, loin de ſa patrie, elle tournera le fuſeau, & ſervira ſous mes loix.

Il n'eſt point queſtion dans le texte de ces *appas flétris*, & le traducteur a ſouvent le double défaut de rompre les conſtructions, & de paraphraſer les termes. Le texte dit :

» Je ne la délivrerai point avant qu'Argos » l'ait vu vieillir loin de ſa patrie, eſclave » dans mon Palais, tournant le fuſeau, & » deſtinée à mon lit «.

Agamemnon ne dit pas, comme l'on voit, *je ne te la rendrai point* : il dit, je ne la délivrerai pas, ce qui eſt différent. Et pourquoi

avoir ſubſtitué *ſervir ſous mes loix*, qui eſt vague, au mot grec, qui ſignifie prenant part à mon lit, & qui eſt plus outrageant & plus conforme aux loix de la guerre dans les tems qu'on nomme héroïques ?

Morne & penſif il ſuit le rivage de la mer écumante.

Il y a dans le grec :

» Il allait en ſilence le long du rivage de la » mer bruyante «.

Soit qu'Homère ait penſé ou non au contraſte du ſilence de ce vieillard avec le bruit des flots ; il fallait l'exprimer, & le traducteur le ſuprime.

Il dit : & le Dieu du haut de l'Olympe entendit ſa prière. Le cœur brûlant de courroux, il deſcend de la voûte azurée. Son arc & ſon carquois ſont ſur ſes épaules. Ses traits qui retentiſſent annoncent aux mortels ſa préſence & ſa fureur.

Sans parler de cette aſſemblage de conſonnances, *ſon* arc, & *ſon* carquois *ſont ſur ſes*, qui bleſſe étrangement l'oreille ; tous les traits de la peinture que fait Homère ſont ſéparés & affaiblis. Les voici fidèlement raſſemblés :

» Apollon l'entendit, & du haut des cieux » il deſcend plein de colère, portant ſur le » dos ſon arc & ſon carquois. Il marche, & à

» chaque pas les flèches du Dieu courroucé
» retentiſſent ſur ſes épaules. Il s'avance ſem-
» blable à la nuit, &c. «.

Il n'y a point là de traits qui *annoncent ſa préſence.* Le traducteur prête ici à Homère qui n'en a pas beſoin. Nous ne pouſſerons pas plus loin cet examen critique, que ceux qui entendent le grec peuvent étendre juſqu'où il leur plaira, & qui ſuffit aux autres pour leur perſuader que cette traduction ne leur montrera pas Homère. Mais nous croyons faire plaiſir au Lecteur en mettant ſous ſes yeux, du moins en partie, le morceau du dernier livre de l'Iliade qui repréſente Priam au camp d'Achille, d'abord tel qu'il eſt dans la nouvelle traduction, enſuite imité par M. Diderot, dans les entretiens à la ſuite du *Père de Famille*; enfin imité beaucoup plus librement en vers par M. de Voltaire il y a quelques années. Ce parallèle peut être curieux, & nous le laiſſerons tout entier au Lecteur.

» Le *Monarque entre*, ſe jette aux pieds
» d'Achille, les embraſſe, & de ſes mains
» preſſe ſes homicides mains qui lui ont ravi
» ſes fils. Achille étonné frémit à ſon aſpect.
» Ses guerriers interdits ſe regardent en ſi-
» lence..... Héros chéri des Dieux, Achille,

» s'écrie l'infortuné Monarque, ſouviens-toi
» d'un père vieux comme moi, parvenu comme
» moi aux portes du tombeau. Peut-être en
» ce moment, d'inquiets voiſins affligent ſa
» vieilleſſe. En vain, il cherche autour de
» lui le bras qui pourrait venger ſes outrages,
» & défendre ſes jours. Du moins il apprend
» que tu reſpires. Cette douce idée conſole
» ſes ennuis. Chaque jour il eſpère de revoir
» ſon fils, & de le ſerrer encore dans ſes bras.
» Mais, moi, tous les malheurs à la fois *em-*
» *poiſonnent ma vie.* J'avais des fils, les héros,
» les ſoutiens de mon empire. Hélas ! je ne
» les ai plus. J'en comptais cinquante lorſque
» les enfans de la Grèce abordèrent ſur ces
» rives. L'impitoyable Mars m'en a ravi le
» plus grand nombre. Il m'en reſtait un, c'é-
» tait l'appui de nos murs, & le vengeur de
» Troye. Hector, mon chér Hector, il vient
» de périr ſous tes coups en combattant pour
» ſon pays. Ce fils, je viens te le redemander.
» Pour racheter ſa triſte dépouille, je viens
» mettre à tes pieds mes tréſors. Reſpecte tes
» Dieux, Achille. Sois compatiſſant *comme eux.*
» Ayes pitié de ma vieilleſſe. Souviens-toi de
» ton père. Hélas ! je ſuis mille fois plus à
» plaindre que lui. Exemple déplorable d'un
» nouveau

» nouveau genre d'infortune, je ſuis réduit à » baiſer la main qui m'a ravi mes fils. Il dit : » le ſouvenir d'un père réveille au cœur » d'Achille la tendreſſe & les regrets. De la » main il repouſſe doucement le vieillard, » &c. ».

Voici l'imitation de M. Diderot ; je dis imitation, parce qu'il s'eſt permis quelques changemens.

» Achille, reſſouvenez-vous de votre père. » Il eſt du même âge que moi, & nous gémiſ- » ſons tous les deux ſous le poids des années. » Hélas ! peut-être eſt il preſſé par des voiſins » ennemis, ſans avoir autour de lui perſonne » qui puiſſe éloigner le péril qui le menace ; » mais s'il a entendu dire que vous vivez, ſon » cœur s'ouvre à l'eſpérance & à la joie, & » il paſſe ſes jours dans l'attente du moment » où il reverra ſon fils. Quelle différence de » ſon ſort au mien ! J'avais des enfans, & je » ſuis comme ſi je les avais tous perdus. De » cinquante que je comptais autour de moi, » lorſque les Grecs ſont arrivés, il ne m'en » reſtait qu'un qui pût nous défendre, & il » vient de périr par vos mains ſous les murs » de cette Ville. Rendez-moi ſon corps, re- » cevez mes préſens, reſpectez les Dieux, rap-

» pellez-vous votre père, & ayez pitié de moi.
» Fut-il un Monarque plus humilié ? un homme
» plus à plaindre ? Je ſuis à vos pieds, & je
» baiſe vos mains teintes du ſang de mon fils.
» Ainſi parla Priam, & le fils de Pelée ſentit,
» au ſouvenir de ſon père, la pitié s'émouvoit
» au fond de ſon cœur. Il releva le vieillard,
» & le repouſſant doucement, il l'écarta de
» lui «.

M. de Voltaire prend d'un peu plus haut, & va un peu plus loin.

L'horiſon ſe couvrait des ombres de la nuit.
L'infortuné vieillard qu'un Dieu même a conduit,
Entre, & paraît ſoudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector en ce moment tranquille,
Par un léger repas ſuſpendait ſes douleurs.
Il ſe détourne, il voit ces yeux baignés de pleurs,
Ce Roi jadis heureux, ce vieillard vénérable,
Que le fardeau des ans & la douleur accable,
Exhalant à ſes pieds ſes ſanglots & ſes cris,
Et lui baiſant la main qui fit périr ſon fils.
Il n'oſait ſur Achille encor jetter la vue,
Il voulait lui parler, & ſa voix s'eſt perdue.
Enfin il le regarde, & parmi les ſanglots,
Tremblant, pâle & ſans force, il prononce ces mots :
Songez, Seigneur, ſongez que vous avez un père....
Il ne put achever. Le héros ſanguinaire
Sentit que la pitié pénétrait dans ſon cœur.
Priam lui prend les mains. Ah ! Prince ! ah mon vainqueur !

J'étais père d'Hector, & ſes généreux frères
Flattaient mes derniers jours & les rendaient proſpères.
Ils ne ſont plus. Hector eſt tombé ſous vos coups.
Puiſſe l'heureux Pelée entre Thétis & vous,
Prolonger de ſes ans l'éclatante carrière !
Le ſeul nom de ſon fils remplit la terre entière.
Ce nom fait ſon bonheur ainſi que ſon appui ;
Vos honneurs ſont les ſiens, vos lauriers ſont à lui.
Hélas ! tout mon bonheur & toute mon attente
Eſt de voir de mon fils la dépouille ſanglante,
De racheter de vous ces reſtes mutilés,
Traînés devant mes yeux ſous nos murs déſolés.
Voilà le ſeul eſpoir, le ſeul bien qui me reſte.
Achille, accordez-moi cette grace funeſte,
Et laiſſez moi jouir de ce ſpectacle affreux.
Le héros qu'attendrit ce diſcours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes.
Tous nos jours ſont tiſſus de regrets & d'allarmes,
Lui dit-il ; par mes mains les Dieux vous ont frappé :
Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
Mourant avant le tems loin des yeux de mon père,
Je teindrai de mon ſang cette terre étrangère.
J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi,
Vous perdez votre fils, & je perds un ami, &c.

C'eſt aux Lecteurs à comparer les différences des deux morceaux de proſe, & à juger les libertés qu'a priſes le grand Ecrivain qui a fait ces vers à quatre-vingt ans. En imitant Homère, il fait ſouvenir de la vieilleſſe de Sophocle ; c'eſt tout ce que nous remarquerons à

ce ſujet. La diſcuſſion a des bornes, & il faut ſe garder de tout dire.

Le nouveau Traducteur a imaginé un genre de Préface qui n'eſt pas fort à la mode, & qui ne ſera guères imité ; c'eſt un Dialogue grec qu'il ſuppoſe avoir été trouvé dans les ruines d'Athènes, & qui lui a été communiqué, dit-il, par un ſavant Anglais. Le but de ce Dialogue eſt de mettre dans la bouche d'Homère lui-même l'apologie de l'Iliade & les principes de ſa Politique & de ſa Philoſophie. Il établit d'abord, & d'une manière aſſez heureuſe, qu'il n'a jamais reconnu qu'un ſeul Être ſuprême, qu'un ſeul Dieu ; & qu'à l'égard des autres Divinités, il s'en eſt ſervi dans ſon Poëme comme de Fables reçues, inſtrumens poétiques dont ſa muſe s'eſt jouée à ſon gré. Cette apologie eſt ingénieuſement amenée. Trois Grecs abordent Méléſigène ; (c'eſt le nom qu'Homère a dans ce Dialogue, & qui ſignifie né ſur les bords du fleuve Mélès). Ils s'adreſſent à lui comme au Chantre chéri des Dieux, & lui demandent un hymne pour Cérès. Le vieillard ſe recueille un moment, & chante un hymne à Jupiter. Les trois Grecs s'en étonnent. Il leur avoue qu'il ne croit pas que Cérès ſoit une Divinité, & c'eſt ainſi que commence l'expli-

cation. Cette forme eſt antique ; le ſtyle y paraît adapté autant qu'il eſt poſſible dans le grec moderne ; mais peu-à-peu l'air d'antiquité s'efface & diſparaît. Homère développe des vues de politique & de morale fort étrangères au caractère de ſes Poëmes. On en fait un grand Légiſlateur qui s'eſt propoſé d'amener tous les peuples de la Grèce à former une confédération monarchique. Homère parle comme ſes Commentateurs l'ont ſouvent fait parler, & l'eſprit d'un Français qui écrit en grec dans ſon cabinet, ſe découvre bien vîte ſous les débris d'Athènes, dont il cherche à ſe couvrir. L'envie de faire la Satyre prophétique du ſiècle où nous vivons, eſt une des choſes où la ſuppoſition ſe trahit le plus maladroitement.

» Déja (fait-on dire à Homère dans la tra-
» duction françaiſe du Dialogue) déja les eſ-
» prits ſe rétréciſſent, les ames ſe dégradent &
» s'affaiſſent. Les grandes paſſions qui re-
» muaient nos pères, qui exaltent encore au-
» jourd'hui quelques hommes privilégiés, ſe
» *décompoſeront*. Au lieu de ces Fleuves ma-
» jeſtueux qui ſouvent portaient la ruine, mais
» ſouvent auſſi l'abondance, il ne reſtera que
» d'obſcurs ruiſſeaux, qui mourront ſtériles dans

» le cercle des petites Sociétés, & ſe perdront » dans de ſourdes intrigues «.

Aſſurément des *ruiſſeaux* ne peuvent guères *ſe perdre dans des intrigues*, & l'Auteur ſe traduit ici plus mal qu'il ne traduit Homère. Voici ce que dit la phraſe grecque, qui eſt beaucoup meilleure.

Εκεινος των παθων ογκος . . . μαλα ψιλως διαλυθησεται, μεχρι τυ εν σκιερσις τισι μηχαναις, και μικρω τινι και ψυχρωλεγω των ομιλημαΐων κυκλω διασκυδην απολεσται, κατα περ οι θηπεσιοι των ποταμων, ενιοτε μην τωτων υδατων πληθει βλαψαντες, πολλακις δε και ωφελησαντες, υστερον εις ρυακια διηρημενοι σκεδον ελλειπυσι και τελευταιον εν ψαμαθοις αφανιζονται.

Nous demandons très-humblement pardon au Français Hellénisé d'eſſayer de le retraduire après lui-même; mais nous n'avons d'autre but que de faire voir qu'il ne commet point en grec les mêmes fautes qu'en français.

» Cette hauteur des paſſions, dit-il, s'affaiſ- » ſera peu-à-peu, juſqu'à ce qu'elle ſe perde » entièrement dans l'obſcurité des intrigues, » & dans le vain babil des petites Sociétés; » comme les grands Fleuves, qui dans l'abon- » dance de leurs eaux, portent quelquefois le » ravage, & le plus ſouvent la fertilité, vien- » nent enſuite ſe partager en ruiſſeaux, nous

» échappent, pour ainſi dire, & ſe perdent » enfin dans les fables «.

Sur une Traduction en vers de l'Odyſſée, par M. de Rochefort.

» Il ne s'eſt trouvé qu'un homme dans le » monde, dont les ouvrages ayent généralement fait les délices des Nations les plus » polies de l'antiquité, ayent ſervi de modèles » dans tous les genres aux Poëtes, aux Orateurs, aux Hiſtoriens, & ayent été comme » un tréſor immenſe, où les Philoſophes, les » Légiſlateurs, & les plus grands hommes de » Rome & de la Grèce, ne ceſſaient de puiſer des autorités, des leçons & des exemples. Familiariſés dès l'enfance avec les ouvrages de ce Poëte, ils le citaient en toute » occaſion, plus facilement qu'un homme de » goût ne citerait aujourd'hui Racine & la » Fontaine. Il n'eſt perſonne, parmi les gens » un peu inſtruits, qui ne reconnaiſſe Homère » à ce portrait, & qui ne ſache que dans le » monde entier, Homère eſt le ſeul qui ait » mérité un pareil éloge. C'eſt le ſeul, en effet, » de qui on ait pu dire ce que Dion Chryſoſ-

» tôme dit, que ſes Ouvrages étaient les » premiers & les derniers de tous les livres » pour l'enfance, pour l'homme fait, & pour » le vieillard «.

C'eſt ainſi que s'exprime, dans ſa préface, l'Auteur de cette nouvelle traduction de l'*Odyſſée*. Quoiqu'Homère ſoit peut-être plus fait qu'un autre pour juſtifier l'eſpèce d'idolatrie que tout Traducteur ſemble vouer à ſon original, n'y a t-il pas, cependant, une exagération trop marquée dans la plupart des traits qui forment le magnifique tableau que M. de Rochefort vient de nous préſenter ? ſont-ils tous bien conformes à la vérité ? & s'ils ne le ſont pas, n'y a-t-il pas quelque inconvénient à mettre ainſi un Ecrivain hors de toute meſure ? n'eſt-ce pas avertir de chercher de près la ſienne, & d'examiner ſa grandeur naturelle, en faiſant tomber l'échaffaudage giganteſque » ſur lequel on s'efforce de le rehauſſer ?

Il n'eſt que trop vrai que dans le ſiècle dernier, les Traducteurs & les Commentateurs des anciens leur avaient nui réellement dans l'opinion publique, en leur conſacrant ainſi une admiration aveugle & excluſive, qui convertiſſait leurs défauts mêmes en beautés. Il a fallu que dans notre ſiècle, de meilleurs eſ-

prits & des Juges plus éclairés, ayent réparé le mal qu'on avait fait, ayent ramené le grand nombre des lecteurs, en ne leur diſſimulant pas les défauts des Anciens, mais en leur apprenant en même-tems à ſentir leurs beautés. Auſſi, eſt ce de nos jours que les grands Ecrivains de l'antiquité, mieux traduits & mieux appréciés ont paru avoir enfin une influence plus générale ſur la littérature & le goût, & ont excité plus de curioſité & d'intérêt.

Il ſemble que M. de Rochefort, malgré le mérite & les connaiſſances qu'il annonce dans ſes ouvrages, ait mieux aimé s'attacher aux préjugés du ſiècle dernier, que de ſuivre la marche du ſien. Je ne crois pas qu'on m'accuſe d'être le détracteur des Anciens, ni d'Homère. Il y a long-tems que j'ai fait ma profeſſion de foi en ce genre, de manière à ne pouvoir pas être ſuſpect. Je les ai regardés comme les vrais modèles du bon goût, & des beautés naturelles. Mais tout en les choiſiſſant pour nos Dieux, en vouant à leur génie un culte légitime, il faut encore laiſſer à ſa raiſon le droit de juger les Divinités qu'on s'eſt faites dans ſon enthouſiaſme, & convenir que ces Dieux, ſemblables à ceux d'Homère, ſont ſouvent hommes ainſi que nous.

Comment, d'ailleurs, ne s'apperçoit-on pas que le même ſentiment qui nous paſſionne pour ce qu'ils ont d'admirable, doit repouſſer ce qu'ils ont de défectueux ? & ſi l'on confond l'un avec l'autre, ne donne-t-on pas lieu de ſoupçonner que l'on eſt conduit par l'opinion & l'autorité, plus que par ſes propres lumières & par ſon goût ? Je ſuis fort éloigné d'appliquer ce principe à M. de Rochefort. Il paraît ſentir très-vivement le mérite d'Homère. Mais on peut lui reprocher de charger ſes notes d'éloges, qui reſſemblent un peu à ceux des Commentateurs, dont lui-même ſe moque quelquefois avec raiſon, de trouver trop ſouvent un *art infini*, *une vaſte intelligence &c.* dans les choſes les plus ſimples & les plus communes, & d'excuſer les fautes les plus évidentes. On n'en ſera pas étonné, ſi l'on obſerve d'abord ſous quel point de vue il conſidère ſon original. C'eſt *le modèle des Poëtes, des Orateurs & des Hiſtoriens, un tréſor immenſe où les Légiſlateurs & les Philoſophes ont puiſé.*

Le modèle des Poëtes. Oh ! oui, ſans doute. Car il ſe ſert en grand Peintre d'une langue très-pittoreſque, & il eſt plein de traits de vérité, où le cœur humain ſe retrouve. Il y a plus. L'ordonnance de l'Iliade eſt impoſante

& ſublime, quoiqu'on y puiſſe remarquer beaucoup de fautes dans les détails. A ces titres, qui, mieux qu'Homère, a mérité de percer la nuit des âges? *mais cette vaſte intelligence qui*, dit-on, *a préſidé à ſes poëmes*, ne ſe trouve-t-elle pas bien plutôt dans le Taſſe que dans Homère? s'il s'agit d'intérêt, de cet art ſi admirable dans un long ouvrage d'enchaîner & de ſuſpendre de grands évènemens, de mêler des Epiſodes à l'action principale, de manière que l'ame & l'imagination du Lecteur ſoit toujours émue & attachée, la *Jéruſalem délivrée* ne paraîtra-t-elle pas un *modèle* bien ſupérieur à l'Iliade? & ſi le Taſſe avait le ſtyle d'Homère, ne ſerait-ce pas le premier des Poëtes? ce qui le prouve, c'eſt qu'il n'y a perſonne qui n'ait lu avec grand plaiſir la traduction du Taſſe, quoique très-faible & très-imparfaite; & combien peu de perſonnes liſent Homère avec plaiſir, dans quelque traduction que ce ſoit? Diſons donc, avec Tite-Live, *non omnia eidem dii dedere.* Les Dieux n'ont pas tout donné au même homme. *Le modèle des Orateurs.* Homère eſt éloquent ſans doute. Cependant ce n'eſt pas lui qui a formé les Orateurs Grecs, & Lyſias, Périclès, Iſocrate, Eſchyne & Démoſthène, ſe ſont fait

un art qui n'avait rien de commun avec les Poéſies d'Homère.

Il eſt encore bien moins *le modèle des Hiſtoriens.* Il eſt bien vrai que la Poéſie chez les Grecs ayant précédé l'hiſtoire, & les traditions des tems anciens & les tableaux des premières mœurs s'étant conſervés dans les ouvrages d'Homère, ils devenaient des monumens précieux à conſulter; mais ce mérite eſt étranger au génie d'un Poète, & ce n'eſt pas-là ſervir de *modèle.* N'a-t-on pas même reproché à Hérodote d'avoir trop accordé à ce goût pour les fables & le merveilleux, que les Grecs tenaient de leurs premiers Poètes? & quant à la dignité & à la ſageſſe qui doivent caractériſer l'hiſtoire, les Grecs ont-ils eu un Ecrivain qui les poſſédât avant Thucidide, qui a écrit la guerre du Péloponnèſe?

A l'égard des *leçons*, des *autorités*, des *exemples* qu'on a puiſés dans Homère, on en peut dire autant de tous les bons Poètes; & c'eſt ſans fondement que M. de Rochefort affirme qu'*Homère eſt le ſeul dans le monde entier qui ait mérité un pareil éloge. Il a fait les délices de la Grèce & de Rome, les deux Nations les plus polies de l'antiquité.* Nos grands Poètes du ſiècle paſſé & de celui-ci, *font les délices* de vingt

Nations policées, & ce n'eſt pas encore là un éloge particulier à *Homère ſeul dans le monde entier.* M. de Rochefort eſt moins fait que perſonne pour reſſembler aux Commentateurs qui voyent tout dans Homère.

Dion Chryſoſtôme a dit *que les ouvrages d'Homère étaient les premiers & les derniers de tous les livres, pour l'enfant, pour l'homme fait & pour le vieillard.* On a bien fait des livres depuis Dion Chryſoſtôme.

J'aime beaucoup Homère, je l'ai beaucoup lu, ſans prétendre pourtant le connaître auſſi bien que M. de Rochefort qui l'a traduit; mais j'avoue que s'il fallait choiſir, ce ne ſerait pas le livre que je préférerais à tous les autres, même parmi les anciens. Aſſurément le plan de l'Enéïde ne vaut pas celui de l'Iliade, il s'en faut de beaucoup, & Virgile eſt fort loin d'avoir tracé un caractère qui approche de celui d'Achille. Mais je ſépare de l'Enéïde trois grands morceaux qui valent des ouvrages entiers par leur étendue, & ſur-tout par leur perfection; ce ſont le le ſecond, le quatrième & le ſixième livre, qui réuniſſent tous les genres de beautés. Je préfère pour mon plaiſir ces trois morceaux à tout ce qu'a fait Homère, & l'on ſe doute

bien que dans les autres livres, je ne laiſſerais pas de côté l'admirable Epiſode de Niſus & d'Euryale, & la peinture énergique du combat d'Hercule & de Cacus. Comme chaque lecteur ne doit mettre dans cette queſtion que l'intérêt de ſon plaiſir, je crois qu'il en eſt beaucoup qui choiſiraient comme moi, & pour qui Homère ne ſerait ni le premier livre qu'ils vouluſſent prendre, ni le dernier qu'ils vouluſſent quitter.

M. de Rochefort excuſe Homère autant qu'il le peut, de n'avoir jamais peint l'amour dans ſes Poëmes. Il prétend que les ſujets qu'il traitait, ne devaient pas l'y conduire, & que, d'ailleurs, le Poète qui a ſu peindre la ceinture de Vénus, les embraſſemens de Jupiter & de Junon, les plaiſirs furtifs de Vénus & de Mars, n'était pas ſans doute un homme à qui l'amour & ſes *tranſports* fuſſent étrangers. Il me ſemble que dans les morceaux que cite ici M. de Rochefort, on remarque de la grace & de l'imagination, mais rien de paſſionné; & ſi Homère avait eu réellement cette ſenſibilité vive, dont Virgile a donné la preuve dans les Amours de Didon & d'Enée, eſt-il vraiſemblable qu'il n'eût pas trouvé l'occaſion de manifeſter ce genre de talent dans le cours

de deux Poëmes auſſi étendus que l'*Iliade* & l'*Odyſſée ?*

L'infériorité de ce dernier Ouvrage eſt aſſez généralement avouée. Le fameux Critique Longin y reconnaît les traces de la vieilleſſe. Il eſt vrai que M. de Fénélon avait une grande prédilection pour l'Odyſſée ; ce qui peut-être prouverait ſeulement que cette ame douce & pure avait plus de rapports avec la ſimplicité des mœurs peintes dans l'Odyſſée, qu'avec les paſſions violentes, tracées dans l'Iliade. M. de Rochefort, en convenant que la première peut être inférieure à l'autre à quelques égards, y trouve cependant *un plan vaſte & régulier, dont on peut d'un coup-d'œil embraſſer toute l'étendue, enchaîner toutes les parties les unes aux autres par le nœud de l'unité*, &c.

J'oſerai encore avouer avec toute la défiance que je dois avoir de mon avis, en l'oppoſant au ſien, que je n'ai point trouvé ces caractères dans l'Odyſſée ; que la marche m'en a paru vague, languiſſante, embarraſſée d'Epiſodes, auſſi dénuée d'intérêt que de vraiſemblance. On perd trop ſouvent Ulyſſe de vue, & Pénélope & Télémaque ne ſont pas aſſez intéreſſans pour remplir ce vuide. J'ajouterai que les Fables de l'Iliade me ſemblent faites pour

élever & attacher l'imagination, & que celles de l'Odyſſée ſouvent la dégoûtent & la révoltent. Les Combats des Dieux valent mieux que la Caverne de Polyphême; & ſi je vois un grand Poëte dans la Peinture du Scamandre, ſe battant avec tous ſes flots contre le terrible Achille, je crois entendre des contes d'enfans, quand on me montre les compagnons d'Ulyſſe, perçant l'œil du Cyclope avec un pieu. Les Fables de l'Arioſte amuſent, parce qu'il en rit le premier; mais Homère raconte ſérieuſement ces puérilités extravagantes. En général, l'Iliade paraît animée ſans ceſſe du feu de la Poéſie; j'y admire l'épanchement fécond d'un beau génie qui prodigue les beautés, & fait oublier les fautes; mais dans l'Odyſſée, je crois le plus ſouvent entendre un vieillard qui fait des contes; & quoiqu'il y ait un peu plus d'intérêt dans les derniers livres, quoique la fidélité d'Eumée & le déguiſement d'Ulyſſe forment une ſituation plus attachante que ce qui a précédé, quoiqu'il y ait des tableaux heureux de mœurs champêtres & hoſpitalières; la reconnaiſſance d'Ulyſſe & de Pénélope, amenée par de petits moyens, & froidement tracée, ne produit point ce que le Lecteur en attendait, & jette encore de la langueur ſur cette

cette partie du Poëme qui devait s'élever au-dessus du reste.

Il reste à donner au Lecteur une idée de la traduction de M. de Rochefort, en lui en offrant quelques morceaux. Voici le début.

Muses, chantez ce Roi *prudent* & *courageux*,
Qui combattit long-tems ses destins *orageux*,
Qui brisa d'Ilion les murailles sacrées,
Et jetté *par le sort* en diverses contrées,
De cent peuples fameux vit les loix & les mœurs,
Qui pour ses compagnons souffrit de longs malheurs,
Et sur l'humide plaine où commande Neptune,
Défendit constamment leur vie & sa fortune.

Il y a, si on ose le dire, bien des fautes dans cet exorde. La moindre serait peut-être d'avoir employé huit vers pour en rendre cinq, si en allongeant l'original on l'eût embelli ou égalé. Mais il était facile de n'être pas plus long que le grec, & d'éviter les défauts de la traduction Françoise. Pourquoi mettre deux épithètes dans le premier vers? *Prudent & courageux* rimant avec *orageux*; c'est là dès le commencement un style prosaïque & faible. On sait que c'est en général un défaut de rimer par des épithètes, à moins qu'elles ne soient harmonieuses & énergiques.

Encore dans tous les cas ne faudrait-il pas les prodiguer, mais ſur-tout dans le début d'un Poëme qui doit être noble dans ſa ſimplicité. Un autre défaut, c'eſt la conſtruction de ces deux vers :

Qui combattit long-tems ſes deſtins orageux,
Qui briſa d'Ilion les murailles ſacrées.

On dirait que la chûte d'Ilion eſt un des ſujets que la Muſe doit chanter. Homère s'explique clairement : Muſe, chantez ce guerrier prudent qui erra long-tems après avoir renverſé la ville de Troye. Horace, en traduiſant ce début, dit de même, *captæ poſt tempora Trojæ. Défendit conſtamment.* Cet adverbe eſt encore bien proſaïque ; mais ſur-tout comment Ulyſſe peut-il à la fois *combattre ſes deſtins, & défendre ſa fortune*, en même-tems qu'il eſt *jetté par le ſort ?* On voit que cette accumulation de termes vagues, non-ſeulement énerve le ſtyle, mais répand encore des nuages ſur les idées.

Le Traducteur a-t-il peint aſſez poétiquement Pallas, deſcendant de l'Olympe ?

Elle dit, & déja préparant ſon eſſor,
La Déeſſe *à ſes pieds a mis* ſes ailes d'or,

Dont elle fend les airs, lorſque d'un vol rapide
Elle franchit la terre ou la plaine liquide.

A mis ſes ailes à ſes pieds, eſt une expreſſion amphibologique. Attacher était plus poétique & plus clair. *Dont elle fend les airs.* Cette appoſition rejettée à l'autre vers, quand le ſens paraît fini dans le précédent, ſerait une faute par-tout ailleurs, mais plus encore dans cet endroit où il fallait peindre la légèreté par le mouvement de la phraſe. Ce défaut, ſi contraire aux règles de la conſtruction poétique, de prolonger ainſi par des liaiſons qui appartiennent à la proſe, une phraſe dont le ſens paraît terminé, eſt un de ceux qui reviennent le plus ſouvent dans la traduction de M. de Rochefort. Voyez le Diſcours de Minerve à Ulyſſe dans le troiſième Livre.

Que je reconnais bien, lui répondit Minerve,
De ton cœur ſoupçonneux la prudente réſerve;
Et cet eſprit actif, qui *jamais* abattu,
S'affermit d'autant plus qu'il eſt plus combattu;
Et qui t'a mérité que ma juſte tendreſſe
Ne t'abandonnât point au *ſein* de la détreſſe.

De deux vers en deux vers, le ſens paraît fini, & ſe renoue par la même conjonction; c'eſt ce qui rend le ſtyle lâche. *Qui jamais*

abattu eſt une faute de langage, ou du moins une ellipſe bien haſardée.

Avec quels doux tranſports & quels empreſſemens
Un autre volerait vers les embraſſemens
D'un fils unique & cher, &c.

Cet enjambement d'un vers à un autre eſt encore vicieux.

Tels dans les champs poudreux d'une vaſte carrière,
Quatre *légers courſiers*, *entourés* de pouſſière,
Traînent un char ſuperbe ; & les crins hériſſés,
S'élancent ſous le fouet dont leurs flancs ſont preſſés.

Ce dernier vers eſt beau ; mais dit-on bien *les champs d'une carrière ?* Quatre *légers courſiers entourés.* Cet amas d'épithètes & de conſonnances eſt auſſi oppoſé à la rapidité qu'à l'harmonie. Les courſiers ne *traînent* pas le char, ils l'enlèvent, ils l'emportent. Le morceau ſuivant, qui repréſente Ulyſſe abordant à Ithaque, eſt écrit avec élégance, & il y en a pluſieurs de ce genre dans l'Ouvrage de M. de Rochefort.

Il dormait, & des maux que ſon cœur a ſoufferts,
Le ſommeil effaçait les ſouvenirs amers,
Quand l'aſtre, dont l'éclat fait pâlir les étoiles,
Parut, & de la nuit vint éclaircir les voiles.
Au bord qu'il déſirait le vaiſſeau deſcendit :
Sur la rive d'Ithaque eſt un vaſte *réduit*,

Un Port large & profond, dont l'enceinte eſcarpée
De deux bras de rochers paraît enveloppée.
Là, les flots agités ne trouvent point d'accès;
Là, le vent en courroux ne pénétra jamais.
Les vaiſſeaux parvenus dans cet heureux aſyle,
Y reſtent ſans liens ſur une onde immobile;
C'eſt le Port de Phorcyne : un antique olivier
Au fond de cette enceinte élève un front altier,
Dont les rameaux épais embraſſent ſous leur ombre
Une grotte ſacrée, un antre *aimable* & ſombre,
Où les Nymphes des eaux, les Naïades en paix,
Sortant du ſein des mers, vont reſpirer le frais;
Là, des marbres brillans de diverſe ſtructure,
En vaſes façonnés, creuſés par la nature,
Reçoivent dans leurs flancs les précieux tréſors
Que la ſoigneuſe abeille amaſſe ſur ces bords.
On y voit les fuſeaux dont ces Nymphes charmantes
S'occupent à former les trames éclatantes
De cent voiles légers, où les plus belles fleurs
Sur un tiſſu de pourpre étalent leurs couleurs.
En cet antre profond des ſources d'une eau pure,
Sans ceſſe font entendre un aimable murmure, &c.

On retrouve encore dans ces vers les mêmes enjambemens que l'on a déja remarqués; mais il y a de la douceur & de la pureté dans l'expreſſion, & ce ſont les qualités que l'on peut louer le plus dans le ſtyle de M. de Rochefort. On eſt étonné, il eſt vrai, que les mots *paye*, *effraye*, dont la dernière ſyllabe n'a de

valeur que lorſqu'elle ſe joint à un autre mot commençant par une voyelle, forment deux ou trois ſyllabes abſolues dans les vers de M. de Rochefort.

Tout ce qui des mortels *effraye* les regards.

Ce mot ne peut valoir trois ſyllabes qu'à la fin du vers. C'eſt une règle générale.

Je citerai encore, avant de finir cet article, la fin du treizième Livre, qui offre des beautés d'expreſſion & de tournure. C'eſt le moment où Minerve métamorphoſe Ulyſſe en un vieillard mendiant.

Sur Ulyſſe, à ces mots, Pallas lève la main,
Et ſoudain, le touchant de ſon ſceptre divin,
Courbe de ce héros la ſuperbe ſtature,
Elle enlève à ſon front l'or de ſa chevelure;
Par de larges ſillons profondément tracés,
Imprime la vieilleſſe en ſes traits effacés;
Et de ſes yeux éteints flétriſſant la paupière,
Semble y laiſſer à peine un reſte de lumière.
Ses vêtemens de pourpre & de fleurs enrichis,
Se changent auſſi-tôt en de ſales habits,
Dont les plis déchirés & ſouillés de pouſſière,
Sont le triſte *appareil* de l'horrible misère.
La peau d'un cerf uſée, attachée à ſon dos,
Ne couvre qu'à moitié ſes dégoûtans lambeaux:
Il porte une beſace & dans ſa main tremblante
Un vieux bâton ſoutient ſa marche chancelante.

C'eſt une queſtion, ſi avec le plus grand talent pour la Poéſie, il faudrait traduire Homère. Dans notre langue, vingt-quatre Chants écrits, même en beaux vers, paraîtront bien longs, ſi l'on n'y trouve beaucoup plus d'intérêt & de variété qu'il n'y en a dans l'Iliade, & ſur-tout dans l'Odyſſée. On peut en traduire heureuſement des morceaux; mais traduire Homère tout entier, eſt une bien grande entrepriſe.

L'Ouvrage de M. de Rochefort eſt terminé par une excellente Diſſertation ſur les Voyages d'Ulyſſe.

Sur les Œuvres de M. Sédaine.

Toutes les Pièces de cet Auteur ſont trop connues pour être analyſées. Elles ſeront ſeulement l'occaſion & le ſujet de quelques réflexions.

Si l'on eſſaye de lire ces petits Drames, ceux même qui ont eu le ſuccès le plus conſtant, on aura peine à comprendre d'abord qu'il y ait aſſez d'agrément pour en faire oublier les défauts, & pardonner le ſtyle. Ce-

pendant allez les voir, & vous ſerez étonné que des ſcènes qui vous avaient paru froides & même plates, forment ſur le Théâtre de petits tableaux qui plaiſent dans leur cadre, & que la muſique anime. M. Sédaine a donc cette eſpèce de talent qui conſiſte à ſaiſir les effets de la ſcène, & à mettre en valeur le talent d'un Muſicien. On dira peut-être que cette ſcience eſt commune; oui, dans un degré médiocre; mais il paraît que M. Sédaine l'a portée beaucoup plus loin qu'aucun de ceux qui avaient traité le même genre, du moins juſqu'au moment où M. Marmontel s'en eſt occupé. En effet, voyez ſi *Tom-Jones*, le *Sorcier*, le *Peintre amoureux*, & les Pièces de l'ancien Théâtre de la Foire, offrent des ſituations auſſi agréables, auſſi-bien contraſtées, auſſi attachantes que celles du *Roi & le Fermier*, de *Roſe & Colas*, d'*On ne s'aviſe jamais de tout*, du *Déſerteur*, &c.

Pannard eſt excellent dans le Vaudeville. M. Favart a mis beaucoup d'eſprit dans ſes Pièces, & ſouvent trop. *La Chercheuſe d'eſprit*, *Annette & Lubin*, ſont de jolis Ouvrages; mais on ne peut nier qu'ils ne produiſent moins d'effet que les Pièces que nous venons de citer.

J'ai vu quelquefois M. de Voltaire étonné de l'empreſſement qui faiſait courir tout Paris à la Comédie Italienne. C'eſt alors qu'il était tenté de nous prendre pour un peuple de pantins. Le haſard a fait qu'une troupe de Comédiens a joué dans ſon voiſinage *le Roi & le Fermier*, & *Roſe & Colas*. Il y a aſſiſté, & il y a pris aſſez de plaiſir pour nous pardonner d'en avoir davantage. Que ſerait-ce, en effet, s'il eût entendu des Acteurs tels que Cailleau, Clairval, Madame la Ruette, & la voix de Madame Trial, de Madame Billioni, &c.

Il faut convenir qu'on ne porte pas au Théâtre Italien le même eſprit de ſévérité qu'à la Comédie Françaiſe. D'abord il ſemble qu'un Auteur qui s'aſſocie à un Muſicien, abandonne au moins la moitié de ſes prétentions, & c'eſt une raiſon pour obtenir la moitié plus d'indulgence que celui qui entreprend de nous amuſer tout ſeul. Enſuite le charme de la Muſique qui flatte les ſens, diſtrait l'eſprit de la réflexion, & l'empêche de ſuivre l'Ouvrage avec l'attention rigoureuſe de la Critique. Ce n'eſt pas que je prétende que la Muſique ſeule faſſe le ſuccès d'un Drame ; au contraire, je crois qu'il y faut toujours un degré d'intérêt & de vraiſemblance, ſans lequel la

Muſique elle-même perdra de ſon pouvoir ſur nous ; on le prouverait par vingt exemples. Le troiſième Acte d'Orphée ſemblerait ſeul la démentir ; mais c'eſt une exception, & ſi on ne l'eût pas jugé comme une Parodie, il n'aurait pas été ſouffert. En général, pour peu que la Pièce ſoit paſſable, le Muſicien habile fait oublier les fautes, & embellit tous les détails. Lorſque Liſe dit à ſa Gouvernante : Ah ! ſi j'aimais, je ferais comme une Penſionnaire de mon Couvent. — Que faiſait-elle ? — Voici ce qu'elle chantait : — Ce n'eſt pas-là ſans doute amener une Arriette bien à-propos ; mais l'air plaît, & c'eſt aſſez.

Il eſt vrai que ſur pluſieurs des Drames de M. Sédaine, on a fait une remarque aſſez fondée, & qui le ſerait de même ſur toutes les Pièces qu'on a miſes au Théâtre, d'après les Contes de la Fontaine, de M. de Voltaire, de M. Marmontel ; c'eſt qu'en ce cas, le Conte eſt preſque toujours fort au-deſſus de la Pièce. Il eſt sûr que *le Faucon*, *les Femmes vengées*, *le Magnifique*, ne valent pas, à beaucoup près, les Contes qui en ont fourni le ſujet. Cependant la Scène de la *Roſe* dans *le Magnifique*, eſt une idée qui ſemble bien heureuſe, ſurtout quand c'eſt Madame la Ruette qui l'exé-

cute. A l'égard du *Faucon*, M. Sédaine paraît n'avoir pas conſulté la connaiſſance du Théâtre qu'il montre ordinairement dans le choix de ſes ſujets. C'eſt le Conte le plus touchant qui ſoit dans la Fontaine.

L'oiſeau n'eſt plus, vous en avez dîné,

eſt un mot qui, dans un récit, attendrit juſqu'aux larmes; mais dans un Drame, un faucon mis à la broche ne ſera jamais une ſource d'intérêt. C'eſt une diſtinction bien délicate, & qui demande beaucoup de ſagacité, que celle des objets qui attachent dans une narration, & de ceux qui plaiſent ſur la Scène. On a ſouvent confondu l'un & l'autre, & l'expérience ſeule, fondée ſur une étude ſuivie, peut apprendre à ne pas s'y tromper. *La Reine de Golconde* eſt auſſi fort inférieure au Conte du même nom, production originale & piquante comme toutes celles du même Auteur; mais le ſujet eſt mieux adapté à la ſcène que celui du *Faucon.*

Ce qui plaît aux Dames, *l'Education d'une Fille*, *les Trois Manières*, *la Bégueule*, ſont des morceaux bien ſupérieurs *à la Fée Urgelle*, à *Iſabelle & Gertrude*, *à l'Union de l'Amour & des Arts*, &c. Qu'on ſe rappelle ces vers charmans :

Iſabelle inquiète, en ſecret agitée,
Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée,
Reſpirait dans la nuit ſous des ombrages frais,
En ignorait l'uſage, & s'étendait auprès;
Sans ſavoir l'admirer regardait la nature,
Puis ſe levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer,
Ne penſant point encore & cherchant à penſer.

Comparez à ce portrait l'Ariette où l'on a voulu le retracer.

De ſa modeſte mère
Elle a ſaiſi le goût,
L'œil perçant du myſtère
Ne voit rien & voit tout.
Ses timides prunelles
Se gliſſant de côté,
Lancent des étincelles
De pure volupté.

Doucement tourmentée
De ſes *quinze ou ſeize* ans,
Tendrement agitée
De ſes *tranſports* naiſſans,
Ne penſant point encore,
Mais cherchant à penſer,
D'un déſir qu'elle ignore,
Elle ſe ſent preſſer.

L'Auteur a cru que *ſes quinze ou ſeize ans* valaient bien *ſes dix-ſept ans.* Il y a pourtant

quelque différence, comme il y en a entre ce vers :

Ne penſant point encore, & cherchant à penſer ;

& ces deux-ci, où il n'y a pourtant qu'une ſyllabe changée,

Ne penſant point encore,
Mais cherchant à penſer.

Pour revenir à M. Sédaine, à l'art qui règne dans la diſpoſition de ſes Pièces, il joint celui de mettre de la vérité dans de petits détails, & même de les faire entrer pour quelque choſe dans l'intérêt de la ſituation ; par exemple, la Lampe de Victorine, dans *le Philoſophe ſans le ſavoir*, rappelle au jeune Vanderk qui va ſe battre, l'idée de ce qu'il aime, & cette idée en fait naître beaucoup d'autres. Ce n'eſt pas qu'on veuille comparer en aucune manière ces moyens faibles, & légèrement indiqués, aux grands traits de naturel & de pathétique qui appartiennent à l'Ecrivain ſupérieur. On ſait ce que diſait M. de Voltaire de Marivaux : *c'eſt un homme qui connaît tous les petits ſentiers qui aboutiſſent au cœur humain ; mais il n'en ſait pas la grande route.*

D'ailleurs, cet amas de circonſtances minutieuſes eſt le plus ſouvent un hors-d'œuvre

frivole, un rempliſſage trivial; par exemple, dans les premiers Actes du *Philoſophe ſans le ſavoir*, rien n'eſt plus froid que tous ces détails de nôces. On ſent que l'Auteur a voulu établir le contraſte entre la joie d'un pareil jour & le danger qui menace toute la famille; mais les bagatelles dont il nous occupe ne peignent point le bonheur, n'ajoutent rien à l'intérêt, & reſſemblent trop aux facéties puériles qui ſe mêlent preſque par-tout à la même cérémonie.

Cette Pièce eſt pourtant celle où l'Auteur s'eſt le plus élevé. La ſituation du troiſième Acte eſt forte & attachante. Ce combat, ce péril du fils jetté tout au travers d'une fête de famille, d'un mariage heureux, eſt vraiment théâtral. L'intérêt croît encore au quatrième Acte, lorſque le père eſt en ſcène avec le Baron d'Eſparville; mais il faut avouer que dans le cinquième, les trois coups de marteau ſont une faible imitation du coup de canon d'*Adélaïde Dugueſclin*, & qu'ils ne ſont amenés que par la plus grande des invraiſemblances. Jamais on ne nous perſuadera que ce bon Antoine, ce domeſtique ſi fidèle, ſi ſenſible, ſi attaché à ſon Maître, qui portait cet attachement juſqu'à une eſpèce de folie, puiſqu'il

imaginait d'aller ſe battre pour lui, quoique cela ne fût guères poſſible, oublie en un moment & les ordres précis qu'il a reçus de M. Vanderk, & le zèle qui doit l'intéreſſer aux dangers de ſon Maître. Il voit voler un chapeau, deux hommes tomber de cheval, & loin de voler au ſecours du jeune Vanderk, de ſuivre ce premier mouvement de curioſité & d'affection qui doit le porter à s'aſſurer du ſort d'une perſonne qui lui eſt ſi chère, il part comme un fou, & revient porter le poignard très-gratuitement dans le cœur du père, en lui criant que ſon fils eſt mort, quoiqu'il n'en ait aucune certitude. Un homme de l'âge & du caractère d'Antoine ne ſe conduit pas ainſi. Ce n'eſt pas ainſi que la nature eſt faite, & c'eſt une preuve que ceux qui s'étudient trop à la copier dans les nuances imperceptibles, la manquent dans les grands traits.

La raiſon ne paraît pas moins bleſſée dans ſon *Déſerteur*, ouvrage d'ailleurs remarquable par l'adreſſe qu'il lui a fallu pour faire paſſer le rôle d'un Grenadier ivre, à côté de celui du Soldat prêt à être mené au ſupplice; mais la déſertion de ce Soldat eſt-elle exécutée d'une

manière vraiſemblable ? Je n'examine pas ſi arrêté hors des limites, il eſt ou n'eſt pas dans le cas de la condamnation. L'Auteur, dans ſa Préface, aſſure que ſuivant les Militaires inſtruits, ſon Déſerteur doit être condamné à mort. Graces au ciel, & à la bonté éclairée de Louis XVI, aujourd'hui du moins il ne le ſerait plus. Je me borne à demander ſi, lorſqu'il eſt ſur la ſcène au premier Acte, il a déſerté. Non, ſans doute. Eh ! bien, c'eſt en ce moment que les Soldats de garde le rencontrent, c'eſt devant eux qu'il jette ſon uniforme, c'eſt en leur parlant qu'il répète cent fois qu'il s'en va ; & en effet, ils le voient partir après ce dialogue, & diſent tranquillement : *Voyons s'il court vers la frontière.* Jamais action pareille n'a pu ſe paſſer nulle part. Une patrouille à qui un Soldat parlerait ainſi, le traiterait comme un homme ivre, & l'amenerait en priſon. Cette faute eſt d'autant moins excuſable, qu'il était très-facile de terminer l'Acte, en faiſant ſortir Alexis réſolu à déſerter, ſans faire venir des gardes ſur la ſcène.

Une autre invraiſemblance, peut-être auſſi choquante, eſt la facilité d'Alexis à croire le mariage & l'infidélité de ſa maitreſſe, & à prendre

prendre une réſolution déſeſpérée. Il voit une noce de village ; on lui dit que c'eſt celle de Louiſe. Il le croit ſans examen, & déſerte un moment après. Le mouvement naturel ne ſerait-il pas de courir après la noce, & de s'aſſurer de la vérité, de parler à Louiſe, de parler à ſon père ? Une infidélité auſſi forte ſur-tout que le ſerait celle qu'on veut lui faire croire, n'eſt-elle pas de ces choſes que l'on croit le plus tard qu'on peut ? Il eſt poſſible à toute force qu'Alexis ſoit fait autrement que les autres hommes, & nous voyons des choſes qui ne ſont pas moins étranges; mais ſur mille perſonnes, il n'y en aura peut-être pas une qui dans les circonſtances données, ſe conduiſe comme lui. Or, je demande ſi ſur la ſcène où l'on doit toujours peindre le cœur humain, ce ſont les exceptions qu'il faut choiſir ?

Mais ce que M. Sédaine a le plus négligé dans ſes Ouvrages, c'eſt le ſtyle. Cette négligence, ſur-tout en vers, eſt portée juſqu'à un tel abus, qu'il ſemble qu'on ait voulu ſe jouer du Lecteur. Sans doute, le talent d'écrire en vers eſt fort rare en tout tems ; mais il y a une eſpèce de fautes, un degré d'incorrection qu'un

homme d'eſprit ne peut plus ſe permettre. Comment peut-on chanter ſur un Théâtre de la Capitale des vers tels que ceux-ci ?

Le bonheur eſt *de le répandre*,
De le verſer ſur les humains,
De faire *éclore de vos mains*
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre, &c.
. . . . . .
Vous qui croyez que des *tendres eſclandres*
Un regiſtre peut être *l'écueil*,
. . . . . .
Pourquoi donc ce Magnifique,
Que je n'ai vu que deux fois,
Sur mon cœur a-t-il des droits ?
C'eſt envain que *je m'applique*
A n'y réfléchir jamais, &c.
. . . . . .
Le nom de ce Magnifique
Prononcé *ſubitement*
Par un ſentiment unique,
Me pénètre vivement, &c.

Le Vaudeville de *Roſe & Colas* n'eſt pas même intelligible.

Soyez sûrs que dans notre ménage,
Si votre bien dépend de moi,
Vous, le vôtre de ma future,
L'amour, l'amitié, la nature,
Deviendront pour nous une loi.
. . . . . .

Il m'eſt cher, vous, mon pere encore plus :
Si nos jours ne coulaient enſemble,
Ses déſirs deviendraient ſuperflus,
Même nœud nous unit, nous raſſemble ;
Et nos enfans auront en moi
Pour nous la leçon la plus sûre, &c.

Cet air du *Faucon* eſt peut-être plus étrange que tout le reſte.

J'ai rêvé que notre grange
Me paraiſſait toute en feu.
J'en ai vu ſortir un Ange,
Il était en habit bleu.
Il me préſente une orange ;
Moi, je me recule un peu.
Il me dit que je la mange,
Moi, je me recule un peu.
Il me dit que je la mange.
La grange était tout en feu.

Il faut remarquer, à la louange de M. Sédaine, qu'il y a peu de Préfaces dans ſon Recueil, & qu'elles ſont courtes. Celle du *Déſerteur*, dans la première édition, commençait aſſez ſingulièrement : *Lorſqu'en* 1759, *je donnai pour la première fois Blaiſe le Savetier, &c.* Si le Grand Corneille eût dit : *Lorſqu'en* 1736, *je donnai pour la première fois le Cid*, &c., on eût trouvé peut-être quelque faſte dans ce début. M. Sédaine a ſenti qu'il y en avait un peu dans le

ſien. Il s'eſt contenté de mettre cette fois : *Lorſque j'ai donné Blaiſe le Savetier*, &c. Il a très-judicieuſement reconnu que l'époque pouvait n'être pas intéreſſante.

SUR une Hiſtoire de la Reine MARGUERITE DE VALOIS.

L'HISTOIRE de cette Reine, célèbre par ſa beauté, ſon eſprit & ſes galanteries, eſt puiſée dans les meilleures ſources, & tracée par une plume ſage & impartiale. L'Auteur a le mérite très-précieux & malheureuſement trop rare, de s'être rempli & pénétré de l'eſprit des Ecrivains originaux & des meilleurs mémoires du tems. Il les a tous étudiés & comparés avec cette attention ſcrupuleuſe qui n'eſt donnée qu'à ceux qui attachent un grand intérêt aux objets dont ils s'occupent ; car il faut pour réuſſir en tout genre, que nos travaux deviennent nos plaiſirs. L'étude de l'hiſtoire eſt attrayante ſans doute ; mais pour en acquérir la connaiſſance la moins imparfaite qu'il ſoit poſſible, il faut s'enfoncer tout entier dans la lecture des Auteurs contemporains. Eux ſeuls peuvent donner ſur chaque

évènement des idées claires & sûres ; eux seuls vous font vivre avec les personnages dont ils parlent. Ce n'est pas que la plupart ne soient en particulier plus ou moins passionnés ; mais dès que l'on connaît leur condition, leur caractère, & la part qu'ils ont eue aux affaires, on sait leur secret ; & comme ils ne peuvent pas être tous prévenus de la même manière sur les mêmes faits, on corrige la partialité des uns par l'équité des autres. On croirait volontiers que les Auteurs d'abrégés ou d'histoires générales, qui ont écrit long-tems après les évènemens, sont des guides moins suspects & bien plus sûrs à suivre. Cependant on peut observer que les préjugés d'opinion sont plus contagieux que les préjugés d'intérêt. On se méfie de ceux-ci, parce qu'ils se présentent avec moins de précaution. Au contraire, un Auteur qui ne peut avoir eu aucune relation personnelle avec les hommes dont il parle, vous offre un piége d'autant plus caché que lui-même il ne l'apperçoit pas. Tout Historien porte sur les personnages & les évènemens une vue générale, à laquelle il rapporte & subordonne tout. Il se rend maître des autorités & des témoignages, & les plie au système qu'il s'est fait. Le Lecteur, qui n'a point les

originaux ſous les yeux, eſt obligé de ſuivre aveuglément le guide qu'il a choiſi, ou de s'arrêter en chemin; & comme l'eſprit a beſoin de ſe repoſer ſur une opinion quelconque, on prend tout naturellement celle de l'Hiſtorien qu'on lit. C'eſt le Rapporteur du procès, & l'on juge ſur ſes concluſions ſans examiner les pièces. On ne fera pas ce reproche à M. Mongez. Il a fouillé tous les monumens hiſtoriques dont il pouvait tirer des ſecours. Il garde un juſte tempérament entre les Panégyriſtes, adulateurs de Marguerite, & ſes Détracteurs ſatyriques. En avouant ſes faibleſſes, il la juſtifie de l'accuſation d'inceſte avec ſon frère, le Duc d'Alençon. Il peint les agrémens de cette Princeſſe, qui, pendant long-tems, lui fit des adorateurs de tout ce qui l'approchait; ſa beauté majeſtueuſe & ſa gaîté facile, ſa complaiſance pour les maitreſſes d'un mari qu'elle n'aimait pas, & ſon attachement aux intérêts de ce Prince au milieu de leurs infidélités réciproques; ſes connaiſſances littéraires qu'elle cultivait au milieu des affaires & des plaiſirs; ſa fermeté dans les dangers, & ſes inimitiés & ſes vengeances mêlées à ſes intrigues amoureuſes. Les citations des Ecrivains du tems ſont la plupart très-curieuſes &

d'un ſi bon choix, que rien n'eſt plus propre à inſpirer le goût des études hiſtoriques. L'Auteur ne diſſimule aucune vérité & ne cherche point à diminuer l'horreur que l'on doit avoir pour les hommes atroces & ſanguinaires, quelqu'ait été le rang qu'ils ont ſouillé. Excuſer & adoucir ce qui eſt odieux & criminel, c'eſt ôter à l'exemple ſon pouvoir, & à l'hiſtoire ſon autorité. Quelques Ecrivains ont cru bien faire en rejettant ſur des Etrangers, ſur les Italiens de la Cour de Catherine, l'affreux complot de la S. Barthelemi. Ils en ont preſque juſtifié Charles IX, & n'ont repréſenté ce Prince que comme l'inſtrument faible & docile de fureurs qu'il ne ſentait pas; mais la vérité dément ces vaines excuſes; & M. Mongez la dit. Il fait voir, en citant les faits & les témoignages, que ce Prince était naturellement cruel; que ſon caractère féroce & emporté ſe manifeſtait en tout; que perſonne ne nourriſſait contre les Proteſtans une haîne plus furieuſe & plus ſanguinaire, & qu'il projettait depuis plus d'un an le plan de leur deſtruction, combinée dans une ame déja faite à la diſſimulation & endurcie à la vengeance. Des paroles échappées de tems en tems trahiſſaient la joie barbare que lui inſ-

piraient ſes projets de meurtre & de carnage ; & l'impatience de les voir exécuter. *Je guette mes oiſeaux comme les fauconniers*, diſait-il ; & lorſque la Cour de Rome faiſait attendre les diſpenſes néceſſaires pour le mariage d'une Princeſſe Catholique avec un Prince Proteſtant, & diſputait ſur le formulaire qu'il faudrait obſerver dans la cérémonie des nôces, Charles dit à Jeanne d'Albret, *avec ſes juremens ordinaires, ma tante, je vous honore plus que le Pape, & aime plus ma ſœur que je ne le crains. Je ne ſuis pas Huguenot ; mais je ne ſuis pas ſot auſſi. Si M. du Pape fait trop la bête, je prendrai moi-même Margot par la main & la menerai épouſer en plein prêche.* Que le Lecteur réfléchiſſe ſur ces paroles ; qu'il ſe rappelle encore celles que diſait le même Prince après la S. Barthelemi, *la jupe de ma ſœur Margot m'a ſervi de filet pour prendre les Huguenots*, & qu'il juge du caractère de Charles IX.

Que peut-on penſer encore, & de ce Roi & des mœurs de cette Cour abominable, & de ces tems malheureux, lorſqu'irrité contre le Duc de Guiſe que l'on croyait aimé de Marguerite, & que l'on regardait comme la cauſe des obſtacles qu'elle apportait au mariage projetté entr'elle & le Prince de Navarre,

Charles fait appeller Henri d'Angoulême, Grand Prieur de France, ſon frère bâtard, & lui dit : *De ces deux épées que tu vois, il y en a une pour te tuer, ſi demain que j'irai à la chaſſe, tu ne tues le Duc de Guiſe ;* lorſqu'on le voit diſtribuer lui-même des cordes à ſix Gentilshommes pour étrangler la Mole, le favori du Duc d'Alençon ; bel emploi pour un Roi & pour des Gentilshommes ! lorſqu'on lit dans *le Laboureur*, que Charles *avait derrière ſon chevet de lit ſix couteaux de la longueur du bras, fort tranchans !*

Les vaudevilles & les plaiſanteries populaires ſervent ſouvent à faire connaître le caractère & les mœurs des Princes. Lorſqu'on ſait, par exemple, qu'Henri III s'amuſait à enlever tous les petits chiens (1) dans les rues de Paris, ou à friſer les cheveux & arranger les parures de ſa femme ; lorſqu'on ſe rappelle ſes proceſſions & ſes momeries monacales, trouve-t-on qu'il ſoit mal peint dans ce placard qui courut de ſon tems ? *Henri, par la grace de ſa mère, inerte Roi de France, & de Pologne imaginaire, Concierge du Louvre, Marguillier de Saint-Germain-l'Auxerrois, gendre*

(1) Mézerai.

de Colas, Gauderonneur des coleis de ſa femme, & Friſeur de ſes cheveux, Mercier du Palais, Viſiteur des étuves, Gardien des quatre Mendians, & Protecteur des Blancs battus.

Parmi les citations de différens genres que l'on trouve dans cet utile & eſtimable Ouvrage, nous rapporterons un morceau tiré du Recueil des Sermons prêchés par le Frère *Cornelis Adrianſen*, Franciſcain de Bruges, & chaſſé de cette Ville, à cauſe de ſon libertinage & de ſon fanatiſme. L'Auteur tranſcrit ce morceau dans ſes notes, à propos de la prétendue médaille frappée par le Prince de Condé, avec ſon effigie & cette légende criminelle : *Ludovicus XIII, Dei gratiâ, Francorum Rex primus Chriſtianus.* Le ſavant *Proſper Marchand* a très-bien prouvé, dans ſon Dictionnaire hiſtorique, au mot *Bourbon*, que cette médaille n'avait jamais exiſté. Quoi qu'il en ſoit, voici le Sermon du Franciſcain qui mérite d'être connu.

» Voyez, s'écrie-t-il, comme ce maudit » Condé, le Chef des Huguenots en France, » recommence à y jouer ſon jeu, & eſt oc- » cupé à ſaccager cette noble France, à la » piller, à la ruiner & à la détruire de fond en » comble : ſa fureur va même juſqu'à vouloir

» chaſſer, prendre ou maſſacrer ſon Roi légi-
» time. Ah ! cela ne paraît-il pas bien à la
» monnoie qu'il a fait frapper avec cette inſ-
» cription : *Ludovicus Borbonius, primus Rex*
» *Chriſtianorum ?* Ah ! faux traître, infâme co-
» quin & double ſcélérat ! crois-tu donc être
» le premier Roi des Chrétiens ? Et voyez,
» je vous prie, n'eſt-ce point là le train des
» Anabatiſtes de Munſter avec leur Roi Jean
» de Leyden ? & ne faut-il donc pas que ce
» Condé & ſes Huguenots ayent chacun au
» moins cent mille diables dans le ventre....
» Il ſe fait intituler, continue-t-il encore,
» *Ludovicus XIII, primus Rex Evangeliſtarum*
» ou *Evangelicorum.* Eh ! n'eſt-ce pas là un joli
» premier Roi des Evangéliques ? Eh ! qu'il ſe
» faſſe appeller le *fléau de Dieu*, comme At-
» tila ; mais en vérité, quoiqu'Attila fût un
» cruel tyran, ce n'était encore qu'un Saint
» auprès de ce Condé. Hélas ! hélas ! pourquoi
» Mgr. de Guiſe, ce ſaint Martyr de bienheu-
» reuſe mémoire, ne l'a-t-il pas fait accrocher
» à un gibet, quand il l'avait pris, il y a cinq
» ans ? Tant de malheurs & de cruels trai-
» temens n'auraient pas été faits aux Religieux
» de Dieu, aux Prêtres de Dieu, & à tous

» les Catholiques de France. Mais, hélas ! » nous autres Catholiques, nous n'avons d'au- » tre défaut que d'être toujours beaucoup trop » bons, beaucoup trop pitoyables & beaucoup » trop débonnaires. Ce bandit n'a-t-il pas été » pris deux fois pour ſa méchanceté ? Pour- » quoi lui avoir chaque fois fait grace du gi- » bet ? Hélas ! voilà d'où viennent nos mal- » heurs. Mais quoiqu'il ait échappé le gibet, » il n'échappera pas les grands diables d'enfer » qui lui farciront le derrière de ſoufre & de » poix ardente.... Ce n'eſt rien que l'équippée » du Prince d'Orange, ajoute-t-il ailleurs ; » mais ce qui doit nous tenir bien plus au » cœur, c'eſt le triſte & déplorable état des » Egliſes de France, où cet enragé de Condé, » accompagné & tenté par les diables de l'en- » fer, recommence ſon horrible train & ſon » affreuſe perſécution, pillant, brûlant, vo- » lant, ſaccageant & renverſant de fond en » comble toutes les Egliſes & Monaſtères ca- » tholiques, & en chaſſant & maſſacrant inhu- » mainement tous les Prêtres, Religieux & » Religieuſes. C'eſt donc cet endiablé & ſes » ſatellites que nous devons craindre & avoir » en exécration, mais non ce pauvre gueux

» de Prince d'Orange, que notre brave &
» ſaint défenſeur, le Duc d'Albe, ſaura bien
» étriller & réduire au petit pied «.

De M. Gresset. 1777.

Les Lettres viennent de perdre M. Greſſet; il eſt mort à Amiens, où il s'était retiré depuis trente ans. Ce qu'on doit regretter le plus, ce n'eſt pas qu'il ait fini la carrière de la vie, à l'âge où elle eſt le plus communément bornée, (il avait ſoixante-huit ans), mais qu'il n'ait pas rempli celle du travail & de la gloire pour laquelle il ſemblait fait. Il eſt peu d'hommes de talent dont les premiers eſſais ayent eu plus d'éclat. Ververt, Ouvrage plein de facilité & de grace, & dont le mérite parut d'autant plus grand, que le ſujet ſemblait offrir moins de reſſources, Ververt fit beaucoup de bruit dans le monde. Il n'y a point de bagatelle poétique qui ait fait une plus grande fortune. Cet Ouvrage, & la Chartreuſe qui lui eſt bien ſupérieure, annonçaient un talent original; & ce qui ajoutait à la ſingularité, c'étaient les premiers Ouvrages de goût qu'on eût faits dans un Collége. Rouſſeau, excellent

Juge en poéſie, quand il n'était pas paſſionné, donna les plus grands éloges à l'Auteur de Ververt & de la Chartreuſe. Il jugeait avec raiſon que toutes les richeſſes du ſtyle poétique étaient raſſemblées dans ce dernier Ouvrage. Ce qui le caractériſe particulièrement, c'eſt une fécondité d'expreſſions, qui même quelquefois dégénère en luxe, & une eſpèce d'abandon facile qui va juſqu'à la négligence. Les phraſes ſont ſouvent longues & un peu traînantes; mais il y répand une harmonie ſi douce, & les vers s'enchaînent ſi bien les uns aux autres, que le défaut de la diffuſion diſparaît devant les beautés qui s'y mêlent; & quand la manière d'un Auteur eſt belle, il faut lui laiſſer les défauts qui tiennent à ſa manière; c'eſt un des principes de la ſaine Critique & de l'équité, mais qui n'eſt pas fait pour être ſenti par les Juges vulgaires, encore moins par les Juges paſſionnés, qui réellement bleſſés des beautés qui les affligent, ſemblent ne l'être que des défauts qu'ils exagèrent.

La Chartreuſe reſpire d'ailleurs une Philoſophie aimable, qu'il ſerait à ſouhaiter que l'Auteur eût toujours conſervée. Rien n'eſt plus agréable, ni plus heureux, que l'idée

allégorique qu'il nous donne de la vie humaine.

En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies,
Vous voyez un faible rameau,
Qui par les jeux du vague Eole,
Détaché de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe & vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau.
Là, par une invincible pente,
Forcé *d'errer* & de changer,
Il flotte au gré de l'onde *errante*,
Et d'un mouvement étranger.
Souvent il paraît, il ſurnage;
Souvent il eſt au fond des eaux;
Il rencontre ſur ſon paſſage
Tous les jours des pays nouveaux;
Tantôt un fertile rivage,
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive ſauvage,
Et des déſerts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues,
Il fuit, il *vogue* juſqu'au jour,
Qui l'enſévelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues,
Où tout s'abîme ſans retour.

Il y a dans ces vers quelques imperfections, quelques répétitions de mots; mais aucun de ces défauts eſſentiels qui gâtent le ſtyle, & nuiſent à l'effet, & c'eſt ce qu'il faut faire ſoigneu-

ſement obſerver à ceux qui traitent la Critique de puriſme, lorſqu'on leur reproche des fautes graves & accumulées. Ils penſent ſe juſtifier par l'exemple des bons Ecrivains, chez qui l'on peut rencontrer auſſi des fautes, & ils ne ſongent pas que ces fautes ſont le plus ſouvent très-légères, & ſont comme étouffées par les beautés, bien loin de leur nuire ; ils ne ſongent pas qu'il faut d'abord avoir un ſtyle, & que lorſqu'on manque des qualités indiſpenſables, ſans leſquelles il n'y en a point, alors quelques beautés éparſes ſont faiblement ſenties, & ne peuvent faire pardonner le vuide ou la fauſſeté des idées, ni une diction continuellement vicieuſe. Quel charme, au contraire, dans le morceau que je viens de citer ! comme l'allégorie eſt juſte & ſoutenue ! comme la tournure & l'expreſſion ſont intéreſſantes !

L'Epître au Père Bougeant, *les Ombres*, ſont fort inférieures à *la Chartreuſe*, & roulent ſur le même fonds d'idées. La Pièce intitulée, *Epître à ma Muſe*, eſt faible & inégale. Celle que l'Auteur adreſſa à ſa ſœur ſur une convaleſcence, eſt ce qu'il a fait de mieux après la Chartreuſe.

M. Greſſet, ſorti des Jéſuites, & accueilli dans

dans le monde, voulut s'élever jusqu'à la Tragédie ; mais il n'avait pas consulté les forces ni le caractère de son talent, quand il donna son Edouard III. Le succès passager de quelques représentations qu'il obtint comme tant d'autres Pièces oubliées, ne l'a pas empêché de tomber comme elles dans l'oubli. L'intrigue en est froide, & le style plus froid encore ; à quelques vers près, la diction est pénible, ampoulée & incorrecte. Le sujet de Sidney, qui fut joué quelques années après Edouard, n'était pas beaucoup plus heureux. Le dégoût de la vie n'est pas un sentiment fort dramatique, à moins qu'il ne soit soutenu par l'énergie d'un caractère & d'une passion. Mais l'amour de Sidney pour une Rosalie qu'on ne connaît pas, & qui est retrouvée au second Acte, & le petit escamotage d'un Valet qui substitue un verre d'eau à un verre de poison, tout cela forme une intrigue très-petite, & un Roman très-commun. Quand on a voulu reprendre Sidney en dernier lieu, il n'a eu aucun succès. Cette Pièce faible au Théâtre, se recommande par un autre mérite qui la fera vivre dans la mémoire des Amateurs ; c'est le style qui est d'une beauté soutenue. C'est même dans cet Ouvrage que l'on trouve

les ſeuls vraiment beaux vers que l'Auteur ait faits dans le genre noble qui n'était pas le ſien; car on en trouverait bien peu dans Edouard, qui fuſſent dignes d'être cités. Au contraire, on a cité ſouvent ces vers de Sidney :

C'en eſt donc fait enfin : tout eſt fini pour moi.
Ce breuvage fatal que j'ai pris ſans effroi,
Enchaînant tous mes ſens dans une mort tranquille,
Va du dernier ſommeil aſſoupir cette argille, &c.

Le *Méchant*, joué en 1747, réuſſit beaucoup plus que *Sidney*, & il eſt reſté au Théâtre. Quoique l'intrigue en ſoit froide, & qu'elle ne ſoit même qu'une copie de celle du *Flatteur* de Rouſſeau, elle eſt infiniment ſupérieure à cette dernière Pièce par le ſtyle & par les détails comiques. Perſonne ne lit le *Flatteur*, & tout le monde ſait par cœur une foule de vers du *Méchant* qui ſont devenus proverbes. En général, la ſupériorité du ſtyle & la difficulté du genre font encore de cet Ouvrage, malgré ce qui lui manque, le plus beau titre littéraire de l'Auteur. On a dit que pluſieurs des traits les plus agréables du *Méchant*, appartenaient à la Société de Madame de F**, où Greſſet vivait, & qu'on appellait la Société du cabinet verd; mais quand cela ſerait vrai, la gloire du Poëte n'en ſerait point diminuée.

Quel Auteur comique ne profite pas de ce qu'il entend dans la ſociété ? C'eſt-là une partie de ſes études. Le *Méchant* fut très-ſévèrement critiqué dans ſa nouveauté. Quelqu'un dit à ces Cenſeurs ſi difficiles : *Vous ſerez peut-être vingt ans ſans avoir le pendant de cette Pièce.* Cet homme était Prophète. Il y en a trente qu'on a donné le *Méchant*, & depuis ce tems, nous avons eu de jolis Actes, des Ouvrages très-ingénieux, tels que les *Mœurs du Tems*, les *Fauſſes Infidélités*, &c., mais pas une Comédie en cinq Actes qui approche *du Méchant*, même de fort loin.

C'eſt auſſi là que s'arrête la gloire de l'Auteur, & que finit l'hiſtoire de ſes travaux. Il ne faut pas parler de ſes Odes, d'une Traduction des Eglogues de Virgile, ni ſur-tout d'un *Diſcours ſur l'harmonie.* On eſt encore à concevoir que l'Auteur du *Méchant* ait pu produire cette déclamation ſcholaſtique. Rien ne fait mieux voir combien les hommes de talent doivent être ſobres & réſervés ſur l'article de l'impreſſion. M. Greſſet n'a imprimé que deux petits volumes, & il y en a un de trop ; mais celui qui contient Ververt, la Chartreuſe & le Méchant, lui aſſure à jamais un rang parmi les bons Poètes qui ont enrichi notre

langue d'Ouvrages faits pour durer autant qu'elle.

Les ſeuls fruits de ſon loiſir dans la retraite furent un petit Poëme intitulé, *le Parrain magnifique*, & un nouveau Chant de Ververt intitulé, l'*Ouvroir*. On dit qu'on retrouve encore des traces de ſon talent dans ces deux morceaux qui n'ont jamais été imprimés.

SUR un Ouvrage intitulé, ANNALES DU RÈGNE DE MARIE-THÉRÈSE.

L'AUTEUR aurait pu prendre pour épigraphe ce vers adreſſé à la Reine Elizabeth, dans la Henriade,

> Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes ;

& ce vers appliqué à Marie-Thérèſe, n'eût point été une flatterie. Il eût marqué avec vérité la place que doit occuper dans l'hiſtoire de ce ſiècle, cette Souveraine ſi juſtement célèbre, qui jamais n'a vu les dangers du trône & les orages de la fortune au-deſſus de ſon courage & de ſon génie, ni les vertus d'une condition privée au-deſſous de ſon rang & de

ſes devoirs ; qui ſut à-la-fois s'élever juſqu'aux héros les plus fameux, & deſcendre juſqu'aux derniers de ſes ſujets ; qui après avoir fait de grandes choſes, ne ſe crut point diſpenſée de faire le bien, & parut avoir oublié tous ſes droits à l'admiration des hommes, tant elle cherchait à en acquérir ſur leur reconnaiſſance ; dont l'ame fortifiée & agrandie par l'adverſité & les périls, dans l'âge des ſéductions & de l'inexpérience, demeura depuis à la hauteur où elle était une fois montée, & prouva que pour être ſupérieure aux autres hommes, elle n'aurait pas eu même beſoin de la grande leçon du malheur ; qui joignit aux vues générales d'une adminiſtration bienfaiſante, cette bonté de tous les momens, qui ne craint pas d'en faire jamais trop, & cette aimable ſimplicité, attribut de la vraie grandeur, qui ne craint pas de jamais rien perdre ; dont le nom répété par tous les peuples, avec des louanges unanimes, & par ſes ſujets, avec des larmes de tendreſſe, enſeigne à tous les âges, que le talent de régner réſide ſur-tout dans l'ame, & que la vraie politique eſt dans la vertu ; enfin, qui parmi tous les titres qu'elle peut partager avec les meilleurs Princes, mé-

ritera cet éloge ſi rare, que n'ayant jamais cru qu'il y eût une morale particulière pour le trône & pour l'héroïſme, elle n'a jamais eu beſoin que ſa gloire lui ſervît d'excuſe.

L'hiſtoire de Marie-Thérèſe, dont le Livre que nous annonçons ne nous offre qu'une eſquiſſe, eſt ſans doute faite pour intéreſſer toutes les nations, mais plus particulièrement la nôtre, à qui la gloire de cette illuſtre maiſon, long-tems rivale & aujourd'hui alliée des Bourbons, ne peut plus être étrangère, & qui jouiſſons avec des tranſports toujours renaiſſans & toujours les mêmes, de l'ineſtimable préſent qu'elle nous a fait.

De M. de Belloy.

Cet article ſera un réſumé ſuccinct des productions dramatiques de cet Ecrivain, qui a eu plus de ſuccès que de renommée, & plus d'eſprit que de talent.

Lorſqu'un Auteur n'eſt plus, on ne doit rien conſidérer que ſes ouvrages qui appartiennent à nos plaiſirs & à notre inſtruction. La vérité ſans doute ne peut pas bleſſer les

morts qui ne l'entendent point; il ſerait bien étrange qu'elle offensât les vivans, quand elle ne les regarde pas.

M. de Belloy fut de bonne-heure paſſionné pour le Théâtre; mais divers obſtacles l'empêchèrent d'abord de s'y livrer autant qu'il l'aurait voulu. Il avait trente ans lorſqu'il vint à Paris faire jouer *Titus*, en 1759. Séduit par la réputation qu'avait dans l'Europe l'Ouvrage de Métaſtaſe, il ne vit pas la différence d'une Tragédie Françaiſe & d'un Opéra Italien. Il oublia qu'en faveur de quelques morceaux éloquens & pathétiques, on avait pardonné à *la clémence de Titus* de n'être qu'une faible copie de *Cinna;* qu'on trouvait bon qu'un Etranger imitât un des chefs-d'œuvre de Corneille; mais qu'on ne verrait pas volontiers ſur notre ſcène ce même chef-d'œuvre affaibli & défiguré. Il n'y avait rien dans *Titus* qui ne fût emprunté de ce que nous connaiſſions. Le rôle de Sextus était calqué ſur celui de Titus dans le *Brutus* de M. de Voltaire; le Titus de M. de Belloy ne gagnait pas à être comparé à Auguſte, & Vitellie ne ſoutenait pas le parallèle d'Emilie. Joignez à cela les longueurs & les déclamations; en voilà plus

qu'il n'en fallait pour faire tomber une Pièce dans un tems où l'on n'avait pas encore approfondi les moyens de s'arranger des ſuccès de quinze jours. Vingt Pièces qui ont obtenu depuis cette eſpèce de ſuccès, ne valaient pas *Titus*, & ſont aujourd'hui oubliées comme lui ; mais les Amateurs ont retenu quatre vers de *Titus* qui furent très-applaudis, & qui reſteront comme une excellente traduction de ces vers fameux de Métaſtaſe, *Siam ſoli*, &c.

Nous ſommes ſeuls ici : Céſar n'y veut point être :
N'y vois qu'un ami tendre : oſe oublier ton Maître.
Dans un cœur tout à toi viens épancher le tien ;
Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.

M. de Belloy imprima ſon *Titus* avec cette épigraphe tirée de Lucain :

Nec tam mea fata premuntur
Ut nequeam relevare caput.

Cette deviſe était d'un homme qui ſe ſentait de la force, & il avait raiſon ; mais dans une longue Préface, il attribue ſa chûte à l'envie & à la cabale, & il avait tort.

M. de Belloy ſe releva dans *Zelmire*, autre imitation de Métaſtaſe. C'eſt dans *l'Iſſipilé* de ce Poète que ſe trouvent les ſituations qui ont fait réuſſir la Tragédie de *Zelmire*, & ce mot

ſi heureux & d'un ſi grand effet, *Zelmire eſt innocente ; la mia Spoſa è innocente.* Il eſt vrai que ces ſituations ſont fondées ſur un Roman très-compliqué & très-peu vraiſemblable; que le fracas d'évènemens incroyables qui ſurchargent la Pièce, nuit beaucoup à l'intérêt en bleſſant trop la raiſon; que le rôle d'Anténor eſt d'une baſſeſſe hypocrite, ſouvent peu digne de la Tragédie : mais enfin *Zelmire*, qu'il ſerait peut-être difficile de lire, peut ſe ſoutenir ſur la ſcène, quoiqu'elle n'ait pas eu, lorſqu'on l'a repriſe, le même ſuccès que dans la nouveauté.

On ſe ſouviendra long-tems du *Siége de Calais*, époque remarquable à bien des égards dans l'hiſtoire du Théâtre. Ceux qui aſſiſtèrent à la première repréſentation, peuvent ſe rappeller que l'effet de la Pièce fut ce jour-là très-médiocre. Le perſonnage d'Harcourt avili devant Edouard, l'extrême faibleſſe de ce rôle d'Edouard, la viſite très-inutile qu'il rend à la fille du Maire pour différer avec elle ſur la loi Salique, le vuide abſolu du troiſième Acte, tous ces défauts eſſentiels furent ſentis; mais on applaudit avec juſtice le dévouement du ſecond Acte, qui eſt tragique; la ſcène d'Harcourt dans la priſon au quatrième Acte, & le

retour des ſix Bourgeois dévoués, au cinquième. On applaudit de beaux vers, de grands ſentimens, & l'expreſſion d'un patriotiſme héroïque. La Pièce eut un prodigieux ſuccès à Verſailles, & produiſit enſuite à Paris un enthouſiaſme de réflexion qui s'échauffa par degrés, & que la mode qui ſe mêle à tout, porta juſqu'au fanatiſme. Le mouvement était donné, & l'on ne peut pas prévoir juſqu'où il aurait été, ſans l'évènement très-ſingulier qui en arrêta les repréſentations, & qui nous fit perdre une grande Actrice. Je me ſouviens que M. de Belloy, porté d'ailleurs aux idées triſtes par une ſuite de ſa conſtitution valétudinaire & mélancolique, regarda toujours comme l'effet d'une fatalité attachée à lui ſeul, cette révolution ſans exemple, qui arrêta ſa Pièce dans le moment où elle aurait pu avoir cinquante ou ſoixante repréſentations; il l'imprima, & bientôt, par un retour trop ordinaire, on dit trop de mal de cet Ouvrage dont on avait dit trop de bien. Alors s'accomplit à la lettre ce qu'un homme de Lettres avait dit à un homme de Cour, au ſujet du *Siége de Calais. Cette Pièce qu'aujourd'hui vous exaltez, quelque jour nous la défendrons contre vous.* En effet, M. de Belloy éprouva que les mêmes

hommes outrent la critique & exagèrent la louange. Il devint d'auſſi bon air d'en dire du mal, qu'il avait été de mode d'en dire du bien. On voulait paſſer pour Juge éclairé, comme auparavant on avait voulu paſſer pour bon Français ; & il en ſera toujours ainſi de la plupart des hommes qui n'ont point de jugement à eux. Le *Siége de Calais* fut repris quelques années après, & eut encore du ſuccès, parce qu'en effet il en mérite. Malgré ſes défauts, c'eſt encore le meilleur Ouvrage de l'Auteur. Les beautés qu'il y a ſemées, lui appartiennent. C'eſt une juſtice que je lui rendis, lorſque je travaillais au Mercure, dans le tems de la repriſe de la Pièce. Il y fut d'autant plus ſenſible, qu'alors tout le monde n'était pas juſte envers lui, & qu'il était sûr, d'ailleurs, que mes louanges étaient ſincères. Il crut me devoir des remerciemens que je ne croyais pas mériter, & je jugeai par l'impreſſion que faiſait ſur lui l'éloge, de celle que devait faire la critique. Je ne me la permis jamais envers lui tant qu'il a vécu.

Les applaudiſſemens que reçut la Tragédie de *Gaſton & Bayard*, dûrent le dédommager des cenſures trop amères qu'eſſuya le *Siége de Calais ;* ce n'eſt pas que *Gaſton & Bayard* fût

fait pour réunir les ſuffrages des connaiſſeurs ; il s'en faut de beaucoup. Le jeune Gaſton a toute la ſageſſe, toute la ſupériorité de raiſon qui convient à un homme mûr. Bayard a toute la violence, toute l'imprudence d'un jeune amoureux. On ne reconnaît point *le Chevalier ſans reproche*, dans un homme qui veut ſe battre avec ſon Général, lorſque ce Général n'a d'autre tort envers lui, que d'être aimé d'une femme que Bayard aime inutilement. Il reconnaît ſon tort, il eſt vrai ; il jette ſon épée aux pieds de Nemours ; mais lorſqu'il s'écrie en même-tems,

Contemplez de Bayard l'abaiſſement auguſte,

on ne voit plus un guerrier vertueux, un brave homme, ſentant qu'il a fait une véritable faute, & mettant dans ſon repentir la candeur, la ſimplicité de ſa belle ame ; on ne voit qu'un déclamateur qui oublie que la vertu ne dit jamais, *contemplez*-moi, qu'elle ne dit point d'elle-même qu'elle eſt *auguſte*, parce qu'il eſt de ſon caractère de croire qu'il n'y a rien de plus ſimple que ce qu'elle fait. D'ailleurs, il eſt en effet très-ſimple que Bayard qui a eu tort, faſſe des excuſes à ſon Général, à un Prince, parent de ſon Roi, qu'il a très-gratuitement offenſé. Si le Général, ſi le Prince avait eu tort envers

Bayard, & lui eût ainſi demandé pardon, c'eſt alors que la ſcène eût été vraiment théâtrale; c'eſt alors que le Prince eût été *auguſte*, & ne l'aurait pas dit; mais tout le monde l'aurait dit pour lui. La ſituation forcée d'Euphémie entre le poignard de ſon père & l'épée de ſon amant, & l'inexplicable conſpiration d'Avogare, ſont encore des défauts réels à l'examen; mais l'intérêt de curioſité qui règne dans la Pièce, l'eſprit guerrier qui l'anime, la pompe militaire qu'on y déploie, les noms de Nemours & de Bayard, des traits d'élévation, de force, dignes de ces grands noms; enfin l'art même des ſituations qui attachent ſur la ſcène, quoique la raiſon puiſſe les condamner dans le cabinet; voilà ce qui fait le mérite de cet Ouvrage, & de tous ceux que l'Auteur a compoſés pour le Théâtre.

Pierre le Cruel tomba à la première repréſentation. En le liſant, on ne peut guères reprocher au Public d'avoir été trop ſévère. C'eſt de tous les Ouvrages de l'Auteur le plus mal fait & le plus mal écrit; mais il eſt triſte de penſer que la chûte de cette Tragédie avança la mort de M. de Belloy, que le mauvais état de ſa ſanté faiſait depuis long tems juger prochaine.

Gabrielle de Vergy eſt la ſeule Pièce où il ait

eſſayé de traiter & d'approfondir les paſſions. Il faut convenir que la nature ne le portait pas à ce genre. On a dit de lui avec raiſon, que tout ſon talent était dans ſa tête. Chez lui, tout eſt arrangement & combinaiſon; tous les reſſorts ſont ingénieux, mais le plus ſouvent pénibles & quelquefois forcés. Il manque abſolument de cette flexibilité d'imagination, de cette vérité d'expreſſion, de cette douceur de ſtyle, de cette éloquence entraînante, qualités eſſentielles & indiſpenſables dans les ſujets de paſſion. Il entend la marche du Théâtre; mais il connaît peu les mouvemens du cœur humain. On en voit un exemple frappant dans le caractère de Fayel. Cet homme tourmenté d'une jalouſie furieuſe, malheureux de cette ſeule idée que Gabrielle peut en aimer un autre que lui, faiſant tout pour s'aſſurer de ce malheur qui eſt pour lui le plus grand de tous, apprend enfin au ſecond Acte, par l'aveu même de Gabrielle, qu'en effet elle aime Coucy, & qu'elle n'a jamais aimé que lui. Cet aveu lui échappe dans le déſeſpoir où l'a jettée la fauſſe nouvelle de la mort de Coucy. Cette mort doit ſans doute faire grand plaiſir à Fayel; mais eſt-il bien naturel que dans le premier moment où il a

été enfin bien convaincu de ce qu'il redoutait comme le plus affreux malheur, où il entend qu'il n'a jamais été aimé, & que Gabrielle a toujours vécu pour un autre, cet homme amoureux & jaloux avec rage, ſe jette aux pieds de ſa femme avec des tranſports de joie & de tendreſſe ? Son rival eſt mort, il eſt vrai ; il peut le remplacer quelque jour dans le cœur de Gabrielle. Voilà la réflexion ; mais le premier mouvement n'eſt-il pas celui de la jalouſie, de l'emportement, du reproche ? Si Fayel n'était qu'amoureux, ſa conduite ſerait toute ſimple ; mais il eſt forcené de jalouſie, mais il doit finir par des crimes monſtrueux ! Qu'on réfléchiſſe & qu'on juge.

La Pièce, en général, eſt conduite avec l'art que toujours l'Auteur a ſu mettre dans ſes Pièces, pour en couvrir les invraiſemblances. Il y en a une bien forte au troiſième Acte, lorſque Fayel, teint du ſang de Monluc, entre l'épée à la main en même-tems que Coucy ſort par un autre côté de l'appartement de Gabrielle. On a dit à Fayel que Coucy était dans le Château. Tous ſes gens ſont occupés à le chercher. Des gardes ſont répandus partout. Il eſt abſolument impoſſible que Coucy ne ſoit pas découvert dans l'appartement de

Gabrielle, dont toutes les iſſues doivent être entourées au moment où Fayel y arrive ; mais on n'eſt pas fâché que Coucy échappe aux yeux de ſon rival, & l'on excuſe les moyens. On a plus de peine à excuſer la ſcène du quatrième Acte, où pendant la feinte abſence de Fayel qui doit laiſſer tout à craindre aux deux amans, ils ont une converſation longue & tranquille, pleine de ſentimens exaltés qui reſſemblent trop aux converſations des héros de la Calprenède. Enfin l'on arrive à ce cinquième Acte, dont l'effet a été ſi extraordinaire, & qui a partagé les eſprits de manière qu'ils ne ſemblent pas pouvoir ſe rapprocher. Une partie du Public a applaudi cet affreux ſpectacle ; l'autre l'a repouſſé avec horreur. Au moment où Gabrielle prend le vaſe qu'elle croit contenir du poiſon, & apperçoit un cœur ſanglant, pluſieurs femmes ſe ſont évanouies, & ont été emportées hors des Loges. On doit dire à la louange de l'Actrice ſupérieure qui a joué ce rôle, (Madame Veſtris) que la Pantomime effrayante de ſon jeu & l'énergie de ſon expreſſion étaient portées au plus haut degré. Elle eſt reſtée quelque tems immobile de ſaiſiſſement, & a ſorti de cet état de ſtupeur par des ſanglots déchirans, & à moitié étouffés par

par une douleur convulſive. L'imitation de la nature ſouffrante & des angoiſſes de l'agonie ne peut pas aller plus loin. Cependant on s'accorde à penſer que l'Auteur a prolongé beaucoup trop long-tems cette horrible ſituation ; qu'en ſuppoſant qu'on la dût haſarder, il fallait du moins n'y pas fixer auſſi long-tems les yeux. Ce cœur ſanglant revient dans tous les vers, & il y en a trop même pour ceux qui aiment ce ſpectacle.

Si l'on me demande mon avis, j'avoue que le ſujet de la Pièce ne me paraît pas heureux. La ſituation de Gabrielle eſt néceſſairement monotone, parce que ſon malheur eſt irrémédiable, & qu'il n'y a rien à eſpérer ni pour elle, ni pour Coucy. Ainſi la Pièce, dénuée de ces alternatives de crainte & d'eſpérance qui ſont l'eſſence du Drame, afflige plus qu'elle n'intéreſſe. A l'égard du cinquième Acte, ce n'eſt pour moi qu'une atrocité gratuite qui me dégoûte & me révolte. La Tragédie peut aller juſqu'à l'horreur, j'en conviens ; mais il faut que des forfaits monſtrueux tiennent à un grand objet, à un grand caractère. Je conſens que pour régner, Cléopâtre égorge un de ſes fils, & veuille empoiſonner l'autre ; que Mahomet,

avec des deſſeins encore plus grands, immole le père par la main du fils, & donne la plus grande & la plus terrible leçon des effets du fanatiſme. Mais quand ce mari jaloux a tué ſon rival, s'il en apporte le cœur à ſa femme, le mien ſe ſoulève de dégoût, & je ne vois qu'une férocité brutale & baſſe, qu'il ne faut pas plus montrer aux hommes qu'on ne leur montrerait un monſtre qui aurait la fantaiſie de boire du ſang humain, comme on le raconte de quelques ſcélérats de nos jours. Je ne doute pas qu'un pareil ſpectacle, & celui d'un homme roué, & celui de la queſtion, & autres belles choſes, ne puiſſent donner des convulſions & des attaques de nerfs aux femmes, & même aux hommes. Il y a des gens qui vont chercher des émotions à la Grève. Je ne crois pas que ce ſoit-là le but de la Tragédie; mais s'il eſt des perſonnes que cela divertit, je ne m'y oppoſe pas, & je ne veux point troubler leurs plaiſirs.

Le ſtyle de la Pièce eſt comme celui de toutes les Pièces de l'Auteur. Les avis ne ſont point partagés là deſſus. Sa diction eſt dure & enflée. Le naturel, l'harmonie, la grace, l'élégance, ſont autant de qualités trop ſouvent étrangères à cet Ecrivain. Il écrit en homme

d'eſprit, en Rhéteur, preſque jamais en Poète, en homme éloquent. Quelquefois il élève l'ame; rarement il parle au cœur. On a remarqué dans *Gabrielle de Vergy* quelques vers empreints de ce naturel qui manque trop ſouvent à M. de Belloy, & l'on a pu voir qu'ils étaient applaudis bien différemment du reſte, tant la vérité conſerve toujours ſon empire!

Hélas! aux cœurs heureux les vertus ſont faciles,

dit Fayel, en rejettant tous ſes torts ſur les tourmens que lui cauſe ſa jalouſie; & Gabrielle troublée au moment de revoir Coucy qu'elle croit mort, dit ces deux vers:

Toi qui ne m'entends plus, hélas! dans notre enfance,
C'eſt ainſi que l'amour m'annonçait ta préſence.

Tout autre détail ſerait inutile ſur le ſtyle d'une Pièce imprimée depuis long-tems.

De M. Guimond de la Touche.

Le ſujet d'*Iphigénie en Tauride*, qui eſt heureux & tragique, malgré l'inconvénient preſque inévitable du dénouement, échauffa la verve un peu tardive de M. Guimond de la Touche. Il avait plus de quarante ans quand

il le traita. Il fut applaudi au Théâtre avec enthouſiaſme, & déchiré avec indécence quand il eut imprimé ſon Ouvrage. Le grand effet du troiſième Acte pouvait juſtifier l'enthouſiaſme, parce qu'on n'eſt pas obligé de mettre des bornes au plaiſir que nous font les beautés; mais rien ne pouvait excuſer l'amertume des cenſures qu'il eſſuya, parce que du moment où le talent ſe manifeſte par des beautés réelles & durables, tous les défauts poſſibles ne peuvent diſpenſer le Critique qui les relève, du ton d'eſtime & du tribut d'éloges qu'il doit payer. *Iphigénie en Tauride* méritait cette juſtice honorable. Il y a ſans doute de grands défauts. On ne peut excuſer la faibleſſe imbécille du caractère de Thoas. Le dénouement, quoiqu'il offrît de grandes difficultés, pouvait du-moins être un peu mieux amené. Il tombe abſolument des nuës. Je me ſouviens que dans la nouveauté, le troiſième Acte & la reconnaiſſance du quatrième avaient tellement entraîné les Spectateurs, qu'on n'apperçut rien dans ce dénouement que le plaiſir de voir égorger un Tyran ſtupide, & de voir Oreſte & Iphigénie hors de danger; mais cette première illuſion paſſée, la raiſon revient, & aujourd'hui ce dénouement produit un effet

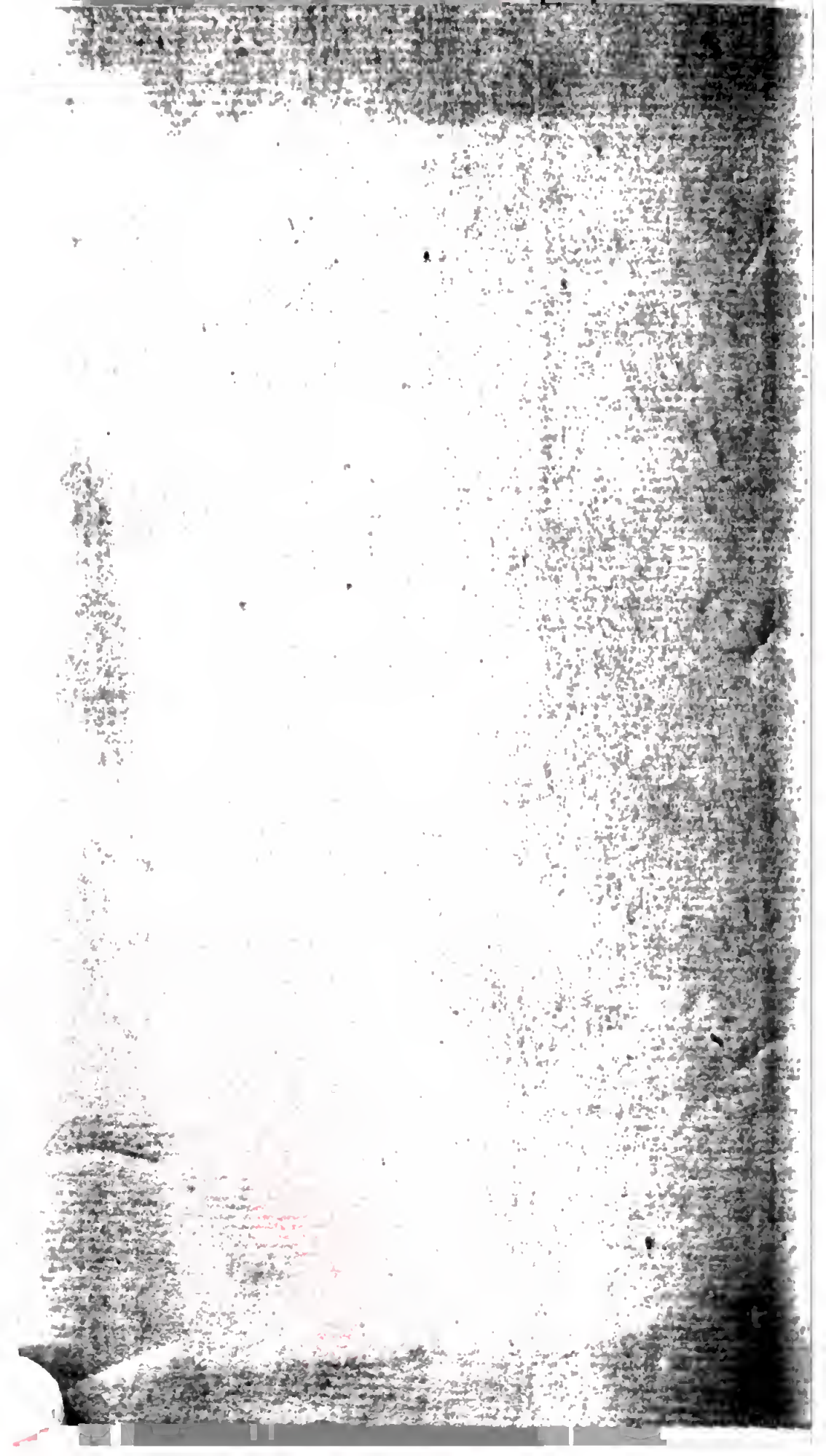
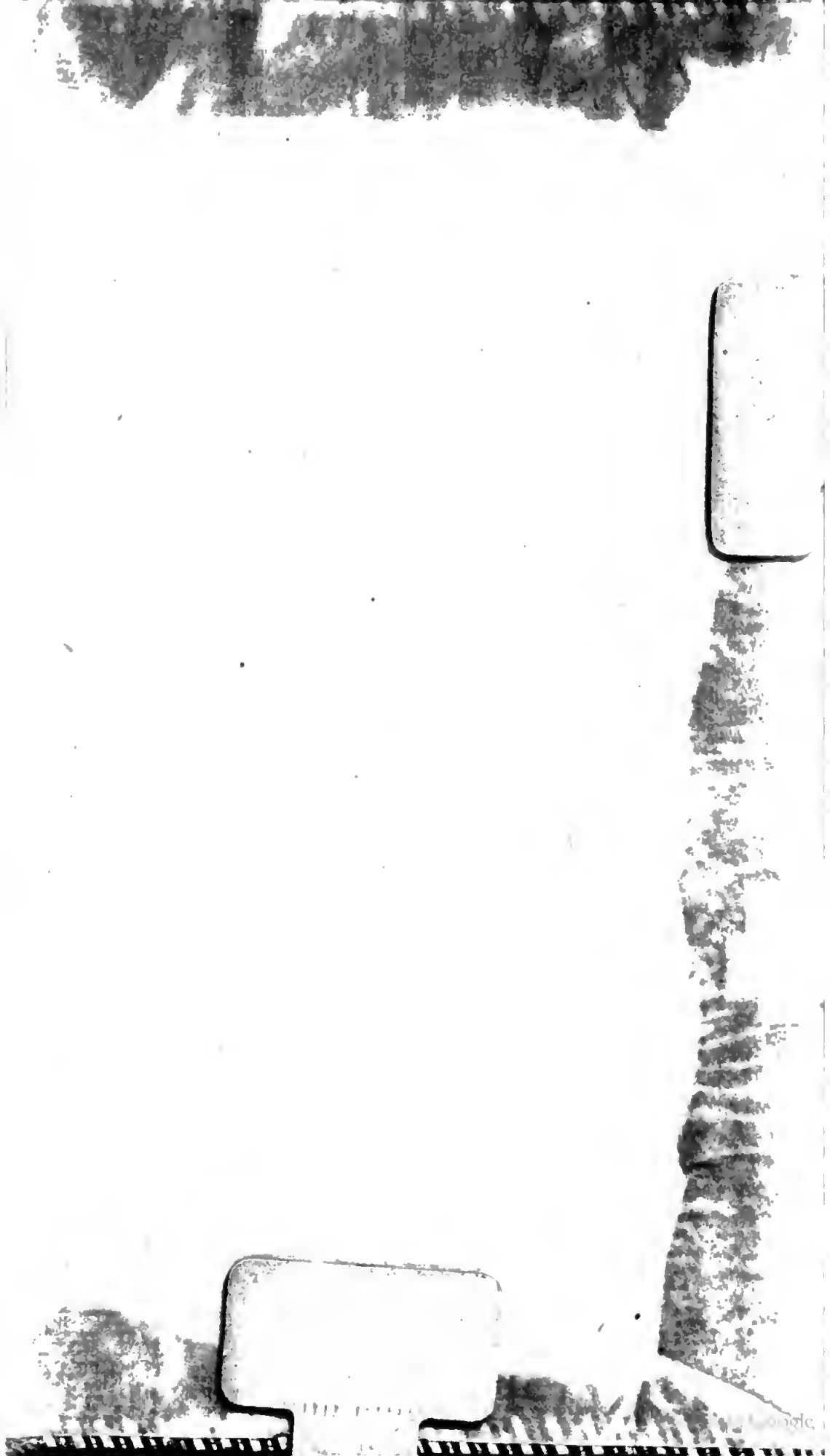
ridicule. Le rôle d'Iphigénie pèche par les déclamations, & c'eſt une faute de n'avoir pas ſuppoſé qu'Oreſte était le premier Etranger qu'elle eût reçu dans le temple. Joignons à tous ces défauts ceux d'un ſtyle ſouvent dur, incorrect & même barbare. Voilà ce qu'on peut reprocher à cette Tragédie; mais voici ce qui la fera vivre; un grand intérêt réſultant d'une action ſimple, mérite rare & précieux dans tous les genres & dans tous les tems; du naturel & de la vérité dans le dialogue & dans les ſentimens; de l'art dans les incidens qui ſuſpendent & varient l'action; le grand pathétique du rôle d'Oreſte & de tout le troiſième Acte qui eſt beau d'un bout à l'autre; enfin l'énergie & la vraie chaleur qui anime ſouvent le ſtyle, malgré les fautes de diction & des vers d'une ſimplicité touchante & vraiment dramatique. Le grand Acteur qui a joué Oreſte, & qui dans la nouveauté de la Pièce, contribua tant à ſon ſuccès, n'a jamais montré une ſenſibilité plus profonde & plus entraînante. Les ſanglots lui coupaient la voix, lorſqu'il prononçait ces vers:

Hélas! pour vous ſervir, je ſuis trop malheureux;
Tournez vers mon ami vos regards généreux, &c.

Une maladie aigüe emporta en peu de jours, par une mort prématurée, cet Ecrivain, dont le tempérament robuſte annonçait une plus longue vie, & dont un heureux coup d'eſſai promettait d'autres productions. Il mourut d'une fluxion de poitrine à l'âge de quarante-trois ans, peu de tems après le ſuccès de ſa Pièce. Il avait été Jéſuite & Régent. Il était ſorti de la Société pour cultiver plus librement les Muſes. Nous n'avons de lui, outre ſon *Iphigénie*, que deux Pièces de poéſie, intitulées, l'une, Epître *à l'Amitié*, l'autre, les *Soupirs du Cloître :* toutes deux ſont peu dignes de l'Auteur d'*Iphigénie*. On répandit dans Paris qu'il était mort de l'impreſſion extraordinaire qu'avait faite ſur lui le ſpectacle de ces farces ridicules que l'on nomme *convulſions*. Ce qui donna lieu à cette erreur, c'eſt qu'en effet il y avait aſſiſté quelque tems avant qu'il tombât malade, & que dans le délire de la fièvre, il prononça quelques mots qui avaient rapport à ce qu'il avait vu. Sa raiſon revint, & peu de momens avant qu'il expirât, il dit à ceux qui l'environnaient, ces deux vers de M. de Voltaire :

Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Ce furent ſes dernières paroles. Il avait fait trois Actes d'un Régulus qu'on n'a pas retrouvés.

FIN du ſixième Volume.

560
28204